











TRANSFERRED

OEUVRES

DU R. P. CLAUDE

DE LA COLOMBIÈRE,

D. L. C. D. J.



TOME V.

Handwritten signature or mark, possibly 'L. C. D. J.'



OEUVRES

DU R. P. CLAUDE

DE LA COLOMBIÈRE ,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS ,

CONTENANT

Ses SERMONS prêchés devant S. A. R. Madame la Duchesse d'Yorck , ses RÉFLEXIONS chrétiennes sur divers sujets de piété , ses MÉDITATIONS sur la Passion , sa RÉTRAITE , et ses LETTRES spirituelles.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME CINQUIÈME.

5^e Volume des Sermons.

AVIGNON ,

SEGUIN AÎNÉ , IMPRIMEUR-LIBRAIRE ,

1832.

FEB - 9 1957



SERMON

SUR

L'HABITUDE VICIEUSE.

Invenietis asinam alligatam et pulum cum ea ; solvite., et adducite mihi.

Vous trouverez une ânesse attachée et auprès d'elle son ânon ; détachez-la, et mc. l'amenez. (*Matth. 21.*)

Quiconque s'engage dans une habitude vicieuse n'en sortira pas quand il le voudra ; quiconque cependant y est engagé en sortirait. s'il le voulait de bonne foi.

SAINT BERNARD, dans le troisième Discours qu'il a fait sur notre Evangile, nous apprend que la conversion du pécheur est mystérieusement exprimée dans les paroles que je viens de rapporter. Il dit que ces animaux que Jésus-Christ fait détacher pour lui être amenés, sont la figure des âmes que leurs mauvaises habitudes enchaînent de telle sorte, qu'elles ne peuvent, ou du moins qu'elles ne veulent pas faire le bien, ou plutôt qu'elles ne peuvent et ne veulent pas en même temps : *Solutus est ad mandatum Domini qui antea tenebatur, aut non valens, aut non volens benefacere, aut utroque fortius vinculo alligatus, nec volens scilicet nec valens.*

Je ne crois pas qu'on puisse dire ni plus claire-
5.

ment, ni en moins de paroles, tout ce qui concerne les mauvaises habitudes. Il est vrai, MM., que quand on les a contractées, on y demeure ordinairement, et parce qu'on ne peut pas les vaincre, et parce qu'on ne veut pas les combattre ; je veux dire qu'il est comme impossible d'en sortir, et qu'il n'est pas néanmoins absolument impossible ; que la difficulté est telle qu'elle paraît insurmontable ; qu'elle n'est pas cependant si grande, qu'on soit digne d'excuse quand on ne la surmonte pas.

C'est par cette doctrine que je prétends détruire aujourd'hui deux illusions également pernicieuses et communes parmi les mauvais Chrétiens. La première est de ceux qui s'engagent dans une habitude vicieuse par l'espérance qu'ils ont de s'en pouvoir retirer un jour. La seconde est de ceux qui y demeurent sous prétexte qu'ils ne peuvent plus en sortir. Lorsque le démon sollicite une âme à se relâcher, et à donner en elle un accès libre à l'amour du monde, il ne manque pas de lui faire entendre que ce n'est que pour un temps, et de lui représenter le retour du mal au bien aussi aisé que l'est la chute du bien dans le mal. Mais lorsque Dieu nous presse de revenir à lui, le même ennemi de notre salut tâche de nous persuader que ce retour nous est aussi impossible que la chute a été facile. Il nous trompe, Chrétiens auditeurs, et je veux, avec le secours du Saint-Esprit, vous découvrir aujourd'hui ses artifices. Je vous ferai voir dans le premier point que quiconque s'engage dans une habitude vicieuse n'en sortira pas quand il voudra ; et dans le second, que quiconque y est engagé en sortirait, s'il le voulait sincèrement. Il n'est point si aisé de s'en defaire qu'on se l' imagine, quand on commence à la contracter ; et il n'est point si difficile qu'on le veut croire, quand une fois on l'a contractée. Voilà tout le sujet de ce discours. Mon Dieu, je vois le fruit que pourraient faire ces deux vérités, si elles étaient bien pénétrées ; je sens l'impuissance où je suis de les faire

entrer dans l'ame de mes auditeurs : mais je sais que vous pouvez tout, et que vous ne refusez rien à Marie ; c'est pourquoi j'ai recours à son entremise auprès de vous, et à la prière de l'Eglise auprès d'elle : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT

POUR bien comprendre jusqu'à quel point il est difficile de déraciner une mauvaise habitude, vous remarquerez dans la suite de cet entretien, premièrement que cette habitude vicieuse est une seconde nature, secondement qu'elle est souvent une nouvelle force jointe à la nature, en troisième lieu que c'est toujours quelque chose de plus invincible que l'une et l'autre.

D'abord on ne saurait dire, Chrétiens auditeurs, combien il est difficile de réformer la nature, lorsque malheureusement elle se trouve défectueuse. Ceux qui sont nés avec des inclinations perverses, et qui s'appliquent à les corriger, peuvent seuls nous apprendre combien cette étude demande de vigilance, et combien peu de progrès ils y font avec tous leurs soins et tous leurs efforts. Si la lenteur forme le caractère et le naturel d'un homme ; quelque peine qu'on se donne pour le réveiller, rarement on parviendra à le rendre agissant et laborieux. Un esprit vif ne peut être retenu ni facilement, ni long-temps, dans les bornes d'une modération parfaite ; il faut un miracle pour adoucir un cœur qui a de la pente à la colère, ou pour inspirer l'amour de la mortification à une ame molle, à une ame qui aime naturellement le plaisir. Ce changement est si difficile, que la grace, toute puissante qu'elle est, n'ose, ce semble, l'entreprendre ; au lieu de travailler à plier nos passions naturelles, elle est comme forcée de les suivre, et de leur chercher des objets auxquels elles puissent s'attacher innocemment. A un homme emporté elle inspirera des sentimens de pénitence, c'est-à-dire d'aigreur et de vengeance contre lui-même ; elle

portera un avaro à rassembler des richesses pour l'autre vie , un ambitieux à marcher sur les pas des plus grands Saints , un cœur tendre et susceptible des plus douces passions à aimer celui qui mérite d'être aimé par-dessus tout , et qui répond si fidèlement et si généreusement à notre amour.

Cela supposé , MM. ; pour vous faire sentir combien il sera difficile de vous défaire d'un vice , quel qu'il puisse être , lorsque l'habitude s'en sera formée en vous , il suffit de vous dire que l'habitude est une seconde nature , une nature ajoutée , ainsi que parle saint Augustin , et entée en quelque sorte sur nos inclinations : *Secundam et quasi affabricatam naturam*. Si donc vous vous accoutumez à la vanité , au luxe , à la médisance , au jeu , à la volupté , à une vie oisive et mondaine , il vous sera dans peu de temps aussi difficile de vous réformer , qu'il est difficile de fléchir , de gagner une humeur sombre , et d'adoucir une esprit rude et farouche.

Bien plus , je dis que l'habitude est encore plus forte que la nature , puisqu'elle peut la dompter , qu'elle peut la plier , pour ainsi dire , tout inflexible qu'elle est. Ainsi voyons-nous que les corps les plus faibles s'endurcissent peu à peu aux plus grands travaux , que les plus timides apprennent à mépriser les périls à force d'y être exposés , et qu'en usant souvent des poisons les plus mortels , on s'en fait enfin une nourriture. Tout ceci est bien propre à détruire la vaine présomption de ceux qui se sentant un riche fonds , ou qui ayant reçu une éducation avantageuse , croient qu'ils pourront résister à la malignité de la mauvaise habitude , et trouver dans les premières impressions un secours pour revenir quand il leur plaira à une meilleure vie : mais hélas , qu'il faut peu de temps au vice pour détruire ces faibles avantages que nous avons apportés au monde , ou que nous devons au zèle de ceux qui ont pris soin de nos premières années ! on ne reconnaît plus une personne après six mois d'une vie un peu déréglée , et elle ne se reconnaît

plus elle-même. Il me semble voir l'infortuné Samson qui s'endort dans le sein de Dalila, et qui se laisse lier, sur la confiance qu'il a dans sa force naturelle ; mais il ne fait pas réflexion que toute cette force est dans ses cheveux qui peuvent facilement être coupés, et que la perfide ne manquera pas de lui ravir cette ressource unique.

Si l'habitude est si puissante, lorsqu'elle qu'elle a la nature à combattre, que sera-ce, Chrétiens auditeurs, lorsqu'elle se joindra à elle, lorsque leurs forces seront unies, lorsqu'on se sera accoutumé à faire des actions auxquelles on est déjà porté par l'inclination ? Vous aimez naturellement le plaisir du goût, et ceci peut être appliqué à tous les autres plaisirs ; vous ne pouvez vous en abstenir, non pas même dans les temps destinés au jeûne et à la pénitence, dans ces temps où l'Église, où la bienséance même, exigent de vous plus de mortification : lors donc que par un long usage vous aurez ajouté à ce penchant qui vous attire, le poids de la mauvaise habitude, comment pourrez-vous résister ? Quand on obéit à la passion, dit saint Augustin, il se forme bientôt une habitude ; et cette habitude, si vous la laissez croître, se changera en nécessité : *Dum servitur libidini, facta est consuetudo ; cum consuetudini non resistitur, facta est necessitas.* L'histoire rapporte qu'une reine des Assyriens, dont il est même fait mention dans l'Écriture, obtint de son mari qu'il lui fût permis de régner en sa place seulement un jour. Comment exerce-t-elle d'abord l'autorité souveraine ? Elle ôte au monarque complaisant le diadème royal, comme si la chose ne devait aboutir qu'à un jeu passager ; mais voyant qu'il ne s'en défendait pas, elle le dépouille de toutes les marques de la royauté, elle lui fait demander jusqu'à son épée, elle lui fait trancher la tête, et lui ravit enfin avec la vie une couronne qu'il avait cru pouvoir reprendre après vingt-quatre heures de servitude.

Voilà précisément ce qui arrive presque à tous

ceux qui cèdent aux premières saillies de la passion, sous prétexte que ce n'est que pour un temps, et que la raison et la vertu reprendront bientôt leurs premiers droits. On continue de faire en quelque manière par force ce qu'on a commencé à faire par plaisir et par complaisance. C'est ainsi que ce religieux dont il est parlé dans saint Dorothée, ayant dérobé quelque temps par la pure nécessité où le réduisait la faim, le fit encore lorsqu'il n'y eut plus de nécessité, lorsque ses larcins lui étant devenus entièrement superflus, les vivres se corrompaient dans les endroits où il les cachait. Ainsi voit-on quelquefois des vieillards dans qui l'âge a presque éteint jusqu'au sentiment de la volupté, se laisser néanmoins encore entraîner comme malgré eux à des actions honteuses, sans que ni l'amour de leur réputation, ni la crainte de la mort qu'ils attendent à chaque moment, soit capable de les retenir.

Plût à Dieu, Chrétiens auditeurs, qu'il y eût moins d'exemples de cette invincible nécessité, et que tous les jours on n'entendît pas ceux qui s'en sont rendus esclaves gémir vainement dans leurs chaînes, et rendre inutiles des lumières, des inspirations, des désirs de faire le bien capables de sanctifier plusieurs âmes à qui il resterait encore quelque liberté! Malheureux homme, que je vous plains, et que je vous trouve digne de compassion! Dans les premiers jours que vous vous adonnâtes à la débauche, au jeu, à la médisance, à la colère, la débauche vous paraissait un vice conforme et comme bienséant à votre âge, le jeu une occupation honnête, la médisance un entretien nécessaire, la colère une passion raisonnable, vu le nombre des occasions propres à aigrir l'humeur; mais aujourd'hui tout est changé, votre raison mûrie par l'âge, votre conscience éclairée de mille lumières surnaturelles, vous représentent tout cela comme autant de défauts, comme autant de vices honteux, injustes, pernicieux, détestables: cesserez-

vous néanmoins d'y tomber ? *Vides quàm malè facies*, dit saint Augustin, *quàm detestabiliter, quàm infelicitè, et tamen facies.*

Vous savez que se livrer aux excès de table jusqu'à perdre la raison, c'est une brutalité dont un honnête homme doit rougir pour tous ceux qui s'y abandonnent; vous en rougissez vous-même lorsque vous êtes raisonnable, et cependant à la première occasion vous vous enivrerez. Vous êtes convaincu que suivre la passion du jeu, c'est hasarder votre bien, qu'outre l'argent, vous y perdez votre temps, votre âme, le Ciel; vous vous reprochez sur ce point votre faiblesse, vous voudriez bien vous corriger, vous avez déjà demandé conseil, vous avez même tenté quelques moyens, et vous n'avez fait aucun progrès : *Fecisti heri, facturus es hodie.* Hier vous prononçâtes des blasphèmes, vous en avez pleuré amèrement aujourd'hui, vous vous en êtes accusé, vous ne pouvez comprendre comment vous avez pu consentir à un crime que vous croyiez détester de tout votre cœur; et après tous ces retours sur vous-même, vous jurerez encore aujourd'hui, vous le ferez demain, vous vous en accuserez cent fois, et toujours avec larmes, mais toujours inutilement.

Ce désordre va quelquefois plus loin. Ce n'est ordinairement qu'aux choses qui sont agréables que nous entraînent les nécessités de la nature : quelque besoin qu'on ait de prendre de la nourriture, on ne se sent pressé de le faire qu'autant de temps qu'on y trouve quelque plaisir; dès qu'on a pris du dégoût pour les viandes, on ne sent plus la nécessité qu'on a d'en manger. L'ardeur de la soif a autrefois porté des soldats à boire leur propre sang mêlé au limon d'un ruisseau, mais ce breuvage affreux était alors pour eux une boisson délicieuse. L'habitude produit une nécessité plus forte et plus invincible que tout cela. Elle nous contraint de pécher lors même que nous n'avons plus de plaisir à le faire. Saint Jean Chrysostôme a eu raison de

la comparer à un vieux tyran dont la domination injuste est encore extrêmement cruelle, à un tyran qui ne se contente pas d'imposer de grands tributs, mais encore qui les exige d'une manière dure et impitoyable ; qui ne veut pas seulement être servi, mais qui demande des services honteux et pénibles. Si je vous disais, Chrétiens auditeurs, qu'en différant de changer de vie, vous laissez se fortifier vos mauvaises habitudes jusqu'au point que vous ne pourrez plus vous empêcher d'offenser Dieu autant de temps que le péché aura pour vous quelque douceur ; il me semble que c'en serait assez pour vous faire désirer une prompte conversion : mais ce n'est pas encore tout, il viendra peut-être un temps que le mal se présentera à vous sans aucun charme, que vous en aurez du dégoût, que vous y trouverez même de l'amertume, et que cependant vous serez comme contraints de le faire. Je ne sais comment il se peut faire, je sais néanmoins que c'est un désordre assez commun, que quand l'attrait qui nous a porté au crime cesse de nous y entraîner, on aime encore le crime, où l'on ne trouve plus rien qui ne rebute. Il semble que c'est un effet de la justice de Dieu, qui nous aveugle pour nous châtier, et qui permet que nous fassions long-temps avec peine, et malgré nous, ce que nous avons fait long-temps avec plaisir contre son gré.

Je sais que ceci paraîtra incroyable à ceux qui ne l'ont pas éprouvé, mais je les conjure au nom de Dieu de ne s'en fier pas à leur jugement, d'en croire ceux que l'expérience a instruits, et qui, pour ainsi dire, voient, touchent les liens dans lesquels l'habitude tient ses esclaves enchaînés. Certainement on ne saurait rejeter sur cette matière le témoignage de saint Augustin ; il était encore jeune lorsque Dieu commença à lui découvrir le péril où il s'était engagé, et à lui inspirer le désir d'une vie plus réglée. Quel pécheur a jamais reçu de plus grandes graces ? et quelle serait

notre présomption , si en nous précipitant dans le péché avec tant de connaissance , nous espérons d'avoir des secours aussi puissans pour nous aider à en sortir ? Cependant toutes ces graces furent inutiles durant plusieurs années ; non-seulement il se défendit contre les exhortations et les larmes de sa mère , contre le zèle et l'éloquence des plus savans Prélats , des plus grands Saints de son siècle , mais il résista long-temps lui-même à lui-même : persuadé , convaincu de la vérité , rempli d'admiration pour la vie des personnes vertueuses , et d'amour même pour la vertu , il se jette encore dans les plaisirs qu'il a si souvent détestés , il se plonge dans des crimes où il ne trouve plus de plaisir , où il trouve même mille douleurs. *Dum irrueram in voluptates*, ce sont ses paroles , *irrueram in dolores*.

Mais comment serait-il facile à l'homme de sortir d'une habitude de plusieurs années , si Jésus-Christ même a fait entendre qu'il était difficile pour lui de l'en retirer après quelques jours ? Tous les Pères conviennent que ce fut pour marquer cette difficulté extrême , que voulant ressusciter le Lazare , figure du pécheur qui a vieilli dans le crime , il pleura , il frémit , il éleva la voix , et donna toutes les marques d'une action qui demandait un effort et un pouvoir extraordinaires : *Difficultatem quamdam ostendit ibi , infremuit spiritu , ostendit multo clamore objurgationis opus esse ad eos qui consuetudine duraverunt*. Ainsi parle saint Augustin. Cependant , MM. , nous avons si peu profité de cette leçon , que je ne sais si de tous ceux , ou qui se jettent dans une vie mondaine , ou qui y persévèrent avec quelque connaissance du péril où ils sont , je ne sais s'il y en a un seul qui ne fasse des projets de retraite et de réforme pour l'avenir , et qui ne fonde son espérance sur ces projets , comme s'il était entièrement maître de sa volonté , ou des secours qui lui seront nécessaires pour la fléchir.

Mais quoi ! ame chrétienne , vous avez déjà une si grande pente à la vanité , à la paresse , au plaisir , à la colère , à l'intempérance , à l'ambition , que vous n'y pouvez résister ; et quand toutes ces passions se seront établies , se seront fortifiées en vous par plusieurs années de dérèglemens , vous espérez de les pouvoir vaincre ? Aujourd'hui que Dieu vous touche , qu'il vous presse , qu'il vous offre sa grace , vous n'avez pas la force de lui obéir , et vous croyez que vous serez plus fort après dix ou vingt années de faiblesse et de chutes continuelles ? Et moi , je crois au contraire , et je le crois sur la parole de Dieu , que si vous vous accoutumez maintenant à mal faire , plutôt on blanchira un Maure qu'on ne vous fera pratiquer le bien : *Si mutare Æthiops potest pellem suam , aut pardus varietates suas : et vos poteritis benefacere , cum didiceritis malum.* Vous vous promettez une vieillesse toute différente de cette jeunesse vaine , oisive , vicieuse ; et moi je vous prédis que l'âge vous apportera de nouveaux vices , et qu'il augmentera encore les anciens.

Vous vous rendez aujourd'hui à la volupté qui vous poursuit ; elle vous fuira pour lors , et vous courrez après elle. La beauté vous attire , vous corrompt , et vous embrasserez alors des cadavres. Vous péchez aujourd'hui par intérêt , et pour plaire aux hommes ; un jour viendra que les hommes mêmes vous condamneront , et vous continuerez de pécher. Après avoir aimé le luxe dans les habits , vous ne cesserez pas de l'aimer lors même qu'il vous rendra ridicule. Vous vous laissez tenter maintenant par quiconque vous invite à boire ou à jouer ; vous tenterez alors les autres , vous deviendrez un corrupteur de la jeunesse , et partout vous irez chercher des gens qui veulent s'associer à vos débauches. Enfin , Chrétiens , si je vous disais que vous médirez encore en mourant , que même au lit de la mort vous blasphemerez , vous nourrirez le feu de l'amour , vous songerez à la vanité et à la vengeance ; je ne vous dirais rien

que n'aient éprouvé bien des gens qui s'étaient long-temps flattés des mêmes espérances qui entretiennent jusqu'à ce jour votre lâcheté : mais non, je me contente de vous annoncer que vous mourrez dans les mêmes habitudes où vous vivez maintenant ; c'est-à-dire qu'à la dernière confession que vous ferez, vous vous accuserez encore de cette même faiblesse, de ce même péché que vous ne voulez pas sitôt abandonner, que vous y tomberez deux jours avant votre dernière maladie, que vous mourrez sans avoir la consolation d'avoir passé quinze jours ou un mois sans y retomber, sans jamais avoir exécuté la résolution que vous réitérez néanmoins chaque fois que vous vous confessez.

Que pensez-vous de cette mort, Chrétiens auditeurs ? Pour moi je vous avoue que je n'y saurais penser sans frémir. Mourir dans une habitude criminelle, mourir avant de s'être corrigé, avant d'avoir changé de vic, mourir avare, vain, ambitieux, intempérant, voluptueux, colère, vindicatif, mourir après même s'être accusé de ces vices, après avoir reçu tous les Sacremens de l'Eglise ! ô mon Dieu, ne permettez pas que je meure dans une situation pareille. Savez-vous à quoi je compare ce genre de mort ? Je le compare à la mort de ce malheureux homme dont la fin tragique arriva du temps de saint Pierre Damien, qui la rapporte dans une lettre au Pape Alexandre. Cet homme étant allé dans une forêt avec un autre pour couper un arbre, au premier coup de cognée qu'il donna, il sortit un serpent d'une grosseur et d'une longueur énorme : comme ce monstre venait à lui pour le dévorer, de deux têtes qu'il avait il en abat une ; mais sa hache en même temps lui échappant des mains, il demeure en proie à la vengeance du serpent, qui le saisit par le milieu du corps, l'entraîne dans son antre malgré ses cris et sa vaine résistance : inutilement demande-t-il du secours à son compagnon, le supplie-t-il avec

larmes de lui donner du moins sa lache ; vaines lamentations ! vaines prières ! il lui faut suivre le dragon et essuyer toute sa rage. La nouvelle de ce funeste accident se répand aussitôt dans le monde, y porte partout la frayeur et la tristesse ; le Saint surtout dit de lui-même qu'il ne pouvait retenir ses larmes toutes les fois qu'il se représentait cet infortuné livré dans le fond d'une caverne au pouvoir de cet horrible ennemi, quoiqu'on ne sût encore que penser des dernières circonstances de sa mort, et qu'on ignorât s'il avait été étranglé par ce monstre, ou empoisonné de son venin, ou étouffé par son poids, ou dévoré tout vif. Voilà, Chrétiens auditeurs, ce que je pense d'une personne qui meurt dans une damnable habitude. Je ne sais si la dernière contrition qu'elle a eue a été sincère, si elle a formé en mourant une résolution plus efficace que les précédentes, qui n'avaient jamais rien produit ; je ne sais si après avoir reçu l'absolution, le démon ne lui aura point présenté encore une fois les objets pour lesquels elle avait tant de passion, et si dans la faiblesse où elle s'est trouvée, elle aura fait plus de résistance qu'elle n'avait coutume d'en faire dans la plus forte santé ; je sais que plusieurs ont péri de la sorte après avoir reçu les derniers Sacremens de l'Église : ce qui est certain, c'est qu'elle a expiré entre les mains d'un monstre horrible ; Dieu seul sait quel traitement elle en a reçu, mais il n'y a que trop d'apparence qu'elle en a été traitée de la manière la plus cruelle.

Prévenons ce malheur, Chrétiens auditeurs, et ne terminons point notre vie, s'il est possible, par une mort douteuse ; hâtons-nous d'arracher notre cœur aux habitudes vicieuses, qui autrement nous accompagneraient jusqu'au dernier soupir, qui sans doute nous rendraient fatal ce dernier moment. Mais si ces habitudes sont déjà formées, est-il encore en notre pouvoir d'y remédier ? Oui, MM., le remède est encore entre nos mains : il est difficile, à la vérité, mais il n'est pas absolument impossible. C'est ma seconde partie,

SECOND POINT.

SAINT BERNARD dans son quatre-vingt-unième sermon sur les cantiques, parlant de la nécessité qu'impose à l'ame l'habitude du péché, dit que c'est une nécessité que la volonté se fait à elle-même, une nécessité libre qui la presse, mais qui ne l'excuse pas. C'est une violence qu'elle souffre, mais qu'elle veut bien souffrir; c'est une volonté si forte, qu'elle exclut toute volonté opposée; en un mot, c'est une impuissance qu'on veut, et qu'on aime. *Non ergo parum firmiter vis quod et necessariò vis; multùm vis quod nolle queas; nec multùm obluçtaris, porrò ubi voluntas et libertas:* Non-seulement vous voulez le mal que vous faites, mais vous le voulez fortement, puisque vous le voulez nécessairement. Il faut qu'on veuille extrêmement ce qu'on peut pas ne vouloir point: or partout où il y a de la volonté, il y a du choix, et par conséquent de la liberté.

Ce raisonnement, quoique invincible, paraîtra peut-être obscur à ceux qui ne sont pas accoutumés aux subtilités de l'École; mais tout le monde entendra ce que je vais dire. Quelque forte, quelque enracinée que soit l'habitude qui a captivé notre cœur, il est certain que nous péchons quand nous lui obéissons: par conséquent nous pouvons refuser de lui obéir, puisque tout péché est une action libre et faite avec délibération, et qu'enfin agir librement, c'est faire ce qu'on pourrait ne pas faire. Si toutes les fois que je me rends à la violence d'une habitude vicieuse, je puis lui résister; si je le veux de bonne foi, je pourrai lui résister si souvent que je perdrai la coutume que je m'étais faite de lui céder: et n'est-ce pas là en effet la détruire elle-même et l'anéantir entièrement? Bien plus, je puis autant de fois qu'il me plaira pratiquer des actes opposés aux actes qui ont servi à former cette habitude. On peut jeûner pour réparer les excès qu'on a commis, travailler

pour recouvrer ce que l'oisiveté a fait perdre , dire du bien de tout le monde , pour corriger l'inclination à mal parler des autres , et se faire ainsi une habitude contraire , une habitude qui rende le bien aussi facile que le mal semblait être nécessaire. Je sais que ce changement ne se fait pas toujours tout d'un coup ; on évite d'abord les occasions où l'on sait qu'on tombe ordinairement , on se prépare à celles qu'on ne peut pas éviter , on prend des précautions , on se tient sur ses gardes , on s'arme de pensées saintes , on se fait violence dans des rencontres qu'on a prévues , et tantôt en fuyant , tantôt en combattant avec avantage , on s'épargne bien des rechutes , on donne à la grâce le temps de s'établir , on sent revenir les forces et le courage , on ne désespère plus de la victoire , on conçoit une forte volonté de la rendre complète : cette volonté forte et sincère vient à bout de tout ; et ce n'est que parce qu'elle nous manque , que la mauvaise habitude est si difficile à surmonter.

Oui , une bonne volonté est toute-puissante , il n'est rien qu'elle n'exécute : en effet que ne fait-on pas quand on le veut véritablement ? On plie le fer , on fond le bronze , on fait des figures de marbre aussi délicates , aussi déliées , que si le marbre était lui-même mol et pliable , et qu'il n'opposât aucune résistance à la main de l'ouvrier. Nous voyons tous les jours des hommes , dit saint Augustin , qui ayant quitté les habitudes les plus perverses , vivent mieux que ceux qui les ont blâmés dans leurs désordres , et qui s'en sont scandalisés. Magdelène ressuscita plus parfaitement de sa vie déréglée , que Lazare son frère ne ressuscita du tombeau , où il était corrompu à demi. Nous en voyons plusieurs , dit ce Père , nous en connaissons plusieurs , qui ont imité cette grande Sainte : *Videmus multos , novimus multos*. Il pouvait se proposer lui-même pour exemple ; c'en était assez pour établir cette doctrine , et pour confondre notre lâcheté : car enfin il amollit cette volonté de fer ,

comme il l'appelle , cette volonté qui paraissait si dure et si inflexible ; non-seulement il se réduisit à pécher plus rarement , mais à ne pécher jamais , pas même légèrement avec délibération. Non-seulement il gagna sur soi cet avantage peu à peu et à force de patience , mais il l'emporta tout d'un coup : dès qu'il eut résolu de chasser la volupté , elle fut bannie pour toujours , il n'y eut plus de retour pour elle. Il avait plus d'une chaîne à rompre , plus d'un ennemi à vaincre ; l'ambition , l'orgueil , l'avarice régnaient dans son ame , aussi bien que l'inconstance : un même jour le délivra de tous ces tyrans. Mais de quelle manière fut-il affranchi , et combien la liberté qu'il se procura fut-elle parfaite ? Il s'engage par vœu à garder la chasteté , lui qui ne pouvait se résoudre à la contrainte du mariage ; il n'avait pu jusqu'alors se sevrer des plaisirs les plus criminels , il se fait des crimes des plus innocens , il voudrait pouvoir perdre le goût des viandes , il craint d'être attiré à l'Église par la douceur du chant , il reproche à ses yeux jusqu'au plaisir que leur donne la lumière ; lui qui pour acquérir du bien venait de risquer sa vie dans l'Université de Milan , lève l'étendard de la pauvreté volontaire , genre de vertu qui n'avait point encore eu d'exemple dans l'Afrique ; le plus ambitieux de tous les hommes ne peut être élevé que malgré lui à la dignité de Prêtre , il pleure amèrement la nécessité où il est d'obéir sur ce point à celui qui a le pouvoir de lui commander. La vaine gloire était une de ses plus fortes passions , et cet homme vain se confesse à tout l'univers , à tous les siècles à venir , il fait un livre pour rendre immortelle la mémoire de ses plus honteux dérèglements.

Que ne peut point notre volonté , MM. , lorsque soutenue de la grace , il lui plaît de se tourner vers un objet , et de le suivre sérieusement ? Quels obstacles , quelles chaînes si fortes peuvent arrêter quiconque a un véritable désir d'aller à Dieu ?

quelles difficultés n'est-il point capable de surmonter ? Qu'y a-t-il de si grand , de si pénible dans les conseils les plus relevés , dans tout ce qu'ont fait les Saints les plus magnanimes , que je n'entreprenne aujourd'hui , dont même aujourd'hui je ne vienne à bout , si je le veux ?

Pourquoi prenons-nous plaisir à nous tromper nous-mêmes , et à couvrir de vains prétextes la faiblesse et le peu de sincérité de nos désirs ? Je voudrais me corriger , disons-nous , si je le pouvais , je voudrais bien devenir plus régulier ; je ferai , pour parvenir à cette exacte régularité , tout ce que je pourrai : et moi je vous dis que si vous faisiez seulement la dixième partie de ce que vous pouvez , votre conversion serait consommée en moins de vingt-quatre heures. Je ne saurais me vaincre dans l'occasion , je me suis emporté malgré moi , je fais ce que je ne voudrais pas faire : comment osons-nous , ô mon-Dieu , tenir ce langage en votre présence ? Vous ne pouvez vous priver de ce plaisir , et vous vous en priveriez si facilement , si le crime où il vous entraîne avait un seul témoin , si une affaire de conséquence vous appelait ailleurs. Si vous étiez assuré d'être saisi par une fièvre maligne au retour de cette assemblée ; de ce rendez-vous , songeriez-vous seulement à vous y transporter ? Si la personne que vous aimez le plus vous priaît de faire pour elle ce que vous ne pouvez faire pour Dieu ; si vous étiez persuadé qu'en vous abstenant ou de boire avec excès , ou de jurer , ou de médire , ou de vous venger , vous qui n'êtes que dans une fortune médiocre , vous parviendriez au comble de l'opulence , au faite des honneurs , trouveriez-vous de l'impossibilité à vous faire violence ?

Savez-vous bien quel est le vrai sens de ces paroles , que nous avons si souvent à la bouche : Je voudrais bien servir Dieu si je le pouvais ? Cela veut dire , que je voudrais qu'on pût servir Dieu , contenter les hommes , et se satisfaire en même

temps. Je voudrais vivre chrétiennement , c'est-à-dire , je voudrais trouver autant de facilité , autant de plaisir à jeûner , à prier , à lire les livres de piété , que j'en trouve au jeu et au théâtre. Je voudrais être saint , si la sainteté pouvait s'acquérir sans peine , sans soins , sans gêne ; je voudrais que ce fût la mode d'être vêtu simplement ; je voudrais que le monde laissât vivre chacun à son gré , qu'on convînt d'interdire toutes les assemblées , qu'on ne me donnât plus de sujet de me laisser emporter par la colère ; je voudrais pouvoir regarder tout , tout entendre , prendre toutes sortes de libertés sans être touché de rien , ou du moins être forcé de pratiquer tout le bien que je connais , sans qu'il fût en mon pouvoir de m'en défendre. Quelles chimères ! et pouvons-nous dire que des souhaits pareils soient sincères ? Oserions-nous produire cette faible excuse à la mort , lorsque notre Juge nous reprochera notre négligence ? Hélas ! j'aurais voulu si j'avais pu. Que dites-vous ? si vous aviez pu ? Qu'y avait-il donc d'impossible dans l'exercice de la piété la plus parfaite ? n'y a-t-il jamais eu ni Saint , ni Sainte de votre état , de votre tempérament ? Cet homme qui s'était abandonné à toutes sortes de vices , s'en est entièrement affranchi ; cette femme qui était , pour ainsi parler , possédée par sept démons , cette femme dont vous avez tant censuré la légèreté et l'imprudencè , cette femme a changé à vos yeux en six mois de temps , elle n'a rien laissé à réformer , elle est devenue un modèle de toutes les vertus ; et vous , vous n'avez pu vous défaire d'aucun des vices que vous chérissiez ? Un seul sermon a fondu ce cœur de bronze , une parole a ouvert , a brisé ce rocher , a transporté cette montagne ; et vous après tant d'instructions , tant de lumières , tant de grâces , vous êtes demeuré endurci et immobile , et vous prétendez que vous n'avez pu faire autrement ? Vous auriez bien voulu changer de conduite ? et moi votre Dieu , votre Créateur ,

J'aurais bien voulu aussi vous sauver, et vous savez ce que j'ai fait pour votre salut ; mais comment le Ciel, qui ne peut admettre un seul péché, pourrait-il souffrir une mauvaise habitude ? c'est-à-dire, un assemblage confus, une source intarissable de péchés.

Oh, Chrétiens auditeurs, oh qu'un homme qui a un véritable désir de se convertir parle bien d'une autre manière ! *Domine*, dit-il avec saint Paul, *quid me vis facere ?* Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? Me voici tout prêt à vous obéir, et je me sens assez de force pour tout ce que vous exigerez. Pourrez-vous boire le calice que le monde vous prépare, comme il me l'a préparé à moi-même ? pourrez-vous souffrir les persécutions, les risées, les jugemens qu'on fera de vous ? *Possumus*. Et pourquoi ne pourrions-nous pas faire ce que tant d'autres ont pu faire avec votre grace ? Mais se borner à commencer, c'est peu, il faut persévérer jusqu'à bout : c'est aussi ce que je prétends, Seigneur, je veux vous aimer, je veux vous servir jusqu'à la mort ; et qui pourra me détacher de vous, si une fois je suis à vous ? *Quis nos separabit à caritate Christi ?* Oui, Seigneur, je veux être à vous, je veux arracher ces habitudes que je n'ai que trop nourries ; je le ferai, quoi qu'il m'en coûte ; dussé-je mourir dans cet effort, je tenterai du moins ce que tant d'autres ont si heureusement accompli, je verrai si l'entreprise est en effet impossible, et je ne le croirai qu'après avoir mis toutes sortes de moyens en usage pour réussir. Je sais que j'aurai des combats à rendre, et des obstacles à vaincre, mais je suis résolu à tout, je ne prétends ménager ni parens, ni amis, ni bien, ni honneur, ni santé, ni vie ; je regarde comme ennemi quiconque s'oppose à mon dessein, et je ne reconnais désormais ni bien, ni mal sur la terre que ce qui peut, ô mon Dieu, ou me nuire, ou m'aider dans votre service. MM., quand on veut le bien avec cette détermination, on ne

trouve plus ni impuissance , ni faiblesse en soi ; on ne trouve plus de difficulté dans les choses les plus difficiles ; les vices , les inclinations déréglées , les plus anciennes habitudes , le monde , le démon , tout fuit , tout disparaît devant une ame ainsi disposée : elle cherche partout les obstacles qu'on lui avait fait craindre , les ennemis dont on l'avait menacée ; et au lieu de ces barrières invincibles en apparence , partout elle trouve tous les chemins aplanis , tous les passages libres. C'est alors qu'elle s'écrie avec le Prophète : *Omnis consummationis vidi finem , latum mandatum tuum nimis* : Eh ! Seigneur , où sont donc ces monstres et ces géans qui devaient s'opposer à nos saints désirs , ces monstres qu'on nous représentait si affreux ? Dans quel malheur ne serais-je pas tombé , si je m'étais laissé effrayer par ces fantômes , si je ne m'étais plus confié en votre grace , que je ne me défiais de mes propres forces ? Quel bonheur pour moi de m'être engagé dans une route si large et si agréable , dans une route qui me conduira si doucement et si sûrement au terme où j'aspire , à la félicité éternelle , que je vous souhaite , au nom du Père , et du Fils , et du Saint-Esprit.



SERMON

SUR

LA CONFSSION.

Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.

Préparez la voie du Seigneur, rendez droits les sentiers par où il doit venir. (Luc. 3.).

Deux erreurs où nous tombons presque tous, rendent la plupart de nos confessions inutiles : nous nous croyons plus innocens que nous ne le sommes : nous nous croyons convertis, et nous ne le sommes pas.

Nous voici enfin à la veille de notre bonheur ; le désiré des nations vient à nous, et nos cœurs commencent à se dilater, à s'épanouir à l'odeur de ses parfums. Il n'est point nécessaire d'observer le Ciel, pour savoir que l'heure de sa naissance est proche, nous en avons un présage infailible dans cette joie si douce et si pure qui a coutume de la précéder, et de se répandre dans l'ame de tous les Fidèles. Je ne sais, MM., si vous vous êtes jamais appliqués à rechercher la cause d'une alégresse si universelle. Il paraît sensiblement que la foi du Rédempteur, que le souvenir d'un mystère aussi tendre que le mystère que nous allons bientôt célébrer, en est la première source ; mais je ne doute point que cette joie ne vienne encore de l'heureuse disposition où la plupart des Chrétiens sont de se réconcilier avec Dieu dans ce saint temps.

Comment est-ce que la paix et la consolation du Saint-Esprit ne se répandraient pas sur toute l'Eglise dans un jour où presque tous ses enfans songent à se purifier par la pénitence , et à arracher de leurs cœurs le péché , cette racine amère de tous les maux et de tous les chagrins de la vie ?

Telle est ma pensée , Chrétiens auditeurs , et je vous avoue que dans cette vue je suis monté en chaire aujourd'hui beaucoup plus volontiers qu'à l'ordinaire. De tous ceux qui m'entendront , me suis-je dit à moi-même , à peine y en a-t-il un seul qui ne soit dans le dessein de se présenter au sacré tribunal ou dès ce soir même , ou demain , ou du moins avant la fin de ces fêtes. Quelle disposition plus avantageuse peut-on souhaiter dans des auditeurs ? Quand la parole de Dieu fera-t-elle du fruit , si elle est stérile dans une conjoncture si favorable ? Mais quel sujet pourrai-je choisir ou plus agréable , ou plus utile à des personnes qui se préparent pour se confesser , que la confession même ? C'est la voie par laquelle Jésus-Christ doit venir à eux , c'est cette voie qu'il m'ordonne de lui préparer , et de redresser , s'il est possible : *Parate viam Domini , rectas facite semitas ejus.*

Que je m'estimerais heureux , Chrétiens auditeurs , si par l'instruction que je vais faire je pouvais vous aider à vous approcher dignement au moins une fois du sacrement de Pénitence ! Au reste , ce mot d'instruction ne doit point vous offenser ; je sais que je parle à des personnes qui sont déjà instruites , c'est pourquoi je tâcherai de ne rien dire de trop commun ; et j'ose me promettre que si l'on daigne m'écouter avec quelque attention , il y aura peu de mes auditeurs qui ne profitent de ce discours , et qui ne se confessent ensuite avec plus de préparation qu'ils ne faisaient. Vierge sainte , je ne m'engage que dans la confiance que j'ai en votre protection. Je vous la demande humblement au nom de toute cette assemblée : *Ave , Maria.*

Lorsqu'on entend les terribles menaces que Dieu fait au pécheur presque à toutes les pages de l'Écriture, lorsqu'on fait attention aux supplices qu'il tient tout prêts pour nous punir, ce semble, aussitôt que nous aurons commis quelque crime, il n'est personne qui n'ait sujet de croire qu'il est perdu sans ressource, s'il est assez malheureux pour offenser un si puissant maître : mais n'est-ce pas, Chrétiens auditeurs, un prodige bien digne de toute notre admiration, que tandis que le Seigneur tonne, qu'il semble prêt à foudroyer d'une part, qu'il allume des brasiers, des étangs de feu pour l'homme rebelle, il lui prépare d'autre part un bain salutaire, un bain d'un prix infini, pour le guérir de tous les maux que sa désobéissance lui pourrait causer ?

Oui, lors même qu'au milieu de toutes ces menaces, de tout cet appareil de terreur, nous tombons dans quelque crime, Dieu se trouve auprès de nous pour nous secourir, pour nous relever avec douceur, pour nous laver dans son propre sang. O amour ! ô miséricorde ! ô sévérité même pleine de tendresse ! Il me semble voir une mère tendre, qui dans la crainte que son fils ne se blesse, lui arrache en colère le couteau des mains, lui défend sous de grièves peines de le reprendre ; vous diriez alors qu'elle n'a ni tendresse, ni amitié : mais si, malgré ces précautions, l'enfant indocile se blesse, elle se sent comme frappée elle-même, elle court à lui toute émue, et bien loin d'exécuter ses menaces, elle ne songe qu'à laver la plaie, qu'à la panser, qu'à le consoler lui-même, qu'à essuyer ses larmes. Où en serions-nous, Chrétiens auditeurs, si l'on en usait avec nous d'une autre manière, si nous ne recevions le remède de nos offenses de celui même que nous offensons ?

Le démon, qui n'ignore pas qu'étant fragiles comme nous le sommes, nous ne pourrions manquer de périr sans ce remède, le démon n'oublie rien, ou pour nous le ravir, ou pour nous le ren-

dre inutile. Il est venu à bout de l'ôter entièrement à ceux qui sont hors de l'Église romaine, il porte nos Catholiques à ne s'en servir que rarement; et lorsqu'ils y ont recours, il tâche de le leur changer en poison. C'est un malheur bien déplorable sans doute, que dans le même Sacrement qui a été établi pour notre réconciliation, nous trouvions le sujet d'une plus grande disgrâce, semblables à ceux qui se noient dans le bain où ils cherchaient leur santé. Quelle peut être la source de ce malheur? Ce n'est pas pour l'ordinaire qu'on manque de sincérité; il est peu de Chrétiens à qui la honte ferme la bouche au tribunal de la Pénitence; non, c'est plutôt qu'on se flatte soi-même, c'est que souvent on induit le Ministre sacré dans l'erreur où l'on s'est engagé le premier.

Voilà donc deux erreurs où nous tombons presque tous, et qui rendent la plupart de nos confessions inutiles. Pour vous engager à les éviter, ces erreurs, il suffit de vous les découvrir, et c'est ce que je tâcherai de faire dans ce discours. La première erreur, c'est que nous nous attribuons beaucoup plus d'innocence que nous n'en avons en effet; la seconde, c'est que nous nous flattons d'une disposition que nous n'avons pas. Nous nous croyons plus innocens que nous ne le sommes: voilà le premier point. Nous nous croyons véritablement convertis, et nous ne le sommes pas: ce sera le second point. C'est tout le plan de cet entretien.

PREMIER POINT.

ON voit quelquefois des Chrétiens qui s'excusent de se confesser souvent, sur ce qu'ils ne trouvent pas de quoi s'accuser s'ils ne laissent couler un espace de temps considérable après chaque confession. Il peut en effet arriver qu'après avoir reçu l'absolution du Prêtre, on passe quelques jours dans une assez grande innocence, par la vertu de la grace qu'on a reçue dans ce sacrement, et que

cette grace se ralentissant ensuite, on retombe dans les mêmes fautes. Si cela est, par la même raison qu'on n'a rien à dire après quelques jours, il faudrait réitérer souvent la confession, pour n'avoir jamais rien à dire, et pour passer ainsi sa vie dans un parfait éloignement du péché. Mais il est bien plus vraisemblable, selon la parole du savant abbé de Celles, que ceux qui ne trouvent point de péchés en eux, ne soient dans cette peine que parce qu'ils en sont trop chargés : *Reverà tales inopes copia fecit*. Ce sont des personnes qui dans l'examen qu'elles font d'elles-mêmes, ne vont point jusqu'au fond de l'ame, parce que dans ce fond elles entrevoient un amas de corruption qu'elles ne veulent pas entièrement découvrir, elles craignent qu'une plus grande connaissance ne les oblige à se réformer. C'est pourquoi on se contente de passer légèrement sur ce qu'on a fait depuis le dernier examen, on ne s'attache qu'aux fautes qu'on peut retrancher sans donner atteinte à un certain plan de vie qu'on s'est tracé à soi-même sur les règles du monde et de l'amour propre, et qu'on n'est pas dans le dessein de changer.

Ce plan, auquel on ne touche point quand on s'examine, renferme mille maximes contraires aux maximes de Jésus-Christ ; l'avarice, l'ambition, la vanité, l'amour du plaisir, y règlent toutes les actions de la journée. Il ne faut rien oublier pour s'enrichir, pour s'élever, pour plaire, pour passer le temps agréablement. Il faut avoir la réputation d'homme de probité, de galant homme, d'homme de cœur, dans quelque sens qu'il plaise au siècle corrompu de prendre ces termes. Il faut paraître dans les assemblées, y briller, y effacer, s'il est possible, le reste du monde ; et pour cela il ne faut rien négliger, il faut se servir de tous les artifices que le monde a coutume de mettre en œuvre. Enfin il faut tâcher de mener une vie commode, une vie semée de plaisir, et goûter toutes les douceurs qu'elle nous présente. Tout cela ne se peut

faire qu'on ne coure mille hasards de pécher, qu'on ne pèche effectivement en mille manières ; tout cela est formellement opposé à la sainteté du Christianisme, sainteté à laquelle chaque Chrétien est obligé d'aspirer selon son état. Ce n'est pas là une vie simplement à réformer, mais à renverser de fond en comble. Cependant, de peur d'être obligé de faire ce renversement, ou de réveiller les reproches de la conscience, qui troubleraient dans la suite tous les divertissemens, on ferme les yeux sur tous ces désordres, on se persuade que ce n'est rien, que si l'on pèche quelquefois en vivant de la sorte, ce sont des effets de la fragilité, plutôt que des occasions où l'on s'engage ; en un mot, que c'est une nécessité de vivre ainsi.

Cela supposé, Chrétiens auditeurs, il ne faut pas s'étonner qu'on n'ait presque rien à dire dans ses confessions. Quand on a posé pour principe, que c'est une nécessité de vivre comme l'on vit dans le monde, et que pour être Chrétien il suffit d'en avoir le nom, je comprends comment il se peut faire qu'on se trouve innocent, qu'on n'ait rien à porter à la confession. Mais si l'on voulait y procéder de bonne foi, si l'on voulait examiner à fond la vie qu'on mène ; voir sur quels principes, sur quelles maximes elle roule, ce qu'elle a de conformité ou d'opposition avec la vie de Jésus-Christ, si on voulait remuer cette eau bourbeuse, percer cet abcès où il se fait un si grand amas de pourriture, on serait bientôt hors de cet embarras prétendu, pour tomber dans un embarras tout contraire, où nous jetterait la vue d'un nombre presque infini de désordres.

Pour sortir entièrement d'une erreur si dangereuse, il me semble que quand on se prépare pour se confesser, il n'y aurait qu'à jeter les yeux sur la vie de quelque Saint ou de quelque Sainte de même condition que nous, car il y en a dans tous les états ; il n'y aurait qu'à remarquer en combien de points notre conduite se trouve directement

opposée à leur conduite. Comparez-vous, Chrétiens auditeurs, avec quelque personne d'une vertu éminente, et d'une piété exemplaire; voyez de combien d'objets elle se fait un scrupule, auxquels vous ne daignez pas faire attention : comparez ses prières avec vos prières, ses discours avec les vôtres, ses repas avec vos repas, ses habits avec vos habits, ses occupations avec votre oisiveté. Si cette personne avait vécu seulement un jour de la manière dont vous vivez, elle se croirait la plus misérable de toutes les créatures, elle se croirait perdue; et cependant vous ne vous croyez coupables de rien. Vous êtes Chrétiens néanmoins comme elle, et par conséquent vous avez les mêmes obligations.

Mais ce ne sont pas seulement ceux qui sont entièrement engagés dans le monde qui s'aveuglent ainsi volontairement; il y a quelquefois des personnes qui se croyant elles-mêmes délicates jusqu'au scrupule, omettent de s'accuser de leurs principales fautes, parce qu'elles ne peuvent se résoudre à croire que ce soient de fautes. On doit, par exemple, au marchand, on doit aux ouvriers, aux domestiques; on doit à d'autres dont on a autrefois, ou emprunté ou peut-être même usurpé le bien; et néanmoins on ne veut rien retrancher de sa dépense, pour se mettre en état de payer; ou, quoiqu'on pût payer sur l'heure, on diffère à un autre temps, on croit que c'est assez d'être dans le dessein de le faire. On se trompe, c'est une injustice manifeste : on le craint en effet, on en doute; et si on ne s'en éclaircit pas, c'est qu'on est bien aise de l'ignorer. Cependant on met son esprit à la torture pour dire des péchés où l'on trouve à peine matière d'absolution, et on ne dit rien de ces choses qui sont si essentielles. Il y a des familles entières toutes divisées qui ne veulent point entendre parler de réconciliation; ce sont au reste des gens de bien, mais ils ont persuadé à leur conscience qu'il ne sont pas obligés de faire

aucune démarche, qu'on a des raisons de ne se point voir, de se plaindre éternellement les uns des autres, et de faire savoir ces raisons à toute la terre : on s'en confesse deux fois, trois fois, quatre fois; mais enfin, comme on sent bien qu'on n'est pas dans le dessein de se réformer, on ne s'en confesse plus, et on s'accoutume à croire qu'il n'y a pas d'obligation de s'en confesser. Combien de personnes, exactes d'ailleurs aux exercices de piété, sont sujettes à des impatiences, dont elles prétendent se faire un mérite auprès de Dieu? Combien de personnes qui, loin de s'accuser du trouble qu'elles causent dans leur maison, veulent faire passer leur chagrin pour un effet de leur vigilance, et du soin qu'elles ont de régler leur domestique? Combien de zélateurs, sous prétexte d'avoir à cœur la Religion et la justice, de ne pouvoir rien souffrir qui ne soit dans l'ordre, sous prétexte de faire des leçons aux faibles et aux ignorans, ou de se consoler avec les bons du malheur de ceux qui périssent, s'abandonnent à une cruelle médisance, qu'ils aiment mieux colorer et déguiser de la sorte, que combattre l'inclination qu'ils ont pour ce vice?

Si ces défauts, quoique grossiers, échappent à ceux qui n'ont pas trop d'envie de les connaître, combien de mouvemens intérieurs seront omis dans l'examen de la conscience, si l'on ne s'applique à sonder le cœur pour en découvrir toutes les plaies? Vous dites que grâces à Dieu vous êtes sans passions. Quoi! sans amour, sans haine, sans envie, sans désir de vengeance, sans aversion? D'où vient donc ce secret empressement que vous avez de voir je ne sais quelle personne, de lui plaire et de lui faire du bien? C'est un effet, me direz-vous, de votre amitié. Oui, mais vous savez bien que dans toutes ces amitiés prétendues il se glisse toujours quelque chose d'impur et de sensuel; et si vous voulez nous avouer ce qui en est, ce n'est plus amitié, c'est un amour véritablement dangereux.

Que veut dire cette joie que sent votre cœur lorsqu'il arrive à cet homme quelque disgrâce ? D'où vient que vous prenez tant de plaisir à voir cette femme humiliée ? D'où vient que vous souffrez , que vous semblez être à la torture , quand on dit du bien de cette autre ? Je veux que cela n'aille pas plus loin , il est certain que ces sentimens sont contraires à la charité chrétienne.

Si vous dites que vous vous êtes examiné sur tous ces points avec toute la bonne foi dont vous êtes capable , que vous êtes remonté jusqu'à la source , jusqu'aux motifs de vos actions , que vous êtes descendu jusque dans le fond de votre ame , et que vous avez tout dit au Confesseur ; Dieu en soit loué mille fois. Si vous continuez de vous faire ainsi justice à vous-même , je vous réponds qu'en peu de temps vous tirerez un grand fruit de l'usage de la confession. Mais après vous être redemandé un compte si exact de tout ce que vous aviez fait , avez-vous eu le courage de jeter la vue sur ce que vous n'aviez pas fait ? Je demande si vous avez eu assez de courage pour porter les yeux jusques-là , parce que je crains que ce ne soit pour vous un abîme , une mer inépuisable. Pour une action que l'on fait et qu'on ne devrait pas faire , il est sûr qu'il y en a cent qu'on devrait faire , et qu'on ne fait pas. Avez-vous eu soin que vos vassaux , que vos serviteurs ne fissent rien d'injuste sous votre nom et sous votre autorité ? Vos domestiques savent-ils ce qu'il faut savoir pour être sauvés ? paient-ils au Seigneur le tribut de leurs prières et le matin et le soir ? observent-ils les jeûnes de l'Église ? se confessent-ils ? sont-ils réservés dans leurs actions et dans leurs paroles ? Vous n'en savez rien , me dites-vous. Hé bien , cette ignorance est une matière de confession. Quand d'ailleurs tout se trouverait heureusement dans l'ordre , vous êtes coupable de ne vous être pas instruit de d'état où étaient les choses ; si vous n'avez soin de ceux qui sont à votre service , que deviendront-ils ,

surtout dans un pays où personne ne les instruit, où ils ne peuvent apprendre les devoirs du Christianisme que de vous-même, ou de ceux à qui vous en donneriez la charge ? Vous n'ignorez pas les obligations que vous avez à l'égard de vos enfans, vous savez que ce n'est pas assez qu'ils soient formés aux Lettres humaines, ou aux exercices du corps, mais qu'il faut leur apprendre à connaître Dieu, à le craindre, à l'aimer de tout leur cœur : à qui les consacrez-vous, ces enfans ? savez-vous bien qu'ils n'ont nul principe de piété, qu'on ne songe à rien moins qu'à les mettre dans la voie du salut ?

De plus il y a des occasions où vous êtes obligé de corriger vos frères, de les conseiller charitablement : n'y avez-vous manqué dans aucune conjoncture ? Le principal usage que vous devez faire de votre autorité, de vos biens, de votre prudence, c'est d'empêcher que le Seigneur ne soit offensé : vous devez, quand il est en votre pouvoir, aller au devant des querelles, les éteindre, réprimer les personnes injustes, violentes, imposer silence aux impies et aux médisans : vous êtes-vous soigneusement acquitté de tous ces devoirs ? Cette fille mondaine qui écoute si patiemment les discours qui blessent la pudeur, cette fille sait bien qu'en se tenant dans les règles de la modestie chrétienne, qu'en prenant les choses sur un certain ton, elle fermerait la bouche à tous ceux qui osent mal parler en sa présence : si elle ne l'a pas fait, elle a manqué à son devoir, elle s'est rendue coupable de toutes les fautes qu'elle aurait pu empêcher. Vous n'avez point arrêté vos yeux sur ce tableau, vous n'avez point lu ce mauvais livre : ce n'est pas assez, il fallait brûler l'un et l'autre, et ne pas faire difficulté de sacrifier un meuble, de quelque prix qu'il pût être, au salut des âmes pour qui Jésus-Christ a donné tout son sang.

D'ailleurs, quand vous n'auriez point fait de mal depuis votre dernière confession, il faudrait encore

examiner quel bien vous avez pratiqué, quel usage vous avez fait de votre loisir et de vos biens. C'est un article de foi, que vous devez rendre compte à Dieu de toutes vos paroles oiseuses. *Rationem reddet de omni verbo otioso.* Mais si Dieu est si rigoureux à rechercher vos paroles inutiles, croyez-vous qu'il vous pardonnera vos dépenses inutiles, vos parures inutiles, vos actions inutiles, toute votre vie passée dans une inutile oisiveté? Je sers mon prince, me dira quelqu'un, dans un emploi qui m'occupe extrêmement; et moi, dira un autre, je rends la justice avec toute sorte d'équité; moi je suis engagé dans le commerce, et je l'exerce de bonne foi. On peut avoir toutes ces occupations, et mener une vie oiseuse, une vie entièrement inutile. Comment cela? Si c'est la vanité ou l'ambition qui vous attache au service de votre maître, si vous n'êtes équitable que parce que vous aimez la gloire, ou que vous avez naturellement l'esprit droit; enfin si le désir du bien est le ressort qui fait aller tout ce commerce, non-seulement vous ne faites rien, mais encore vous êtes injuste envers Dieu, qui doit être le but de toutes les pensées des hommes: tout ce qui ne se rapporte pas à lui manque d'une circonstance essentielle pour être bon. Vous offrez à Dieu toutes les actions de la journée dès le matin; je le veux: mais cette offrande n'est qu'hypocrisie, si dans le fond ce n'est pas le désir de lui plaire, et d'accomplir sa volonté qui vous fait agir, si vous vous recherchez vous-même dans toutes vos actions.

Enfin, il ne faut pas oublier qu'au dernier jour l'arrêt qui sera prononcé contre nous ne sera fait que sur nos omissions. Allez, maudits, dira le Sauveur du monde, allez au feu éternel. Mais pourquoi, Seigneur? qu'y a-t-il eu dans mes actions de contraire à vos saints commandemens? Ce n'est pas de vos actions que je me plains, mais j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai été malade, et vous n'avez pas daigné me

visiter; j'ai eu froid, et vous ne m'avez pas revêtu : vous avez mieux aimé jeter l'argent dont vous pouviez me secourir, vous avez mieux aimé le consumer en ornemens et en repas inutiles. Voilà quel est le sujet de mes plaintes, et de votre condamnation : *Esurivi, et non dedistis mihi manducare; sitivi, et non dedistis mihi potum; hospes eram, et non collegistis me; nudus, et non cooperuistis me; infirmus et in carcere, et non visitastis me.* Il me faut donc dire à mon Confesseur si, pouvant faire l'aumône, je l'ai refusée à une seule personne, si j'ai négligé les malades indigens, si je n'ai pas secouru mes frères dans quelque besoin que la Providence les ait réduits ? Oui, il le faut, Chrétiens auditeurs, il le faut, ou je ne comprends rien dans les paroles de Jésus-Christ, rien dans son Évangile. Ce qui achève de me persuader que nous nous flattons pour la plupart dans l'examen que nous faisons de nos consciences, c'est que lorsque Dieu nous touche fortement, qu'il nous inspire une véritable résolution de changer de vie, de ne vivre désormais que pour bien mourir; c'est qu'alors on se croit obligé de revenir sur toute la vie, et que dans cette confession générale on s'accuse de cent choses dont on n'avait fait nulle mention dans toutes les confessions précédentes.

Voilà ce que j'avais à vous dire pour vous disposer à la connaissance de vous-mêmes. Mais c'est de vous, ô mon Dieu, que nous attendons les véritables lumières dont nous avons besoin pour parvenir à cette connaissance parfaite. Sans ces lumières, tout ce que je viens de dire ne sera qu'une instruction vaine et infructueuse, j'aurai appris à mes auditeurs à connaître les autres, à les juger, à les censurer, mais non pas à se juger et à se condamner eux-mêmes. Sans ces lumières, nous verrons sans voir, comme vous nous l'avez dit vous-même, nous verrons assez pour être coupables, mais non pas assez pour connaître que nous le sommes; plutôt que de l'avouer, nous

croirons que ce qu'on nous prêche est outré, et que la vérité même use d'exagération. En un mot, nous nous ferons toujours plus innocens que nous ne le sommes, nous nous croirons même dans la voie d'une véritable pénitence, sans avoir souvent aucune raison de le croire : c'est la seconde erreur qui peut rendre nos confessions inutiles, et que je dois découvrir dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

La pénitence intérieure dont il s'agit ici consiste dans un repentir amer d'avoir péché, joint à une résolution sincère de ne plus pécher. C'est au sujet de cette pénitence que saint Ambroise a osé dire cette terrible parole : *Plures reperi qui innocentiam servaverint, quàm qui rectè pœnitentiam egerint.* On trouve rarement des personnes qui n'aient jamais perdu l'innocence du Baptême, mais cependant on en trouve encore moins qui après l'avoir perdue font une véritable pénitence. Ce n'est point une imagination, c'est un fait, dit ce Père, que je sais par ma propre expérience; j'ai plus vu de personnes vraiment innocentes, que je n'en ai vu dans les dispositions d'une vraie pénitence : *Plures reperi qui innocentiam servaverint, quàm qui rectè pœnitentiam egerint.* Or comment cette vérité serait-elle soutenable, s'il ne fallait que lire dans un livre un acte de contrition, et se frapper deux ou trois fois la poitrine ?

A l'égard du repentir, qui est la première partie de la pénitence, une preuve que la plupart des gens ne savent pas même ce que c'est, c'est qu'on ne craint guère de s'y exposer. Il n'est rien de si cruel qu'un véritable repentir, il faut avoir une grande force d'esprit pour souffrir ce genre de tourment sans en être accablé; on voit tous les jours des personnes qu'il porte jusqu'au désespoir. Il faut que ce sentiment soit bien amer, puisque Dieu l'accepte à la place des supplices éternels qui

sont dus au péché : c'est pour cela que cette douleur est appelée attrition , ou contrition , parce qu'elle ne blesse pas seulement le cœur ; elle le brise , elle le broie en quelque sorte , elle lui fait , pour ainsi parler , autant de plaies qu'il a de parties , qu'il a d'atomes qui le composent. Mais quelle forte que soit cette douleur , voit-on que l'appréhension d'un si grand mal détourne les Chrétiens d'offenser Dieu ? au contraire , ne se détermine-t-on pas tous les jours à l'offenser par l'espérance de rentrer en grâce par cette voie ? Je m'en confesserai , dit-on. Je le crois : s'il n'y avait que cela à faire , je comprends comment , pour contenter une passion , on s'exposerait hardiment à la honte que peut causer l'aveu du péché. Mais ce n'est pas assez de s'en confesser , il faudra s'en repentir. Aussi m'en repentirai-je , répliquez-vous. Quoi ! vous vous en repentirez , et vous osez le commettre ? Dites-moi , Chrétiens auditeurs , si vous en exceptez le péché , avez-vous jamais rien fait dans la vie que vous crussiez devoir être suivi d'un vrai repentir ? la seule crainte d'un tel repentir n'est-elle pas le motif le plus fort pour détourner un homme de quelque action que ce puisse être ? comment donc l'assurance que vous avez de souffrir ce mal est-elle pour vous un motif d'agir contre votre conscience , si ce n'est parce que ce n'est pas en effet le même mal , parce que le repentir que vous avez du péché est d'une autre nature que les autres , qu'il n'a que le nom du véritable repentir ?

Une seconde raison que j'ai de croire que cette douleur est feinte , ou du moins qu'elle est très-faible , c'est la lâcheté qu'on fait paraître , soit lorsqu'on s'accuse de ses péchés , soit lorsqu'on en demande ou qu'on en reçoit la pénitence. Si cette faute nous faisait autant de peine à l'esprit qu'elle a causé de plaisir à la chair , règle que donne saint Augustin pour discerner une véritable contrition , non-seulement nous n'hésiterions pas à la déclara-

rer, cette faute, mais nous aurions de la peine à la retenir. Balancerions-nous à rejeter un charbon ardent que nous aurions dans le sein, ou un aspic qui nous déchirerait par ses morsures ? Le même Père ressentait sans doute ce véritable regret, aussi ne se contente-t-il pas de s'accuser en secret des désordres de sa jeunesse, il les publie hautement, il veut que toute la terre, que toute la postérité sache qu'il a été sujet à cent passions, et surtout à la plus honteuse de toutes les passions ; trop heureux si, en rendant ainsi sa confusion publique et immortelle, il peut se venger lui-même de lui-même, et adoucir la douleur que lui cause le souvenir de ses crimes.

Nous lisons dans l'histoire des Conciles de Tolède, que Potamie, évêque de Brague, alors vénérable par son âge, célèbre dans toute l'Espagne par sa vertu, et surtout par le zèle avec lequel il s'était déclaré plusieurs fois contre les impudiques, nous lisons qu'étant tombé lui-même par une étrange fragilité dans une secrète fornication, il en fut si vivement touché, qu'il ne put s'empêcher de faire éclater sa douleur. Mais, ô Dieu ! quelle occasion prit-il pour se satisfaire ? Un Concile où il présidait lui-même la lui fournit, cette occasion. Cinquante Évêques, un grand nombre d'Abbés, de Docteurs et d'autres Ecclésiastiques, formaient cette auguste assemblée ; à leurs yeux ce grand homme, protecteur déclaré de la chasteté, se prosternant contre terre, confessa son incontinence à haute voix. Jugez quel frémissement excita ce spectacle, quelle surprise jeta dans les esprits un aveu qui devait faire essuyer une si horrible confusion.

A quoi ne se résout-on point, Chrétiens auditeurs, pour apaiser une douleur vive ? Quelle est donc la faiblesse de la nôtre ? non-seulement on excuse, on déguise ses péchés par des expressions faibles et ambiguës ; mais encore, après les avoir à peine avoués, on dispute au Confesseur un jeûne

de deux ou trois jours , on se défend de faire une aumône , on ne peut consentir à se priver d'une légère satisfaction. Quelle pénitence ! quel repentir ! On voit quelquefois de vrais pénitens venir se jeter aux pieds du Prêtre ; mais qu'il est facile de les distinguer ! Il me semble voir des malades qui ne peuvent plus supporter le mal qui les accable , et qui veulent guérir à quelque prix que ce soit : qu'on perce , qu'on coupe , qu'on brûle ; pourvu qu'on me soulage , il n'importe par quel tourment on mette fin à mon supplice. On est obligé de menacer , d'effrayer les autres pour les rendre sensibles à leurs propres maux ; ceux-ci nous tirent à nous-mêmes les larmes des yeux , il faut les consoler au lieu de leur faire des reproches ; ils n'ont jamais assez fortement exprimé la malice de leurs péchés ; quelque rigoureuse que soit la peine qu'on leur impose , ils n'en sauraient être satisfaits.

Je comprends , Chrétiens auditeurs , comment Jésus-Christ se fait un triomphe , comment tous les Anges font éclater leur joie à la conversion d'un homme qui fait une pareille pénitence ; je comprends comment il se peut faire que Dieu oublie les déréglemens de ce pécheur , qu'il l'embrasse , qu'il le comble de faveurs , qu'il aime en père tendre cet enfant encore plus qu'il ne l'aimait avant sa désobéissance. Mais que ce Chrétien insensible , qui , après avoir péché mortellement , a eu le courage de s'endormir entre les bras du démon , a pu supporter la haine de Dieu durant un mois , durant plusieurs mois , et attendre froidement que les fêtes fussent venues pour sortir d'un état si funeste et si dangereux ; que ce pécheur , pour m'être venu faire l'histoire de sa vie , sans larmes , sans sentiment , ait fait cette admirable pénitence qui chasse les démons , qui fait descendre le Saint-Esprit , qui éteint les flammes de l'Enfer , qui force le Ciel , qui désarme la colère du Tout-Puissant ; non , MM. , je ne puis me le persuader , et je suis sûr que vous en doutez vous-mêmes.

Ce que j'ai dit du repentir, je le dis encore de la résolution de ne plus pécher: Tout le monde sait qu'elle doit être ferme et sincère; mais hélas, que peu de gens exécutent ce qu'ils savent sur ce point! Il ne suffit pas, Chrétiens auditeurs, que la bouche prononce certaines formules qui expriment cette résolution en trois ou quatre paroles, il faut que le cœur parle, et qu'il s'accorde avec la langue: Faisons-y réflexion ce soir lorsque nous nous préparerons pour nous confesser, tâchons d'entrer dans ce cœur, et de découvrir quels sont ses véritables sentimens; nous trouverons peut-être qu'il ne prend guère de part à tous les desseins que nous avons de nous convertir. Vous promettez donc de ne vous plus venger de vos ennemis, vous promettez de ne plus médire, surtout de certaines personnes de qui vous détractez souvent par un esprit ou de vengeance, ou d'envie? Vous le promettez, dites-vous: prenez garde à ce que vous dites, le cœur n'a point de part à cette promesse; au contraire, il sent parfaitement qu'à l'avenir il en usera comme il a fait auparavant. Quel moyen de recevoir une injure sans en tirer vengeance, et de quoi parlerait-on si l'on ne médissait plus? Vous vous accusez de vous être trouvé à des divertissemens, à des assemblées, ou tout, du moins à votre égard, ne se passe pas dans une si grande innocence qu'on nous le veut faire croire; vous vous accusez d'y avoir jeté des regards lascifs, d'y avoir entretenu des pensées impures, d'y avoir vu des objets, d'y avoir entendu des discours qui ont été dans votre ame comme la semence de plusieurs péchés. Êtes-vous bien résolu de vous corriger de tout cela? n'êtes-vous pas résolu au contraire de passer les jours du carnaval dans ces mêmes divertissemens, dans ces mêmes assemblées où votre faiblesse vous expose à tant de périls d'offenser Dieu? Vous ne jeûnâtes pas hier, il n'y a point eu de quatre-temps pour vous. Vous dites que vous vous réformerez; mais pourquoi le dites-vous?

vous n'observâtes pas le dernier carême , et vous savez bien que vous trouverez un prétexte pour ne pas faire celui qui va suivre : il y a déjà plusieurs années que vous en usez de la sorte , et vous n'êtes point entièrement résolu à changer sitôt. Vous promettez de vous corriger de vos emportemens , de vos blasphèmes ; mais de bonne foi croyez-vous que cette promesse ait un autre effet que la promesse que vous aviez faite à la dernière confession ? ou plutôt n'êtes-vous pas persuadé que la première fois que vous reviendrez vous aurez encore les mêmes péchés à dire ?

Je ne m'étonne pas , Chrétiens auditeurs , que de toutes les résolutions qu'on fait dans la vie , il n'y en ait aucune dont on se ressouvienne moins que des résolutions qu'on fait lorsqu'on se confesse : c'est qu'en effet alors on ne résout rien , on est même déterminé à vivre comme on a vécu jusque alors ; et quoi qu'on en dise , on ne doute pas que les choses ne doivent se passer de la même manière. De là vient qu'à la première occasion qui se présentera , et peut-être se présentera-t-elle deux jours après , non-seulement on sera vaincu , mais on ne daignera pas même combattre , on ne délibérera pas pour se rendre. Si l'on avait conçu un véritable désir de changer , on se garderait bien d'aller chercher de plein gré le péril où l'on n'ignore pas qu'il se rencontre. Dans les occasions qu'on n'aurait pas recherchées , on se ressouviendrait du dessein qu'on a formé , la crainte d'irriter Dieu par une perfidie combattrait dans notre cœur l'attrait qui porte au péché , on y consentirait du moins plus difficilement qu'on ne faisait autrefois. Ne dites pas qu'on est fragile , qu'il est impossible de résister aux tentations ; car je connais cent personnes , qui après s'être plaintes dix et vingt ans de leur faiblesse et de leur fragilité , on fait enfin une résolution de ne plus offenser Dieu , résolution qu'elles n'ont jamais violée depuis , que j'ose assurer qu'elles ne violeront jamais.

Mais qu'est-il nécessaire de chercher si loin des preuves de notre peu de sincérité dans la promesse que nous faisons de changer de vie , puisque dans le temps même qu'on fait cette promesse on est encore souvent dans le désordre dont on s'accuse ? Vous avez chez vous une personne qui est un sujet de scandale , vous êtes dans une maison où vous avez une occasion prochaine d'offenser Dieu : vous dites que vous êtes dans le dessein de lever ce scandale , de sortir de ce péril ; pourquoi ne l'avez-vous pas fait avant de venir au sacré tribunal ? Comment osez-vous paraître aux yeux de votre Juge sans lui avoir donné cette preuve de votre repentir ? Comment osez-vous dire que vous ne retombez plus dans le crime après vous être confessé , puisque vous ne le quittez pas même pour vous confesser ? N'était-il pas plus à propos , n'y avait-il pas plus de bienséance de commencer par vous réconcilier avec votre ennemi , par restituer cet argent qui n'est pas à vous , par réparer le tort que vous avez fait à la réputation de votre frère ? Pourquoi voulez-vous attendre après la confession à vous acquitter de ces obligations indispensables ? Voulez-vous que je vous le dise ? c'est parce que vous avez une volonté secrète de ne rien faire de tout cela. Sans doute il était plus naturel de vous hâter avant tout de détruire l'ouvrage d'iniquité ; mais il vous plaît encore , cet ouvrage , et vous ne pouvez vous déterminer à le détruire ; le cœur espère qu'il subsistera , s'il peut le sauver seulement jusqu'après la confession.

Voyez , Mesdames , en quel état Magdelène se jeta aux pieds du fils de Dieu , lorsqu'elle se fut déterminée à faire pénitence ; elle se garda bien d'y porter les vaines parures qui avaient rendu sa vertu suspecte à toute la ville de Jérusalem , elle y parut dans un négligé , dans une situation conforme à ses sentimens : elle n'aurait osé se montrer à Jésus-Christ avec les ornemens mondains où elle avait été vue jusqu'alors , c'eût été en elle une

folie , une démarche ridicule ; ce n'eût pas été du moins un moyen propre à faire oublier son luxe et sa vanité passée , que de l'étaler aux yeux du Sauveur. Mais combien d'hommes et de femmes tomberont demain dans une faute toute semblable à la faute qu'elles auraient condamnée dans cette sainte pénitente ? C'est se tromper soi-même , MM. , de penser qu'on nous doit remettre des péchés que nous aimons , des péchés pour lesquels nous avons de l'attachement. C'est une dérision de faire à Dieu une promesse à laquelle on manque dans le temps même qu'on la fait : *Irrisor est* , dit saint Isidore , *et non pœnitens , qui adhuc agit quod pœnitet.* -

Pour la conclusion et pour le fruit de ce discours , vous me demanderez peut-être par quel moyen on peut exciter dans son cœur , et ce regret d'avoir péché , et cette résolution de ne pécher plus. D'où vient , me direz-vous , que nous sommes si insensibles dans une occasion où nous devrions mourir de douleur ? Saint Chrysostôme dit que le péché est l'unique mal qu'on puisse guérir avec des larmes. On peut dire encore que c'est l'unique mal qui mérite d'être pleuré. D'où vient donc qu'il est l'unique qu'on ne pleure point ? Sait-on bien toutes les raisons qu'on a de s'en affliger ? Oui , Chrétiens auditeurs , on les sait , mais on ne les comprend pas. Ce jeune enfant sait bien qu'il a perdu son père , que la mort vient de le lui enlever ; il ne laisse pas néanmoins de jouer et de rire dans le plus grand deuil de sa famille , parce qu'il ne connaît pas la perte qu'il vient de faire. Ce fils aîné , dans qui l'âge a déjà mûri la raison , ne peut s'en consoler. Toutes les fois que nous commettons le péché mortel , nous nous faisons à peu près autant de mal que s'en fit saint Pierre en renonçant Jésus-Christ , que c'en était fait Magdelène en s'attachant trop au monde. Les larmes de ce saint pénitent ne tarirent point jusqu'à sa mort , quoiqu'il ne pût pas douter du pardon qu'il avait reçu ; et nous qui ne savons ni si l'on nous a pardonné , ni si l'on

nous pardonnera jamais, nous ne sommes point touchés de nos désordres. Ceux qui sont dans cette disposition, ont peut-être besoin d'un plus grand remède que je ne le puis donner dans si peu de temps. Je vous dirai néanmoins que ceux qui sont dans cette disposition, après avoir pris un temps convenable pour examiner leur conscience, en doivent prendre beaucoup plus pour demander instamment à Dieu la grace de sentir leur mal; il faut que par la considération de cette majesté infinie qu'ils ont osé outrager, par la considération de Jésus-Christ crucifié pour leur amour, à la vue du Ciel auquel ils ont renoncé, de l'Enfer qu'on leur prépare, ils tâchent d'exciter en leur cœur cette véritable componction sans laquelle il n'y a point de grace pour eux.

Si toutes les considérations sur la grandeur, sur la bonté, sur la justice de Dieu, ne sont pas capables de les émouvoir, qu'ils éprouvent si la vue de leur propre dureté ne pourrait point les attendrir. Malheureux que je suis! ai-je donc perdu la raison et le sentiment en perdant la grace? rien ne me touche, ni amour, ni crainte, ni bienfaits, ni châtimens. N'est-ce point que j'ai mis le comble à mes infidélités, et que le Seigneur m'abandonne? Un ver de terre a osé s'élever contre le Créateur de l'univers, et il ne saurait se repentir de sa rébellion? J'ai méprisé, j'ai outragé mille fois celui qui m'a donné la vie, celui qui a donné sa vie pour moi; et je n'ai point d'horreur d'une ingratitude si énorme? Je me vois sur le bord de l'Enfer, je puis mourir dans l'état funeste où je me trouve; et je ne tremble pas, et je ne meurs pas de crainte? Je ne faisais pas ces réflexions dans le temps que j'offensais Dieu; et quand je les aurais faites, la passion était si forte alors qu'on n'aurait pas dû trouver si étrange que je n'y eusse pas été sensible: mais aujourd'hui c'est de sang-froid que j'envisage ces vérités, et elles ne font aucune impression sur mon esprit? Quoi donc, ô mon aimable Rédemp-



teur, suis-je perdu sans ressource? mon Dieu, n'y aurait-il plus de miséricorde pour moi? serait-il possible que vous m'eussiez rejeté pour toujours? hélas! que deviendrai-je, si vous m'abandonnez ainsi?

Ces mêmes motifs peuvent également nous porter à former une résolution sincère. On peut s'y exciter encore par la juste crainte que nous devons avoir de laisser la patience de notre Juge, et de nous fermer par la première rechûte tout retour à la clémence.

Mais ce qui doit avoir, ce me semble, plus de force que tout cela, du moins sur les cœurs qui ne sont pas entièrement endurcis, c'est la facilité étonnante avec laquelle nous voyons que Dieu nous fait grace après tant de perfidies: *Tu fornicata es cum amatoribus multis*, nous dit-il par la bouche du Prophète Jérémie: Ame chrétienne, tu m'as offensé cruellement, non pas une seule fois, mais cent, mais mille, mais dix mille fois: *Eva oculos tuos in directum, et vidit ubinam prostituta sis*: Jette les yeux sur ta vie passée, à peine trouveras-tu une année, un jour, ou même une heure d'innocence; tu n'as eu égard ni au temps, ni au lieu, tu as péché même aux jours destinés à mon service, et jusque dans les temples où je faisais ma demeure: *Posuisti terram in fornicationibus tuis, et in malitiis tuis*: Tu as abusé de toutes mes créatures, tu m'as débauché mes serviteurs, tu les as corrompus par tes scandales: *Quamobrem prohibita sunt stellæ pluviarum, et serotinus imber non fuit*: Pour t'obliger à rentrer dans ton devoir, je t'ai envoyé des afflictions, j'ai rendu ton travail inutile, j'ai confondu tes desseins: tout cela n'a servi de rien: *frons meretricis facta est tibi, noluit erubescere*; loin d'avoir honte de tes désordres, tu t'en es glorifiée devant les hommes; je n'ai pu même t'obliger à en rougir en ma présence: *Tamen revertere ad me, dicit Dominus*: Retourne, cependant, reviens de tes déplorables égaremens,

je suis prêt à te recevoir : *Saltem amodo voca me pater tuus.* N'est-il pas temps que tu te rapproches enfin de moi ? ne sais-tu pas que je suis ton père ? pourquoi veux-tu l'ignorer, quoique tu reçoives de moi chaque jour, et la vie, et tous les biens de la vie ?

Voilà, MM., avec quelle bonté en use avec nous le Créateur du Ciel et de la terre ; au lieu de nous mépriser, de nous détruire, de nous damner, comme il en a damné tant d'autres bien moins coupables, et moins opiniâtres que nous ne le sommes, il nous a attendus jusqu'à ce jour, et aujourd'hui il nous invite avec tendresse à rentrer en grace avec lui : *Saltem amodo*, au moins à ces fêtes que tous les Chrétiens songent à me donner quelque marque de leur piété, à ces fêtes que tout le monde se réconcilie, que les plus endurcis sont touchés par le souvenir de ma naissance, implore-moi comme ton père ; je me laisserai fléchir à un nom si tendre, je viendrai à toi, je te reconnaitrai pour mon fils : *Saltem amodo voca me pater tuus.*

Non, Seigneur, je ne suis pas digne d'être compté parmi vos enfans, c'est beaucoup que vous daigniez me recevoir au nombre de vos serviteurs ; mais je jure aujourd'hui en présence de tout le Ciel que j'ai irrité, que vous n'aurez jamais de serviteur plus fidèle. C'est trop abuser d'une miséricorde si excessive, il n'est plus possible de vous résister, ô mon Dieu : j'avoue que toute ma dureté ne saurait tenir plus long-temps contre une tendresse si paternelle. Que vous êtes bon, Seigneur, de ne m'avoir pas fait mourir dans mon péché, quoiqu'il semblât que j'eusse dessein de vous y forcer par mon audace et par mon obstination ! Quelle faveur insigne de me rappeler encore une fois ! Mais combien vous dois-je savoir plus de gré de ce que vous me rappelez enfin pour ne plus vous abandonner ! Je vous l'ai promis cent fois, ô mon divin maître, et cent fois j'ai manqué à ma promesse ; mais je ne l'ai jamais promis comme je le promets main-

tenant, et je sens que désormais je vais vous être fidèle. Ce désir que j'ai, non-seulement d'éviter le péché, mais toutes les occasions et les apparences même du péché; ce dégoût où je me trouve de tout ce qui m'a enchanté autrefois, ce courage que vous m'inspirez pour déclarer une guerre immortelle à mes passions, ce penchant pour la retraite, pour la prière, pour la mortification, que votre amour commence à produire dans mon cœur, ce sont autant de graces qui me répondent en quelque sorte de ma constance. Vous pouvez applaudir à mon retour, esprits bienheureux; ce n'est point ici une illusion, ce n'est point une fausse joie que je vous donne, je ne suis plus ce que j'ai été, et si vous daignez me prêter le secours de vos prières, je serai éternellement ce que je suis en ce moment.

Si vous êtes dans une si favorable disposition, Chrétiens auditeurs, allez sans crainte, allez vous plonger dans le sang de Jésus-Christ, allez reprendre dans ce bain sacré une beauté qui doit ravir les Anges, qui doit vous gagner le cœur de Dieu même; allez pleins de foi, de douleur et de confiance, vous prosterner aux pieds du Prêtre, ouvrez-lui votre conscience avec humilité et avec courage, acceptez avec joie la pénitence qu'il voudra vous imposer, forcez-le de vous la donner proportionnée, s'il se peut, à vos péchés, proportionnée au désir que vous avez de satisfaire à la justice de Dieu; et ne doutez pas que l'absolution que vous recevrez ensuite ne soit ratifiée dans le Ciel. Ainsi soit-il.



S E R M O N

SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU

ENVERS LE PÉCHEUR.

Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.

Votre Roi vient à vous plein de douceur. (*Matth. 21.*)

Dieu n'est point rebuté par la perfidie du pécheur, et il ne le rebute point dans sa pénitence : il court après lui dans sa fuite, à son retour il vient au-devant de lui.

C'EST un sentiment assez commun parmi les maîtres de l'éloquence chrétienne, que les Prédicateurs ne doivent parler qu'avec réserve de la miséricorde de Dieu ; et cela de peur que les pécheurs, qui ne sont déjà que trop disposés à remettre leur pénitence, ne prennent occasion de la différer encore davantage. Ce n'est pas qu'on ne sache qu'il n'est rien de plus déraisonnable que de se déterminer à déplaire à Dieu parce qu'il est miséricordieux. On sait d'ailleurs qu'il n'est point de pécheur dont on espère moins que de l'homme qui pêche sur l'espérance qu'on lui fera grace ; on sait que se servir de la pensée de la miséricorde, comme d'un motif pour persévérer dans le mal, c'est dans le vrai se fermer tout retour à la clémence divine : on le sait, Chrétiens auditeurs ; mais comme il est difficile de le bien faire entendre à tout le monde, on craint de scandaliser les faibles en leur parlant d'un point de morale qu'ils n'entendent pas, on craint de les

porter à offenser Dieu en leur représentant sa facilité à pardonner nos offenses.

Eh quoi ! Seigneur, serons-nous donc muets sur la plus aimable de vos divines perfections ? ne dirons-nous rien de cette miséricorde dont toute la terre est remplie, ? selon ces paroles de David : *Misericordia Domini plena est terra*. Cette miséricorde paraît dans tout ce que vous avez fait ; elle est elle-même le plus admirable de tous vos ouvrages : *Miserationes ejus super omnia opera ejus* : et elle sera la seule qu'il ne nous sera pas permis de louer ! Elle nous prévient, elle nous accompagne partout, nous en sommes sans cesse environnés, c'est à elle que nous devons tout ce que nous sommes, c'est d'elle que nous attendons tout ce que nous espérons ; et nous ne la ferons pas connaître à tout l'univers ! et nous n'oserons pas même en parler ! Non, Chrétiens auditeurs, je ne saurais m'empêcher de vous dire mes pensées sur ce sujet, je ne saurais taire l'admiration que me donne cette bonté infinie ; et puisque notre Évangile me fournit l'occasion de vous en entretenir, je suis résolu de me satisfaire. Loin de courir aucun risque en m'attachant à ce dessein, j'ai lieu de m'en promettre les fruits les plus solides. Je parlerai de la miséricorde de Dieu à des personnes, ou qui l'ont déjà éprouvée, ou qui y ont recours actuellement, ou du moins qui songent sérieusement à y recourir. Or pour toutes ces sortes de personnes, rien ne peut être plus utile, plus édifiant que ce discours, que je vais commencer. Veuillez m'aider, divin Esprit, à étaler les richesses de cet amour infini que vous avez pour les pécheurs ; je vous demande cette grace au nom de Marie, qui est votre épouse, et leur asile : *Ave, Maria*.

Le péché est comme une route perdue, par laquelle, en s'éloignant de la loi de Dieu, l'homme s'éloigne en même temps de Dieu même, et s'en éloigne jusqu'à une distance infinie. La pénitence

est comme un sentier tout opposé, par où l'on tâche de revenir de ce funeste égarement. Dans la première de ces deux voies, le pécheur est un insensé, qui court après de viles créatures, dont il fait plus de cas que du Créateur : dans la seconde, c'est un malheureux, qui s'étant aperçu de sa folie, voudrait, s'il était possible, la réparer. Il est certain que dans sa fuite il mérite les plus rigoureux châtimens, parce qu'elle est extrêmement outrageante pour Dieu ; et que même à son retour il est indigne de la clémence qu'il implore, parce qu'il a péché avec une malice extrême, et contre une majesté infinie : de sorte que si le Seigneur n'était infiniment bon, le plus doux traitement auquel j'aurais sujet de m'attendre, ce serait d'être abandonné à moi-même quand je me retire, et d'être rejeté lorsque je reviens. Mais admirez l'amour de ce pasteur compatissant, de ce maître tendre ; il n'est point rebuté par la perfidie du pécheur, et il ne le rebute point dans sa pénitence. Bien plus, soit que nous nous éloignons, ou que nous cherchions à nous rapprocher, nous le trouvons toujours dans le chemin que nous prenons ; il nous y poursuit, si nous le fuyons ; il s'y présente lui-même, si nous le cherchons. C'est, MM., ce que j'ai dessein de vous faire voir dans les deux parties de ce discours. Je veux vous montrer avec quelle bonté notre Dieu en use envers le pécheur, dans quelque disposition qu'il le trouve : je veux vous montrer comment dans sa fuite il court après lui : ce sera le premier point ; comment à son retour il vient au devant de lui : ce sera le second. Voilà l'ordre que je suivrai dans cet entretien.

PREMIER POINT.

DANS la séparation qui se fait de l'ame d'avec Dieu par le péché, nulle langue ne peut exprimer, nul esprit ne peut comprendre quelle est la perte que nous faisons, puisque nous perdons l'amitié de Dieu, puisque nous perdons Dieu même. Ce-

pendant avec quelle indifférence fait-on cette perte du plus grand de tous les biens ! Cette indifférence ne me surprend guères, parce qu'en effet nous ne savons ce que nous faisons, nous ne connaissons presque pas Dieu, et de plus la passion étouffe en nous le peu de connaissance que nous en avons : ce qui m'étonne, c'est que Dieu, à qui notre néant est parfaitement connu, qui ne fait aucune perte réelle lorsque nous nous séparons de lui, c'est que Dieu montre à cette séparation une douleur si sensible de nous avoir perdus, une ardeur si empressée pour nous recouvrer, une douceur si tendre pour nous ramener, une constance si invincible à nous poursuivre jusqu'à ce qu'il nous ramène.

Tout ceci, MM., n'est point un songe, c'est de l'Évangile, c'est de Jésus-Christ même que nous l'apprenons. Voulez-vous d'abord savoir, ame chrétienne, quels sont les sentimens du Sauveur du monde toutes les fois que vous perdez la grace ? Il en est affligé jusqu'au fond de l'ame, il en paraît aussi troublé qu'un pasteur infortuné qui a perdu une de ses brebis, autant qu'une femme qui n'ayant pour tout bien que dix pièces d'or, s'aperçoit qu'une de ces pièces lui manque. Voilà les deux comparaisons dont le Fils de Dieu se sert pour nous faire entendre le regret qu'il a de nous perdre.

Représentez-vous donc la désolation d'un triste berger dont la brebis s'est égarée. On n'entend dans toutes les campagnes voisines que la voix de ce malheureux qui ayant abandonné le reste du troupeau, court dans les bois et sur les collines, passe à travers les halliers et les buissons, se lamente, répète mille cris plaintifs, et ne peut se résoudre à se retirer qu'il n'ait retrouvé sa brebis, et qu'il ne l'ait ramenée à la bergerie. Voilà ce qu'a fait le Fils de Dieu, dit saint Cyrille, lorsque les hommes s'étant soustraits par leur désobéissance à la conduite de leur Créateur, il est descendu sur la terre, et n'a épargné ni soins, ni fatigues, pour nous rétablir dans l'état dont nous étions déchus : c'est

ce qu'il fait encore tous les jours pour ceux qui s'éloignent de lui par le péché; il les suit, il marche sur leurs pas, il ne cesse point de les rappeler qu'il ne les ait remis dans la voie du salut. Hélas! s'il n'en usait pas ainsi, vous savez que c'en serait fait de nous après le premier péché mortel, il nous serait impossible d'en revenir. Il faut que ce soit lui qui fasse toutes les avances, qui nous présente sa grace, qui nous poursuive, qui nous invite à avoir pitié de nous-mêmes; sans ce zèle de sa part, nous ne songerions jamais à recourir à sa miséricorde.

C'est pour cette raison que David disait à Dieu : Seigneur, je me suis égaré comme une brebis perdue; daignez chercher votre serviteur. *Erravi sicut ovis quæ periit; quære servum tuum.* Cette prière paraît d'abord s'écarter de la règle commune. C'est au serviteur à chercher son maître, dont il a perdu les bonnes grâces, et non pas au maître à chercher le serviteur, qui lui a été infidèle: mais nous sommes si malheureux qu'après avoir fait en si peu de temps un si long chemin pour nous égarer, nous ne saurions faire un seul pas pour nous remettre dans la voie; et si notre Dieu n'était assez compatissant pour courir après nous, pour nous arrêter dans notre fuite, nous fuirions éternellement, et nous ne retournerions jamais à son service.

Mais admirez ici l'empressement et l'amour de ce maître tendre: nous n'avons pas plutôt perdu son amitié en l'offensant, que, tout alarmé de ce malheur, qui nous est néanmoins arrivé par notre faute, il commence à nous poursuivre avec des cris qui expriment avec bien de l'énergie l'émotion de son cœur. Cette conscience, qui se trouble tout d'un coup, éclate en mille plaintes, en mille reproches. Cette conscience n'est pas la voix du démon, puisqu'elle nous porte au bien; ce n'est pas notre propre voix, puisqu'elle parle malgré nous, et contre nous: il faut donc que ce soit la voix de

Dieu ; et c'est pour cela que tout ce qu'elle dit est comme infallible , que ce sont comme autant de lois sur lesquelles nous serons jugés. Que ne vous dit-elle point , cette voix secrète ? Si Dieu avait quelque intérêt à vous conserver , si en vous perdant il avait pour ainsi dire perdu la moitié de son royaume , serait-il ou plus prompt à vous rappeler , ou plus assidu à vous représenter le péril extrême où vous êtes , ou plus souple , plus actif pour s'insinuer dans votre cœur , ou plus constant à rechercher votre amitié ? N'est-il pas vrai qu'il ne cesse de vous mettre devant les yeux tout ce qui est capable de vous toucher , l'incertitude de la mort , les peines de l'autre vie , ses bienfaits , ses récompenses , sa justice , son amour , sa miséricorde ? n'est-il pas vrai qu'il vous poursuit dans tous les temps et dans tous les lieux , au sermon , à la messe , dans la solitude , au milieu même des assemblées ; qu'il se trouve partout , que partout il renouvelle ses gémissemens et ses plaintes ? n'est-il pas vrai qu'il prend occasion de tout ce qui se présente à vous ou d'édifiant ou de terrible , pour vous parler de réconciliation ? Êtes-vous malade ? il est avec vous sur le lit de douleur , pour vous faire ressouvenir qu'il peut et vous rendre la santé , et vous ôter aussi la vie ; mais que vous courez encore un plus grand péril par le péché dont votre ame est mortellement blessée , que par la violence du mal qui consume votre corps. Si quelque accident trouble le cours de vos affaires , si quelque disgrâce vous survient , il se trouve d'abord auprès de vous pour vous faire entendre que la source de tous vos maux est en vous-même , et que vous ne serez jamais heureux que vous ne retourniez à lui , source unique de tous les biens. Enfin il me semble qu'il est toujours en mouvement , et qu'il ne vous donne point de trêve.

Mon Dieu , vous est-il donc si important de recouvrer ce serviteur inutile ? est-ce que sans moi vous ne seriez pas tout ce que vous êtes ? quand

vous m'abandonneriez à ma mauvaise volonté et à mon sens réprouvé, en seriez-vous plus malheureux ? pour une ame perdue, n'en pourriez-vous pas créer dix mille que vous sanctifieriez, et que vous attacheriez à votre service par des nœuds indissolubles ?

Cette ardeur avec laquelle il nous poursuit est sans doute l'effet d'une insigne miséricorde, mais la douceur dont ce zèle est accompagné marque une bonté encore plus admirable. Dans le désir extrême qu'il a de nous faire revenir, il n'use jamais de violence, il n'emploie que les voies de la douceur. Je ne vois nul pécheur dans toute l'histoire de l'Évangile qui ait été porté à la pénitence autrement que par des caresses et par des bienfaits. Jésus-Christ attira saint Matthieu, Zachée et les autres Publicains, en s'invitant lui-même à manger chez eux, en témoignant qu'il ne les fuyait point ; bien différent des Pharisiens, qui les regardaient comme des personnes infâmes. Il toucha Magdelène, non par des reproches amers, mais en lui permettant de l'aborder, toute décriée qu'elle était, en louant en elle ce qui pouvait être loué, en prenant sa défense dans toutes les rencontres. Un autre aurait ordonné qu'on observât contre la femme adultère la loi qui la condamnait à la mort ; Jésus-Christ au contraire la sauva par un miracle : il obligea les Juges et les accusateurs de se retirer, et la voyant seule : Femme, lui dit-il, personne ne vous a donc condamnée ? Non, Seigneur, réplique-t-elle. Allez, ajoute-t-il, je ne vous condamnerai pas non plus ; ne retombez plus dans votre péché. Il ne fit point rougir la Samaritaine, en lui rappelant d'abord ce qu'il savait de sa vie scandaleuse, il l'engagea avec adresse à commencer elle-même sa confession ; après ce premier pas il s'insinua si avant dans son esprit, qu'elle lui avoua tout, qu'elle le reconnut pour ce qu'il était, et le fit connaître à toute la ville de Samarie. Que ne fit-il point pour gagner Judas ? tout, si ce n'est

qu'il ne le confondit pas, qu'il ne lui parla pas avec dureté. Il lui dit qu'il savait son crime, mais il le lui dit de telle sorte qu'il le pût comprendre sans que les autres s'en aperçussent; il lui lava les pieds, il les lui essuya, il se laissa embrasser par ce perfide, il ne le traita ni d'apostat, ni de traître, il l'appela son ami, et ensuite par son nom, marques ordinaires de la familiarité et de la tendresse. Pour porter saint Pierre à la pénitence, il se contenta de le regarder; et ce ne fut point d'un œil terrible qu'il le regarda, ce regard fut plein de douceur et d'amour. Enfin, pour vaincre l'opiniâtreté de saint Thomas, il lui prit lui-même la main, et la porta dans la plaie de son côté.

Si lorsque Dieu nous veut convertir, il travaillait pour ses propres intérêts, je ne m'étonnerais pas qu'il en usât avec tant de modération et tant de clémence; mais il est suprenant que son zèle n'ayant pour but que de nous retirer de la mort et de l'Enfer, il garde tant de mesures, il nous épargne, il nous ménage jusqu'à ce point. Quand un père voit son fils qui se noie, ou qui est en danger d'être enveloppé dans un incendie, il ne considère pas si c'est par le pied ou par la main, si c'est par les habits ou par les cheveux qu'il le saisit pour le tirer de ce péril; il croit qu'il aura beaucoup fait s'il peut lui sauver la vie, quand même il lui ferait quelque blessure. Mais notre Dieu a égard à notre faiblesse, même dans ces pressantes occasions; il étudie notre humeur, nos inclinations, nos passions mêmes et nos mauvaises habitudes, afin de nous prendre par l'endroit qui nous fera le moins de peine. A cet homme qui aime l'argent, il offre les trésors du Ciel, il le fait ressouvenir de l'extrême indigence où il se doit trouver dans l'autre vie, s'il n'y envoie par les mains des pauvres ce qu'il possède sur la terre. Il propose à ce voluptueux les délices et la tranquillité d'une vie pure, et éloignée de toutes sortes de crimes; à cette personne qui est si sensible à la douleur, il

présente les supplices des damnés ; à cette autre qui a le sentiment vif et susceptible d'amitié , il rappelle tout ce qu'il a fait , il fait sentir tout ce qu'il fait encore pour elle.

David avait enlevé la femme d'Urié , et de plus il l'avait fait mourir lui-même : voilà deux grands crimes , surtout pour un homme extrêmement éclairé , extrêmement favorisé de Dieu. Ce même Dieu lui envoie Nathan , pour l'obliger à se reconnaître , car le malheureux Prince ne songeait point à la pénitence. Que fera-t-on pour le réveiller de cet assoupissement , et pour lui donner une grande horreur de son péché ? David aimait beaucoup l'équité , et par conséquent il avait pour le vice contraire un éloignement extrême. Il faut donc lui représenter sa faute comme l'action la plus injuste qui ait jamais été faite ; et de peur qu'on ne l'alarme trop si on lui va dire ouvertement en quoi consiste son injustice , Dieu veut que le Prophète lui expose son crime sous une espèce de parabole , en feignant qu'un de ses sujets riche en troupeaux avait ravi à son voisin la seule brebis qu'il avait , la brebis qui était tout son plaisir , tout son trésor ; et tout cela , afin que David s'étant condamné lui-même à la mort , comme il le fit dans la personne de ce riche injuste , le monarque adultère et homicide eût moins de peine à se reconnaître coupable et digne de châtiement.

Je suis assuré , MM. , que si nous faisons réflexion sur ce qui se passe en nous-mêmes , sur ce qui s'y est passé autrefois , lorsque Dieu nous a retirés du désordre , ou d'une vie tiède et imparfaite , que si vous vouliez vous rappeler les moyens dont il s'est servi pour vous vaincre , avec quelle douceur il vous a disposés à la pénitence , comment il vous a insensiblement adouci l'exercice de la vertu , comment sans effort et sans bruit il s'est rendu le maître de tous vos désirs , comment il a pris le temps de vos adversités , comment il s'est même servi de vos défauts et de vos passions pour

vous engager à son service, oui je suis assuré que vous remarqueriez que tout ce que j'ai dit vous est arrivé, et peut-être quelque chose encore de plus aimable que tout ce que je vous pourrais dire.

Si du reste vous n'avez pas fait attention à la douceur admirable dont il a usé pour vous attirer à lui, vous ne pouvez pas ne vous être point aperçus de sa constance; nous ne pouvons nier que nous ne l'ayons pour la plupart étrangement exercée. Combien s'est-il passé de temps que vous ne daigniez pas même écouter sa voix? ensuite vous avez délibéré long-temps si vous deviez vous rendre à ses pressantes, à ses amoureuses sollicitations. Lorsque vous avez été persuadés que le meilleur parti pour vous était de vous donner tout à lui, combien a-t-il fallu qu'il livrât encore de combats à votre cœur pour l'obliger de suivre les lumières de votre esprit? Combien de délais, combien de termes pris les uns après les autres, combien de paroles données et trahies? combien d'engagemens violés? combien d'années d'obstination et de rechutes, avant que vous vous soyez rendus de bonne foi et pour toujours?

Mon Dieu, votre amour s'est trouvé à l'épreuve de cette résistance longue et insultante, rien de tout cela n'a été capable de vous refroidir! vous avez continué de me poursuivre, de m'appeler, de me solliciter, de m'aimer! Que sait-on, semble-t-il que vous vous êtes dit à vous-même, que sait-on si ce cœur ne se laissera point fléchir, après avoir été si long-temps inflexible? Je vois bien que ce ne sera pas sitôt, je vois bien qu'il ne me tiendra non plus la parole qu'il me donne aujourd'hui, que celle qu'il me donna il y a six mois; qu'après ce délai il en demandera encore un autre; que ce demain où il me renvoie ne reviendra peut-être de plusieurs années: mais peut-être aussi que si je ne me lasse pas de le suivre, il se lassera enfin de me fuir. Je voudrais bien que dès ce moment il fût tout à moi, mais j'aime encore mieux l'attendre long-temps, que de le perdre pour toujours.

54 SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU

Voilà quel est l'amour que notre Dieu a pour les pécheurs. Rien de plus pressant, rien de plus doux, rien de plus constant que les instances qu'il leur fait pour les retirer du malheur où ils se sont précipités. Quand après avoir examiné avec attention ce zèle infatigable et plein de tendresse, je jette les yeux sur ce même pécheur qui en est l'objet, je vous avoue, MM., que je tombe dans un étonnement dont je ne puis revenir. David considérant notre bassesse, et l'opposant en esprit à la majesté infinie de Dieu, s'écriait : Hélas ! Seigneur, qu'est-ce que l'homme, pour que vous daigniez penser à lui ? *Quid est homo, quòd memor es ejus ?* Mais voici bien un autre sujet d'admiration. Dieu se ressouvent de l'homme, lorsque l'homme l'a entièrement oublié : bien plus, il semble oublier tout le reste, pour ne se ressouvenir que de cet ingrat : il laisse les nonante-neuf brebis dans le désert, et court après la brebis qui s'est égarée ; il aime mieux exposer tout le troupeau, que d'abandonner cette mince portion. Il nous aime, tout pécheurs que nous sommes, c'est-à-dire, quoique nous le haïssions ; et, ce qui est encore plus admirable, quoiqu'il haïsse infiniment nos péchés.

Oui, MM., Dieu hait naturellement le péché, et l'ame qui en est souillée est un objet si affreux à sa vue, qu'un chien pourri (c'est la comparaison de saint Augustin) fait infiniment moins d'horreur aux personnes les plus délicates : *Quàm tolerabiliùs canis putridus fœtet hominibus, quàm anima peccatrix Deo !* Jugez donc quelle doit être la force de son amour, puisqu'il veut vaincre une si grande aversion. Cela me fait ressouvenir de ces amans insensés que l'on dit avoir déterré eux-mêmes les corps à demi corrompus des personnes qu'ils avaient aimées, et s'être attachés à leurs cadavres infects et défigurés avec les mêmes emportemens que si elles eussent été vivantes, la passion étouffant en eux jusqués à l'horreur que nous avons tous naturellement de cette corruption. Toutes ces idées de

cadavre et de pourriture expriment si imparfaitement l'état hideux d'une ame qui est coupable d'un péché mortel, que ce n'est qu'à regret que j'use de ces faibles comparaisons. Cependant Dieu ne cesse pas de l'aimer dans cet état, de lui tendre les bras, de lui présenter le baiser de paix, de courir après elle comme après la beauté la plus parfaite.

Quem persequeris, Rex Israël? disait autrefois David à Saül : et nous le pouvons bien dire à Dieu, au sujet de l'amour qu'il nous témoigne : *Quem persequeris? canem mortuum persequeris?* Après qui courez-vous, Roi d'Israël, Roi du ciel et de la terre? vous courez après un chien mort, qui bien loin de mériter vos empressemens, n'est pas même digne de votre colère, et ne peut que vous causer de l'horreur. Mais nous, Chrétiens auditeurs, qui fuyons-nous? à quoi pensons-nous de mépriser Dieu, de mépriser son amour, d'exercer si long-temps sa patience, de refuser son amitié qu'il nous offre, et qu'il nous presse de recevoir? Nous croyons que cette voix secrète que nous entendons au fond du cœur, qui nous invite à la pénitence, qui nous représente avec tant de douceur et tant de force le danger où nous sommes de périr éternellement, nous croyons que cette voix est la voix de Dieu, et nous n'en faisons point de cas, et nous osons la faire taire? Quoi! nous ne craignons pas de rebuter cette majesté infinie, ce Dieu tout-puissant? nous ne nous ressouvenons point ni de ce qu'il est, ni de ce que nous sommes? nous ne sommes point effrayés de voir le maître de l'univers, après avoir été offensé cent fois, venir lui-même à notre porte rechercher notre amitié, nous le laissons frapper, nous le faisons attendre depuis si long-temps, sans daigner lui ouvrir, ou lui répondre? Que dois-je le plus admirer ici, ô mon Dieu, ou votre patience, ou notre opiniâtreté, ou votre amour, ou la dureté de notre cœur? Quelle sera la confusion de cette ame ingrate et audacieuse, si jamais vous lui ouvrez les yeux?

56 SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU

osera-t-elle paraître en votre présence après vous avoir ainsi traité ? Mais quand nous aurions le front de nous présenter devant lui, voudrait-il bien nous recevoir, après avoir été rejeté d'une manière si indigne ? Oui, MM., il ne laisse pas de recevoir le pécheur lorsqu'après un long égarement, après beaucoup de mépris, il veut enfin revenir à son devoir. Je dis plus ; le même amour qui porte Dieu à courir après lui dans sa fuite, l'engage à aller au-devant de lui à son retour. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

QUAND je dis que Dieu va au-devant du pécheur qui retourne à lui par la pénitence, je ne veux dire autre chose, Chrétiens auditeurs, si ce n'est qu'il pardonne les plus grands crimes avec une facilité incroyable ; il les pardonne promptement, il les pardonne avec joie, il les pardonne de bonne foi et sans réserve, il fait même de nouvelles grâces au lieu de punir. Je toucherai en peu de mots chacun de ces points.

Sur sa promptitude à pardonner, je remarque bien de la différence entre la manière dont il traite le pécheur, et la manière dont il en a été traité. Le pécheur l'a laissé frapper long-temps, il l'a laissé gémir, crier à la porte de son cœur. Il serait bien juste que Dieu se ressouvînt de ces rebuts, et qu'il laissât le pécheur soupirer à son tour, et attendre long-temps son pardon. Mais non, il ne peut se résoudre à user de ces délais ; dès que j'ai avoué mon crime, il m'est remis dans l'instant : le Seigneur n'attend pas même toujours cet aveu ; à peine ai-je conçu le désir de rentrer en grâce, que j'y suis reçu sur l'heure, sans caution, sans assurance pour l'avenir, quoique j'aie cent fois manqué de parole, et que tous les jours il faille recommencer. Il semble que notre Dieu se laisse aveugler par le désir qu'il a de se réconcilier avec nous ; il aime mieux s'exposer à une infidélité qu'il a si

souvent éprouvée, que de différer un moment pour prendre ses sûretés. En un mot, saint Augustin dit qu'il est dans une plus grande impatience de pardonner au pécheur, que ne l'est le pécheur de recevoir le pardon : *Tardius ei videtur peccatori veniam dare, quàm ipsi peccatori accipere*. Pouviez-vous, ô mon Dieu, nous faire mieux entendre cette vérité que dans la parabole de l'enfant prodigue ?

Cet enfant prodigue était un jeune libertin qui avait traité son père de la manière la plus indigne : il l'avait contraint de faire le partage de tous ses biens, et de lui donner la part qu'il avait droit d'y prétendre ; il était ensuite sorti de la maison paternelle, et s'était retiré pour passer ses jours dans une région si reculée, qu'il paraissait que son intention était alors de ne revenir jamais : *Abit in regionem longinquam*. Je n'oserais vous faire le détail de la vie infame et scandaleuse qu'il mena dans ce pays étranger : il y consuma tout son bien dans des débauches honteuses, et une famine horrible étant survenue, il se vit réduit à garder les pourceaux, souhaitant tous les jours d'apaiser sa faim avec du gland ; mais il le souhaitait en vain, personne ne lui en voulait donner. Une si accablante disgrâce le fit revenir à lui, il se ressouvint de l'abondance où il avait vécu lorsqu'il s'était tenu dans son devoir. Combien, dit-il en lui-même, combien mon père a-t-il de personnes à son service qui ne manquent de rien, à qui même on prodigue les vivres, tandis qu'ici je suis consumé par la faim ? Il faut que je l'aïlle trouver, et que je lui dise : Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ; mais recevez-moi dans votre maison en qualité de serviteur, et traitez-moi comme ceux qui sont à vos gages : *Jam non sum dignus vocari filius tuus ; fac me sicut unum de mercenariis tuis*. Rien n'exprime avec plus d'énergie que cette parabole les égaremens du pécheur,

les maux que ses désordres lui attirent , la condition vilé et honteuse où il se réduit , le peu de satisfaction qu'il trouve dans les plaisirs sensuels ; rien ne fait voir d'une manière plus sensible comment il est de plus en plus affamé de ces plaisirs , comment il devient plus charnel et plus misérable que les bêtes , comment après bien des chutes et des rechutes , étant enfin touché de Dieu , il commence à porter envie à l'innocence et à la tranquillité des gens de bien , à se dégoûter de sa vie déréglée , et à concevoir le désir de mettre fin par quelque voie que ce puisse être à son malheur et à ses désordres.

Voilà donc ce jeune homme qui part pour s'en retourner : mais quelle opposition entre son indigence et l'opulence dans laquelle il était venu ! non-seulement il est sans bien , sans ressource , mais il est sans forces , il est couvert de haillons. Comment croyez-vous qu'après avoir dissipé comme il a fait l'héritage paternel en toutes sortes de débauches , il doive être reçu à son arrivée ? Il était bien loin encore , dit l'Évangile , lorsque son père l'ayant aperçu dans ce pitoyable état , se sent d'abord ému de compassion ; et sans attendre qu'il vienne se jeter à ses pieds , il court promptement au-devant de lui , il l'embrasse , il pleure sur lui , tandis que ce malheureux fils lui adresse le discours qu'il avait médité : ce n'est que quelques paroles , mais le père tendre ne lui donne pas le loisir de les achever ; c'est assez , c'est trop de la moitié de ce qu'il avait à dire : *Citò , citò proferte stolam primam , et induite illum* : Vite , vite , qu'on m'apporte les habits les plus précieux , et qu'on l'en revête : qu'on prépare un repas splendide , que rien ne soit épargné pour donner du lustre à cette fête , parce que cet enfant était mort , et qu'il est ressuscité ; je l'avais perdu , et je le retrouve : *Mortuus erat , et revixit ; perierat , et inventus est*. MM. , je sais ce que c'est que la tendresse d'un père , je sais qu'il est difficile de l'étouffer de telle

sorte qu'elle ne se réveille bientôt lorsqu'un enfant se soumet et qu'il reconnaît sa faute : il est cependant de certaines fautes si considérables et si importantes, qu'on ne les pardonne qu'avec peine. Tout autre père, quelque facile, quelque tendre qu'il eût été, aurait non-seulement attendu chez soi ce prodigue, mais il aurait feint du moins d'être en colère, il aurait dissimulé son empressement, il ne l'aurait reçu qu'à la prière de ses amis, il lui aurait fait des leçons et des reproches en le recevant; et la prudence aurait, ce semble, demandé qu'il en usât ainsi : mais notre Dieu, représenté par ce père dont nous parlons, a trop d'amour pour le pouvoir dissimuler un seul moment; l'impatience où il est de voir son fils au même état où il était autrefois ne lui permet pas de garder toutes ces mesures. *Citò, citò, Vite, vite.* On ne saurait dans cette occasion le servir assez promptement à son gré. Il s'en faut bien que le fils ne souhaite son rétablissement avec autant d'ardeur que le père le désire : *Tardius ei videtur peccatori veniam dare, quam ipsi peccatori accipere.* Voilà, MM., comment Jésus-Christ a voulu peindre lui-même la facilité et la promptitude avec laquelle il reçoit les plus grands pécheurs.

Pour la joie que lui donne leur pénitence, il semble qu'il ait manqué de symbole et de termes pour l'exprimer. Quelle serait la joie d'une mère à qui la mort aurait enlevé son fils, si dans le fort de sa douleur on lui remettait ce cher enfant entre les bras plein de vie et de santé ? Voilà à peu près quelle est la joie que Dieu ressent à notre conversion : *Mortuus erat, et revixit.* C'est comme s'il était mort, et ensuite ressuscité. Je ne dis rien du festin qui fut fait à l'enfant prodigue, de la symphonie, des réjouissances diverses où ce jour se passa. Mais rien ne me touche autant que ce transport du bon pasteur, lorsqu'ayant retrouvé sa brebis, il s'en revient triomphant : ne pouvant contenir toute sa joie ; il appelle tous ses amis et

tous ses voisins , et les conjure d'y prendre part : *Congratulamini mihi* , leur dit-il , *quia inveni ovem, quæ perierat* : Réjouissez-vous avec moi , car j'ai recouvré la brebis que j'avais perdue. Ne dirait-on pas , MM. , que notre Dieu a fait quelque grande conquête , qu'il est devenu maître d'un nouveau royaume ? Ce n'est qu'une seule ame qui se retire du désordre , et il veut que tous les Anges l'en félicitent , qu'on en fasse une fête dans le Ciel : et , ce qui semble incroyable et plein d'une exagération excessive , il témoigne être plus satisfait du repentir de cette ame pécheresse , que de la persévérance de nonante-neuf personnes justes qui n'ont jamais rien fait dont elles aient sujet de se repentir.

Nous aurions de la peine à croire tous ces prodiges de bonté , si tous les jours nous n'en avions des preuves sensibles à la conversion des Chrétiens les plus déréglés. Ce ne devrait être que larmes , que deuil , qu'amertume ; et cependant ce n'est qu'alégresse , ce n'est que douceur et que consolation ; Dieu y fait d'abord au pécheur un festin délicieux qui lui fait oublier toutes les voluptés passées. Si la douleur y fait quelquefois verser des larmes , ames pénitentes , je vous en prends à témoin , que dans les plus grandes joies du monde il n'est rien de si agréable , de si doux , que ces pleurs : avez-vous jamais eu de jour plus heureux que ce jour où vous avez déchargé votre conscience du pesant fardeau qui l'accablait , où vous avez dit un adieu éternel au péché , et à toutes les créatures qui nous y tenaient assujettis ?

J'ai dit en troisième lieu que Dieu pardonnait de bonne foi et sans réserve. En effet , il perd jusqu'au souvenir des plus grands outrages , il n'en tire aucune vengeance. Lorsque le bon pasteur a retrouvé la brebis , il ne la maltraite point , dit saint Grégoire de Nysse , il ne l'oblige point à force de coups de retourner au troupeau ; au contraire , il la charge sur ses épaules , il lui épargne toute

la fatigue du chemin , et la réunit avec douceur au reste du bercail. Je vous fis remarquer il y a quelque temps de quelle manière le Sauveur du monde en avait usé envers saint Pierre et les autres disciples qui lui avaient été infidèles à sa passion. Il leur avait prédit à tous leur lâcheté , mais il ne la reprocha à aucun d'eux , il ne laissa pas de les voir , de les instruire , de les caresser après la résurrection ; saint Pierre , qui l'avait renoncé , n'en fut pas moins le premier des Apôtres , et le chef visible de toute l'Église ; on peut dire que pour avoir été pécheur , il n'en fut pas moins saint , moins favorisé de Dieu. Non, Chrétiens auditeurs, notre Dieu ne fait point comme les hommes , il ne pardonne point à demi. Quand on nous a trahis, quand on nous a offensés d'une manière cruelle , quelles que soient les paroles de paix , les paroles de réconciliation qu'on donne , quoiqu'au dehors les choses se rétablissent assez aisément , quoiqu'on ait envie de pardonner de bonne foi , et que pour cela on combatte ses répugnances , cependant quelle peine n'a-t-on pas pour revenir à cette même tendresse , à cette même confiance ? quelques efforts qu'on fasse , il reste au fond de l'ame je ne sais quelle amertume , qui se fait sentir de temps en temps lorsqu'on se ressouvient du mal qu'on nous a fait. Notre divin Maître n'est point sujet à cette faiblesse. Je voudrais que tous les pécheurs qui se repentent de leurs désordres pussent voir dans son cœur les sentimens qu'il a pour eux , avec quelle bonté il bannit tout ressentiment , toute aigreur ; avec quelle sincérité il leur pardonne , avec quelle franchise il leur remet toute la peine qu'il pourrait leur imposer.

Il ne s'en tient pas là ; il ne se contente pas d'oublier nos fautes ; de nous rendre tout le mérite de nos bonnes œuvres , que nous avons perdu en perdant sa grace ; mais il nous rend et cette grace et ces mérites avec un accroissement quelquefois sensible , il nous met dans un état plus avantageux

encore que l'état dont nous étions déçus. De là vient cette ferveur des pénitens, qui, comme l'a observé le grand saint Grégoire, surpasse souvent la ferveur des âmes les plus innocentes : *Sæpe ferventiores pœnitentes innocentibus*. C'est dans cette vue que le Saint-Esprit a dit ces admirables paroles au sujet de l'âme pénitente sous la figure de Jérusalem : *Consolamini, consolamini, popule meus, loquimini ad cor Jerusalem; quoniam completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius: suscepit de manu Domini duplicia pro omnibus peccatis suis*. Consolez-vous, mon peuple, et faites entendre à Jérusalem les sujets qu'elle a de faire éclater sa joie : il est vrai que sa malice était arrivée à son comble, mais tous ses péchés lui ont été remis, et pour toute vengeance elle a reçu le double des biens qu'elle possédait auparavant : *Suscipit de manu Dei duplicia pro omnibus peccatis suis*.

Après cela je ne suis pas surpris que durant l'espace de trente ans Magdélène n'ait cessé de pleurer ses dérèglemens, quoiqu'elle ne pût douter qu'ils ne lui eussent été pardonnés; je ne m'étonne point que saint Pierre ait été inconsolable jusqu'à la mort d'avoir manqué de fidélité à Jésus-Christ, quelque assurance qu'il eût de la rémission de son crime : peut-on se souvenir qu'on a offensé un maître si bon, sans avoir le cœur percé de douleur, sans concevoir une haine mortelle contre soi-même ? peut-on penser qu'on l'a outragé de sang-froid sans aucune raison, ayant au contraire mille raisons de l'aimer; qu'on a si long-temps abusé de ses biens, de sa patience, de son amour, sans mourir de regret et de repentir ?

Mais tout cela vous a été pardonné, le Seigneur vous a donné sa parole qu'il ne s'en ressouviendra jamais : loin d'en avoir du ressentiment, il vous aime encore plus qu'il ne faisait avant votre chute. Et c'est cela même qui aigrit et qui redouble ma douleur d'avoir si cruellement offensé un Dieu qui me pardonne si facilement, si parfaitement, qui

me rend le bien pour le mal, et toutes sortes de biens pour toutes sortes de maux. Se peut-il faire que j'oublie jamais des ingratitude qu'il a sitôt oubliées, que je me pardonne des perfidies dont il m'a accordé, dont il m'a offert, dont il m'a même pressé de recevoir le pardon ; enfin que je me console de l'avoir haï si long-temps, lui qui ne m'aime pas moins aujourd'hui, qui m'aime encore plus qu'il ne faisait avant que je l'eusse jamais offensé ? Mon Dieu, que vous vous vengez cruellement, ce me semble, en ne prenant aucune vengeance de tant d'infidélités ! que votre miséricorde me paraît bien plus sévère que ne le pouvait être votre justice ! A quel bourreau auriez-vous pu me livrer qui m'eût été plus cruel que le déplaisir que je sens d'avoir outragé cette miséricorde infinie ? combien cette excessive clémence me rend-elle haïssable à moi-même, qui n'ai rien oublié pour m'attirer votre colère, pour pousser à bout votre patience ? Faut-il, ô mon Dieu, que je vous aie traité si indignement, vous qui après ces traitemens indignes, n'en agissez pas envers moi avec moins de douceur, vous qui ne vous plaignez pas même de ma conduite passée ?

Que vous êtes insensible, pécheur, qui que vous soyez, vous qu'une si grande facilité ne touche point, qu'elle n'attire point à la pénitence ! mais que vous êtes déraisonnable, si elle vous porte à commettre de nouveaux crimes ! C'est une inhumanité qu'on ne peut souffrir, de prendre avantage de la faiblesse d'un homme, de le maltraiter parce qu'il ne peut se défendre ; mais qu'on doit-on dire de ceux qui offensent Dieu parce qu'il ne veut pas nous punir, parce que nous savons qu'il nous chérit, et qu'il craint de nous perdre ? On a raison d'espérer beaucoup d'une si grande miséricorde ; mais malheur à ceux qui s'en défient, dans quelque état qu'ils se soient réduits eux-mêmes par leur obstination, quelque énormes que soient leurs péchés, quel qu'en soit le nombre,

64 SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU , ETC.

quand il ne resterait plus qu'un moment de temps, quand on n'aurait plus qu'un souffle de vie ! mais malheur , et double malheur à ceux qui diffèrent d'y recourir parce qu'elle les attend avec patience, qui ne veulent pas se hâter de lui demander grace parce qu'elle est toujours prête à l'accorder , qui sont méchans parce que Dieu est bon , qui pèchent facilement parce qu'il pardonne facilement , qui se déterminent à lui déplaire ; parce que ce n'est qu'avec peine qu'il se résout à les punir !

Comment est-ce que la miséricorde sauverait des gens pour qui elle est un motif de persévérer dans le crime , pour qui elle est une occasion de se damner ? La miséricorde nous doit sauver, il est vrai ; mais est-ce par le péché ou par la pénitence qu'elle le doit faire ? Elle sauve ceux qui lui ouvrent leurs cœurs ; mais sauvera-t-elle ceux qui les lui ferment , ceux qui abusent des avances qu'elle leur fait , ceux qui changent ses douces influences en poison mortel ? Elle doit défendre le pécheur du désespoir , j'en conviens ; mais il est certain qu'il n'est point de pécheur plus désespéré que le pécheur qu'elle porte à l'impénitence.

Seigneur, daignez consommer en nous l'ouvrage de cette miséricorde infinie ; ne permettez pas qu'elle nous devienne funeste , ou qu'elle nous soit inutile ; ne souffrez pas que nous nous perdions dans cette source de salut ; faites que l'amour infini que vous avez pour le pécheur l'oblige d'avoir pour le péché une haine en quelque sorte infinie , qu'elle l'oblige , cette tendresse sans bornes , à vous aimer constamment dans ce monde , afin qu'il vous aime éternellement dans l'autre. Ainsi soit-il.



SERMON

SUR LA SOUMISSION

A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Quicumque fecerit voluntatem Patris mei qui in Cœlis est, ipse meus frater, et soror, et mater est.

Quiconque aura fait la volonté de mon Père qui est au Ciel, celui-là me tiendra lieu de frère, de sœur, et de mère. (*Matth. 12.*)

La volonté de Dieu ne tend qu'à nous rendre éternellement heureux dans le Ciel, et notre soumission à cette volonté suprême nous rend heureux dès cette vie.

L'ÉVANGILE en nous invitant à vouloir tout ce que Dieu veut de nous, semble insinuer qu'il est en notre liberté de nous assujettir ou de nous soustraire à la conduite de la Providence : il est vrai néanmoins qu'il faut obéir ou de gré ou de force, et que la volonté du Seigneur s'exécute également à l'égard de ceux qui lui résistent, et de ceux qui s'y soumettent. *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet*, nous dit Isaïe : Mes desseins subsisteront, et votre rébellion n'empêchera pas que mes ordres ne s'accomplissent : vous n'agréerez pas ce que j'ordonne, je ferai malgré vous ce qui me plaît, et vous serez entraînés lorsque vous refuserez de suivre. Que prétend donc le Fils de Dieu, lorsqu'il nous exhorte à faire la volonté de son père, puisqu'elle se fait toujours infailliblement, et qu'il n'est point au pouvoir de l'homme

de s'y opposer ? Il veut nous engager à porter de bonne grâce un joug que nous ne saurions secouer, il veut nous porter à aimer nos chaînes, afin qu'elles en soient plus légères, afin qu'il ait lieu lui-même de récompenser notre obéissance. Ainsi lorsqu'on nous prêche la soumission à la volonté de notre maître, ou que nous délibérons en nous-mêmes si nous devons nous abandonner entièrement à sa divine Providence, savez-vous bien, MM., de quoi il s'agit ? il s'agit de savoir si dans la nécessité où nous sommes d'exécuter ce qu'il veut, il vaut mieux se faire un mérite auprès de lui d'une obéissance indispensable, que de s'attirer sa colère par une résistance inutile ; s'il vaut mieux que notre cœur soit dans la loi de Dieu, comme parle le Prophète, ou qu'il gémissé sous cette loi ; s'il vaut mieux s'y attacher comme des serviteurs zélés et des amis complaisans, ou y être liés comme des esclaves ; en un mot, s'il vaut mieux faire la volonté du Seigneur de la manière dont elle se fait au Ciel, comme nous le demandons tous les jours dans l'oraison dominicale, ou bien de la manière dont elle s'accomplit dans les Enfers. Je suis assuré que de tous ceux qui m'entendent, nul n'hésitera entre deux partis si inégaux : c'est donc pour vous confirmer dans vos sentimens, plutôt que pour vous en inspirer de nouveaux, que je vais vous exhorter à préférer une soumission douce et libre à l'obéissance forcée et involontaire. La Sainte Vierge, dont la vie a été un exercice continuel de cette vertu, nous obtiendra les lumières dont nous avons besoin pour en découvrir les avantages. Demandons-lui cette grâce avec confiance : *Ave, Maria.*

Si tous les hommes se conduisaient par les lumières de la raison, il est certain qu'entre leurs volontés et la volonté de Dieu il y aurait toujours une conformité parfaite : car se peut-il faire qu'il y ait au monde une personne assez déraisonnable

pour nier qu'il est juste que Dieu soit le maître, et que tout plie sous les ordres de sa Providence ? lorsque ses désirs se trouvent opposés à nos désirs, est-il quelqu'un qui osât soutenir que c'est au Seigneur de céder et de se régler selon nos caprices ? la folie des hommes est-elle jamais allée jusqu'à penser que deux volontés contraires puissent être également droites ? et supposé que l'une des deux soit nécessairement déréglée, qui fut jamais assez présomptueux pour croire que c'est la volonté de Dieu qui s'égare, et qui doit être réformée sur notre aveugle et inconstante volonté ? Tout le monde est donc persuadé qu'il faut que l'homme obéisse, et qu'il trouve juste tout ce qui vient de la part de son Créateur. *Justum est subditum esse Deo*, disait le malheureux Antiochus : Il est juste que l'homme soit soumis à Dieu. D'où vient donc qu'avec cette persuasion on a tant de peine à se soumettre ? d'où vient qu'on se plaint, qu'on s'afflige, qu'on se désespère, lorsqu'il arrive quelque chose qui n'est pas conforme à nos désirs ? Ce n'est pas que les dispositions de Dieu nous paraissent injustes, non, nous avons trop de lumières pour former un jugement si faux et si ridicule ; mais c'est que nous croyons qu'elles ne nous sont pas avantageuses : on ne les condamne pas, ces dispositions saintes, mais on ne peut se résoudre à les aimer ; ce n'est pas la raison, c'est le cœur qui se révolte : en un mot, on calme l'esprit assez aisément, toute la peine est de réduire la volonté. Mais pourra-t-on refuser de la soumettre, cette volonté, et de se faire même un plaisir de la soumettre, si je vous fais voir que la volonté de Dieu nous est tout aussi favorable qu'elle est équitable en elle-même, si je vous prouve que l'intérêt autant que le devoir doivent nous porter à nous y assujettir ? Pour vous en convaincre, MM., je n'ai que deux raisons à vous proposer. La première est tirée de la volonté même de Dieu, et la seconde de notre soumission. Je dis que l'intérêt doit nous engager à nous sou-

mettre entièrement à ce que Dieu veut, parce que sa volonté ne tend qu'à nous rendre éternellement heureux dans le Ciel : c'est le premier point ; parce que notre soumission nous rend heureux dès cette vie : c'est le second.

PREMIER POINT.

JE suppose d'abord une vérité des mieux établies et des plus consolantes qui nous aient jamais été révélées, c'est qu'à la réserve du péché, rien ne nous arrive sur la terre que parce que Dieu le veut ; c'est lui qui donne les richesses, et c'est lui qui envoie la pauvreté : si vous êtes malade, Dieu est la cause de votre mal ; si vous avez recouvré la santé, c'est Dieu qui vous l'a rendue ; si vous vivez, c'est uniquement à lui que vous devez un si grand bien ; et lorsque la mort viendra terminer votre vie, ce sera de sa main que vous recevrez le coup mortel. *Bona et mala, dit l'Écclésiastique, vita et mors, paupertas et honestas, à Deo sunt.*

Les libertins, qui attribuent au hasard la plupart des événemens de la vie, sont des aveugles qui font pitié à quiconque s'applique à rechercher les causes des effets les plus imprévus. Pour les rendre muets sur ce point, ces hommes téméraires, je ne veux que l'exemple de Saül. Vous savez que ce prince fut élu roi par le sort, manière d'élire où la raison et la volonté humaine ont le moins de part. Le sort fut jeté d'abord sur les douze tribus, et la tribu de Benjamin l'emporta ; on le jeta ensuite sur les familles de cette tribu, et la famille de Metri fut la famille favorisée ; on vint aux particuliers qui composaient cette famille, et le sort tomba sur Saül, que ses qualités personnelles, son air, sa taille, rendaient plus digne du trône qu'aucun autre des Israélites. On ne manqua pas de s'écrier d'abord, quel hasard ! quelle fortune ! et cependant il y eut si peu de hasard à cet événement, que Saül avait déjà été sacré par le prophète Samuël sept jours avant qu'on s'assemblât pour

l'élection. Tout ceci ne fut qu'une cérémonie par laquelle Dieu voulut déclarer à tout son peuple le choix qu'il avait déjà fait de cet homme. *Sortes mittuntur in sinum*, dit le Sage, *sed à Domino temperantur* : C'est bien souvent un enfant qui met les billets dans le pan de sa robe, et qui les tire à l'aveugle et sans savoir ce qu'il fait ; mais c'est le Seigneur qui conduit sa main, selon qu'il le juge plus convenable, et qui fait sortir le nom de tel Prince, ou de tel Magistrat qu'il lui plaît de choisir : *Sortes mittuntur in sinum, sed à Domino temperantur*.

Mais lorsque les méchants nous persécutent avec injustice, devons-nous encore alors nous en prendre à Dieu, et l'accuser du mal que nous souffrons ? Oui, Chrétiens auditeurs, c'est en lui uniquement qu'il en faut chercher le principe. Il n'est pas la cause du péché que fait votre ennemi en vous maltraitant, mais il est la cause du mal que cet ennemi vous fait en péchant. Cet homme injuste est comme un torrent qui du haut d'un rocher vient fondre sur une vaste campagne : ce n'est pas le laboureur qui donne à ce torrent rapide le mouvement qui l'emporte, mais c'est le laboureur, qui tantôt en rompant une digue, tantôt en comblant un fossé, ou en élevant une chaussée, fait entrer ces eaux dans un champ plutôt que dans un autre, soit qu'il prétende engraisser ce champ, ou le désoler par cette voie. Ou, si vous l'aimez mieux, ce méchant homme est entre les mains de Dieu comme un poison entre les mains d'un artiste habile : ce n'est pas l'artiste qui a donné à cette herbe, ou à ce minéral la vertu maligne qui leur est propre, mais c'est lui qui les a mêlés dans ce breuvage qu'il vous présente, soit qu'il ait dessein de vous donner la mort, ou peut-être de vous rendre la santé. Ainsi ce n'est pas Dieu qui a inspiré à votre ennemi la mauvaise volonté qu'il a de vous nuire, mais c'est lui qui lui en a donné le pouvoir, c'est lui qui a détourné sur vous la malice de cette personne,

lui qui a disposé les choses de telle sorte qu'elle s'est trouvée en état de troubler votre repos, qu'elle l'a en effet troublé. Le Seigneur a voulu que vous tombassiez dans ce piège, puisqu'il ne l'a pas empêché, puisqu'il a même prêté la main à ceux qui vous le tendaient; c'est lui qui vous a livrés sans défense à ces ennemis, et qui a conduit, pour ainsi dire, tous les coups qu'ils vous ont portés. *Prorsus ad Deum tuum*, dit saint Augustin, *refer flagellum tuum*: N'en doutez pas; si vous recevez quelque plaie, c'est Dieu lui-même qui vous aura blessés. Quand toutes les créatures se ligueraient contre vous, si le Créateur ne le voulait pas, s'il ne se joignait pas à elles, s'il ne leur donnait et la force et les moyens d'exécuter leurs mauvais desseins, jamais elles n'en viendraient à bout. *Non haberes potestatem in me ullam nisi tibi datum esset desuper*, disait le Sauveur du monde à Pilate. Nous en pouvons dire autant et aux démons et aux hommes, aux créatures mêmes qui sont privées de raison et de sentiment. Non, vous ne m'affligeriez pas, vous ne m'incommoderiez pas comme vous faites, si Dieu ne l'avait ainsi ordonné; c'est lui qui vous envoie, c'est lui qui vous donne le pouvoir de me tenter et de me faire souffrir: *Non haberes potestatem in me ullam, nisi tibi datum esset desuper*.

Si de temps en temps nous méditons sérieusement cet article de notre croyance, il n'en faudrait pas davantage pour étouffer tous nos murmures dans toutes les pertes, dans tous les malheurs qui nous arrivent. *Dominus dedit, Dominus abstulit*: C'est le Seigneur qui m'avait donné ces biens, c'est lui-même qui me les a ôtés; ce n'est ni cette partie, ni ce juge, ni ce voleur qui m'a ruiné; ce n'est point cette femme qui m'a noirci par ses médisances; si cet enfant est mort, ce n'est ni pour avoir été maltraité, ni pour avoir été mal servi; c'est Dieu, à qui tout cela appartenait, qui n'a pas voulu m'en laisser jouir plus long-temps: *Dominus dedit, Dominus abstulit*.

C'est donc une vérité de foi, que Dieu conduit tous les événemens dont on se plaint dans le monde : je vais plus loin, je dis non-seulement qu'il les conduit, mais encore que c'est avec raison qu'il nous les rend contraires, puisque tout ce qui se passe à notre égard sur la terre est un effet de sa puissance, c'est-à-dire de sa sagesse divine appliquée à nous gouverner. De cette proposition il est aisé de conclure que tout ce qui nous arrive doit infailliblement tourner à notre avantage. Voici comment je le prouve.

C'est un principe de morale dont tout le monde convient, que tout gouvernement juste et réglé a pour fin le bonheur de ceux qui y sont soumis. Or de tous les gouvernemens il n'en est point de plus réglé que le gouvernement de la Providence, qui ne tend qu'à nous rendre heureux. D'ailleurs la foi nous enseigne que cette Providence est universelle, c'est-à-dire que tout ce qu'il y a dans l'univers, tout ce qui s'y fait par la volonté absolue, ou par la permission de Dieu, tout cela se rapporte au gouvernement qui s'exerce sur les hommes, et par conséquent il se rapporte à leur bonheur.

De sorte que nous ne pouvons douter que tous les maux que Dieu nous envoie, de quelque nature qu'ils puissent être, ne nous soient très-utiles ; nous n'en pouvons douter sans soupçonner Dieu même, ou de tyrannie, ou d'imprudence, sans l'accuser d'avoir des vues contraires aux vues que doit avoir un souverain débonnaire, ou de manquer de lumières pour discerner ce qui nous est avantageux. Combien y a-t-il plus d'apparence que c'est nous qui nous trompons, qui ignorons et ce qui nous convient et ce qui nous est contraire, qui désirons souvent ce que nous devrions craindre, et qui craignons tout ce que nous devrions désirer ? C'est la marque d'un orgueil insupportable, dit saint Basile, de croire qu'en ses propres affaires on n'a besoin de prendre conseil de personne, et

qu'on a par soi-même assez de prudence pour choisir le meilleur parti. Mais si dans les choses qui nous regardent tout autre voit mieux que nous ce qui nous est plus utile, quelle folie de penser que nous le voyons mieux que Dieu même, que Dieu qui est exempt des passions qui nous aveuglent, qui pénètre dans l'avenir, qui prévoit les événemens et l'effet que chaque cause doit produire? Vous savez que les accidens les plus fâcheux ont quelquefois d'heureuses suites, et qu'au contraire les succès les plus favorables peuvent enfin se terminer à de funestes issues : c'est même une règle que Dieu garde assez ordinairement d'aller à ses fins par des voies tout opposées aux voies que la prudence humaine a coutume de choisir.

Dans l'ignorance où nous sommes de ce qui doit arriver dans la suite, comment osons-nous murmurer sur ce que nous souffrons par la permission de Dieu? Ne craignons-nous point que nos plaintes ne portent à faux, et que nous ne nous plaignions lorsque nous aurions le plus de sujet de nous louer de la Providence? On vend Joseph, on l'emmène en servitude, on le jette dans une prison : s'il s'afflige de ces disgrâces apparentes, il s'afflige en effet de son bonheur, car ce sont autant de marches qui l'élèvent insensiblement jusque sur le trône d'Égypte. Saül a perdu les ânesses de son père, il faut les aller chercher fort loin et fort inutilement : c'est bien du temps et de la peine perdue, il est vrai ; mais si cette peine le chagrine, il n'y eut jamais de chagrin plus déraisonnable, vu que tout cela n'a été permis que pour le conduire au Prophète, qui doit l'oindre de la part du Seigneur, pour être le roi de son peuple. Quelle sera notre confusion, lorsque nous paraîtrons devant Dieu, lorsque nous verrons les raisons qu'il aura eues de nous envoyer ces croix dont nous lui savons si mauvais gré ! J'ai regretté ce fils unique mort à la fleur de l'âge : hélas ! s'il eût encore vécu quelques mois, quelques années, il aurait

péri de la main d'un ennemi, il serait mort en péché mortel. Je n'ai pu me consoler de la rupture de ce mariage : si Dieu eût jamais permis qu'il se fût conclu, j'allais passer mes jours dans le deuil et dans la misère. Je dois trente ou quarante ans de vie à cette maladie que j'ai soufferte avec tant d'impatience. Je dois mon salut éternel à cette confusion qui m'a coûté tant de larmes. Mon ame était perdue, si je n'eusse perdu cet argent. De quoi nous embarrassons-nous, Chrétiens auditeurs? Dieu se charge de notre conduite, et nous sommes dans l'inquiétude? On s'abandonne à la bonne foi d'un médecin, parce qu'on suppose qu'il entend sa profession : il ordonne qu'on vous fasse les opérations les plus violentes, quelquefois qu'on vous ouvre le crâne avec le fer, là qu'on vous perce le corps, ici qu'on vous coupe un membre, pour arrêter la gangrène qui pourrait enfin gagner jusqu'au cœur; on souffre tout cela, on lui en sait gré, on l'en récompense libéralement, parce qu'on juge qu'il ne le ferait pas si le remède n'était nécessaire, parce qu'on juge qu'il faut se fier à son art : et nous ne voulons pas faire le même honneur à notre Dieu? on dirait que nous nous défions de sa sagesse, et que nous craignons qu'il ne nous égare, en pensant nous conduire à notre fin. Quoi! vous livrez votre corps à un homme qui peut se tromper, et dont les moindres erreurs peuvent vous ôter la vie; quoiqu'il vous tourmente, qu'il vous cause d'horribles douleurs, vous le laissez faire comme il l'entend : et vous ne pouvez vous soumettre à la conduite du Seigneur, vous lui prétendez faire des leçons dans un art où il est le seul éclairé, dans un art où échouent les lumières des hommes et des Anges mêmes?

Voilà précisément la raison qui fait que nous murmurons; c'est parce que nous n'avons jamais pénétré dans les mystères de sa Providence, c'est parce que nous ignorons les motifs qu'il a d'en user comme il en use. Si nous voyions tout ce qu'il

voit , nous voudrions infailliblement tout ce qu'il veut , on nous verrait lui demander avec larmes les mêmes afflictions que nous tâchons de détourner par nos vœux et par nos prières. Aussi est-ce à nous tous qu'il dit dans la personne des enfans de Zébédée : *Nescitis quid petatis* : Hommes aveugles, votre ignorance me fait pitié, vous ne savez ce que vous me demandez : laissez-moi ménager vos intérêts, conduire votre fortune ; je connais mieux ce qui vous est nécessaire que vous-mêmes : si jusqu'ici j'avais eu égard à vos sentimens et à vos goûts, déjà vous seriez perdus sans ressource : *Nescitis quid petatis*. Que vous vous montrez bien-faisant, ô mon Dieu, en rejetant nos aveugles prières ! Que deviendrons-nous, si, pour punir notre peu de confiance, vous vous déterminez enfin à contenter tous nos désirs ? que d'égaremens, que de chutes, que de plaies mortelles, et peut-être incurables ! dans quel embarras, dans quels abîmes de maux ne serions-nous pas plongés en peu de jours ? Continuez, Seigneur, de mépriser nos volontés, et de faire régner la vôtre : nous sommes bien déraisonnables si nous refusons de nous y soumettre, puisqu'elle gouverne tout avec tant de sagesse, avec tant de raison, que la raison même l'engage à ne rien faire contre nos véritables intérêts.

Mais, MM., Dieu ne fait pas seulement avec raison tout ce qu'il fait à notre égard, il le fait encore avec amour. Oui, Chrétiens, tout ce qui nous arrive dans cette vie, arrive par l'ordre ou par la permission d'un Dieu qui nous a toujours aimés, et qui nous aime encore plus que nous ne nous aimons nous-mêmes. Il nous regarde comme ses créatures, comme ses enfans, comme ses héritiers, comme ses images. Les bienfaits que nous avons reçus de lui ont surpassé tous nos désirs, et ceux que nous en recevons tous les jours surpassent même nos pensées, ils sont sans mesure et sans nombre. Il nous a tirés du néant, et il est conti-

nuellement appliqué à nous conserver l'être et la vie. Il nous a lavés dans le sang de son propre Fils, et il nous nourrit aujourd'hui de la chair de ce Fils unique. Un cœur si tendre, si plein d'amour, pourrait-il se résoudre à nous faire le moindre mal? pourrait-il même permettre qu'on nous en fit, pouvant l'empêcher comme il le peut? Mon Dieu, plutôt que de le penser, je croirai que les plus grands maux sont de véritables biens, et que vos coups les plus pesans sont les plus douces caresses.

Voulez-vous donc, Chrétiens auditeurs, voulez-vous être persuadés que dans tout ce que Dieu permet, que dans tout ce qui vous arrive, il n'a en vue que vos véritables avantages, que votre bonheur éternel? faites un moment de réflexion sur tout ce qu'il a fait pour vous. Vous êtes maintenant dans l'affliction; songez que celui qui en est l'auteur, est celui même qui a voulu passer toute sa vie dans les douleurs, pour vous en épargner d'éternelles; que c'est celui dont l'Ange est toujours à vos côtés, veillant par son ordre sur toutes vos voies, et s'appliquant à détourner tout ce qui pourrait blesser votre corps, ou souiller votre ame; songez que celui qui vous expose à cette peine, est celui qui sur nos autels prie sans cesse, et se sacrifie mille fois le jour pour expier vos crimes, et pour apaiser le courroux de son Père à mesure que vous l'irritez; que c'est celui qui vient à vous avec tant de bonté dans le sacrement de l'Eucharistie, celui qui n'a pas de plus grand plaisir que de converser avec vous, que de s'unir à vous. Quelle ingratitude, après de si grandes marques d'amour, de se défier encore de lui, de rejeter ses présens comme suspects, de douter si c'est pour nous faire du bien, ou pour nous nuire, qu'il nous visite! Mais il me frappe cruellement, il appesantit sa main sur moi. Que craignez-vous d'une main qui a été percée, qui s'est laissé attacher à la croix pour vous? Il me fait marcher par un chemin épineux. S'il n'y

en a pas d'autre pour aller au Ciel , malheureux que vous êtes , aimez-vous mieux périr pour toujours que de souffrir pour un temps ? N'est-ce pas cette même voie qu'il a tenue avant vous , et pour l'amour de vous ? y trouvez-vous une seule épine qu'il n'ait marquée , qu'il n'ait rougie de son sang ? Il me présente un calice plein d'amertume. Oui , mais songez que c'est votre Rédempteur qui vous le présente : vous aimant autant qu'il le fait , pourrait-il se résoudre à vous traiter avec rigueur , s'il n'y avait ou une utilité extraordinaire , ou une pressante nécessité ? Vous avez oui parler de ce prince qui aima mieux s'exposer à être empoisonné que de refuser le breuvage que son médecin lui avait ordonné , parce qu'il avait toujours reconnu dans ce médecin beaucoup de fidélité et beaucoup d'attachement pour sa personne : et nous , Chrétiens auditeurs , nous refusons le calice que notre divin Maître nous a préparé lui-même , nous osons l'outrager jusqu'à ce point ! Je vous prie de n'oublier pas cette réflexion ; elle suffit , si je ne me trompe , pour nous faire agréer , pour nous faire aimer les dispositions de la volonté divine qui nous paraissent les plus fâcheuses.

Lorsque le démon vous suggérera des pensées d'impatience et de blasphème , lorsque la nature se révoltera dans vous contre les ordres du Seigneur , lorsque les hommes , comme il arrive quelquefois , voudront vous porter au murmure ou à la vengeance , répondez à ces dangereux donneurs de conseil ce que le Sauveur dit à saint Pierre , pour l'obliger à remettre son épée dans le fourreau : *Calicem quem dedit mihi Pater , non vis ut bibam illum ?* Quoi ! vous prétendez m'empêcher de boire le calice que mon Père m'a donné ? vous voudriez que je le refusasse de sa main , de cette main qui m'a créé , qui me soutient , qui me conduit , qui me protège , qui a toujours été pour moi si bienfaisante , si libérale , *Calicem quem dedit mihi Pater , non vis ut bibam illum ?* Si c'était un ennemi qui

me le présentât, ce calice, s'il me venait d'une main suspecte ou inconnue, vous auriez raison de me porter à le rejeter; mais c'est un père, c'est le meilleur, le plus tendre, le plus passionné de tous les pères; c'est celui de qui j'ai tout reçu, et de qui j'attends tout. *Vade post me, Satana; scandalum es mihi, quia non sapis ea quæ Dei sunt.* Taisez-vous, pensées rebelles et séditionnaires; et vous, faux amis, hommes charnels, retirez-vous, vous êtes pour moi une pierre de scandale, vous me faites trop voir votre peu de discernement, votre peu de prudence. C'est vous qui êtes mes véritables ennemis, puisque vous voulez me détacher de l'ami le plus généreux, le plus constant, que j'aie au monde, puisque vous me voulez rendre suspect le père le plus rempli de tendresse. Mais vous faites de vains efforts, je suis assuré qu'il m'aime, qu'il ne veut que mon bien, qu'il veut me rendre éternellement heureux, et que je le serai même dès cette vie, si je me soumetts à tout ce qu'il veut. C'est ma seconde partie

SECOND POINT.

SAINTE AUGUSTIN au vingt-deuxième livre de la Cité de Dieu, parlant de la félicité des Saints, dit que les habitans de la Jérusalem céleste n'auront tous qu'une seule volonté, volonté qui sera dans chacun d'eux accompagnée de quatre prérogatives qui composeront tout leur bonheur. En premier lieu, cette volonté sera entièrement libre et indépendante; en second lieu, elle sera affranchie de tout mal; en troisième lieu, elle jouira de toutes sortes de biens; enfin, elle en jouira pour toujours, et sans crainte de les perdre: *Erit illius civitatis, et una in omnibus, et inseparabilis in singulis voluntas libera, ab omni malo liberata, impleta omni bono, fruens indeficienter æternorum jucunditate gaudiorum.* Voilà sans doute tout ce qu'on peut souhaiter pour rendre la félicité complète. Mais est-il bien vrai que sur la terre, dans cette vallée de larmes, dans cette région si fertile en maux et

en douleurs , où règnent l'infortune et l'inconstance , dans cette vie qui n'est que tentation , que guerre continuelle , est-il vrai qu'on puisse rassembler tous ces avantages ? Oui , MM. , on le peut ; mais pour y réussir il n'y a qu'une seule voie à prendre , c'est de soumettre en tout sa volonté à la volonté de Dieu.

Je suppose donc qu'un Chrétien qui , s'étant affranchi de toutes les illusions du monde par ses réflexions , et par les lumières qu'il a reçues de Dieu , voit après ce premier pas que tout n'est que vanité , que rien ne peut remplir son cœur , que ce qu'il a souhaité avec le plus d'empressement est souvent la source des plus mortels chagrins ; voit qu'on a de la peine à distinguer ce qui nous est utile de ce qui nous est contraire , parce que le bien et le mal sont presque partout mêlés ensemble , et que ce qui hier était le plus avantageux , est aujourd'hui le pire ; voit enfin que ses désirs ne font que le tourmenter , que les soins qu'il prend pour réussir le consomment , et nuisent même quelquefois à ses desseins au lieu de les avancer , qu'après tout c'est une nécessité que la volonté de Dieu s'accomplisse , qu'il ne se fait rien que par ses ordres , et qu'il ne peut rien ordonner à notre égard qui ne tourne à notre avantage.

Après toutes ces vues , je suppose encore qu'il se jette entre les bras de Dieu comme à l'aveugle , qu'il se livre à lui , pour ainsi dire , sans condition et sans réserve , entièrement résolu de se fier à lui pour tout , et de ne plus rien désirer , de ne plus rien craindre , en un mot de ne plus rien vouloir que ce qu'il voudra , et de vouloir également tout ce qu'il voudra ; je dis que dès ce moment cette heureuse créature acquiert une liberté parfaite , qu'elle ne peut plus être gênée , ni contrainte , qu'il n'est point d'autorité , point de puissance sur la terre qui soit capable de lui faire violence , ou de lui donner un moment d'inquiétude.

Comment pourrez-vous m'obliger à faire ce que

je ne veux pas , disait un saint homme dont un ancien rapporte les sentimens ? *Nulla res cogere me magis potest quàm ipsum Deum* : Il faudrait pouvoir contraindre Dieu même , pour me mettre dans le cas de rien faire contre mon gré ; car tant que Dieu fera tout ce qu'il voudra , je ne puis manquer d'être parfaitement libre , puisque je ne veux que ce qu'il fait. Dieu veut-il que je sois infirme ? la maladie m'est plus agréable que la santé ; que je sois pauvre ? je ne voudrais pas être riche ; que je sois le rebut de tout le monde ? je consens que le monde me méprise , je fonde toute ma gloire sur ses mépris : faut-il que je vive ici , ou ailleurs , que je passe mes jours dans le repos , ou dans l'embarras des affaires , que je meure à la fleur ou sur le déclin de l'âge ? de tout cela je ne saurais dire ce que j'aime le mieux ; mais dès que Dieu aura fait son choix , et qu'il m'aura fait connaître de quel côté son cœur penche , le mien suivra ce penchant , et il y trouvera sa félicité : *Nulla res cogere me magis potest , quàm ipsum Deum*.

Je dis en second lieu que cet homme est à couvert de toutes sortes de maux : il ne peut recevoir d'atteinte , ni du mal qu'on appelle moral , c'est-à-dire du péché , ni du mal qu'on appelle naturel. Le péché n'est autre chose qu'une rébellion de notre volonté contre la volonté de Dieu : or comment peut-il y avoir de la rébellion où il y a une soumission parfaite ? Tous les autres maux ne sont des maux pour nous que par l'opposition qu'ils ont avec notre propre volonté ; car si nous voulons une chose , quelque mauvaise qu'elle soit dans l'estime des hommes , elle est bonne à notre égard. C'est dans ce sens qu'on peut prendre les paroles de saint Bernard , quand il dit qu'il n'y aurait point d'Enfer s'il n'y avait point de volonté propre : *Cesset voluntas propria , et Infernus non erit*. Pourquoi ? Parce que la grande peine des damnés consiste en ce qu'ils auront éternellement tout ce qu'ils ne voudront pas , qu'ils n'auront jamais rien

de ce qu'ils voudraient avoir. Donc, si je veux tout ce que Dieu veut, je serai infailliblement exempt de tous les maux, parce qu'il ne peut y avoir d'événemens dans la vie qui soient contraires à la volonté de Dieu, ni par conséquent à la mienne qui sera d'accord avec cette volonté divine. Mais n'est-ce point une chimère, qu'un homme sur qui les biens et les maux fassent une égale impression ? Non, ce n'est point une chimère : je connais des personnes qui sont également contentes dans la maladie et dans la santé, dans les richesses et dans l'indigence ; j'en connais même qui préfèrent l'indigence et la maladie aux richesses et à la santé : de plus, combien en trouve-t-on qui vont encore plus loin, qui se font un plaisir de la douleur, et qui sont plus jaloux de leur pauvreté, que les plus avarés ne le sont de leur trésor ?

C'est beaucoup de n'avoir rien à souffrir dans cette malheureuse vie ; ce n'est pas cependant assez pour une félicité entière, il faut encore n'avoir rien à désirer : c'est l'état de ceux qui veulent aveuglément tout ce que Dieu veut ; comme leurs desirs sont les mêmes que les desirs de Dieu, ils ne peuvent manquer de parvenir à tout, parce que Dieu n'a point de désir inutile ou inefficace. Mais de plus, il n'est rien de si vrai que ce que je vais dire : autant que nous avons de soumission pour la volonté de Dieu, autant Dieu a-t-il de condescendance pour nos volontés. Il semble que dès qu'on s'attache uniquement à lui obéir, il ne s'étudie plus lui-même qu'à nous satisfaire : non-seulement il exauce nos prières, mais il les prévient ; il va chercher jusqu'au fond du cœur ces mêmes desirs qu'on tâche d'étouffer pour lui plaire, et il les accomplit, il les comble, il les surpasse tous.

Enfin, le bonheur de celui dont la volonté est soumise à la volonté de Dieu, est un bonheur constant, inaltérable, éternel. Nulle crainte ne trouble sa félicité, parce que nul accident ne la peut détruire. Je me le représente comme un homme

assis sur un rocher au milieu de l'Océan ; il voit venir à lui les plus furieuses vagues sans en être effrayé , il prend plaisir à les considérer et à les compter à mesure qu'elles se viennent briser à ses pieds ; que la mer soit calme ou agitée , que le vent pousse les flots d'un côté , ou qu'il les repousse d'un autre , il est également immobile , parce que le lieu où il se trouve est ferme et inébranlable.

De là vient cette paix , ce calme , ce visage toujours serein , cette humeur toujours égale que nous remarquons dans les vrais serviteurs de Dieu. Quelle raison n'avez-vous pas , âmes saintes , d'être sans inquiétude ? vous avez trouvé dans la volonté du Seigneur une retraite inaccessible à tous les malheurs de la vie : *Altissimum posuisti refugium tuum ; non accedet ad te malum , et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo.* Vous vous êtes élevées bien haut au-dessus de la région des tempêtes : il n'est point de trait qui puisse aller jusques-là. Vous ne devez craindre ni les hommes , ni les démons. Quoi qu'on fasse , quoi qu'il arrive , vous serez toujours heureuses , ou bien Dieu lui-même cesserait de l'être : *Altissimum posuisti refugium tuum ; non accedet ad te malum , et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo.*

Il reste à voir comment nous pourrions atteindre à cette heureuse soumission. Une voie sûre pour nous y conduire , MM. , c'est l'exercice fréquent de cette vertu. Mais parce que les grandes occasions de la pratiquer sont assez rares , il est nécessaire de profiter des occasions qui paraissent moins importantes , de ces occasions qui sont presque journalières , et dont le bon usage nous aurait bientôt mis en état de soutenir les plus grands revers sans en être ébranlés. Il n'est personne à qui chaque jour il n'arrive cent choses contraires à ses désirs et à ses inclinations ; soit que notre imprudence ou notre inattention nous les attire , soit qu'elles nous viennent de l'inconsidération ou de la malignité d'autrui , soit enfin qu'elles soient un pur

effet du hasard et du concours imprévu de certaines causes nécessaires. Quoi qu'il en soit, toute notre vie est semée de ces sortes d'épines, qui naissent sans cesse sous nos pas, qui produisent dans notre cœur mille fruits amers, mille mouvemens involontaires de haine, d'envie, de crainte, d'impatience, mille petits chagrins passagers, mille inquiétudes légères, mille troubles, qui du moins pour un moment altèrent la paix de l'ame. Il échappe par exemple une parole qu'on ne voudrait pas avoir dite, on nous en dit une autre qui nous offense, un domestique vous sert mal ou avec trop de lenteur, un enfant vous incommode, un fâcheux vous arrête, un inconsideré vous heurte, un contre-temps traverse une partie de plaisir, votre ouvrage ne va pas comme vous le souhaiteriez, un petit meuble se rompt, un habit se tache ou se déchire. Je sais qu'il n'y a pas là de quoi exercer une vertu bien héroïque, mais je dis que ce serait assez pour l'acquérir infailliblement si nous le voulions, je dis que quiconque serait sur ses gardes pour offrir à Dieu toutes ces contrariétés, et pour les accepter comme étant ordonnées par sa Providence, je dis qu'outre que cet homme acquerrait par cette pratique un grand nombre de mérites, qu'outre qu'il se disposerait insensiblement à une union très-intime avec Dieu, il serait encore en peu de temps capable de soutenir les plus tristes et les plus funestes accidens de la vie.

A cet exercice assez facile, et néanmoins plus utile pour nous et plus agréable à Dieu que je ne puis vous le dire, on peut en ajouter encore une autre. Quoique les grandes disgrâces n'arrivent pas tous les jours, on peut s'offrir tous les jours à Dieu pour les essuyer quand il lui plaira. Si Dieu voulait vous ôter ou ce fils, ou ce mari; s'il permettait que vous perdissiez ce procès, ou cet argent que vous avez placé, vous auriez besoin d'une force d'esprit pour supporter des coups si rudes. Vous ne savez pas encore quelle sera sa volonté sur le

point ; prévenez ses ordres , et dès à présent soumettez-vous à tout ce qu'il a résolu de faire : renoncez souvent en sa présence à tous les désirs que vous pouvez avoir d'augmenter ou de conserver vos biens , votre santé , votre réputation , et protestez-lui que vous êtes prêt à lui sacrifier tout. Pensez tous les jours dès le matin à tout ce qui peut vous arriver de plus fâcheux durant le cours de la journée. Il se peut faire que dans ce jour on vous apportera la nouvelle d'un naufrage , d'une banqueroute , d'un incendie ; peut-être qu'avant la nuit vous recevrez quelque affront insigne , quelque sanglante confusion , peut-être que la mort vous ravira la personne du monde que vous aimez le plus ; vous ne savez pas si vous ne mourrez point vous-même subitement , et d'une manière tragique. Acceptez tous ces malheurs au cas qu'il plaise à Dieu de les permettre , contraignez votre volonté de consentir à ce sacrifice , et ne lui donnez point de relâche que vous ne la sentiez disposée à vouloir ou à ne vouloir pas tout ce que Dieu peut vouloir ou ne pas vouloir.

Enfin lorsque quelqu'une de ces disgrâces se fera en effet sentir , au lieu de perdre du temps à vous plaindre ou des hommes , ou de la fortune , allez-vous jeter promptement aux pieds de votre divin Maître , pour lui demander la grace de supporter avec constance cette infortune. Un homme qui a reçu une plaie mortelle , s'il est sage , ne court point après celui qui l'a blessé , il va d'abord au médecin qui le peut guérir. Mais quand dans de pareilles rencontres vous cherchiez l'auteur de vos maux , ce serait encore à Dieu qu'il faudrait aller , puisqu'il n'y a que lui qui puisse en être la cause.

Allez donc à Dieu , mais allez-y promptement , allez y sur l'heure , que ce soit le premier de tous vos soins ; allez lui rapporter , pour ainsi dire , le trait qu'il vous a lancé , le fléau dont il s'est servi pour vous éprouver : *Ad Deum tuum refer flagel-*

lum tuum. Baisez mille fois les mains de votre Maître crucifié, ces mains qui vous ont frappé, qui ont fait tout le mal qui vous afflige. Répétez-lui souvent ces paroles qu'il disait lui-même à son Père dans le fort de sa douleur : *Non mea, sed tua voluntas fiat* : Seigneur, que votre volonté se fasse, et non pas la mienne : je vous bénis mille fois, je vous rends grâces de ce que vos ordres s'accomplissent sur moi, et quand il serait en mon pouvoir d'y résister, je continuerais de m'y soumettre : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* J'accepte cette calamité, et en elle-même, et dans toutes ses circonstances ; je ne me plains ni du mal que je souffre, ni des personnes qui me le causent, ni ni de la manière dont il est venu jusqu'à moi, ni de la conjoncture du temps ou du lieu dans lequel il m'a surpris ; je suis assuré que vous l'avez voulu sous tous ces points de vue, et j'aimerais mieux mourir que de m'opposer en rien à votre sainte volonté : *Fiat voluntas tua.* Oui, mon Dieu, dans tout ce que vous voudrez de moi, aujourd'hui, et pour tous les temps, au Ciel et sur la terre, qu'elle se fasse, cette volonté ; mais qu'elle se fasse sur la terre comme elle s'accomplit dans le Ciel. Ainsi soit-il.



SERMON

SUR

LA CONFIANCE EN DIEU.

Fides tua te salvum fecit.

C'est votre confiance qui vous a guéri. (*Luc. 17.*)

Dieu s'est étroitement engagé à secourir ceux qui mettent en lui leur confiance ; et quand il ne s'y serait pas engagé lui-même , rien n'est plus propre à l'y engager que cette confiance.

JE ne sais, MM. , ce que je dois le plus admirer , ou la vertu infinie de cette confiance qui opère tant de miracles , ou l'invincible dureté des hommes en qui tant de miracles ne peuvent faire naître cette confiance. Ce second prodige me paraît d'autant plus digne d'admiration , qu'on ne peut l'attribuer , du moins universellement , à une certaine crainte naturelle qui porte les esprits timides à se défier de tout , et à croire que les plus fermes appuis sont fragiles. Nous sommes au contraire pour la plupart dans une disposition tout opposée , les plus faibles soutiens nous paraissent solides. Les sages du monde s'appuient sur leur prudence , comme si elle était infaillible ; les riches comptent sur leur or , les jeunes gens sur leur âge , les personnes robustes sur leur force , sur leur santé , comme sur des fondemens inébranlables ; on fait tant de fond sur la faveur , sur l'autorité , sur les amis , qu'on croit avec ce secours pouvoir se passer

de tout le reste , de Dieu même ; nous éprouvons tous les jours l'impuissance et l'infidélité des hommes ; sans que cette expérience puisse donner atteinte à la confiance que nous y avons ; nous continuons de retourner à ces roseaux qui ont plié , qui se sont brisés si souvent entre nos mains. D'où vient donc que la puissance de Dieu étant immense et sa fidélité si reconnue , nous n'osons presque espérer en lui ? d'où vient que , quoique la nature ait mis dans nos cœurs des principes de cette espérance , ainsi que le font connaître les impiés mêmes , lorsque dans les grands périls , dans les accidens inopinés , ils lèvent les mains au Ciel , ils appellent Dieu à leur secours ; d'où vient qu'avec cet instinct , ou plutôt cette semence de vertu , nous ne pouvons nous résoudre à nous confier entièrement au Créateur ? C'est là , MM. , un de ces traits de conduite déraisonnable au point qu'il est impossible d'en rendre aucune raison. Ce que l'on peut dire , c'est que nous n'avons jamais bien considéré les raisons que nous avons d'en agir tout autrement. Je vais vous les proposer , ces raisons , Chrétiens auditeurs , avec cette ferme espérance que le Saint-Esprit me donnera les lumières dont j'ai besoin pour le faire avec quelque succès , les lumières que je lui demande au nom de Marie :
Ave , Maria..

Il faut l'avouer , MM. , la Religion chrétienne exige de ceux qui en font profession les vertus les plus sublimes et les plus héroïques. Croire aveuglément ce qu'on ne peut concevoir , aimer de toutes ses forces ce qu'on n'a jamais vu , espérer fermement contre toute sorte d'espérance , c'est à quoi nous appelle le Christianisme , et ce que Dieu attend de chacun de nous. Il est le maître , Chrétiens auditeurs , et il est juste que tout plie sous les ordres d'une majesté si absolue. Mais n'avez-vous jamais fait réflexion qu'encore que d'une part il demande une soumission entièrement aveugle ,

il use d'ailleurs de tant de condescendance pour nous y porter, qu'il semble se défier de son autorité souveraine, et vouloir nous persuader plutôt que nous forcer de nous soumettre? Ainsi, quoique les mystères qu'il nous oblige de croire soient extrêmement obscurs, il en établit néanmoins la vérité par des preuves si fortes et si convaincantes, qu'on n'en peut douter sans s'obstiner à ne pas écouter la raison. Il montre une condescendance pareille pour nous engager à l'aimer; quoiqu'il veuille être aimé sans être vu, cependant il ne veut pas être aimé sans nous avoir convaincus qu'il est aimable: c'est ce qu'il fait par les divers portraits qu'il a tracés de ses perfections infinies, et par les marques effectives qu'il nous donne tous les jours de sa bonté. Il garde la même conduite à l'égard de l'espérance; il veut qu'elle soit ferme et inébranlable, lors même que tous ses appuis paraissent ruinés, lorsque nous ne voyons point de ressources: mais alors, quoiqu'il nous cache les voies par où le secours nous doit venir, il ne nous cache pas les motifs qui nous persuadent qu'il viendra infailliblement. De sorte que bien loin qu'il y ait des conjonctures où l'exercice de cette vertu soit impossible, il est impossible qu'on ne l'exerce pas dans toutes les rencontres, pour peu qu'on s'applique à considérer ces motifs. Je les rapporte tous à deux, qui feront les deux parties de ce discours. Le premier, c'est que Dieu s'est étroitement engagé à secourir ceux qui mettent en lui leur confiance: ce sera la première partie. Le second, c'est que quand il ne s'y serait pas engagé lui-même, cette confiance l'y engagerait infailliblement: ce sera la seconde partie.

PREMIER POINT.

LES hommes s'engagent en plusieurs manières, soit pour agir, soit pour donner; dans l'une et l'autre conjoncture ils engagent quelque chose, leur honneur en promettant, leur conscience en

promettant avec serment , leurs biens en donnant des gages réels de leur parole , enfin leur liberté et leur vie en livrant leurs propres personnes jusqu'à ce qu'ils se soient acquittés de leur promesse. Or , MM. , Dieu s'est engagé à nous assister dans tous nos besoins , à nous protéger dans tous nos périls , à nous accorder tout ce que nous voudrons attendre de sa bonté , et il s'y est engagé par toutes les espèces d'engagemens que je viens d'exposer. Il nous l'a promis , le Dieu du Ciel et de la terre ; le Tout-Puissant nous a donné sa parole , et il l'a donnée dans des termes si clairs et si forts , qu'on ne peut douter de l'effet de sa promesse , sans le soupçonner de la plus lâche infidélité , et de la fourberie la plus insigne. Je suis persuadé , Chrétiens auditeurs , que nous ne faisons pas assez de réflexion sur ce motif ; si nous en avons bien pénétré toute la force , flotterions-nous sans cesse entre l'espérance d'obtenir , et la crainte de ne pas obtenir ? Le Seigneur a dit que dans la nature divine il y a une Trinité de personnes qui ne détruit point l'unité d'essence : quoique cette vérité soit au-dessus de notre intelligence , nous la croyons aussi fermement que si nous la voyions de nos yeux , parce que nous sommes sûrs que Dieu ne peut tromper. Le même Dieu dit en termes encore plus clairs qu'il nous accordera tout ce que nous lui demanderons , que , sans attendre même qu'on le prie , il veille sur tous nos besoins pour y pourvoir : cet effet de sa Providence n'est pas plus incroyable que le mystère de la Trinité , et Dieu ne peut non plus tromper en ce point que dans tous les autres ; pourquoi donc refuserions-nous d'ajouter une croyance entière à ce dernier ? Il déclare en cent endroits de l'Écriture que quiconque espère en lui ne sera point confondu dans son espérance , qu'il n'est point de danger si grand , de nécessité si pressante dont il ne tire ceux qui auront recours à sa bonté : n'en est-ce pas assez pour nous inspirer une confiance parfaite , à moins que nous

n'ayons de notre Dieu l'idée la plus injuste et la plus indigne ? Abraham avait une épouse stérile , et de plus son âge déjà fort avancé lui avait ôté toute espérance d'avoir des enfans : cependant le Seigneur promit à ce Patriarche de peupler la terre de ses descendans ; il le crut sans peine , et bientôt après il fut confirmé dans sa croyance par la naissance d'Isaac : il reçut ordre ensuite d'égorger ce fils unique , il se dispose à obéir , et il ne cesse pas d'espérer une nombreuse postérité par ce même fils qu'il va sacrifier de sa propre main. Je ne sais , MM. , jusqu'à quel point vous admirez cette foi ; pour moi , quelque grande qu'elle me paraisse , je n'en suis pas extrêmement surpris. Quelle apparence d'une part qu'un enfant mort puisse être le père d'une nation entière ? mais d'autre part est-il plus vraisemblable que le Roi des vivans et des morts ait trompé son serviteur , ou qu'il doive trahir sa parole ? Il faudra donc ressusciter Isaac. Quand il le faudrait , quand il faudrait anéantir l'univers , et créer un nouveau monde , le Seigneur ne se démentira pas ; il peut tout faire , et il fera tout plutôt que de commettre une perfidie.

Voulez-vous voir une confiance vraiment digne d'admiration ? c'est la confiance de la femme Cananéenne. Le Fils de Dieu n'oublie rien , ce semble , pour la jeter dans le désespoir ; bien loin de lui faire quelque promesse , il lui donna des réponses qui semblaient marquer une volonté déterminée de la rebuter jusqu'au bout , il déclara que le pain des enfans ne devait pas être jeté aux chiens , il feignit de ne vouloir pas l'entendre , il fit taire les Apôtres qui voulurent parler pour elle : tout cela ne fut pas capable d'éteindre dans son cœur l'espérance qu'elle avait en la bonté de Jésus-Christ. Il en parut lui-même surpris , charmé ; oui , Jésus-Christ ne pouvant plus retenir son admiration , fut comme contraint de la faire éclater par ces paroles : *O femme , que votre foi est grande ! O mulier , magna est fides tua !* Sans doute

il y a lieu de s'étonner qu'une femme païenne ait pu soutenir ces dédains sans en être ébranlée : c'est là véritablement espérer contre l'espérance : *In spem contra spem*. Mais pour nous, y a-t-il lieu d'être surpris que nous attendions tout de Dieu, après les paroles qu'il nous a données, après qu'il nous a non-seulement permis, mais commandé d'aller à lui, après qu'il s'est plaint si souvent de ce que nous ne lui demandons rien, ou de ce que nous ne lui demandons pas assez ?

Lorsqu'un homme de probité nous promet de nous rendre quelque bon office, de nous accorder quelque grace, qu'il nous en donne sa parole, c'en est assez, nous sommes tranquilles, nous n'oserions lui demander de plus grandes suretés, et nous ne croyons pas même qu'elles soient nécessaires. Quoi donc ! me fierais-je moins à la promesse de mon Dieu ? et m'imaginerais-je être moins assuré sur sa parole que sur la parole d'un honnête homme du monde ? d'autant plus que la parole que Dieu nous a donnée n'est pas une parole simplement sortie de sa bouche, une parole qu'il pût désavouer quand même il serait sujet comme nous à changer de volonté ; c'est une promesse authentique, une promesse écrite dans le livre sur lequel il doit un jour nous juger, dans le livre même des Évangiles. S'il avait manqué à s'en acquitter avec une fidélité entière, comment au jour du jugement oserait-il produire ce saint livre pour condamner notre désobéissance, puisqu'il y trouverait en même temps la condamnation de son infidélité ? Quelle apparence que ce Dieu, qui exige avec tant de rigueur l'accomplissement des vœux et des promesses que nous lui faisons, quelque peine qu'on ait à les accomplir, quoiqu'on s'y soit engagé sans aucune connaissance de l'avenir, et sans avoir pu prévoir les difficultés qui devaient traverser l'exécution ; quelle apparence, MM., que ce même Dieu pût souffrir d'être convaincu d'avoir manqué de foi, d'avoir mal tenu sa

parole, lui à qui tout est si facile, lui qui ne peut avoir de refuser aujourd'hui aucune raison qu'il n'ait prévu dès le temps de sa promesse? Or il m'a donné de quoi le convaincre d'infidélité au cas qu'il me refusât rien de ce que je lui demanderai, rien de ce que j'attendrai de sa libéralité sans que même je le demande. J'ai une cédula de sa main, dit saint Jean Chrysostôme, qui me répond de tout ce qu'il m'a promis, et qui rend ma confiance inébranlable.

Après ces sûretés toute autre précaution est inutile; néanmoins comme le serment est parmi les hommes le plus inviolable de tous les engagements, le Seigneur a daigné l'ajouter à sa parole, afin de nous faire voir, dit saint Paul, avec plus de certitude la fermeté immuable de ses promesses, de nous faire voir qu'étant appuyées sur sa parole et sur ses sermens, c'est en lui une impossibilité de nous tromper, ce serait en nous un crime de chanceler dans notre foi. Quel bonheur pour nous, dit Tertullien à ce sujet, que Dieu veuille jurer pour affermir notre espérance! Pourrait-il mieux nous faire entendre combien est sincère le désir qu'il a de nous donner ce qu'il nous a promis? *O nos beatos, quorum causâ Deus jurat! ô miserimos sine Deo juranti credimus!* Malheureux homme, rien ne sera-t-il capable de te donner de la confiance? je t'engage ma parole, dit le Seigneur, souviens-toi que c'est la parole d'un Dieu, je t'engage ma parole, que je prendrai soin de toi, et que je pourvoirai à toutes tes nécessités; qu'il te suffise que je suis ton père, et que je n'ignore pas tes besoins; demande-moi tout ce que tu voudras, je n'excepte rien, je suis prêt à te l'accorder. C'est beaucoup promettre, mais encore une fois, c'est Dieu qui s'engage. N'est-ce pas encore assez? je te jure par moi-même qui suis la vie et la vérité éternelle, par moi qui hais le mensonge, et qui punis le parjure de peines éternelles, par moi qui ne puis non plus mentir ni tromper personne que cesser d'être

ce que je suis, je te jure que je te servirai de bouclier contre tous tes ennemis, de médecin dans toutes tes infirmités, de guide dans toutes tes voies, de conseil dans tous tes doutes, d'asile dans tous tes périls, de ressource infailible dans les dernières extrémités, et lorsque tu seras abandonné de toutes les créatures.

Je ne pense pas, MM., que notre peu de foi puisse résister à de telles assurances; après cela si Dieu pouvait nous rien refuser, il pourrait se renoncer soi-même, et se rendre coupable d'un horrible parjure. Mais qu'est-il nécessaire de produire tant de raisons pour combattre notre défiance? Que craignons-nous, Chrétiens auditeurs, n'avons-nous pas des gages réels et effectifs de la parole du Seigneur? On voit tous les jours des hommes qui retirent les paroles qu'ils ont données, on en trouve qui désavouent leur écriture, il en est qui osent même violer les sermens les plus solennels; mais il n'en est aucun dont on puisse craindre l'inconstance ou la perfidie, quand on a des gages entre les mains, ou que la personne s'est donnée elle-même pour ôtage de sa parole. J'ai souvent admiré dans les saints livres la prière que Moïse fait à Dieu pour l'obliger de pardonner à son peuple. Pour obtenir cette grâce, il fait un long détail de toutes les faveurs que le Seigneur a déjà répandues sur cette ingrate nation, il le fait ressouvenir des plaies de l'Égypte, du passage de la mer rouge, et de tous les prodiges qui accompagnèrent ou qui suivirent cette mémorable journée. Ce moyen semble d'abord peu propre pour son dessein; car enfin quelle voie, pour adoucir un maître offensé, que de lui représenter ce qu'il a fait pour le serviteur dont l'ingratitude l'aigrit? plus ses bienfaits sont insignes, plus le crime est énorme, et par conséquent le soin qu'on prend de lui exagérer la grandeur et le nombre de ses graces paraît bien plus capable d'irriter que d'éteindre son ressentiment. Cependant tout le contraire

arriva, Dieu fut désarmé par le souvenir des biens immenses qu'il avait faits à son peuple, à la vue de ses bienfaits il ne put refuser le pardon qu'on lui demandait. D'où vient cela, Chrétiens auditeurs ? C'est que les graces que nous recevons de Dieu sont comme autant de gages des graces que nous pouvons demander et espérer dans la suite : quoique nous l'ayons outragé, il ne peut se résoudre à nous perdre, parce qu'il perdrait en même temps tous ses bienfaits. D'ailleurs la bienséance ne lui permet pas de rien refuser à des créatures à qui il a déjà témoigné son amour par les plus grandes libéralités ; on pourrait remarquer dans ce refus quelque inconstance, surtout si ce qu'on demande est ou beaucoup moindre que ce qu'il a donné de plein gré, ou nécessaire pour consommer les premiers dons.

Selon ce principe, MM., je vous prie de vous rappeler vous-mêmes à loisir les bienfaits que vous avez reçus de Dieu, et de considérer si après de si grandes largesses, il est rien que vous ne deviez attendre de sa bonté. En premier lieu, la plupart de ce que vous souhaitez est comme une suite et un accessoire de ce qu'il vous a déjà donné gratuitement, et par conséquent il est tellement engagé à vous l'accorder, qu'on peut dire qu'en le faisant il s'acquittera d'une dette plutôt qu'il n'exercera sa magnificence : ainsi en vous donnant la vie, il s'est comme obligé à pourvoir à votre subsistance ; en multipliant vos enfans, il s'est chargé du soin de les nourrir, et de leur procurer des établissemens convenables. Il vous a créés pour le Ciel ; il vous doit en quelque sorte tous les moyens qui sont nécessaires pour y parvenir, des secours pour observer ses commandemens, des forces pour résister aux tentations, des lumières pour connaître sa volonté, du courage pour l'exécuter, de la constance enfin dans tous les maux de la vie, et la persévérance dans la pratique des vertus chrétiennes. En second lieu, tout ce que vous pouvez

désirer est infiniment au-dessous de ce que vous avez déjà reçu ; de sorte que c'est lui faire injure que de penser que son amour , qui l'a porté à étendre sur vous sa main bienfaisante , puisse l'engager à la resserrer , et à laisser imparfait l'ouvrage qu'il a commencé.

Quoi ! Chrétiens auditeurs , ce Dieu qui a créé pour vous le Ciel et la terre n'aura pas soin de vous pourvoir d'une cabane dans quelque lieu du monde ? il vous a tirés du néant , et il ne vous tirera pas de l'indigence ? il a rempli l'univers de tant d'ouvrages merveilleux pour le plaisir de vos yeux et de tous vos autres sens , et vous craignez qu'il ne vous laisse manquer du nécessaire ? il pare si magnifiquement la terre qui vous sert de marche-pied , et il ne couvrira pas du moins votre nudité ? Mais à quoi m'arrêté-je ? *Factus est mihi Dominus in refugium , et Deus meus in adjutorium spei meæ* : Mon Dieu est devenu l'appui de ma confiance , il a bien voulu m'engager , pour ainsi dire , sa propre personne , afin qu'il n'y eût rien de si grand , rien de si précieux , rien de si extraordinaire que je n'attendisse de lui avec une certitude entière. En effet , comme le gage est une sûreté qui ne laisse point de lieu à l'inquiétude , comme on croit déjà avoir ce qui est promis sous une si sûre caution , non-seulement j'espère , mais je crois déjà posséder tout dans un dépôt si riche. *Qui proprio Filio suo non pepercit , sed pro nobis omnibus tradidit illum , quomodo ,* dit l'Apôtre saint Paul , *non etiam cum illo omnia donavit ?* Je ne dis pas que vous devez tout espérer de celui qui vous a donné son propre Fils , je dis qu'il vous a déjà tout donné avec lui , puisque après cet engagement vous ne devez pas plus vous défier de sa libéralité , que si vous étiez déjà en possession de tout ce que vous en pouvez attendre.

Mais de quelle manière s'est-il donné lui-même à nous , ce Fils immortel ? Il nous a donné son sang , ses mérites , ses douleurs , sa vie , le prix

de sa mort, et après sa mort encore un festin de son sang et de sa chair jusqu'à la consommation des siècles. Mais en vain Dieu vous fait-il entendre qu'il est votre père, que c'est lui qui vous a créés, que vous ne lui êtes pas moins chers que les oiseaux qu'il nourrit dans la plus stérile saison, qu'il a compté jusqu'au nombre de vos cheveux, qu'on ne peut vous en arracher un seul qu'il ne le sache, tout cela n'est pas capable de vous raffermir? Il nous promet qu'il fera des miracles plutôt que de tromper notre espérance : Oui, nous dit-il, les montagnes changeront de place à votre parole, le poison le plus mortel n'aura nulle force pour vous nuire, les serpens seront sans venin et les lions sans férocité, vous n'aurez qu'à toucher les malades pour les guérir, vous serez redoutables à tous les démons, toute la nature vous obéira; j'en réponds, je le jure; j'ai fait tout cela pour cent autres, pour vous-mêmes plus que tout cela. Des promesses si magnifiques, des sermens si solennels faits et pour nous et pour les autres, tout cela ne peut nous rassurer contre le moindre péril, ne peut nous porter à nous mettre entre les mains du Seigneur, nous aider à espérer en lui, ne peut nous faire comprendre qu'il ne lui est plus libre de nous rien refuser, en un mot qu'il n'a rien oublié pour rendre notre confiance inébranlable? *Factus est mihi Dominus in refugium, et Deus meus in adjutorium spei meæ.* Quelle devrait donc être cette confiance qui se trouve appuyée par des engagement si forts? quel calme, quelle tranquillité ne devraient pas produire dans nos ames des espérances si bien fondées? comment se peut-il faire que nous hésitions encore dans nos demandes, et qu'il y ait des accidens qui nous effraient? Cependant il n'est que trop vrai que les soucis, la défiance et la crainte règnent presque universellement dans tous les cœurs.

L'un craint pour sa santé, l'autre pour sa réputation, l'autre pour son bien, un autre pour sa

vie ou pour la vie de ses amis. Celui-ci songe à placer son argent, celui-là à établir un enfant, presque tous s'occupent à ramasser de quoi subsister dans la vieillesse; et tout cela avec beaucoup de chagrin, avec une extrême inquiétude. Cette mère tremble sans cesse pour son fils unique, et croit qu'à chaque moment on va lui annoncer que quelque disgrâce lui est arrivée. Le moindre vent trouble ce pilote, le moindre nuage alarme ce laboureur. Mais ce qui est plus étrange encore, et plus outrageant pour Dieu, c'est qu'au même temps qu'on méprise ainsi le secours qu'il offre, on s'adresse à des créatures mortelles et impuissantes, on a recours à des hommes lâches, intéressés, inconstans, qui n'ont jamais rien fait pour nous; qui souvent nous ont traversés, nous ont trompés en mille rencontres; en un mot à des hommes de qui nous avons autant de sujets de nous défier, que nous avons de raisons d'appuyer uniquement notre espérance sur la protection de notre divin Maître.

Voilà, Chrétiens auditeurs, ce qui pousse à bout la patience du Seigneur; voilà ce qui l'oblige, non-seulement à ne pas nous aider dans nos desseins, mais encore à s'y opposer de tout son pouvoir; c'est pour se venger de ce mépris si injuste qu'il nous ôte ces appuis humains, qu'il arrache ces haies par lesquelles nous nous croyions si bien défendus, qu'il coupe ces arbres à l'ombre desquels nous pensions dormir en sûreté, en un mot qu'il tourne tout contre nous, même notre prudence charnelle, et nous réduit au point de craindre jusqu'aux ressources où nous avons le plus de confiance, selon cette parole du Prophète : *Destruixisti omnes spes ejus, posuisti firmamentum ejus formidinem.* Passons à la seconde partie.

SECOND POINT.

QUAND Dieu ne se serait pas engagé à secourir ceux qui ont mis en lui leur confiance, je dis, MM.,

que cette confiance l'y engagerait assez par elle-même. J'en donnerai deux raisons, que je me contenterai de toucher en peu de mots. La première, c'est qu'on ne peut faire plus d'honneur à Dieu, qu'en attendant tout de lui. La seconde, c'est que Dieu ne peut, sans se déshonorer, nous tromper dans cette attente.

La première de ces propositions est si clairement exprimée dans l'Écriture par la bouche du Prophète, qu'on ne peut pas en douter : *Invoca me in die tribulationis*, dit le Seigneur, *erua me, et honorificabis me*. Appelez-moi à votre secours aux jours de votre affliction, je vous délivrerai, et vous me ferez honneur. Mais quel honneur, Chrétiens auditeurs ? L'honneur le plus grand que Dieu puisse recevoir d'une créature, l'honneur le plus digne de lui, c'est un honneur qui publie toutes ses perfections, et qui les montre dans leur plus grand jour. Car enfin on ne se peut confier en Dieu, qu'on ne le croie vrai dans ses paroles, éclairé sur nos besoins, tendre et compatissant pour nous secourir, puissant pour exécuter en notre faveur ce qui surpasse les forces des créatures, sage pour le faire par des voies douces et faciles, par des voies inconnues à toute la prudence humaine, fidèle pour nous aider promptement, constamment et sans jamais se lasser, magnifique pour nous accorder tout ce que nous lui demandons, enfin assez miséricordieux pour que nos crimes ne l'empêchent pas de nous faire du bien. Je sais que tout Chrétien doit avoir ces sentimens, mais qu'il s'en faut que tous les aient également gravés dans le cœur ! Un homme plein de confiance croit tous ces points de manière que sa foi se manifeste dans sa conduite ; il est si persuadé, qu'il hasarde tout, ou plutôt qu'il s'appuie uniquement et entièrement sur son Dieu, sans croire rien hasarder.

Dans une prière il est bien facile de donner au Seigneur la qualité de père, et de le louer de sa

libéralité et de sa toute-puissance ; on le fait souvent sans attention, sans savoir ce que l'on fait. Mais consentir de dépendre en tout de sa Providence paternelle, attendre sans inquiétude, et dans les plus pressantes occasions, le secours qu'il nous a promis, faire plus de fond sur sa parole que sur tous les moyens humains, se remettre sur lui de tous nos soins, s'endormir pour ainsi dire entre ses bras au fort des plus violentes tempêtes, c'est ce qu'on peut appeler une vraie foi, c'est là croire effectivement qu'il y a un Dieu, c'est avoir de lui une idée conforme à sa grandeur infinie. C'est pour cela que, comme dans l'ancien Testament il s'est glorifié d'être le Dieu d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob, parce qu'il n'avait point eu d'adorateurs si fidèles, ni si soumis, il a depuis également été appelé par saint Paul le Dieu de l'espérance, *Deus spei*, pour nous faire entendre que de toutes les vertus il n'en est aucune qui l'honore davantage, et qui le traite plus véritablement en Dieu.

Mais quand notre confiance ferait moins d'honneur à Dieu, il est constant qu'il se déshonorerait étrangement lui-même, s'il ne répondait par ses bienfaits aux sentimens que cette vertu nous aurait inspirés de sa libéralité. Il serait donc vrai que la confiance d'une créature aurait surpassé la générosité du Tout-Puissant, et qu'un homme aurait trouvé la bonté divine moins libérale en effet qu'il ne l'aurait conçu dans son idée. Jugez-en vous-mêmes, quelle tache imprimée au nom du Très-Haut ! quelle apparence qu'il la souffre ? Aussi est-ce sur ce fondement que les Pères ont enseigné que notre espérance est la mesure des grâces que nous recevons de Dieu. Saint Thomas dit qu'elle est en nous le principe de l'impétration, comme la charité est la source du mérite : de sorte que comme nous méritons à proportion de l'amour qui nous fait agir, nous obtenons également à proportion de la confiance qui nous porte à demander. C'est encore pour cette raison que saint Grégoire

de Nazianze prétend que dès qu'on a prié, Dieu se croit engagé par reconnaissance à donner ce qu'on lui demande ; ce n'est plus une grace qu'il accorde, c'est un bienfait qu'il reconnaît : *Cum à Deo beneficium petitur, beneficio affici se putat.* Comment donc, Chrétiens auditeurs, Dieu pourrait-il laisser tomber en confusion un homme qui l'honore si parfaitement ? comment refuserait-il de nous protéger, s'il est vrai que nous ne pouvons le glorifier davantage qu'en lui demandant sa protection ?

C'est un mouvement si naturel et si raisonnable en même temps, que le penchant qui nous engage à aimer et à secourir ceux qui ont recours à nous, qu'on regarderait comme indigne de porter le nom d'homme quiconque en userait autrement. Nous lisons dans l'histoire grecque qu'un Sénateur de l'Aréopage ayant repoussé avec quelque violence un oiseau qui s'était jeté dans son sein, pour se sauver d'un vautour qui le poursuivait, l'action du Sénateur parut si lâche à tous ses collègues, qu'ils le chassèrent de leur corps comme s'il l'avait déshonoré par cette dureté. Qu'auraient fait ces juges, si au lieu de ce vil animal il se fût agi de donner un asile à un enfant, à un homme ? Mais que serait-ce si le Seigneur en usait ainsi à notre égard, à l'égard de ses propres enfans, lorsque pleins de confiance ils vont à lui comme à la source de toute bonté ? Que ses dédains, que ses mépris seraient indignes de sa grandeur, et de sa miséricorde infinie ! Non, MM., ne craignez point qu'il vous rejette ; quelque péril qui vous menace, quelque ennemi qui vous persécute, quelque douleur qui vous presse, dans quelque faiblesse que vous vous trouviez, appuyez-vous sur votre Dieu, jetez-vous hardiment entre ses bras, il ne se retirera point pour vous laisser tomber : *Projice te in eum, non se subtrahet, ut cadas.*

Pour moi, mon Dieu, je suis si persuadé que vous veillez sur ceux qui espèrent en vous, je suis

si persuadé qu'on ne peut manquer de rien quand on attend tout de vous, que j'ai résolu de vivre à l'avenir sans aucun souci, et de me décharger sur vous de toutes mes inquiétudes : *In pace in idipsum dormiam et requiescam, quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me.* Les hommes peuvent me dépouiller et des biens et de l'honneur, les maladies peuvent m'ôter les forces et les moyens de vous servir? je puis même perdre votre grace par le péché; mais jamais je ne perdrai mon espérance, je la conserverai jusqu'au dernier moment de ma vie, et tous les démons de l'Enfer feront à ce moment de vains efforts pour me l'arracher : *In pace in idipsum dormiam et requiescam.* Que les uns attendent leur bonheur ou de leurs richesses, ou de leurs talens; que les autres s'appuient ou sur l'innocence de leur vie, ou sur la rigueur de leur pénitence, ou sur le nombre de leurs aumônes, ou sur la ferveur de leurs prières : *tu, Domine, singulariter in spe constituisti me;* pour moi, Seigneur, toute ma confiance, c'est ma confiance même : cette confiance ne trompa jamais personne : *Nullus, nullus speravit in Domino, et confusus est.* Je suis donc assuré que je serai éternellement heureux, parce que j'espère fermement de l'être, et que c'est de vous, ô mon Dieu, que je l'espère : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* Je connais, hélas ! et il n'est que trop vrai, je connais que je suis fragile et changeant. Je sais ce que peuvent les tentations contre les vertus les mieux afferemies; j'ai vu tomber les astres du Ciel, et les colonnes du firmament : mais toutes ces chutes ne peuvent m'effrayer; tant que j'espérerai, je me crois à couvert de tous les malheurs; et je suis sûr d'espérer toujours, parce que j'espère encore de votre libéralité cette invariable espérance. Enfin je suis intimement convaincu que je ne puis trop espérer en vous, et que ce que j'obtiendrai de vous sera toujours au-dessus de ce que j'aurai espéré; ainsi j'espère que vous

m'arrêterez sur les penchans les plus rapides, que vous me soutiendrez contre les plus furieux assauts, et que vous ferez triompher ma faiblesse de mes plus redoutables ennemis ; j'espère que vous m'aimerez toujours, et qu'à mon tour je vous aimerai sans relâche ; et pour porter tout d'un coup mon espérance aussi loin qu'elle peut aller, je vous espère vous-même de vous-même, ô mon Créateur, et pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.



SERMON

SUR

LA PRIÈRE.

O mulier ! magna est fides tua : fiat tibi sicut vis.

O femme , que votre foi est grande ! que ce que vous demandez se fasse comme vous le désirez. (*Matth. 15.*)

Nous obtenons peu par nos prières , parce que nous demandons trop peu , parce que le peu que nous demandons , nous ne le demandons pas assez.

JAMAIS peut-être il n'a été donné au monde un exemple de foi , d'humilité , de constance dans la Prière , tel que nous le fournit notre Evangile. Une femme Cananéenne dont la fille était possédée du démon , une femme qui n'était point du peuple de Dieu , qui n'avait jamais lu les livres saints , ni entendu expliquer les prophéties , conçoit une si haute idée du pouvoir et de la bonté du Sauveur , qu'elle ose espérer qu'il fera un miracle en sa faveur ; et le Sauveur lui-même s'efforce en vain de détruire en elle cette espérance. Il méprise d'abord la prière de cette païenne , jusqu'à ne pas daigner lui faire une seule réponse : il rebute même les Apôtres qu'elle avait contraints par ses importunités de se rendre ses intercesseurs ; il leur déclare que son Père ne l'a envoyé que pour les enfans d'Israël : c'est comme s'il disait , qu'il ne peut rien à l'égard de cette femme : il lui fait entendre à elle-même que lui faire quelque grace , ce serait

jeter aux chiens le pain des enfans , et qu'exaucer sa prière , ce serait faire une action indigne de lui , indigne de tout homme raisonnable : *Non est bonum sumere panem filiorum , et mittere canibus.* C'en est assez , ce semble , pour désespérer cette femme affligée , et pour l'obliger à se retirer couverte de confusion : elle continue néanmoins encore de solliciter ; elle trouve un nouveau sujet de confiance dans ce refus même , qui paraît si précis et si outrageant. Seigneur , il est vrai , dit-elle , que le pain des enfans n'est pas pour les chiens ; mais il ne laisse pas d'en tomber quelque miette sous la table du maître , qu'on permet à ces animaux de recueillir : *Etiam , Domine , nam et catelli comedunt de micis quæ cadunt de mensa dominorum suorum.* O femme ! s'écrie alors le Fils de Dieu , votre foi est grande : allez , on ne saurait rien vous refuser ; oui votre fille sera guérie. Et dès ce moment le malin esprit a cessé de la tourmenter : *O mulier ! magna est fides tua : fiat tibi sicut vis. Et sanata est filia ejus ex illa hora.*

MM. , je ne saurais vous exprimer la peine que je sens de ne pouvoir rendre sensible par mes paroles tout ce que je conçois au récit de cet événement. O Prière , puissante et divine Prière ! inépuisable trésor qui renfermes tous les trésors et du Ciel et de la terre ! admirable ressort accordé à la faiblesse des hommes pour opérer toutes les merveilles dont le Créateur lui-même est capable ! que ne puis-je faire sentir à mes auditeurs ce que je pense de ton pouvoir ! ou du moins que ne puis-je leur apprendre à faire ce que je vois qu'il faudrait faire pour l'employer efficacement ! Je vais tâcher de vous l'enseigner , après que nous aurons imploré le secours d'en haut par l'entremise de Marie : *Ave , Maria.*

Il est étrange que Jésus-Christ s'étant si souvent , si solennellement engagé à exaucer tous nos vœux , la plupart des Chrétiens se plaignent tous

les jours de n'être pas écoutés. Car enfin on ne peut pas rejeter la stérilité de nos prières sur la nature des biens que nous demandons, puisqu'il n'a rien excepté dans ses promesses : *Omnia quæcunque orantes petitis, credite quia accipietis*. On ne doit pas non plus l'attribuer, cette stérilité, à l'indignité des personnes qui demandent, puisqu'il a promis sans exception à toutes sortes de personnes ; *Omnis qui petit, accipit*. D'où peut donc venir que tant de prières sont rejetées ? Ne serait-ce point peut-être que comme la plupart des hommes sont également insatiables et impatiens dans leurs désirs, ils font des demandes ou si excessives, ou si pressantes, qu'ils lassent, qu'ils rebutent le Seigneur, ou par leur indiscretion, ou par leur importunité ? Non, MM., non ; je crois que l'unique raison pour laquelle nous obtenons si peu de Dieu, c'est que nous ne lui demandons pas assez, c'est que nous sommes trop bornés dans nos désirs, et trop languissans dans nos prières : nous ne sommes ni assez hardis, ni assez pressans ; et c'est pour cela même que nous ne recevons rien. Je vais vous faire voir, Chrétiens auditeurs, que c'est là en effet ce qui tarit à notre égard les sources de la libéralité divine. Nous obtenons peu, parce que nous demandons trop peu : ce sera le premier point. Nous obtenons peu, parce que le peu que nous demandons, nous ne le demandons pas assez : ce sera le second point.

PREMIER POINT.

JE ne m'étonne pas que Dieu ait tant d'égard aux prières des hommes, lorsqu'ils les font comme ils doivent. Pour les rejeter, il faudrait qu'il eût ou moins de bonté, ou moins de puissance que ne le croient ceux qui prient. Vu que nous ne nous adressons à lui dans nos besoins, que parce que nous sommes persuadés que son pouvoir n'a point de bornes, et que sa libéralité est également infinie ; il faut nécessairement, ou que nous nous trompions

dans la haute idée que nous nous formons de ses perfections divines, ou qu'en effet il nous donne ce que nous lui demandons. Voilà, MM., la véritable source de l'efficacité de la Prière, voilà pourquoi elle impose à Dieu une espèce de nécessité de ne nous rien refuser. Prier le Seigneur, c'est faire une action de religion qui l'honore autant qu'il peut être honoré par une créature, c'est reconnaître la grandeur et la bonté de son être de la manière la plus avantageuse, la plus authentique que nous le puissions faire. Aussi la Prière est-elle comparée au sacrifice, et saint Clément d'Alexandrie dit que de tous les sacrifices elle est le plus excellent et le plus saint : *Deum precibus honoramus, et hoc est optimum et sanctissimum sacrificium.*

Mais dans ce principe qui établit si fortement, et qui rend même nécessaire l'efficacité de la Prière, comment peut-on trouver la cause de l'inutilité des vœux que nous faisons? Il est facile de le comprendre : c'est que nos prières, ou n'ayant pour objet que des avantages humains et temporels, ou en y joignant les biens éternels sans garder l'ordre prescrit, déshonorent Dieu loin de lui faire honneur. Expliquons ces deux preuves.

Nos prières en elles-mêmes sont des sacrifices, il est vrai, mais semblables aux sacrifices de Caïn, qui n'offrait au Seigneur que le rebut de ses troupeaux, et que les fruits de la terre les plus vils : comme ces offrandes outrageaient Dieu, parce qu'elles ne répondaient pas à l'excellence de sa nature, de même a-t-il sujet de s'offenser de nos demandes, qui donnent une idée si basse de sa libéralité. Les grands se font tort lorsqu'ils font des présents indignes du rang qu'ils tiennent ; et c'est manquer au respect qui leur est dû, que de leur demander ce qu'ils ne peuvent donner avec bienséance. C'est pour cela que saint Jean de Damas dit que prier, c'est demander à Dieu des grâces convenables à sa grandeur : *Oratio est petitio decentium à Deo.* Toute autre prière ne mérite pas

même le nom de prière , et par conséquent elle est indigne d'être exaucée.

Et ne dites pas que vous ne croyez point demander peu au Seigneur quand vous lui demandez de grandes richesses , une santé robuste , beaucoup de gloire , le gain d'un procès où il s'agit de tout votre bien , le succès d'une affaire d'où dépend votre fortune ; car vous ne pouvez ignorer quel rang tiennent tous ces biens dans l'estime de Jésus-Christ , vous savez le mépris qu'il en a toujours eu , le soin qu'il a pris de les décrier. Est-ce lui témoigner qu'on est fort persuadé de son penchant à faire du bien , ou plutôt n'est-ce pas l'outrager de n'avoir recours à sa libéralité que pour des choses qui ne lui coûtent rien , des choses dont il ne fait aucun cas , et qu'il donne indifféremment à tout le monde , qu'il verse à pleines mains sur ses plus grands ennemis , sans attendre même qu'ils les demandent ?

Les avarés , qui ont tant de peine à donner , n'admettront pas volontiers cette doctrine. Si nous avons une vraie idée de notre Dieu , si nous pouvions découvrir l'étendue et les généreux sentimens de son cœur divin , si nous savions jusqu'à quel point il désire naturellement de répandre ses largesses , et combien l'amour , qui est prodigue de sa nature , donne encore de pente à cette inclination , nous serions bientôt convaincus qu'il ne peut regarder que comme des insultes ces prières qui n'ont pour objet que des riens.

Elles l'offensent d'autant plus , ces prières , qu'avec des frais immenses , et au prix de son propre sang il nous a préparé des biens infinis que nous ne regardons qu'avec dédain. En vain il nous les montre , ces biens , en vain il les étale à nos yeux pour réveiller nos désirs ; nous demeurons dans notre assoupissement à la vue de ces trésors de grâces et de dons surnaturels , à peine ils attireront un de nos regards ; nous témoignons au contraire l'empressement le plus vif pour des biens

fragiles, pour une vile argile, pour une vaine fumée, comme si nous voulions faire entendre au Seigneur que ce limon, que cette fumée l'emportent sur les richesses de sa grace. MM. , après avoir ordonné un repas splendide, après vous être épuisés pour ramasser de tous côtés les viandes les plus exquises, après avoir employé pour les apprêter tout ce que l'art fournit de ressource, après les avoir fait servir avec le plus de propreté et de magnificence qu'il est possible, quel serait votre dépit, si la personne pour qui se ferait cette fête ne daignait pas toucher à ce festin, demandait au contraire les mets les plus grossiers, pour s'en repaître avec délices à la vue de vos bisques et de vos ragoûts? Si de plus la personne qui vous ferait cet affront signalé était d'une condition inférieure à la vôtre, seriez-vous encore assez complaisans pour lui faire donner de quoi satisfaire ses ridicules appétits? ou plutôt pourriez-vous vous empêcher de la chasser de votre table comme indigne de l'honneur que vous lui auriez voulu faire? Hé quoi! ne faisons-nous pas à Dieu le même affront, lorsque méprisant les précieuses richesses qu'il nous a destinées, qu'il nous offre, qu'il nous presse de recevoir, nous nous attachons à lui demander des prospérités temporelles? N'est-ce pas avec justice qu'il nous refuse ce que nous préférons si injustement à des biens qu'il a si chèrement achetés, et qu'il estime infiniment plus?

Que veut dire, repliquera peut-être quelqu'un, ce tout que nous promet l'Évangile, *omnia*, ce tout dont on relève si fort le prix? ce tout exclut-il rien? *Omnia quæcunque petitis, credite quia accipietis*: Soyez surs que quoi qu'il vous plaise demander, vous le recevrez infailliblement. Ce mot, Chrétiens auditeurs, m'est plus favorable qu'il ne paraît d'abord. Jésus-Christ nous promet tout sans rien excepter, pour nous donner la liberté de demander les plus grandes choses, pour nous engager à ne donner aucune borne à nos désirs.

Il a beaucoup promis , afin que l'on demandât beaucoup ; il a tout promis , par la crainte qu'on ne se contentât de trop peu. Le sens le plus ordinaire , le plus naturel , de ces paroles : On vous accordera tout ce que vous demanderez , ce sens n'est pas qu'on vous donnera jusqu'aux choses les plus viles , mais qu'on ne vous refusera pas les plus précieuses. Un grand monarque , qui dans une occasion , pour donner des marques de sa magnificence royale , se serait engagé à un de ses sujets de ne lui rien refuser , ce prince ne croirait pas manquer à sa parole en rebutant ce sujet , si après une telle promesse il ne lui demandait que quelques haillons , que quelques pièces de la plus basse monnaie. Ainsi dans la promesse que le Seigneur nous a faite de tout accorder à nos prières , on voit sensiblement qu'il a prétendu faire éclater sa libéralité : de sorte que nos prières s'éloignant de cette fin , lorsqu'elles sollicitent des avantages frivoles , il n'est plus engagé à les exaucer. Il fallait donc s'expliquer plus clairement : mais qui aurait jamais cru que cette explication fût nécessaire ?

A cette réponse j'en ajoute une autre également sans réplique , et propre en même temps à servir de seconde preuve de la vérité que j'ai avancée , en disant que nous n'obtenons rien , parce que nous ne demandons pas assez. Je veux que Jésus-Christ nous ait promis de la part de son Père de nous tout accorder , et même les plus petites choses ; du moins ne peut-on nier qu'il ne nous ait prescrit un ordre à observer dans tout ce que nous lui demandons : sans l'observation de cette règle , en vain espérons-nous de rien obtenir. Il nous a dit dans saint Matthieu : Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice , et tout le reste vous sera donné ensuite comme par surcroît : *Quærite primùm regnum Dei , et hæc omnia adjicientur vobis*. On ne vous défend pas de souhaiter des richesses , et tout ce qui est nécessaire à l'entretien , et même à la douceur de la vie ; mais il faut

souhaiter ces biens dans leur rang : et si vous voulez qu'à cet égard vos désirs soient infailliblement accomplis, demandez d'abord les plus grandes choses, afin qu'en vous les accordant, j'y ajoute encore les plus petites.

Voilà justement ce qui arriva à Salomon. Le Seigneur lui ayant donné la liberté de demander tout ce qu'il voudrait, il le supplia de lui accorder la sagesse, dont il avait besoin pour s'acquitter saintement des devoirs de la royauté. Il ne fit aucune mention ni des trésors, ni de la gloire du monde ; il crut que Dieu lui faisant une offre si avantageuse, il devait en prendre occasion d'obtenir des biens plus considérables. Sa prudence lui mérita aussitôt ce qu'il demandait et même ce qu'il ne demandait pas. *Quia postulasti verbum hoc, et non petisti tibi dies multos, nec divitias, ... ecce feci tibi secundum sermones tuos* : Je vous accorde volontiers cette sagesse, parce que vous me l'avez demandée ; mais je ne laisserai pas de vous combler d'années, d'honneurs et de richesses, parce que vous ne m'avez rien demandé de tout cela : *Sed hæc quoque quæ non postulasti, divitias scilicet et gloriam.*

Si donc c'est là l'ordre que Dieu observe dans la distribution de ses grâces, nous ne devons pas nous étonner que jusqu'ici nous ayons prié sans succès. Je vous avoue, MM., que souvent je suis touché de compassion quand je vois l'empressement de certaines personnes qui distribuent des aumônes, qui vouent des pèlerinages et des jeûnes, qui intéressent jusqu'aux ministres des autels pour le succès de leurs entreprises temporelles. Hommes aveugles, me dis-je en moi-même, que je crains que vous ne priiez et que vous ne fassiez prier en vain ! Il fallait faire ces offrandes, vouer ces jeûnes, ces pèlerinages, pour obtenir de Dieu une entière réforme de vos mœurs, pour obtenir la patience chrétienne, le mépris du monde, le détachement des créatures ; après ces premières démarches d'un zèle réglé, vous auriez pu faire

des prières pour le retour de votre santé, et pour l'avancement de vos affaires; Dieu aurait écouté ces prières, ou plutôt il les aurait prévenues, et se serait contenté de connaître vos désirs pour les accomplir.

On demandera peut-être quelle raison peut avoir notre Dieu d'en user ainsi. Outre ce que j'ai dit, qu'il n'y a que les biens surnaturels qui soient dignes de sa libéralité, c'est que les autres biens ne sont pas même des biens lorsqu'ils sont séparés de cette espèce de biens, seuls nécessaires. Toutes les créatures sont bonnes en elles-mêmes, mais à notre égard elles ne sont ni bonnes ni mauvaises, qu'autant qu'elles nous peuvent ou servir ou nuire à l'acquisition de notre bonheur éternel: or elles ne servent de rien pour cette fin, si la grace ne les y rapporte, si la vertu, si la piété ne les emploient; ainsi Dieu ne les peut accorder qu'après avoir donné de la piété et de la vertu, parce que sans ces premiers dons tout le reste ne peut être utile.

Je dis plus; sans ces premières graces, tout le reste peut être nuisible, et il l'est pour l'ordinaire: voilà pourquoi on nous le refuse. Nous en murmurons, nous accusons le Ciel de dureté, de peu de fidélité dans ses promesses. Mais notre Dieu est un père plein de bonté, qui aime mieux essayer nos plaintes et nos murmures que de les apaiser par des présens qui nous seraient funestes. Quand nous lui demandons du pain, comme il le dit lui-même dans l'Évangile, il ne faut pas craindre qu'il nous trompe en nous donnant un serpent ou une pierre; mais si nos désirs désordonnés nous portent à lui demander une pierre ou un serpent, il aime mieux nous voir gémir que d'avoir pour nous une complaisance dont il n'ignore pas que nous lui saurions mauvais gré dans la suite.

Ce que j'ai dit des biens, je le dis encore des maux dont nous souhaitons d'être délivrés. Je ne soupire point, dira quelqu'un, pour une grande

fortune, je me contenterais de sortir de cette extrême indigence où mes malheurs m'ont réduit. Je laisse la gloire et la haute réputation à ceux qui en sont si affamés, je voudrais seulement éviter l'opprobre où me jettent les calomnies de mes ennemis. Enfin, je me passe des plaisirs, mais je souffre des douleurs que je ne puis plus supporter; depuis long-temps je prie, je demande avec instance au Seigneur qu'il veuille les adoucir, mais je le trouve inexorable. Chrétiens auditeurs, je n'en suis pas surpris; vous avez des maux secrets bien plus considérables que les maux dont vous vous plaignez, maux néanmoins dont vous ne demandez point d'être affranchis : si pour l'obtenir vous aviez fait la moitié des prières que vous avez faites pour être guéri des maux extérieurs, il y a long-temps que Dieu vous aurait délivrés des uns et des autres. La pauvreté vous sert à tenir dans l'humilité votre esprit naturellement orgueilleux, l'attachement extrême que vous avez pour le monde vous rend nécessaires ces médisances qui vous affligent; les maladies sont en vous comme une digue contre la pente que vous avez pour le plaisir, contre cette pente qui vous entraînerait dans mille malheurs. Ce ne serait pas vous aimer, ce serait vous haïr cruellement, que de vous décharger de ces croix avant de vous avoir donné les vertus que vous n'avez pas : si le Seigneur vous voyait quelque empressement pour ces vertus, il vous les accorderait sans délai, et il ne serait pas nécessaire de demander le reste.

Vous voyez donc, MM., que pour ne demander pas assez, nous ne recevons rien, parce que Dieu ne saurait nous accorder peu, ne saurait borner sa libéralité à de petits objets sans se faire tort, et sans nous nuire à nous-mêmes. Je vous prie d'observer, Chrétiens auditeurs, que je ne dis pas qu'on ne puisse sans offenser Dieu demander des prospérités temporelles, demander d'être délivrés des croix sous lesquelles on gémit : je sais que

pour rectifier les prières par lesquelles on sollicite ces sortes de graces , il suffit de les demander à condition qu'elles ne seront contraires ni à la gloire de Dieu , ni à notre propre salut ; mais comme il est difficile qu'il soit glorieux à Dieu de vous exaucer , ou utile pour vous d'être exaucés , si vous n'aspirez pas à de plus grands dons , je dis que tant que vous vous contenterez de peu , vous courez risque de ne rien obtenir.

Voulez-vous que je vous donne une méthode pour demander le bonheur même temporel , méthode capable de forcer Dieu à vous exaucer ? Dites-lui de tout votre cœur : Mon Dieu , ou donnez-moi tant de richesses , que mon cœur en soit satisfait , ou inspirez-m'en un mépris si grand que je ne les désire plus ; ou délivrez-moi de la pauvreté , ou rendez-la moi si aimable , que je la préfère à tous les trésors de la terre ; ou faites cesser ces douleurs , ou , ce qui vous serait encore plus glorieux , faites qu'elles se changent en délices pour moi , et que loin de m'affliger , et de troubler la paix de mon ame , elles deviennent à son égard la source de la joie la plus pure , de la consolation la plus douce. Vous pouvez me décharger de la croix ; vous pouvez me la laisser , sans que j'en sente le poids. Vous pouvez éteindre le feu qui me brûle ; vous pouvez , sans l'éteindre , faire qu'au lieu de me brûler il me serve de rafraîchissement , comme il en servit aux jeunes Hébreux dans la fournaise de Babylone. Je vous demande l'un ou l'autre ; qu'importe de quelle manière je sois heureux ? Si je le suis par la possession des biens terrestres , je vous en rendrai d'immortelles actions de grace ; si je le suis par la privation de ces mêmes biens , ce sera un prodige qui donnera encore plus de gloire à votre nom , et je n'en serai que plus reconnaissant.

Voilà une prière digne d'être offerte à Dieu par un véritable Chrétien. Lorsque vous prierez de la sorte , savez-vous quel sera l'effet de vos vœux ?

Premièrement, vous serez content, quoi qu'il arrive : et que désirent autre chose ceux qui sont les plus affamés des biens temporels, si ce n'est d'être contents ? En second lieu, non-seulement vous obtiendrez infailliblement l'une des deux choses que vous aurez demandées, mais pour l'ordinaire vous les obtiendrez toutes deux. Dieu vous accordera la jouissance des richesses ; et afin que vous les possédiez sans attachement et sans danger, il vous en inspirera en même temps un mépris salutaire. Il mettra fin à vos douleurs, et de plus il vous en laissera une soif ardente, qui vous donnera tout le mérite de la patience sans que vous souffriez. En un mot, il vous rendra heureux dès cette vie ; et de peur que votre bonheur ne vous corrompe, il vous en fera connaître et sentir la vanité. Peut-on rien désirer de plus avantageux ? Rien sans doute. Mais comme un avantage si précieux est bien digne d'être demandé, souvenez-vous qu'il mérite encore d'être demandé avec instance. Car la raison pour laquelle on obtient si peu, ce n'est pas seulement parce qu'on demande peu, c'est encore parce que, soit que l'on demande peu, soit que l'on demande beaucoup, on ne le demande pas assez. C'est la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

S'IL y a de l'indécence à demander à Dieu des graces peu proportionnées à sa grandeur, il n'y en a pas moins à lui demander avec froideur les plus grandes graces ; et si le Seigneur a droit de rejeter nos prières lorsque nous désirons des biens indignes de lui, il a encore plus de raisons sans doute de nous rebuter lorsque nous le prions avec une langueur si indigne des biens que nous désirons. Saint Jean Chrysostôme se plaignait que de son temps on priait Dieu comme si on n'avait rien attendu de sa libéralité. Je ne sais s'il n'y aurait pas lieu de nous faire aujourd'hui le même reproche ;

et en ce cas , quel tort n'aurions-nous pas d'accuser Dieu d'être insensible à des prières qui se font avec si peu de sentiment ? Pour fléchir le cœur de notre Dieu , il faut le prier avec ardeur , il faut le prier avec constance.

Je dis en premier lieu qu'il faut prier avec ardeur , pour faire connaître qu'on désire ardemment ce qu'on demande : ce désir est auprès du Seigneur un motif pressant de nous satisfaire. *In auribus Dei* , dit saint Augustin , *vehemens desiderium est magnus clamor* : Un désir ardent est un grand cri aux oreilles du Seigneur. La raison de ceci , c'est que plus le désir est vif , plus l'on est sensible à la reconnaissance envers celui qui donne ce que l'on désire. Aussi notre Dieu , qui ne veut pas perdre ses bienfaits , et qui ne les répand sur les hommes que dans la vue qu'on paiera sa libéralité du retour le plus généreux , a coutume de mesurer la grandeur de ses dons sur la vivacité de nos souhaits , qu'il sait devoir être la mesure de notre gratitude.

Voilà pourquoi saint Jean Chrysostôme a remarqué après David que Dieu exauce les pauvres avec une complaisance particulière : *Desiderium pauperum exaudivit Dominus* : qu'il exauce avec la même complaisance les affligés : *Ad Dominum , cum tribularer , clamavi , et exaudivit me*. Parce que la nécessité extrême qui presse ces infortunés , et l'impatience qu'ils ont d'être soulagés , les oblige de faire à Dieu les plus fortes instances ; leurs prières , dit ce saint Père , sont semblables à ces eaux qui étant extrêmement gênées et pressées dans les canaux où elles coulent , en sortent avec impétuosité , et s'élancent en l'air avec une violence extrême. Hélas ! MM. , si nous demandions notre propre conversion , une victoire entière sur nos passions , nos tentations , nos habitudes perverses ; si nous demandions à Dieu le détachement de tous les biens terrestres , son amour , sa paix , une place dans le séjour des Saints ; si nous lui

demandions toutes ces graces du moins avec autant d'ardeur que nous lui demandons un temps serein lorsque nous avons un voyage à faire, avec la même ardeur qu'on l'intéresse pour recouvrer souvent un rien dont la perte nous touche extrêmement ; avec une ardeur pareille nous disposerions à notre gré des trésors de Dieu, nous vaincristions nos vices, sans avoir presque la peine de les combattre ; tout l'Enfer fuirait devant nous, le Ciel nous serait ouvert, et toutes ses délices descendraient par avance dans notre cœur. Mais à l'égard de ces graces surnaturelles, au lieu de cette ferveur dont je parle, peut-être, hélas ! sommes-nous dans la disposition où saint Augustin confesse qu'il se trouvait lorsqu'il demandait la continence : *Timebam ne me citò exaudires, et citò sanares à morbo concupiscentiæ* : Je craignais d'être trop tôt exaucé, d'être trop tôt guéri de ma passion ; j'aimais mieux la satisfaire que la vaincre.

Si nous n'en sommes pas là, du moins sommes-nous froids, languissans, peu attentifs dans les prières que nous faisons pour obtenir d'être délivrés de nos vices. On a dans un livre des oraisons pour demander la patience, l'humilité, le repentir de ses fautes ; on les lit, ces oraisons, sans penser à ce qu'on lit, le cœur n'y a nulle part, et l'esprit est en même temps occupé de toute autre chose. Comment voulez-vous que Dieu vous écoute, dit saint Cyprien, si vous ne vous écoutez pas vous-même ? Je sais que quelques-uns s'excusent sur leur ignorance, sur ce qu'ils ne savent pas prier : frivole excuse ; quand on désire ardemment ce qu'on demande, que ce désir est naturellement éloquent ! Les saints Pères nous renvoient aux pauvres pour prendre des leçons de ce genre d'éloquence. Que dis-je ? est-il d'enfans si jeunes qui sur ce point ne puissent être nos maîtres ? A peine savent-ils parler, qu'ils savent importuner et fléchir leurs mères par leurs instances. Si nous nous adressions à Dieu avec la même simplicité, la

même confiance, et surtout avec le même empressement que ces tendres enfans font paraître, il est certain que jamais nous ne serions refusés.

Le voulez-vous, Chrétiens auditeurs ? voulez-vous que toutes vos prières soient infailliblement efficaces ? voulez-vous forcer Dieu à satisfaire tous vos désirs ? je dis d'abord qu'il ne faut jamais se lasser de prier. Ceux qui se relâchent après avoir prié quelque temps manquent ou d'humilité, ou de confiance ; et ainsi ils ne méritent pas qu'on les exauce. *Ne petas à Deo imperiosè*, dit un ancien Père, *quod statim velis impetrare* : Il semble que vous prétendiez qu'on obéisse sur l'heure à votre prière, comme si c'était un commandement : ne savez-vous pas que Dieu résiste aux superbes, et qu'il n'a de complaisance que pour les humbles ? Quoi ! votre orgueil ne saurait-il souffrir qu'on vous fasse revenir plus d'une fois pour la même chose ? Je dis en second lieu que c'est avoir bien peu de confiance en la bonté de Dieu, que d'en désespérer sitôt, que de prendre les moindres délais pour des refus absolus.

Écoutez, ames chrétiennes, un sentiment que je voudrais pouvoir graver dans tous vos cœurs. Quand on a véritablement conçu jusqu'où s'étend la bonté de Dieu, on ne se croit jamais rebuté, on ne saurait croire qu'il veuille nous ôter toute espérance. Pour moi, j'avoue que plus je vois que Dieu me fait demander une même grace, plus je sens croître en moi l'espérance de l'obtenir : je ne crois jamais que ma prière est rejetée, que quand je m'aperçois que j'ai cessé de prier : lorsqu'après un an de sollicitations, je me trouve autant de ferveur à demander que j'en avais en commençant, je ne doute plus de l'accomplissement de mes désirs ; et bien loin de perdre courage après tant de délais, je crois avoir lieu de me réjouir, parce que je suis persuadé que je serai d'autant plus pleinement satisfait qu'on m'aura laissé prier plus long-temps. Si mes premières instances avaient

été entièrement inutiles, je n'aurais pas si souvent réitéré les mêmes vœux, mon espérance ne se serait pas soutenue : puisqu'on souffre mon assiduité, c'est une raison pour moi de croire que j'en serai payé libéralement.

En effet, MM., la conversion d'Augustin ne fut accordée à sainte Monique qu'après seize ans de larmes ; mais aussi ce fut une conversion entière, une conversion incomparablement plus parfaite qu'elle ne l'avait demandée. Tous ses désirs se terminaient à voir l'incontinence de ce jeune homme réduite dans les bornes du mariage, et elle eut le plaisir de lui voir embrasser les conseils les plus relevés de la chasteté évangélique. Elle avait seulement souhaité qu'il fût baptisé, qu'il fût Chrétien ; et elle le vit élevé au sacerdoce, à la dignité d'Évêque. Enfin, elle ne demandait à Dieu que de le voir sortir de l'Hérésie ; et Dieu en fit la colonne de son Église, et le fléau des hérétiques de son temps. Si après un ou deux ans de prières cette pieuse mère se fût rebutée ; si après dix ou douze ans, voyant que le mal croissait tous les jours, que ce malheureux fils s'engageait encore en de nouvelles erreurs, en de nouvelles débauches, qu'à l'impureté il avait ajouté l'avarice et l'ambition, si alors elle eût tout abandonné par désespoir, quelle aurait été son illusion ? quel tort n'aurait-elle pas fait à son fils ? de quelle consolation ne se serait-elle pas privée elle-même ? de quel trésor n'aurait-elle pas frustré et son siècle, et tous les siècles à venir ?

Je finis, et en finissant je m'adresse à ces personnes que je vois courbés aux pieds des autels pour obtenir ces précieuses grâces que Dieu a tant de complaisance de nous voir demander. Ames heureuses à qui Dieu a fait connaître la vanité des choses mondaines, ames qui gémissiez sous le joug de vos passions, et qui priez afin d'en être délivrées, ames ferventes qui êtes toutes enflammées du désir d'aimer Dieu et de le servir comme les

Saints l'ont servi, et vous qui sollicitez pour la conversion de ce mari, de cette femme, de ces enfans, de cette personne qui vous est si chère, au nom de Dieu ne vous laissez point de demander; soyez constans, soyez infatigables dans vos poursuites : si on vous refuse aujourd'hui, demain vous obtiendrez tout : si vous n'emportez rien cette année, l'année prochaine vous sera plus favorable : ne pensez pas que cependant votre peine soit perdue ; on vous tient compte de tous vos soupirs, vous recevrez à proportion du temps que vous aurez employé à demander, on vous amasse un trésor qui comblera tout d'un coup, qui surpassera tous vos désirs.

Il faut jusqu'au bout vous découvrir les ressorts secrets de la Providence : le refus que vous essayez maintenant n'est qu'une feinte dont Dieu se sert pour enflammer davantage votre ferveur. Voyez comme il en use envers notre Cananéenne, comme il refuse de la voir et de l'entendre, comme il la traite d'étrangère, et plus durement encore. Ne diriez-vous pas qu'il n'écoute contre cette infortunée que les plus vifs ressentimens de sa colère, et que l'importunité de cette femme l'irrite de plus en plus ? Cependant en lui-même il l'admire, il est charmé de sa confiance et de son humilité ; et c'est pour cela qu'il la rebute. *O dissimulatrix clementia*, s'écrie l'Abbé Gueric dans un sujet semblable, *quæ duritiem te simulas, quantâ pietate pugnas adversus eos pro quibus pugnas !* O clémence déguisée qui prends le masque de la cruauté, avec quelle tendresse rejettes-tu ceux que tu veux le plus exaucer ! Gardez-vous, Chrétiens auditeurs, de vous y laisser surprendre ; au contraire, pressez d'autant plus qu'on semblera vous rebuter davantage.

Faites comme la Cananéenne, servez-vous contre Dieu même des raisons qu'il peut avoir de vous refuser. Il est vrai que me favoriser, devez-vous dire, ce serait donner aux chiens le pain des

enfans ; je ne mérite pas la grace que je demande, mais aussi n'est-ce pas à mes mérites que je prétends qu'on l'accorde, c'est aux mérites de mon aimable Rédempteur : oui, Seigneur, vous devez craindre que vous n'ayez plus d'égard à mon indignité qu'à votre promesse, et qu'en voulant me faire justice vous ne vous fassiez tort à vous-même. Si j'étais plus digne de vos bienfaits, il vous serait moins glorieux de m'en faire part. Il n'est pas juste de faire des faveurs à un ingrat : hé, Seigneur ! ce n'est pas votre justice, c'est votre miséricorde que j'implore. *Constanter age, felix anima quæ cum Deo luctari cœpisti : amat utique vim abs te pati, desiderat à te superari* : Soutenez votre courage, ame heureuse, qui avez si bien commencé à lutter avec votre Dieu, ne lui donnez point de relâche ; il aime la violence que vous lui faites, il veut être vaincu. Signalez-vous par votre importunité, faites voir en vous un miracle de constance ; forcez Dieu à quitter le déguisement, et à vous dire avec admiration : *Magna est fides tua : fiat tibi sicut vis* : O homme, que votre foi est grande ! j'avoue que je ne puis plus vous résister : allez, vous aurez tout ce que vous désirez, et pour cette vie, et pour l'autre.



SERMON

SUR

L' AUMÔNE.

Cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea esuriit.

- Jésus eut faim après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits. (*Matth. 4.*)

Dieu, à qui tous les biens appartiennent, commande de donner l'aumône : Dieu, qui possède tous les biens, promet de la rendre.

MESSIEURS, quelque salutaire que soit le jeûne en lui-même, ce n'est pas néanmoins pour le jeûne seul que l'Église nous commande de jeûner. Entre les motifs qu'elle a eus en instituant le Carême, elle a prétendu, disent les Pères, que les Chrétiens retranchassent de leur nourriture ordinaire, afin d'épargner par cette abstinence de quoi soulager les pauvres dans leurs besoins : *Ut detur pauperi, quod subtrahitur ventri*. C'est pour cela que quelques Docteurs assurent que dans ce saint temps ceux qui ont du bien ne sont pas moins obligés aux œuvres de miséricorde corporelle, que le sont aux actions de pénitence ceux qui ont des forces et de la santé ; et que c'est en vain qu'on tâche d'affaiblir le corps par la soustraction des viandes, si en même temps les membres de Jésus-Christ ne sont nourris et secourus par nos aumônes. Je ne sais, MM., si ce ne serait point aussi la raison pour

laquelle il est dit dans l'Évangile de ce jour que Jésus-Christ eut faim après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits : comme pour nous avertir qu'il faut imiter son jeûne , et se ressouvenir en même temps du besoin où il se trouve , c'est-à-dire qu'il faut jeûner et donner l'aumône , qu'il ne faut souffrir la faim , à son exemple , que pour devenir plus sensible à la faim qu'il souffre dans les pauvres , que pour être plus en état de les secourir.

Quoi qu'il en soit , mon dessein est de vous entretenir aujourd'hui de l'aumône , de ce noble exercice de vertu dont l'excellence et la nécessité a été si souvent prêchée par les saints Pères. A les entendre parler sur ce sujet , on dirait que la morale chrétienne se réduit à ce seul point , et que le Ciel ne peut être ouvert que par l'aumône , ni fermé qu'à ceux qui ne l'auront pas pratiquée. Comme j'ai un vrai désir que nous passions saintement ce temps si favorable aux œuvres de la piété chrétienne , je me hâte , MM. , de vous expliquer toutes les obligations qu'il impose aux véritables Fidèles. Je prie le Saint-Esprit qu'il daigne secourir mes intentions , et qu'au même temps que je parlerai il vous donne non-seulement l'intelligence de mes paroles , mais encore une volonté sincère de les accomplir : demandons-lui tous ensemble cette grace par l'entremise de Marie : *Ave, Maria.*

Après avoir cherché long-temps la principale cause du peu d'empressement qu'ont quelques Chrétiens à faire l'aumône , j'ai cru l'avoir trouvée dans une erreur assez commune où l'on est à l'égard d'une œuvre si sainte. On se persuade que c'est une pure libéralité faite à des gens à qui on ne doit rien , et de qui l'on n'espère rien ; dans cette pensée , les tièdes la négligent , et les avarés en ont de l'éloignement. Non , non , MM. , l'aumône n'est pas une pure libéralité. La libéralité s'exerce , dit un ancien Philosophe cité par saint Thomas ,

quand on donne son bien , et qu'on le donne sans intérêt, quand on donne sans obligation de donner, et sans espérance de recevoir : or ces deux conditions ne se trouvent point dans l'aumône : elle n'est ni entièrement libre , ni entièrement désintéressée ; il y a un commandement exprès de la faire , il y a des promesses magnifiques en faveur de ceux qui l'auront faite. Si vous avez égard au commandement, donner l'aumône, c'est restituer un bien qui n'est pas à vous ; si vous faites attention aux promesses, faire l'aumône, c'est mettre votre argent à usure. Il me semble que c'en est assez pour réveiller et les plus lâches et les plus intéressés. Vous avez cru jusqu'ici que ce qu'on donnait aux pauvres était un pur don, que vous pouviez refuser sans blesser votre conscience, que vous ne pouviez faire sans diminuer votre trésor. C'est une illusion, dont je veux aujourd'hui vous détromper. Non, Chrétiens auditeurs, vous n'êtes jamais moins libéraux, que lorsque vous faites l'aumône. En voici deux raisons, qui feront le partage de ce discours : la première, parce que le Seigneur, à qui tous les biens appartiennent, vous commande de la donner : la seconde, parce que le Seigneur, qui possède tous les biens, vous promet de vous la rendre. Voilà tout le sujet de notre entretien.

PREMIER POINT.

ENTRE tous les devoirs que nous impose le Christianisme, je n'en trouve guères de mieux établi que l'obligation de faire l'aumône. Elle est fondée, cette obligation, sur trois différentes lois, dont chacune pourrait suffire pour la rendre indispensable, sur la loi de la justice, sur la loi de la charité, et sur une loi spéciale, la plus claire, la plus forte qui ait jamais été portée par le souverain législateur. Oui, MM., la loi de la justice, cette loi que la nature a gravée dans le cœur de tous les hommes, cette loi que les nations les plus barbares ont connue et révérée, cette loi qui nous oblige

de rendre à chacun ce qui lui appartient, cette loi vous oblige de faire l'aumône. On ne doute pas que vous n'ayez les plus justes titres pour posséder vos biens ; mais je dis avec le maître de l'École, qu'il y a de l'injustice dans l'emploi que vous en faites, si vous les consommez tous à votre usage ; je dis que vous retenez injustement ce que vous pourriez donner aux pauvres sans rien prendre sur vos besoins. Écoutez, je vous prie, les raisons que j'ai d'avancer cette proposition. On peut dire qu'elle est aussi vraie qu'il est vrai qu'il y a un Dieu. Car supposé qu'il y a un Dieu qui a créé tous les hommes, il faut nécessairement qu'il les ait tous pourvus des choses nécessaires à leur entretien, puisque celui qui donne la vie est obligé de donner les moyens de la conserver. Cependant tous les biens sont distribués, et il y a une multitude d'hommes qui ne possèdent rien sur la terre. Il faut donc, ou que la Providence soit défectueuse, ou que le partage des pauvres soit entre les mains des riches : il faut, ou que Dieu ait négligé le soin de ceux qui manquent de tout, ou qu'il s'en soit déchargé sur ceux qui vivent dans l'opulence : c'est-à-dire en un mot, qu'il faut, ou qu'il n'y ait point de Dieu, ou qu'une partie de vos richesses, MM., appartienne à ceux qui gémissent dans l'indigence.

En effet, si vous croyez avoir reçu du Seigneur tout le bien que vous possédez, pourquoi pensez-vous qu'il ait été si libéral envers vous, tandis que vos frères n'ont eu pour partage qu'une extrême pauvreté ? Je voudrais savoir de vous-mêmes ce que vous pensez de cette conduite. De bonne foi croyez-vous qu'en vous comblant de richesses, cette Sagesse infinie n'ait eu d'autre dessein que de vous enrichir ? Croyez-vous que votre Dieu, ce père tendre, n'ait laissé tant d'enfans sans héritage, qu'afin que vous eussiez plus de biens à dissiper, plus de moyens et de l'offenser et de vous perdre ? C'est la Providence qui jette à pleines

mains l'or et l'argent dans cette maison. Quoi ! dans cette profusion , cette Providence divine n'aurait d'autre but que de fournir de l'aliment au luxe et à la volupté ? serait-ce là une vue digne de notre Dieu ? Pourquoi donc accumule-t-il ainsi dans de certaines familles des biens immenses , si ce n'est afin qu'ils soient distribués à propos à tous les autres , dont sa Providence est comme chargée ? Cet homme est extrêmement riche , Dieu lui a donné beaucoup de biens , et très-peu ou même point du tout d'enfans : n'est-il pas visible que c'est afin qu'il soit le père des pauvres ? C'est ainsi que dès le commencement du monde le Créateur rassembla toutes les eaux dans la mer , non pas simplement pour combler ses profonds abîmes , ou pour donner aux monstres qu'elle nourrit un empire plus étendu , mais afin que de là ces mêmes eaux se répandissent sur toute la terre avec plus de règle et d'utilité. C'est ainsi qu'il réunit la lumière dans un seul corps qu'il plaça au Ciel , non pas pour laisser dans les ténèbres tout le monde inférieur , mais afin qu'il fût éclairé selon ses besoins , et qu'il eût occasion de louer l'auteur d'une créature si parfaite et si bienfaisante.

Que suit-il de tout ce raisonnement ? Il suit que si vous ne faites pas l'aumône , vous usez de vos richesses contre l'intention de Dieu , qui en est le maître absolu , contre le droit des pauvres , auxquels appartient l'usage d'une partie de ces richesses , et par conséquent contre toutes les lois de la justice , qui nous défend de disposer des biens qui ne sont pas à nous , si ce n'est en faveur ou suivant les ordres de leur légitime maître. Ce sentiment est le sentiment de tous les Docteurs et de tous les Pères , et je ne crois pas qu'il y ait rien sur quoi ils se soient si souvent et si clairement expliqués. Ne donner pas aux pauvres les choses superflues , dit saint Augustin , c'est en effet retenir le bien d'autrui : *Res alienæ possidentur , cum superflua possidentur*. Oui , dit saint Basile , vous

commettez autant de larcins qu'il y a de pauvres que vous pouvez soulager et que vous ne soulagez pas. Savez-vous de quel crime vous vous rendez coupable, lorsque vous refusez à un pauvre la nourriture nécessaire ? Du même crime, dit saint Ambroise, que si vous lui arrachiez des mains le pain qu'il a pour vivre : *Neque enim*, ce sont les paroles de ce Père, *plus est criminis habenti tollere, quàm, cum possis et abundes, indigentibus denegare.* Tous les Pères s'expriment sur ce point avec la même force, et avec tant de conformité qu'il n'y a presque aucune différence même dans leurs expressions.

Après cela doit-on s'étonner que Jésus-Christ condamne au feu éternel quiconque ne donne pas à manger à ceux qui ont faim ? Si ce que j'ai dit, si ce qu'ont dit tous les Pères est vrai, il n'y a point trop de rigueur dans ce jugement. Avez-vous jamais trouvé étrange qu'on ferme la porte du Ciel à ces malheureux qui ne vivent que de larcins, à ces maîtres cruels qui frustrent leurs domestiques de leur salaire, à ces juges iniques qui par d'injustes arrêts renversent les familles les plus florissantes, à ces voleurs publics, à ces sangsues insatiables qui s'engraissent des larmes, du sang des veuves et des orphelins, qui affament des provinces entières pour avoir des tables délicates et splendides ? Ne jugez-vous pas que tous ces pécheurs méritent d'être condamnés aux flammes où est enseveli le mauvais riche ? Or ce jugement n'excepte aucun de ceux qui refusent l'aumône aux pauvres. Enlever le bien à ceux qui en ont, et ne faire nulle part du sien à ceux qui en manquent, c'est un crime égal, oui, je le répète, c'est un crime égal : *Neque enim plus est criminis habenti tollere, quàm, cum possis et abundes, indigentibus denegare. Si nolueris dare, ce sont les paroles de saint Augustin, noveris te res alienas auferre, et injustè retinere.*

Pourquoi donc le Seigneur ne partage-t-il pas

également tous les hommes, au lieu de se remettre du soin des uns sur la bonne foi des autres ? Saint Basile et saint Ambroise disent que c'est afin que tous aient les moyen de gagner le Ciel, les riches par la pratique de la charité, et les pauvres par l'exercice de la patience. On peut dire qu'il l'a fait encore pour nous lier plus étroitement les uns aux autres, parce que dans le principe du partage inégal des biens, les riches sont obligés d'une part à considérer les pauvres comme leurs propres enfans, qu'ils doivent nourrir ; parce que d'autre part les pauvres ne peuvent point ne pas aimer les riches comme leurs pères, puisqu'à leur égard ils en font en effet l'office. On peut ajouter que par-là Dieu se rend plus aimable et plus admirable aux hommes qu'il n'aurait fait par une autre voie : car s'il nous avait tous également partagés, quel est celui qui se croirait obligé à la reconnaissance ? Se persuade-t-on aisément qu'on nous fait une grace, quand on ne nous donne que ce qu'on accorde à tout le monde ? Au lieu que dans un rang distingué les riches s'aperçoivent nécessairement combien ils sont redevables à la libéralité de Dieu, tandis que les pauvres ont également occasion de se louer de sa bonté paternelle qui ne les abandonne pas dans leurs plus grands besoins, ont occasion d'admirer sa sagesse, qui leur fournit souvent par des ressources inespérées tout ce qui est nécessaire pour leur subsistance.

Il est donc vrai que nous devons l'aumône par justice : j'ajoute que nous la devons par charité, et cette obligation n'est pas moins étroite que la première. Comme le commandement de la charité chrétienne est un commandement positif, il est certain qu'il nous oblige à quelque chose de positif, c'est-à-dire à des œuvres réelles envers nos frères. Or peut-il nous obliger à moins qu'à ne les pas laisser périr de misère ? Le comble de cette vertu, dit le Sauveur, c'est de donner sa vie pour ceux qu'on aime ; mais le moins qu'on puisse faire,

c'est certainement de leur donner de quoi calmer leur faim , de quoi se défendre de la mort.

Mettons-nous devant les yeux les termes de notre loi , et voyons si l'on peut sans la violer se dispenser de faire l'aumône. *Diliges proximum tuum sicut te ipsum* : Vous aimerez votre prochain , et vous l'aimerez comme vous-même. Quand la loi dirait simplement : Vous l'aimerez , il n'en faudrait pas davantage ; on sait que l'amour est naturellement libéral , qu'il est prodigue , qu'il sait donner jusqu'à enrichir la personne qu'on aime , jusqu'à s'appauvrir soi-même. On ne vous demande que le superflu : mais si l'on aimait véritablement , bornerait-on là son obligation ? ne l'étendrait-on pas jusqu'à se priver des choses les plus nécessaires ? Ainsi en ont usé les Saints , ils ont jeûné pour nourrir les pauvres , ils se sont dépouillés pour les vêtir , ils leur ont cédé leurs propres lits , et ils ont pris alors leur sommeil sur la terre nue , ils ont tout vendu pour tout donner. Mais Jésus-Christ ajoute : Vous aimerez votre prochain comme vous-même : *sicut te ipsum*. Comment peut-on observer ce commandement sans faire l'aumône ? Comment me persuaderez-vous que vous aimez votre frère comme vous-même , si vous souffrez qu'il soit nu dans la saison la plus froide , tandis que vous êtes si mollement et si richement vêtu ? Que de viandes exquisés , que de ragoûts délicats pour le plaisir de cette bouche , tandis que tant de pauvres n'auront peut-être aujourd'hui d'autre nourriture que leurs larmes ! Et nous oserions assurer que nous les aimons comme nous-mêmes ? Ne pourrait-on pas dire au contraire que nous les haïssons mortellement ? puisque , selon saint Ambroise , leur refuser la nourriture , c'est leur donner la mort : *Si non paveris , occidisti*.

Mais venons à la loi particulière. Parlez-nous clairement , me direz-vous ; est-on obligé de faire l'aumône sous peine de péché mortel ? Dites-moi vous-même à votre tour si l'on peut être damné

pour une faute qui ne serait que vénielle ? On sera damné pour n'avoir pas fait l'aumône ; bien plus, cela seul vous damnera. Parmi les réprouvés qui seront mis à la gauche, il n'y en aura pas un seul qui n'ait péché contre ce précepte, puisque ces paroles leur seront adressées à tous : J'ai eu faim : et vous ne m'avez pas donné à manger. Au contraire, parmi les élus il y aura des gens qui auront fait bien d'autres crimes, mais il n'y aura personne qui n'ait été charitable envers les pauvres ; comment Jésus-Christ pourrait-il autrement leur donner à tous cet éloge : J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ? Croyez-vous, dit saint Grégoire de Nazianze, que l'aumône soit simplement un exercice de dévotion, et non de nécessité, de conseil, et non de précepte ? Je voudrais que cela fût ainsi, et je serais tout disposé à le croire comme vous ; mais je suis effrayé par cette séparation des damnés, et par le reproche que leur fait Jésus-Christ, non d'avoir commis des vols, des sacrilèges, des adultères, mais de ne l'avoir pas soulagé lui-même dans la personne des pauvres : *Esurivi enim, et non dedistis mihi manducare ; sitivi, et non dedistis mihi bibere.* Pouvait-il commander l'aumône plus expressément, qu'en nous faisant entendre que nous serons punis si nous l'avons négligée ? pouvait-il la commander plus fortement, qu'en le faisant sous la plus grande de toutes les peines, sous la peine du feu éternel ? Il ne s'est pas contenté de dire en général qu'il prétendait que les pauvres fussent secourus, il est descendu jusqu'au détail des secours qui leur peuvent être nécessaires ; et pour nous ôter toute espérance d'impunité, il a conçu la loi en forme d'arrêt, pour nous faire comprendre qu'y contrevenir, c'est être déjà condamnés.

Il est étrange, Chrétiens auditeurs, qu'à la vue d'une loi si expresse, si forte, si pressante, il y ait des gens qui croient pouvoir se dispenser de faire l'aumône. Dieu n'exige de tous que le super-

flu : nous n'en avons point , disent-ils , chacun a besoin de ce qu'il a , et on est assez heureux quand on trouve au bout de l'année qu'on n'a dépensé que le fruit de son travail ou le revenu de ses biens. Mais de bonne foi croyons-nous que ce raisonnement nous doive sauver de la colère de notre Juge ? Le Seigneur aura donc parlé , aura menacé en vain , un sophisme nous mettra au-dessus de ses lois et de ses menaces ? Vous ne trouverez rien de superflu au bout de l'année ; mais durant le cours de l'année , combien de dépenses superflues ? Comptez-vous donc au rang des choses nécessaires à votre entretien tout ce que le jeu , tout ce que la vanité , tout ce que la débauche même a consumé ? Est-il possible que sans vous incommoder vous ne puissiez donner à Dieu ce que vous employez peut-être à l'offenser ? Non , MM. , je ne pense pas que de tous ceux qui croient n'avoir précisément que le nécessaire , il y en ait un seul qui ne pût encore faire quelque épargne pour donner l'aumône. Examinez avec attention , et votre logement , et vos meubles , et votre table , et vos habits , et vos coffres. Si je consultais sur tous ces points ceux qui vous connaissent , vos voisins , vos parens , vos amis , vos femmes ; et vous , femmes , si je consultais vos maris , peut-être qu'ils me diraient qu'en tout cela il y a de l'excès , qu'on pourrait retrancher bien des choses sans rien prendre sur le nécessaire , et sans rien faire contre la bienséance : mais je ne veux consulter que vous-mêmes ; examinez , je vous prie , tout ce qui vous environne , et souvenez-vous que tout cela sera examiné encore au jugement dernier de la manière la plus sévère ; souvenez-vous qu'on y examinera dans le plus grand détail l'emploi que vous aurez fait du bien que vous aurez reçu de Dieu , et que ce sera Dieu lui-même qui jugera si vous n'avez point employé à des usages proscrits ce qui devait être pour lui. Mais pourquoi se faire presser pour une action de justice , pour une action qui doit

être si libéralement récompensée ? On ne nous demande rien du nôtre , Chrétiens auditeurs : je viens de vous le faire voir ; et néanmoins on nous promet de nous rendre avec usure tout ce que nous aurons donné. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

CE qu'on vous rendra pour les aumônes que vous aurez faites , c'est premièrement , dans cette vie , la satisfaction la plus douce qu'on puisse goûter ; en second lieu , c'est , dans l'ordre du salut , la grace la plus essentielle ; c'est enfin , dans vos biens même temporels , l'accroissement souvent le plus sensible. Que pouvez-vous désirer au-delà ?

Je dis d'abord que quand l'aumône ne nous rapporterait point d'autre fruit que le plaisir qu'on goûte à faire du bien , c'en serait assez pour nous faire aimer cet exercice de la charité chrétienne. On compte parmi les miracles de la Providence certaines libéralités que des gens de bien ont été inspirés de faire à des personnes qui sans ce secours imprévu allaient infailliblement périr. Cette mère songeait à prostituer ses filles pour se conserver la vie aux dépens de sa conscience et de leur honneur , lorsqu'il est venu à propos une somme d'argent qui l'a détournée de ce détestable dessein , et qui a sauvé ces infortunées victimes. Dans le temps que cet homme s'allait abandonner à son désespoir , qu'il cherchait un fer meurtrier pour mettre fin à ses jours , on lui a présenté heureusement ce qui lui était nécessaire dans une si accablante extrémité , sans qu'on sût néanmoins qu'il fût déterminé à se perdre. Quel prodige de la miséricorde de Dieu ! quel effet de sa bonté vraiment paternelle ! Combien de merveilles de cette nature ne ferait pas une personne riche et charitable qui , surtout dans les temps de disette , entrerait dans le détail des besoins au moins des pauvres dont elle est comme environnée , qui enverrait tantôt

des vivres , tantôt un lit , aujourd'hui un habit , une autre fois de l'argent à des malheureux dont la nécessité lui serait connue ? Zèle vraiment digne d'un Chrétien , MM. : et qu'il serait salutaire , s'il vous engageait à chercher , à découvrir ces pauvres qui aiment mieux souffrir que de publier leur misère , s'il vous suggérait de les visiter , de les encourager à supporter patiemment leur affliction , à craindre le Seigneur , à espérer en lui , dans le même temps que , l'aumône à la main , vous leur donneriez une preuve sensible , une preuve effective qu'il prend soin d'eux ! Or quel plaisir d'entrer dans une maison comme un Ange de paix , et de la laisser dans l'alégresse et dans les actions de grâces , après l'avoir trouvée dans le deuil et dans la désolation ! quel plaisir d'aller ainsi semer la joie dans les cœurs , répandre partout le calme et la sérénité , changer le sort des hommes , faire des heureux , opérer des miracles ! Est-il possible qu'il y ait des gens qui aiment mieux voir leurs coffres remplis d'une argile stérile , remplis d'un vieux métal , d'une monnaie antique que la rouille consume , des gens qui préfèrent un plaisir si inhumain à la douce satisfaction d'être les pères des pauvres , d'être à leur égard les ministres de la Providence , d'être comme les dieux visibles du monde , aimés , bénis , presque adorés du reste des hommes ?

Cependant , MM. , ce n'est là que le moindre avantage qu'on peut retirer de l'aumône : le pardon des péchés l'accompagne infailliblement. L'aumône est comme un doux Purgatoire qui purifie l'ame , qui la délivre de toutes ses taches : et c'est pour cela que dans l'Écriture elle est comparée au feu où les métaux sont raffinés. Saint Paul appelle l'aumône un sacrifice d'expiation , saint Augustin l'appelle un second Baptême , et saint Ambroise croit même trouver en elle quelque avantage sur ce Sacrement. Enfin , donnez l'aumône , dit Jésus-Christ , et tous vos crimes vous sont remis : *Date eleemosynam , et ecce omnia munda sunt vobis.* Ou

peut dire, MM., que c'est ici l'unique ressource de la plupart des riches du monde. Leur état les expose à de grandes tentations, à de grandes chutes, et d'ailleurs ils souffrent peu, ils ont naturellement beaucoup d'aversion pour la pénitence : c'est-à-dire que les principales voies du salut leur sont fermées en quelque sorte, il ne leur reste que l'aumône ; s'ils la négligent, je ne vois plus par où ils peuvent espérer de se sauver : mais aussi faut-il avouer que pour eux ce moyen est facile, et qu'ils sont bien insensibles s'ils se damnent éternellement ; ayant en main de quoi s'ouvrir le Ciel, de quoi se l'ouvrir aussi facilement, qu'il leur est aisé d'ouvrir, d'étendre une main charitable. On demande quelle raison ils ont de remercier Dieu des biens qu'il leur a donnés, s'ils n'en sont que les économes : la voilà, Chrétiens auditeurs, la vraie raison, c'est qu'ils ont de quoi se racheter de l'Enfer ; de quoi acheter la gloire éternelle ; c'est qu'on leur donne pour leur or ce qui coûte aux autres du sang et des larmes, ce que les pauvres ne sauraient acquérir qu'au prix de leurs sueurs et de leurs souffrances.

Mais l'avarice ne se dessaisit point de ses trésors pour des richesses spirituelles et invisibles, il lui faut de l'or pour de l'or, encore veut-elle être assurée qu'on lui rendra avec usure ce qu'elle donne avec tant de peine. Eh bien, MM., Dieu s'engage à nous satisfaire, il nous promet la multiplication des biens dont nous lui aurons fait part dans la personne des pauvres. Rappelez-vous, je vous prie, ce qui arriva au désert, lorsqu'avec cinq pains Jésus-Christ donna à manger à tout le peuple qui le suivait pour l'entendre. Ces cinq pains étaient toute la provision des Apôtres, ils les partagent néanmoins avec joie, et ils les distribuent au peuple docile. Firent-ils quelque perte en donnant ainsi ce qu'ils avaient pour leur subsistance ? Au contraire, cinq mille personnes furent nourries de ces pains, et il en resta pour eux douze

corbeilles. *Crevit eis cibus, dum impenditur victus*, dit saint Augustin : Leur provision fut augmentée par leur généreuse libéralité. Voilà une figure de ce qu'éprouvent toutes les personnes charitables. On a vu des maisons ruinées par le jeu ; le luxe et la débauche renversent tous les jours à nos yeux les fortunes les mieux établies ; souvent on tombe dans la pauvreté par les voies, que la prudence humaine avait jugées les plus propres pour accumuler des richesses ; mais l'aumône a-t-elle jamais appauvri personne ? Faites-moi connaître un seul homme qui se plaigne d'y avoir été trompé, faites-moi voir des enfans que les aumônes de leurs pères aient laissé dans l'indigence, comme on en voit dont les pères se sont ruinés dans les partis, dans les emplois, dans les charges, dans le commerce. Combien au contraire de prodiges pour remplacer et pour multiplier ce que la charité avait répandu ! On demande des miracles ; j'ose dire qu'il s'en fait presque tous les jours en faveur de l'aumône, et qu'il est peu de personnes qui se soient fait un devoir de donner et qui aient donné constamment sans recevoir quelque grace qui paraît surnaturelle en cette matière.

Ce n'est pas que Dieu se serve toujours de voies extraordinaires pour nous rendre ce qu'il a reçu de nous : il le fait le plus souvent par des moyens naturels, que sa sagesse dispose d'une manière également douce et efficace. Cent fois vous avez admiré ces grandes rivières qui de toutes les parties du monde vont se jeter dans l'Océan. Ces rivières ne sont dans leur source que de minces filets d'eau, qui par des canaux secrets sont sortis de l'Océan même, et qui y retournent avec cet accroissement que vous voyez : c'est ainsi que Dieu renvoie au centuple, et par des voies dignes de sa magnificence, ce que la charité a fait couler secrètement dans les mains des pauvres. Cet héritage, le succès de ce commerce, le gain de ce procès, ce mariage avantageux, c'est la récompense des

aumônes de cette femme vertueuse, c'est le revenu de cet argent qu'elle distribue ou qu'elle fait distribuer à des personnes qui n'ont rien, et qui, pour comble de malheur, sont d'une naissance qui ne leur permet pas de découvrir leurs besoins à tout le monde.

On dit qu'on donne peu aujourd'hui, parce que les temps sont mauvais; et moi je dis que les temps ne sont si mauvais que parce qu'on donne peu. L'aumône est une semence, dit saint Cyprien, et il n'y a pas moins de folie à retrancher la charité dans les temps mauvais, qu'il y en aurait à ne pas ensemençer son champ lorsque la récolte a été modique. Le temps pouvait-il être plus mauvais qu'il l'était dans la Judée lorsqu'Élie avait fermé le Ciel, comme parle l'Écriture, et qu'une longue et horrible sécheresse avait affamé tout le pays? Le Prophète manquant lui-même de tout, s'adresse à une pauvre veuve, et lui demande à manger: cette femme n'avait plus qu'un peu de farine, qu'un peu d'huile, dont elle se disposait à faire un pain pour elle et pour son fils; cette ressource épuisée, elle s'attendait à périr par la faim; cependant elle ne rebute point l'homme de Dieu: quand elle aurait eu une provision abondante, c'était beaucoup de partager avec lui; elle fait plus néanmoins dans son indigence, elle donne le peu qui lui reste, et elle le donne tout: *Non de abundantia portio*, dit saint Cyprien, *sed de modico totum*. Qu'arriva-t-il? Dès ce jour-là la farine et l'huile ne manquèrent point dans sa maison, Dieu lui fournit l'une et l'autre par un miracle continuel. Si dans cette extrémité elle avait suivi nos maximes, Chrétiens auditeurs, elle eût été dans moins de trois jours la triste victime de sa pauvreté. Elle fit l'aumône même au temps de la plus cruelle famine, et le temps de la famine devint pour elle un temps d'abondance.

Mais j'ai beaucoup d'enfans, me direz-vous. C'est pour cela même qu'il faut faire beaucoup

d'aumônes. Le nombre de vos enfans vous a-t-il empêché jusqu'ici de donner votre argent à intérêt? D'ailleurs, il faut bien songer à vos enfans, mais aussi il ne faut pas vous oublier. Vous craignez de ne leur rien laisser après votre mort. Hé quoi! n'appréhendez-vous point de ne rien trouver pour vous-même dans l'autre vie? Quand vous les établissez, ces enfans, vous leur donnez une partie de votre bien, mais vous avez la prudence de retenir de quoi subsister dans vos derniers jours; et vous seriez imprudent jusqu'au point de ne vous rien réserver pour l'éternité! Considérez votre ame comme l'un d'eux, dit saint Jérôme, et ne la frustrez pas de la part qu'elle doit avoir à votre héritage. Vous avez six, dix, douze enfans; si vous en aviez un treizième, vous trouveriez de quoi le nourrir, dussiez-vous épargner sur votre bouche ce qui lui serait nécessaire: imaginez-vous que Jésus-Christ est ce treizième fils que vous n'avez pas, et donnez-lui sa portion comme aux autres. Peut-être vous en est-il déjà mort quelqu'un: faites des aumônes de ce que celui-là vous dépenserait, s'il vivait encore. Enfin, si vous êtes dans le dessein de laisser à chacun de vos enfans un riche patrimoine, inspirez-leur par votre exemple beaucoup de tendresse pour les pauvres: c'est là un fonds qui ne peut manquer, et ils sont assez opulens s'ils le peuvent hériter de vous.

Voilà, Chrétiens auditeurs, tout ce que j'avais à vous dire sur l'aumône. Membres de Jésus-Christ pauvres qui souffrez, je ne sais si cela suffira pour porter vos frères à vous secourir; du moins en est-ce assez pour vous persuader à vous-mêmes que Dieu ne vous a pas oubliés, et que vous lui êtes plus chers qu'on ne pense. Si vous manquez des choses nécessaires à la vie, plaignez-vous de l'injustice et de la dureté des riches; mais certainement vous n'avez pas raison de murmurer contre la Providence de votre Père céleste, car que n'a-t-il point fait pour vous soulager dans tous

vos besoins ? Il ne s'est pas contenté de commander à un seul homme de subvenir à votre indigence, il l'a ordonné à tous les hommes ; et pour les engager par leurs propres intérêts à prendre soin de vous , il leur fait espérer les plus riches trésors et dans cette vie et dans l'autre. Ce n'est rien qu'un verre d'eau , cependant si c'est pour vous désaltérer dans votre soif, il y a une récompense , et une récompense éternelle pour celui qui vous le présentera. Il n'y a de Paradis que pour ceux qui vous font l'aumône , d'Enfer que pour ceux qui vous la refusent.

Quelques péchés qu'on ait commis contre ce Père tendre , il ne se plaint de rien pourvu que vous soyez satisfaits. Il fait plus encore ; il se met dans chacun de vous , il se présente lui-même dans vos personnes , afin qu'on ait honte de vous faire un refus qui retomberait sur lui , afin qu'on vous rende autant d'honneur qu'il en mérite lui-même. Enfin il met tout en usage pour porter tout le monde à vous faire du bien ; il s'abaisse, il prie, il promet , il commande , il tonne , il foudroie , il donne avec profusion à ses économes , afin qu'ils pourvoient abondamment à tout ce qui vous manque. Si , malgré toutes ces précautions , ils vous laissent dans la disette , s'ils détournent à leur usage ce qui ne leur a été donné que pour vous , souffrez avec patience pour un temps , il vous fera justice , et vous vous la ferez vous-mêmes un jour, puisque vous devez être leurs juges.

Premièrement il renversera la fortune de ces ministres infidèles ; un procès , une banqueroute , ou quelque autre désastre auquel on ne s'attend pas , réduira bientôt à la plus extrême pauvreté cette puissante maison où l'on fait si peu de cas des pauvres : mais la grande punition s'en fera au jour des vengeances. Ce jour épouvantable n'aura rien de terrible que pour les riches impitoyables , ce sera contre eux seuls qu'un Dieu vengeur fera éclater ces foudres dont il les a déjà en quelque

sorte frappés dans l'Évangile : *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum* : Retirez-vous de moi , maudits ; qu'attendez-vous pour aller au supplice que vous avez mérité ? Ne vous ressouvient-il plus des rebuts que vous m'avez fait essuyer dans tant de rencontres ? Oseriez-vous me demander part à ma gloire , après m'avoir refusé du pain , de l'eau ? A votre Dieu , ingrats , refuser ce pain qu'il avait créé , et que vous teniez de lui ! refuser de l'eau à votre Dieu , qui vous avait donné tout son sang ! Éloignez-vous de moi , *discedite à me* , éloignez-vous , monstres de cruauté et d'ingratitude , éloignez-vous , et que désormais il y ait autant de distance entre vous et votre Sauveur , qu'il y en a eu entre votre dureté et ma tendresse , entre vos entrailles de bronze et ma miséricorde infinie.

Et ne dites point que c'est un misérable , un faînéant , un importun que vous avez rebuté ; *mihi fecistis* , c'est moi que vous avez traité de la sorte. Vous ne l'avez pas cru ? c'est qu'il ne vous a pas plu de le croire ; je vous l'avais dit assez clairement , et vous avez cru d'ailleurs que c'était moi qu'on adorait sous les espèces du pain , quoique ce mystère ne fût pas moins incroyable : mais c'est que cet article ne vous devait coûter que des hommages , et que l'autre vous engageait à donner , vous engageait à distribuer quelque monnaie , quelque portion de vos trésors. Allez , maudits , allez brûler éternellement : vous verrez si votre or vous tirera de ces flammes où je vous envoie , c'est là que vous apprendrez par la rigueur et par la durée de vos peines si c'est un homme ou un Dieu que vous avez irrité par votre avarice.

Prévenez ce malheur , MM. ; et puisque la foi vous apprend que c'est votre divin Maître que vous secourez dans la personne des pauvres , faites-vous un plaisir de les nourrir , de les habiller , de leur donner un asile dans votre maison , de les servir dans leurs maladies , de les chérir comme vos enfans , de leur procurer jusqu'aux délices ; soyez

encore plus prompts à leur donner qu'ils ne sont avides de recevoir ; n'en refusez aucun, mes chers frères, de peur que celui que vous aurez contristé par votre refus ne soit Jésus-Christ lui-même, qui se trouve dans chacun d'eux : *Date omnibus, dilectissimi fratres, date omnibus, ne cui non dederitis, ipse sit Christus.* Souvenez-vous qu'il y aura un jugement sans miséricorde pour tous ceux qui n'auront pas exercé la miséricorde, et qu'il y aura une miséricorde et point de jugement pour ceux qui auront aimé cette vertu. Ainsi soit-il.



S E R M O N

SUR

LA CHARITÉ CHRÉTIENNE.

Unde ememus panes , ut manducent hi ?

De quoi acheterons-nous du pain , afin que ces gens aient à manger ? (*Joan. 6.*)

Pourquoi devons-nous aimer le prochain ? comment devons-nous l'aimer ?

L'ÉVANGILE de ce jour nous apprend que Jésus-Christ ayant été suivi au désert par une grande multitude de gens , sa bonté ordinaire lui suggéra de leur donner à manger ; et dans cette rencontre il fit un des plus grands miracles qu'il ait faits dans toute sa vie. Il prit cinq pains et deux poissons , qui étaient toute la provision qu'il avait pour lui et pour ses Disciples , il bénit ce peu de vivres , et en le distribuant de sa propre main , il le multiplia de telle sorte que cinq mille personnes en furent rassasiées , et que de ce qui resta on remplit encore douze corbeilles. Cet exemple de charité me donne l'occasion la plus avantageuse de vous entretenir de la charité chrétienne, de cette aimable vertu qui nous lie avec notre prochain, et qui ne fait qu'un cœur de tous les cœurs des Fidèles. J'en parle d'autant plus volontiers que ce discours me fraie le chemin à celui que je veux vous faire sur l'amour de Dieu , amour dont la charité envers nos frères est une partie si essentielle , qu'on ne

peut séparer ces deux vertus sans les détruire. Quand on nous explique l'obligation que nous avons d'aimer Dieu, nous nous plaignons qu'on nous veut obliger à aimer un être que nos sens n'aperçoivent point, et dont notre esprit même ne se peut former une juste idée : mais ce n'est point ici un objet invisible et surnaturel qu'on nous commande d'aimer ; ce sont des hommes comme nous, pour qui la nature ne nous donne quelquefois que trop de penchant.

Il est vrai que l'amour que nous avons naturellement pour eux n'est pas l'amour que Dieu nous commande ; il peut néanmoins, cet amour, disposer nos cœurs aux mouvemens de la vraie charité envers nos frères, de cette vertu si sublime, mais si rare parmi les Chrétiens. Se pourrait-il faire que nous nous révoltassions encore contre ce précepte, ou que nous fussions lents à y obéir ? Esprit saint, si vous n'amollissez nos cœurs, nous trouverons de l'impossibilité aux commandemens les plus faciles, nous haïrons toujours ce que vous nous ordonnez d'aimer, nous aimerons ce que vous nous commandez de haïr. Daignez donc disposer mes auditeurs à écouter avec docilité ce que je vais tâcher de leur dire avec tout le zèle qu'il vous a plu de m'inspirer pour leur salut ; ils vous demandent cette grace eux-mêmes pour eux-mêmes : c'est dans cette vue que nous nous adressons tous ensemble à votre épouse, et que nous la saluons avec l'Ange : *Ave, Maria.*

Je ne doute point qu'on ne vous ait souvent raconté ce que saint Jérôme rapporte de saint Jean l'Évangéliste. Parvenu à une extrême vieillesse, le saint Évangéliste pouvait à peine être porté à l'Église sur les bras de ses disciples, et n'ayant plus assez de forces pour faire de longs discours, il se contentait de dire à chaque assemblée : Mes frères, aimez-vous les uns les autres. Comme c'était toujours la même leçon, les Fidèles s'en-

nuyèrent enfin de l'entendre , et prirent la liberté de lui demander pourquoi il la répétait si souvent. O réponse vraiment digne du bien-aimé de Jésus ! C'est , leur dit-il , parce que c'est le commandement de notre divin maître , et que si nous l'observons bien , cette fidélité nous tient lieu de tout : *Quia præceptum Domini est , et si solum fiat , sufficit.*

Touchante raison , Chrétiens auditeurs , et qu'elle est propre pour nous porter à aimer nos frères ! Quelle impression ne devrait-elle pas faire sur nos cœurs et sur nos esprits ! Enfans de Jésus-Christ et de son Église , sera-t-il nécessaire de vous proposer d'autre motif pour vous engager à la pratique de la charité fraternelle ? ne suffit-il pas de vous faire ressouvenir que cette vertu nous a été recommandée par notre souverain maître , que c'est ce qu'il a témoigné avoir le plus à cœur , et qu'avant de mourir il a déclaré n'avoir rien de plus à nous ordonner , que c'était là toute la récompense qu'il exigeait pour tout ce qu'il a fait pour nous ? *Præceptum Domini est , et si solum fiat , sufficit.* Je ne laisserai pas , MM. , d'ajouter à ce motif tous ceux qu'il plaira à Dieu de m'inspirer ; et comme je ne doute point que vous ne vous y rendiez aisément , et que déjà vous ne soyez dans l'impatience de vous conformer aux vérités dont vous aurez été persuadés , je joindrai les règles qu'il faut observer dans l'amour du prochain , aux raisons que j'aurai produites pour en établir l'obligation. Les raisons qui prouvent l'obligation de la charité chrétienne , les règles qui en déterminent la pratique , ce seront les deux parties de ce discours. Nous verrons , dans le premier point , pourquoi il faut aimer nos frères ; dans le second , comment il faut les aimer. Voilà tout le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT.

Vous serez peut-être surpris , Chrétiens auditeurs , quand je vous dirai que nous n'avons pas moins de raison d'aimer nos frères , que nous en avons d'aimer Dieu : mais on cessera de s'étonner quand on saura que l'amour que les Chrétiens se portent entre eux n'est qu'une même vertu , qu'un même amour avec l'amour que Dieu veut qu'on ait pour lui. Je dis plus encore ; ce n'est qu'une même chose , qu'un même objet que nous aimons , soit que nous aimions Dieu , ou que nous aimions les hommes , parce que nous n'aimons que Dieu dans les hommes , parce que nous n'aimons les hommes que pour Dieu. Ces deux amours , dit saint Grégoire le grand , sont comme deux parties qui composent un seul tout , deux anneaux d'une même chaîne , deux actions d'une même vertu , deux ouvrages d'une même main , deux mérites inséparables , dont l'un ne peut subsister sans l'autre : *Sunt duo isti amores duæ quædam partes , sed unum totum ex utrisque compositum ; duo annuli , sed catena una ; duæ actiones , sed una virtus ; duæ operæ , sed una charitas ; duo apud Deum merita , sed unum sinè alio inveniri impossibile est.*

De ce principe je tire d'abord deux conclusions fort importantes pour notre conduite. La première contre les faux dévots , qui se croient tout remplis de l'amour divin parce qu'ils prient beaucoup , qu'ils communient souvent , quoique dans leurs cœurs ils nourrissent des aversions et des jalousies , quoiqu'ils retiennent le bien d'autrui , ou qu'ils se plaisent à noircir la réputation de leurs frères. N'y eût-il qu'une personne au monde que nous n'aimerions pas comme nous-mêmes , c'est en vain que nous nous flattons d'aimer Dieu : *Duo apud Deum merita , sed unum sinè alio inveniri impossibile est.*

La seconde conclusion est en faveur des personnes charitables. Elles se plaignent quelquefois

qu'elles ne sentent en elles aucun amour de Dieu, qu'elles sont froides dans des actions qui demanderaient le plus de ferveur, qu'elles n'ont pas une seule étincelle de ce grand feu dont les Saints ont été embrasés. Consolez-vous, ames chrétiennes; vous ne haïssez personne, vous voulez du bien, vous en faites même à tout le monde : loin de vous affliger de la prospérité de vos frères, vous prenez part à leurs avantages, vous êtes sensibles à leurs maux temporels, vous avez du zèle pour le salut de leurs ames : allez en paix, vous êtes toutes enflammées de l'amour de Dieu, votre amour pour votre prochain est votre garant, ces deux amours ne se séparent jamais ; *Unum sinè alio inveniri impossibile est.*

Mais d'où vient que l'amour de Dieu renferme si nécessairement l'amour du prochain ? En voici trois raisons que je vais tâcher de vous expliquer en peu de mots. La première, c'est que notre prochain appartient à Dieu. La seconde, c'est qu'il est l'image de Dieu. La troisième, c'est qu'il est lui-même l'objet de la tendresse et de l'amour de Dieu.

Votre prochain appartient à Dieu, MM., il est son bien, son ouvrage, c'est lui-même qui l'a formé de ses mains, et qui l'a mis dans le monde pour le faire servir à sa gloire et à l'exécution de ses volontés : nous voilà donc obligés à honorer, à respecter tous les hommes, à cause du maître auquel ils appartiennent. On honore jusqu'aux derniers domestiques des grands, on respecte leurs chiffres et leurs armes jusque sur leurs équipages, jusque sur les animaux qui les traînent ; on ne touche point à ce qui porte ou leurs noms, ou leurs livrées ; eût-on même reçu quelque insulte de leurs gens, on ne pourrait que s'en plaindre, on n'oserait s'en faire justice soi-même. C'est pour cela qu'il est dit dans l'Écriture : *Mihi vindicta, et ego retribuam* : Que personne ne prenne la liberté de se venger des outrages ou des injustices qu'il

pourrait avoir soufferts , je saurai punir ceux qui en sont les auteurs ; mais comme tous les hommes sont à moi , si vous aviez l'audace de porter la main sur quelqu'un d'eux , sans en avoir reçu l'ordre de ma part , sachez que vous vous rendriez coupables d'un attentat que je ne laisserais pas impuni.

J'ai dit que nous devons avoir du respect pour tous les hommes , parce que tous les hommes appartiennent à Dieu ; j'ajoute que pour la même raison nous les devons aimer , si nous aimons Dieu. Il n'est pas nécessaire de vous expliquer ici les effets de l'amour ; vous savez mieux que moi qu'il a coutume de s'étendre à tout ce qui environne la personne qu'on aime , à tout ce qui a quelque rapport avec elle. On n'aime pas seulement ses amis , on aime encore ce qu'ils chérissent eux-mêmes , leur famille , les ouvrages de leurs mains et de leur esprit. On dit qu'un homme vraiment passionné n'est pas seulement touché de l'objet de sa passion , mais qu'il est encore idolâtre de tout ce qui lui appartient , il se sent ému à la seule vue des lieux où se tient cet objet chéri , quelque chose de moins que le lieu de la demeure , un meuble des plus minces rencontré par hasard , un rien excite dans le cœur qui aime des transports qu'il ne peut dissimuler.

Si l'amour va jusque-là , ô mon Dieu , qu'il est peu de personnes qui vous aiment véritablement ! Car enfin si nous vous aimions , aurions-nous tant de peine à supporter , à chérir même nos frères , qui sont et vos serviteurs et vos enfans ? Comment pourrions-nous haïr des créatures que vous avez formées , et que vous entretenez avec tant de soin , des créatures qui sont les chefs-d'œuvres de votre sagesse et de votre toute-puissance , des créatures qui sont si utiles à votre gloire , et qui non-seulement vous appartiennent , mais qui tiennent le premier rang dans votre maison , qui sont , pour ainsi parler , la plus noble portion de votre héritage ?

La seconde raison que nous avons d'aimer notre prochain , c'est qu'outre qu'il appartient à Dieu , il est encore l'image de Dieu. Dans tous les temps , Chrétiens auditeurs , le mérite et la qualité des personnes ont rendu vénérables jusqu'à leurs statues et à leurs portraits. Mais comme c'est l'amour qui a inventé l'art de représenter ainsi les hommes , aussi est-ce l'amour qui a le plus relevé le prix de cet art ingénieux ; qui a témoigné le plus d'empressement pour ses ouvrages. Combien ne s'estime-t-on pas heureux d'avoir un marbre ou un tableau sur lesquels les traits de nos amis soient fidèlement exprimés , avec quel soin conserve-t-on ces représentations inanimées de leur visage ? quel secours n'y trouve-t-on point pour se consoler de leur absence ? Non-seulement on conserve avec soin ces portraits , mais pour témoigner combien on les aime , on les enferme , on les enchâsse quelquefois dans l'or , on les couronne de pierreries , on les contemple avec complaisance , on les adore , on leur donne toutes les marques de tendresse qu'on donnerait à l'original s'il était présent. Voilà pourquoi sainte Thérèse , cette fille séraphique si enflammée de l'amour de Jésus-Christ , après l'avoir vu souvent lui-même , prenait tant de plaisir à regarder ses images , et disait qu'elle aurait souhaité d'en trouver partout où elle portait la vue.

Or je dis , MM. , que le Créateur , qui a voulu rendre visible dans chaque créature quelque'une de ses divines perfections , a comme réuni tous ses traits dans l'homme. Il a prétendu en le formant se peindre lui-même en raccourci , et donner à l'univers l'image la plus ressemblante qu'il eût encore donnée de sa nature divine , quoique déjà il eût créé et les Anges et le soleil. Cette ressemblance , Chrétiens auditeurs , est la cause de la haine mortelle et irréconciliable que nous portent les démons. Ce n'est point , hélas ! qu'ils aient jamais reçu aucun mal de nous , ni que nous ayons quelque part à leur infortune ; non , mais

ils haïssent en nous le portrait du maître qui les a bannis du Ciel , et qui exerce sur eux une si rigoureuse vengeance : de sorte , MM. , que si nous aimions autant notre Dieu qu'il est haï des démons, nous aimerions autant nos frères que les démons les haïssent ; nous prendrions autant de plaisir à leur faire du bien , que ces malheureux esprits ont de passion de leur nuire.

Il ne faut point qu'on se retranche sur les mauvaises qualités soit du corps , soit de l'esprit , qui nous en peuvent donner de l'aversion. Comme on ne s'arrête pas à la matière ni aux ornemens du tableau quand on nous peint quelqu'un que nous aimons tendrement , aussi quand on aime Dieu sincèrement , on aime les hommes pour l'amour de lui , sans avoir égard ni à leurs talens , ni à leurs défauts , ni à leurs vertus , ni à leurs vices. Oui , Seigneur , dit une ame vraiment possédée de l'amour de Dieu , pour m'engager à chérir mon prochain comme moi-même , il suffit que j'aperçoive en lui votre image , que j'y découvre un seul de vos traits ; que cette image soit d'or ou d'argile , que ce trait soit gravé sur un diamant , ou sur du plomb , je la respecterai et je l'aimerai à cause de vous.

J'ai dit que notre prochain est à Dieu , qu'il est l'image de Dieu , et que par ces deux raisons nous sommes obligés de l'aimer : j'en ajoute une troisième , c'est qu'il est l'objet de l'amour de Dieu ; et ce motif me paraît si fort , que je ne pense pas qu'on y puisse résister. Le Seigneur ne hait rien à la vérité de ce qu'il a fait ; mais , à proprement parler , il n'aime que l'homme , vu qu'il a fait pour l'homme tout le reste des créatures : les Anges mêmes , dit saint Paul , sont comme des gouverneurs destinés à la conduite de ceux d'entre nous qui doivent être les héritiers du salut. C'est pour cela que saint Grégoire de Nysse dit que l'amour pour l'homme est le propre caractère de la nature divine. D'où je conclus , MM. , que si nous

aimons Dieu , nous devons aimer notre prochain que Dieu aime , soit parce que l'amour que nous avons pour Dieu ne doit faire qu'un cœur de notre cœur et du sien , soit parce que l'amour que Dieu a pour notre frère ne fait de notre frère et de Dieu qu'un même objet. L'amour transforme en quelque sorte celui qui aime dans la chose qui excite son amour ; et par conséquent quiconque aime Dieu doit avoir les mêmes désirs , les mêmes sentimens que Dieu , il doit aimer tout ce qu'il aime , et ne haïr que ce qu'il hait. L'amour encore une fois transforme celui qui aime dans l'objet qu'il aime ; et par conséquent il ne fait de Dieu et de notre frère qu'une même chose , qu'un seul tout , qui étant indivisible en lui-même , ne doit pas être distingué par notre amour.

Cette raison en renferme plusieurs autres , et détruit , ce me semble , tous les prétextes. Dites tout ce qu'il vous plaira de votre prochain , faites de sa personne un portrait aussi désavantageux que vous voudrez , employez pour peindre son caractère les couleurs les plus noires ; dites , si vous voulez , que c'est une ame lâche , perfide , ambitieuse , intéressée ; dites qu'il est violent , furieux , qu'il n'a ni génie , ni conduite , ni honneur , ni religion : tel qu'il est , Dieu le souffre , il lui fait du bien , il l'aime , et il vous ordonne de l'aimer. Mais il me persécute , il me dépouille , il me maltraite , il me hait mortellement. N'importe ; au travers de tous ces vices , de tous ces déportemens injustes , Dieu l'aime , et tout ce que Dieu aime mérite infiniment d'être aimé ; d'ailleurs cet homme en use avec Dieu comme avec vous , il l'offense , il le déshonore , il le trahit ; et malgré toutes ces perfidies il ne laisse pas d'en être aimé. Quelque grand pécheur que je sois , le Seigneur ne hait en moi que le péché , qui me déshonore , qui donne la mort à mon ame , qui m'expose à périr éternellement ; mais du reste toutes mes révoltes , mes ingrattitudes , tous les

outrages qu'il reçoit de moi ne peuvent l'empêcher de m'aimer, et de m'aimer au point de me chercher, de courir après moi, de souffrir, de mourir même pour moi. Il est donc vrai que Dieu aime votre prochain, quel qu'il soit, quelque indigne qu'il vous paraisse d'être aimé. Direz-vous que cette tendresse de Dieu n'est pas réglée, n'est pas raisonnable, qu'il s'aveugle lui-même dans sa passion, qu'il aime ce qu'il doit haïr? Combien y a-t-il plus d'apparence que c'est vous qui haïssez ce que vous devriez aimer? Quelle serait notre délicatesse, ames chrétiennes, quel serait notre orgueil si nous trouvions indigne de notre amour ce que notre Dieu trouve aimable, et ce qu'en effet il aime?

Toutes ces raisons font voir clairement, ce me semble, que l'amour de Dieu nous impose une obligation indispensable d'aimer le prochain, et même que sans cette charité fraternelle l'amour de Dieu ne peut subsister. Écoutez maintenant ce qu'a pensé sur ce sujet celui d'entre les Apôtres à qui Jésus-Christ a témoigné plus de tendresse, et celui qui a montré plus d'amour pour Jésus-Christ : *Si quis dixerit quoniam diligo Deum, et fratrem suum oderit, mendax est* : (ce sont les paroles de saint Jean.) Si quelqu'un dit qu'il aime Dieu, il fait un mensonge s'il n'aime pas son frère. Dites-le sans crainte : quand vous verriez dans ce Chrétien une pureté d'Ange, quand son frère serait pire que les démons ; si, sans aimer ce frère, il ose dire qu'il aime Dieu, il vous trompe, il se trompe lui-même, *mendax est*. Saint Paul exprime la même vérité avec encore plus d'énergie : *Si linguis hominum loquar et Angelorum, charitatem autem non habeam, factus sum velut æs sonans, aut cymbalum tinniens* : Quand j'aurais reçu de Dieu, dit-il, quand j'aurais reçu les dons de toutes les langues de l'univers, quand je parlerais le langage même des Anges ; si je n'ai point de charité, je ne suis qu'un airain sonnante, qu'une cymbale reten-

tissante. Bien plus , quand Dieu m'aurait donné la connaissance des choses à venir , quand il m'aurait ouvert tous les trésors de la sagesse infinie , quand je serais le plus éclairé des hommes dans la science des Saints , quand ma foi serait assez grande et assez vive pour transporter les montagnes , et pour ressusciter les morts ; si je manque d'amour pour mes frères , je n'ai plus de mérite , plus de vertu , je ne suis rien devant Dieu , *nihil sum*. Quand je posséderais tous les trésors de la terre , et que je serais assez généreux pour m'en dépouiller afin de nourrir les pauvres , quand je me sacrifierais moi-même pour Dieu , quand je courrais au martyre , quand je souffrirais la rigueur du fer et du feu ; si je n'ai pas la charité , cela ne me sert de rien , *nihil mihi prodest*.

Que je crains, MM., que le défaut de cette vertu ne rende inutiles et exécrables même , aux yeux de Dieu, bien des jeûnes , bien des prières , bien des mortifications , bien des travaux entrepris en apparence pour l'amour de Jésus-Christ ! Combien de personnes montrent tous les dehors de la piété, qui néanmoins après mille et mille exercices de Religion , après avoir passé leurs jours dans la solitude , ou consumé leurs biens et leurs vies au service du prochain , se trouveront les mains vides à l'heure de la mort, pour avoir négligé de se rendre parfaites dans la charité ! Que me servirait-il d'avoir usé mon corps dans les austérités de la pénitence , d'avoir exercé sur moi-même autant de cruautés que les Tyrans en ont exercé sur les Martyrs , si je ne puis supporter les imperfections de mes frères ? Que me servira-t-il d'avoir par mes larmes forcé la justice de Dieu à me pardonner , et à porter sur le passé une sentence favorable , si je juge , si je condamne les autres sur de légères apparences ? Je porte toutes mes croix avec une force invincible , nulle adversité ne m'ébranle , je suis tranquille au milieu des plus tristes évènements ; mais je m'afflige de la joie d'autrui , et sa

prospérité est pour moi un tourment : *nihil sum*, toute ma patience n'est d'aucun prix. Je me fais un plaisir de rendre aux pauvres les derniers services, je m'humilie, je m'abaisse jusqu'aux pieds de ces membres de Jésus-Christ ; mais aussi je me plais à voir les orgueilleux humiliés, et l'ambition confondue ; *nihil sum*, mon humilité n'est qu'hypocrisie. J'aimerais mieux que ma langue demeurât pour toujours immobile, que de médire de mes plus grands ennemis ; mais je souffre quand on dit du bien de certaines gens, et je ne puis me vaincre jusqu'à applaudir aux louanges qu'on leur donne. Je travaille de toutes mes forces pour acquérir la sainteté, mais j'écoute volontiers quand on me dit que tel autre n'est pas aussi réglé qu'il le paraît. Si vous en êtes là, vous n'avez rien fait : *nihil sum*, *nihil mihi prodest*, encore une fois toute ma constance ne me sert de rien, mon humilité n'est qu'une fausse humilité, toute ma sainteté n'est qu'illusion.

Voulez-vous donc, Chrétiens auditeurs, vous assurer le fruit de vos peines, et fonder solidement l'édifice de votre sanctification ? entrez souvent dans les replis les plus secrets de votre cœur ; et voyez si la charité y règne, si elle en règle tous les mouvemens. Vous le reconnaîtrez facilement à cet admirable caractère qu'en a fait saint Paul écrivant aux Corinthiens : *Charitas patiens est, benigna est, charitas non æmulatur* : La charité est patiente, elle est débonnaire, elle ne porte envie ni aux biens temporels d'autrui, ni à ses biens spirituels ; *non agit perperam*, elle ne nuit à personne, ni par ses actions, ni par ses discours, elle craint même de le faire par son silence ; *non est ambitiosa*, elle ne prétend point l'emporter sur personne ni en matière d'honneur, ni en matière de perfection chrétienne ; *non quærit quæ sua sunt*, elle est si peu intéressée, qu'elle perdra tout plutôt que d'entrer dans des contestations qui pourraient altérer la paix ; *non cogitat malum* ; si vous l'of-

fensez , elle croira : vous en avoir donné l'occasion ; si on la méprise , loin de s'en piquer , elle se persuade qu'on lui fait justice : elle donne un jour favorable aux fautes qui peuvent être excusées , elle s'afflige sans déguisement des fautes qui sont trop visibles : elle aime à donner des louanges , elle craint peu de se tromper en jugeant favorablement même de ce qui est mal : *charitas non se multum dolet errare , cum bene credit , etiam de malo*. C'est le sentiment de saint Augustin. De plus , continue saint Paul , elle croit tout ce qu'on lui dit de la vertu des ames saintes , *omnia credit* , et elle ne désespère jamais de la conversion des hommes les plus dérégés : enfin elle souffre tout sans se plaindre , de peur de nuire par ses murmures à ceux qui la font souffrir ; elle supporte les plus imparfaits , elle leur pardonne leurs défauts , elle trouve au travers de ces défauts quelque qualité qui les rend dignes de son indulgence , *omnia suffert , omnia sustinet*. Je ne doute point que cette aimable peinture de la charité chrétienne ne vous donne du penchant pour cette vertu , et que ce ne soit là un puissant motif pour vous d'aimer vos frères.

Après des raisons aussi capables d'ébranler les plus inflexibles , s'il leur reste quelque sentiment de Religion , je me persuade , Chrétiens auditeurs , que vous désirez avec ardeur d'apprendre quelles sont dans la pratique les règles de la charité , afin de les observer exactement ; en un mot , comment vous devez aimer votre prochain. Je vais vous le faire voir.

SECOND POINT.

AIMER comme nous voulons être aimés des hommes , aimer comme nous nous aimons nous-mêmes , aimer comme Jésus-Christ nous a aimés ; voilà , MM. , les trois règles que renferment les devoirs de la charité que nous devons avoir pour nos frères. La première est tirée de la loi naturelle , la

seconde de la loi écrite , la troisième de la loi de grace. Par la loi de la nature nous sommes obligés de traiter les autres comme nous souhaitons d'en être traités : *Omnia quæcunque vultis ut faciant vobis homines , et vos facite illis*. Vous aimerez votre prochain comme vous-même : (ce précepte nous vient de la loi de Moïse ;) *Diliges proximum tuum sicut te ipsum*. Enfin Jésus - Christ dans l'Évangile nous a commandé la charité en ces termes : *Mandatum novum do vobis , ut diligatis invicem , sicut dilexerit vos*. Voici un nouveau commandement que je vous fais , c'est de vous aimer les uns les autres , comme je vous ai aimés. Or , MM. , je trouve que nous voulons être aimés universellement de tout le monde , que nous nous aimons nous-mêmes sincèrement , et que le fils de Dieu nous a aimés solidement. Si donc nous voulons avoir une charité parfaite , elle doit être universelle , elle doit être sincère , elle doit être solide.

Je dis qu'elle doit être universelle , et que nul homme ne doit être exclu de notre amour. Comme nous souhaitons d'être aimés de tout le monde , et qu'un seul ennemi serait capable de troubler le repos de notre vie , il est juste aussi qu'à notre tour nous aimions tout le monde ; et il est vrai que notre haine pour un seul de nos frères , eussions-nous d'ailleurs pour tous les autres les sentimens les plus charitables , détruit entièrement la charité dans nos cœurs. La raison de ceci , Chrétiens auditeurs , c'est que , selon la loi que je viens de citer , le motif de la charité est universel , il embrasse tous les hommes , comme le motif de la foi s'étend également à tous les articles de notre croyance : pour perdre la foi , il suffit de douter d'un seul point de la Religion ; de même , pour perdre la charité , il suffit qu'un seul homme n'ait point de part à notre amour. Si vous aimez tous les hommes à la réserve d'un seul , il faut que vous ayez une raison d'aimer les autres que vous

ne trouvez pas dans ce seul homme ; or cette raison est une raison naturelle : en effet, si elle était surnaturelle, si elle était divine, elle s'étendrait encore à celui que vous n'aimez pas ; par conséquent Dieu n'étant pas le motif qui vous fait aimer, votre charité n'est rien moins qu'une charité chrétienne, c'est un amour purement naturel. Au reste, avons-nous lieu de nous plaindre de cette loi, comme d'une loi dure et gênante ? Ne paraît-il pas au contraire qu'elle a été faite en notre faveur ?

Je ne sais si vous y avez jamais fait réflexion, mais il est certain que Dieu ne pouvait mieux témoigner son amour pour nous ; car la raison pour laquelle il a ordonné que la charité fût universelle, n'est-ce pas le désir qu'il a eu que nous fussions généralement aimés de tout le monde ? Si au lieu de nous assurer une place dans tous les cœurs par une loi expresse, il avait permis à chaque homme de haïr seulement un seul homme, sans doute je serais l'objet de la haine de plusieurs, je serais peut-être celui que personne ne voudrait aimer. Quelle serait donc notre ingratitude, si nous méprisions les premiers une loi qui nous est si favorable ? Avouons cependant, MM., que bien peu de gens observent cette loi qui tend à les faire chérir par tous les hommes. Combien voit-on de Chrétiens qui, loin d'aimer tout le monde, n'aiment qu'eux-mêmes, n'aiment que leurs intérêts ? Mais je ne veux parler que de ceux qui ont le cœur naturellement tendre et sensible, ceux-là mêmes combien sont-ils bornés dans leur amour ? N'est-il pas vrai que ce sera beaucoup si cet amour s'étend à tous les parens, et à un petit nombre d'amis ? Hé quoi ! la charité ne nous donne-t-elle pas autant de frères, autant d'amis qu'il y a d'hommes sur la terre ? Oui, Chrétiens, elle va jusque-là, elle ne réserve rien parce qu'elle trouve tout renfermé dans le cœur de Jésus-Christ. Dieu m'est témoin, dit-elle avec saint Paul, que je vous aime

tous dans les entrailles de Jésus-Christ, c'est-à-dire, comme l'explique saint Jean Chrysostôme, qu'elle embrasse tout l'univers, et qu'elle a plus d'affection pour tous les hommes, que chaque père n'en a pour ses propres enfans.

C'est dire beaucoup, MM. ; mais la loi écrite semble exiger encore plus, quand elle nous commande d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, *sicut te ipsum*. Saint Thomas interprétant cette seconde règle, observe que cette expression, comme vous-même, ne marque pas une égalité, mais seulement une ressemblance d'amour, c'est-à-dire que tel est le sens de l'Écriture : Aimez votre frère, non pas autant, mais aussi sincèrement que vous vous aimez. Que ce ne soit ni la raison de l'intérêt, ni l'attrait du plaisir qui vous porte à le chérir, comme vous chérissez ce qui vous est utile, et ce qui sert à vous réjouir ; aimez-le pour son bien, sans avoir égard ni à vous-mêmes, ni à vos propres avantages. Par ce seul trait combien d'amitiés du monde se trouvent dépouillées du mérite de la charité ? car ne nous flattons point, et ne dissimulons point la corruption de notre siècle.

S'est-on jamais témoigné un amour moins sincère et moins généreux ? n'est-ce pas le pur intérêt, et je ne sais quelle politique, qui fait la plupart des liaisons, je dis des liaisons mêmes qui sont entre les personnes que la nature ou la Providence a le plus étroitement unies ? On ne fait rien dans le monde qu'à force d'amis, et un seul ennemi peut quelquefois donner de grandes inquiétudes. Il est peu de personnes si misérables de qui l'on ne puisse tirer du service en quelque rencontre ; tel qui ne peut nuire par lui-même, ni par son crédit, ne fera que trop de mal par sa langue : aussi, autant qu'on le peut, veut-on être bien avec tout le monde ; pour cela on dissimule, on flatte, on fait de vaines caresses ; si on va jusqu'aux services réels, ce n'est qu'un trafic sordide ;

on ne donne que pour avoir, on ne rend que pour recevoir encore davantage, le cœur n'entre point dans tout ce commerce. Quelle injure ne ferions-nous pas à la charité, si nous en donnions le nom aux sentimens d'une ame toute resserrée, toute enveloppée en elle-même, d'une ame qui rapporte tout à son utilité propre; qui s'aime dans ses meilleurs amis, ou qui n'aime en eux que l'amour qu'ils ont pour elle, d'une ame toujours prête à changer d'objet lorsqu'elle trouvera son avantage dans son inconstance? La charité que Dieu nous commande dans la loi écrite nous inspire de l'horreur pour cette bassesse; pour cette dissimulation intéressée; elle ôte à l'amour propre la possession de notre cœur, elle ouvre ce cœur au prochain, et elle le partage avec lui. De là cette ressemblance entre les effets de la charité à l'égard nos frères, et les effets à notre égard de l'amour propre : l'amour propre diminue nos fautes dans notre idée, augmente nos maux dans notre imagination, et ne nous abandonne jamais; de même la charité couvre la multitude des péchés d'autrui, comme parle l'Écriture, elle est extrêmement sensible aux misères du prochain, elle ne l'abandonne pas même dans le tombeau.

Je parle, MM., de la charité selon la règle que Dieu en avoit donnée par Moïse, car par Jésus-Christ il nous en prescrit une troisième encore plus relevée : Je vous fais un nouveau commandement, dit le Sauveur, c'est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même : *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos*. Saint Jean Chrysostôme dit que ce précepte nous ordonne de prévenir nos frères par notre bienveillance, et de n'attendre pas qu'ils aient mérité notre amitié par des bienfaits, ou qu'ils s'en soient rendus dignes par les vertus. Saint Cyrille nous avertit que cette loi nous oblige d'oublier nos propres intérêts pour les intérêts du prochain; ce qui doit néanmoins être entendu

avec quelque réserve. Mais ce qui est hors de doute, c'est que par ces paroles le fils de Dieu nous demande pour nos frères un amour solide, un amour qui ne tende à rien moins qu'à l'éternité, et à la possession de Dieu même. Pour nous procurer ce bonheur éternel et infini, vous savez, MM., ce que Jésus-Christ a fait ; il s'est anéanti, il a souffert, il est mort. Si je vous disais que pour procurer le salut à vos enfans, à vos amis, à vos ennemis, vous devez sacrifier votre vie, saint Jean me garantirait cette pensée : *Et nos debemus pro fratribus animas ponere*. Mais hélas ! Chrétiens auditeurs, comment oserais-je vous prêcher cette doctrine, voyant que bien loin d'avoir ce zèle pour les ennemis, on néglige d'apprendre aux enfans les principes de la Religion, on les expose même à perdre la Religion, on les flatte, on les entretient dans leurs vices, on leur inspire l'amour du monde et la haine du prochain, on les corrompt par des discours libertins, et par des exemples encore plus scandaleux ? Qui oserait parler aux Chrétiens de mourir pour sauver leurs frères, aujourd'hui qu'ils semblent conspirer pour se perdre mutuellement ? Qui oserait dire que pour se conserver dans l'innocence, on est obligé de fuir le commerce du monde, comme on fuyait autrefois les Tyrans de peur de perdre la foi ? Qui oserait tenir un pareil langage dans ce siècle où l'on dit à peine une parole qui ne couvre un piège tendu à l'innocence, dans ce siècle où l'on s'efforce en mille manières d'entraîner dans le désordre ceux qui n'y sont pas, d'y retenir ceux qui en veulent sortir, dans ce siècle, le dirai-je ? où l'on souffre une vraie persécution dès qu'on se déclare pour la piété ?

Cependant la charité est une vertu commandée ; et le devoir principal de cette vertu, c'est certainement de nous prêter des secours mutuels dans la voie du salut, dans la voie de la perfection chrétienne. Je vous ai déjà dit que nous n'avions point d'amour

pour Dieu , si nous n'aimions point nos frères ; mais il est également certain que nous n'avons pas d'amour pour nos frères , si nous ne les portons pas à aimer Dieu. Si nous manquons aux devoirs de cette vertu bienfaisante , hélas ! que sommes-nous , Chrétiens auditeurs ? pouvons-nous même nous flatter d'être Chrétiens ? Saint Augustin parlant de l'Église comme de la maison du Seigneur , dit qu'elle est composée d'autant de pierres mystérieuses qu'il y a de Fidèles. Ces pierres , continue ce Père , sont tirées de la carrière par le Baptême , elles sont préparées et rendues propres à être mises en œuvre par les instructions et par la doctrine de Jésus-Christ ; *verumtamen domum Domini non faciunt , nisi quando charitate compaginantur* ; mais elles ne sont dans l'édifice que par la charité qui les lie ensemble : et comme on ne peut dire qu'un marbre soit d'un palais , s'il n'est joint aux autres pièces de marbre dont ce palais est bâti ; de même un Chrétien qui n'est pas uni à ses frères par la charité , n'est point dans l'édifice mystérieux de l'Église , et porte le nom de Chrétien sans être Chrétien.

De là vient que dans les premiers siècles de l'Église les Fidèles , en se donnant d'ailleurs des exemples mutuels de toutes les vertus se signalaient néanmoins surtout par l'union qui régnait entre eux. Jésus-Christ avait déclaré qu'on les reconnaît à cette marque ; et en effet Tertullien rapporte que c'était ce que les Païens observaient et ce qu'ils admiraient le plus en eux. *Videte* , se disaient-ils , *videte ut se invicem diligant , et alter pro altero mori sint parati* : Voyez comme ces Chrétiens s'aiment mutuellement , comme ils se respectent les uns les autres , comme ils sont prompts à se rendre toutes sortes de services , et à se pardonner entre eux les déplaisirs qu'ils peuvent s'être causés. *Videte ut se invicem diligant* : Ne regardez-vous pas comme un prodige cette douce facilité à se relâcher de leurs intérêts , à céder les honneurs qu'ils

pourraient exiger avec justice ? ne dirait-on pas que ce n'est qu'une famille , qu'ils n'ont tous qu'un cœur et qu'une ame ? Que cette union est aimable ! qu'elle est raisonnable ! et qu'il y a d'apparence qu'une Religion qui unit si parfaitement des hommes si différens d'âge , de qualité , de nation , de profession , est une Religion sainte ! Voyez comme ils méprisent la mort quand il s'agit de donner à leurs frères les secours dont ils ont besoin , voyez comme ils les consolent dans les prisons , comme ils les encouragent dans les supplices , comme ils s'empressent à les inhumer après leur trépas , avec quelle joie ils s'exposent à mille périls pour leur rendre tous ces devoirs ; *Videte ut se invicem diligant , et alter pro altero mori sint parati.*

Que je souhaiterais , MM. , que tous ceux qui se sont séparés de l'Église eussent lieu d'admirer en nous les mêmes effets de la charité ! Mais hélas ! ne pourraient-ils point dire des Catholiques d'aujourd'hui dans un sens tout opposé : *Videte ut se invicem diligant* : Voyez quelle charité règne parmi ces Chrétiens , qui se flattent d'avoir conservé le vrai esprit de Jésus-Christ , et qui nous traitent d'Hérétiques. Qui ne sait pas que la charité est le caractère des véritables Fidèles ? mais quelle trace reste-t-il parmi eux de cette vertu ? *Videte ut se invicem diligant* : Voyez comme ils se déchirent par leurs médisances , comme ils travaillent à se détruire , à se ruiner mutuellement , comme ils s'accordent souvent mieux avec nous qu'ils ne font entre eux , comme il est même nécessaire que nous nous entremettions dans leurs différens , et que nous leur suggérions des pensées de paix. Qu'il s'en faut qu'ils soient en aussi bonne intelligence que nous le sommes entre nous , qu'ils s'empressent comme nous à se secourir dans leurs besoins mutuels ! *Videte ut se invicem diligant* : Voyez comme ils tâchent de se surprendre , de se décrier les uns les autres : de quels artifices ne se servent-

ils point pour corrompre l'innocence et la pudeur ? avec quelle fureur font-ils passer à leurs enfans les haines qu'ils ont conçues ! avec quel acharnement s'efforcent-ils de se ravir mutuellement et le bien et l'honneur ? Voyez d'ailleurs comme ils laissent périr les pauvres par le froid et par la faim, comme ils négligent de tendre la main à ceux qui voudraient embrasser leur Religion : *Videte ut se invicem diligent.*

Divin Esprit , esprit d'amour et de charité , ne permettez pas que votre épouse tombe jamais dans un pareil opprobre ; ne permettez pas que nous renoncions ainsi à la gloire de vos premiers disciples , de ces disciples qui ont été nos premiers maîtres ; ne permettez pas que sur notre conduite on doute si nous sommes les vrais enfans des Apôtres. Donnez-nous un cœur qui embrasse tous nos frères dans une parfaite charité , donnez-nous une charité qui ne fasse qu'un cœur de tous ceux qui n'ont qu'une même Religion ; inspirez - nous un zèle qui s'étende encore à ceux qui suivent une Religion différente , afin qu'ayant aimé sur la terre notre prochain comme nous souhaitons d'être aimés , comme nous nous aimons nous-mêmes , comme Jésus-Christ nous a aimés , c'est-à-dire universellement , sincèrement , solidement , nous vous aimions parfaitement et éternellement dans le Ciel. Ainsi soit-il.



S E R M O N

S U R

L'AMOUR DE DIEU.

Populus hic labiis me honorat , cor autem eorum longè est à me.

Ce peuple m'honore des lèvres , mais son cœur est bien loin de moi. (*Matth. 15.*)

Nous devons aimer Dieu , et parce qu'il est infiniment aimable , et parce qu'il nous aime infiniment.

DIEU mérite sans doute nos respects extérieurs , et il les exige ; mais il veut que notre cœur l'honore aussi bien que notre bouche , et tout l'honneur qu'il peut attendre de nos cœurs , c'est d'être aimé : sans cet amour , toute notre religion n'est à ses yeux qu'une religion vaine , qu'une pure hypocrisie ; il réproûve et nos sacrifices et nos louanges. Et il me semble qu'il les réproûve avec justice ; car si ce culte sensible était un effet de la connaissance que nous avons des divines perfections , comment se pourrait-il faire que l'amour ne l'accompagnât pas , vu qu'on est toujours porté à aimer le mérite que l'on connaît ? Si le Seigneur ne nous avait pas fait un précepte de la charité , on pourrait dire que c'est par respect qu'on s'en défend : mais puisqu'il nous permet , qu'il nous commande même de l'aimer ; si nous ne l'aimons pas de tout notre cœur , certainement nous ne l'estimons pas , et ce n'est que des lèvres que nous l'honorons.

Mais dans quel excès de témérité donné-je, MM., en m'engageant à vous parler de l'amour de Dieu ? ignoré-je que c'est là un abîme profond où l'esprit humain se perd, où l'éloquence s'embarrasse et se confond, un sujet où on ne peut manquer d'être ébloui par la sublimité des choses, et accablé par leur abondance ? A peine ceux qui sont le plus embrasés de ce divin amour trouvent-ils des expressions qui répondent à leurs sentimens, ceux qui n'en ont pas l'ame remplie ne sont pas même capables d'en discourir. J'avoue que ce n'est qu'en tremblant que je me suis déterminé à traiter cette matière, parce que je sais qu'on attend beaucoup de quiconque ose l'entreprendre, et que je sens combien mes pensées, combien mes forces sont au-dessous de cette entreprise. Ce qui m'encourage, c'est l'espérance que j'ai que le Saint-Esprit préparera vos cœurs à recevoir mes paroles : il ne faut souvent à des cœurs ainsi préparés qu'une étincelle pour exciter le plus grand embrasement. Vierge sainte, nous n'avons jamais eu tant de besoin de votre secours : nous vous le demandons par ce même amour dont nous devons nous entretenir ; c'est un motif bien pressant pour vous, un motif auquel vous ne pouvez rien refuser, non plus qu'à la prière de l'Église : *Ave, Maria.*

L'amour est produit en nos cœurs, ou par l'idée que nous avons du mérite qui est dans la personne que nous aimons, ou par la reconnaissance qu'ont fait naître les bienfaits que nous en avons reçus. Nous aimons ce qui est aimable, nous aimons encore quiconque nous aime. Le premier amour est un amour de nécessité, le second est un amour de justice. On peut dire que le premier est comme une espèce de tribut que le cœur forcé par la raison autant que par son inclination naturelle rend aux objets où il a plu au Créateur de faire plus apercevoir ses divines perfections. Le second est comme une récompense qu'on ne peut légitimement refuser à

ceux qui nous ont prévenus par leur amour : le prix en effet le plus digne de l'amour c'est l'amour même.

Cela étant supposé, Chrétiens auditeurs, je ne conçois pas comment il est possible que nous ayons tant de peine à aimer Dieu. Car enfin, soit que je considère ce qu'il est en lui-même, soit que je réfléchisse sur ce qu'il a fait pour nous, je trouve que nous lui devons nos cœurs sans réserve, et que pour les lui refuser, il faut que nous soyons tout à la fois et extrêmement insensibles, et extrêmement ingrats. Répondez, ame infortunée; par où prétendez-vous vous défendre d'aimer votre Dieu? Lui manque-t-il quelque perfection propre à attirer votre tendresse? vous a-t-il rien refusé de ce qui pouvait la mériter? Peut-être n'avez-vous jamais bien examiné ni l'un ni l'autre de ces deux points : je tâcherai de vous les développer en peu de mots dans les deux parties de ce discours. Nous verrons dans la première que celui qui nous demande notre amour est infiniment aimable, nous verrons dans la seconde qu'il nous aime infiniment. Voilà deux points qui renferment tout ce qu'on peut dire sur ce sujet; mais à l'égard de tout ce qui est renfermé dans ces deux points, il n'est point de langue qui le puisse exprimer.

PREMIER POINT.

IL est certain que si l'on consultait la raison avant que d'aimer, l'amour ne serait ni si général ni si ardent qu'il l'est communément. L'amour est non-seulement aveugle, il est encore enfant : du moins est-ce l'image que des observations réfléchies nous en ont tracée depuis long-temps, pour nous faire entendre que ce n'est pas seulement par hasard qu'il se trompe, mais par un défaut qui lui est naturel; et que quand il aurait des yeux pour voir les objets, il manquerait encore de discernement pour en juger. En effet, Chrétiens auditeurs, quelle est la créature qui mérite ce dévouement,

ce sacrifice que l'amour fait faire de tout ce que l'on est à celui que l'on aime ? L'amour est une espèce de culte divin, c'est un mouvement qui nous porte vers l'objet aimé comme vers notre souverain bien, comme vers une nature supérieure qui peut suppléer à tout ce qui nous manque pour être entièrement heureux. Si donc on s'appliquait à connaître les gens à fond avant que de leur rendre ce culte, qui serait assez insensé pour adorer, comme l'on fait tous les jours à l'exemple des plus barbares d'entre les païens, pour adorer de vils animaux, des masses même animées ?

On se plaint que les hommes sont volages dans leurs attachemens, et moi je trouve qu'ils n'ont rien de raisonnable, que cette inconstance ; elle est un effet de leurs lumières, qui leur découvrent des défauts que la passion leur avait cachés ; elle est une preuve de la force de la raison, qui dissipe bientôt les ténèbres où elle s'était laissée ensevelir ; c'est une marque que le jugement nous revient un moment après nous avoir abandonnés, et que si l'on se laisse tromper quelquefois, on n'est pas long-temps sans sortir de son erreur. A l'égard de Dieu, on n'est pas sujet à la même instabilité ; toutes les lumières naturelles favorisent l'amour que nous lui portons ; plus il est connu, plus il paraît aimable. Voilà pourquoi ceux qui contemplant ses divines perfections se sentent tous les jours embrasés d'un plus grand feu ; voilà pourquoi dans le Ciel, où l'on verra Dieu, la charité loin de s'éteindre comme l'espérance et la foi, recevra un surcroît de feux ; voilà pourquoi elle y sera d'autant plus ardente, qu'on sera plus près de l'objet qui l'enflamme.

Oui, MM., quiconque s'applique à connaître Dieu y trouve tout ce qu'il y a d'aimable dans toutes les créatures, l'y trouve dans un degré supérieur, l'y trouve dans une stabilité invariable. Suivons ces trois réflexions, et jugeons quel amour nous devons au Seigneur.

Je sais que chacun a son attrait pour aimer, et que les uns sont plus touchés d'une grande beauté, les autres d'une grande douceur d'esprit, les autres d'une humeur complaisante et agréable. Une valeur sans fierté, une probité indulgente, une science sans faste, une grande élévation jointe à une grande modestie, ont pour quelques-uns des charmes auxquels ils ne peuvent résister. On en voit qui se laissent engager par les vertus qui leur manquent, parce qu'elles leur paraissent plus admirables, plus rares que les vertus qu'ils ont; quelques autres sont surtout épris des qualités qui ont le plus de rapport à leurs qualités naturelles, parce que l'amour propre leur persuade que ce sont les plus estimables. Les véritables vertus se font aimer de tout le monde; mais les âmes intéressées s'attacheront davantage à la libéralité, les timides à la clémence, les âmes fières et superbes à la complaisance et à la douceur. Mais s'il y avait sur la terre une personne en qui fussent rassemblés tous les motifs qu'on a d'aimer, qui pourrait lui refuser son amour? Or, MM., tous ces motifs se trouvent en Dieu; de sorte qu'il est impossible qu'il y eût aucune inclination naturelle, aucun penchant qui ne portât à Dieu, si Dieu était connu.

Non-seulement il doit attirer tous les cœurs, parce qu'il a en soi tout ce qui nous charme dans les êtres créés; mais il doit les attirer avec une force infinie, parce qu'il possède dans un degré supérieur ce qui n'est dans les créatures que d'une manière imparfaite. La beauté la plus éclatante comparée à la beauté de Dieu n'est qu'une fleur séchée. Depuis que Jésus-Christ se fut montré pour un instant à sainte Thérèse, les personnes les mieux faites ne furent plus à ses yeux que des squelettes vivans, et le soleil à son gré ne versait plus sur la terre que des ombres pâles. Toute la science humaine consiste en quelque sorte à savoir qu'on ne sait rien, qu'on ne se connaît pas soi-même : Dieu seul possède les trésors de la science

et de la sagesse , et n'a laissé aux hommes qu'un désir inquiet d'apprendre ce qu'ils ignorent. Je n'oserais dire à quoi l'Écriture compare nos plus grandes vertus , lorsqu'elle les oppose à la pureté et à la sainteté infinies de Dieu.

Dans les créatures les qualités louables sont accompagnées de tant de défauts , qu'elles nous rebutent d'un côté tandis qu'elles nous attirent de l'autre ; en sorte qu'il est difficile qu'elles excitent en nous une passion forte et constante. Tel qui a de quoi plaire aux yeux dégoûte l'esprit , le solide manque où le brillant frappe , le savant n'a ni vertu ni conduite , le prudent est intéressé , le vertueux n'a pas d'éducation , le bon ami se rend incommode ; l'un manque de zèle , et l'autre de bonne volonté. Dieu seul est souverainement parfait , tout en lui est également aimable , c'est le concert , l'assortiment le plus admirable des qualités les plus opposées ; tout est dans un tempérament toujours éloigné du vice ; par quelque endroit qu'on envisage cet être suprême , l'esprit , le cœur , les sens sont entièrement satisfaits ; il est impossible d'inventer des caractères si beaux , de se former des idées si accomplies , qu'il ne paraisse infiniment au-dessus.

Ce qui met le comble à tous ces avantages , c'est qu'il les possède constamment , et qu'il les possédera éternellement. Les beautés créées sont journalières ; les affaires , les maladies troublent les humeurs les plus enjouées ; les plus sublimes esprits ne brillent pas toujours , et il y a des temps où il semble que la modération et la vertu abandonnent les hommes les plus vertueux. Dans Dieu tout est constant et inaltérable ; il n'est point nécessaire d'étudier ses humeurs ; ni de choisir ses momens favorables ; il est toujours égal à lui-même , toujours également bon à ceux qui l'aiment.

Quoi que nous fassions , et quelque accompli que soit l'objet où notre cœur s'attachera sur la terre , notre amour ne nous rendra jamais entièrement

heureux, il ne nous rendra pas même heureux pour long-temps. *Non poterit labor finire, nisi hoc quisque diligat, quod invito non possit auferri*, dit saint Augustin. L'amour et la douleur ont fait une alliance éternelle : il y aura donc toujours beaucoup à souffrir en aimant, jusqu'à ce que nous aimions ce qu'on ne pourra nous ôter. Mais que peut-il y avoir ici-bas qui ne puisse nous être enlevé en mille manières ? outre que l'âge use le corps et l'esprit, que la mort sépare l'un d'avec l'autre, mille accidens peuvent éloigner les personnes que nous aimons, d'autres hommes peuvent nous ravir leur amitié.

Vous seul, ô mon Dieu, vous seul pouvez être à moi autant de temps que je le voudrai ; nul désastre, nul renversement d'affaires, nulle puissance, soit au Ciel, soit dans les Enfers, ne peut vous enlever à mon ame ; je ne puis m'assurer un séjour de vingt-quatre heures dans aucun endroit de la terre, je ne puis me promettre un moment de vie, mais je sais que ni l'exil, ni la mort ne me saurait séparer de vous, je sais que je vous trouverai partout, que partout je vous trouverai également bon, également aimable, que rien ne peut m'empêcher de vivre avec vous, de mourir entre vos bras, et d'entrer après ma mort dans une possession encore plus parfaite et plus douce de votre divine présence.

Si nous trouvions toutes ces amabilités dans un objet créé et sensible, je conviens que cet objet serait digne de notre amour ; mais toutes ces qualités n'empêcheraient pas que notre amour ne nous rendît aussi malheureux que le sont ordinairement ceux qui aiment. Premièrement je ne sais si une créature si digne de notre amour ne nous jugerait point indignes du sien ; au lieu que le Seigneur, loin de mépriser notre cœur, nous presse de le lui donner, et de ne le donner qu'à lui. Enfant délaissé, créature infortunée qui semblez être le rebut du monde, qui n'êtes considérable ni par votre naissance, ni par vos biens, ni par vos ta-

lens, vous qui ne trouvez ni appui, ni amitié dans les hommes, qui êtes odieuse à vos parens les plus proches, que votre père même, que votre mère, semblent désavouer et traiter comme une personne inconnue, oui, vous serez aux yeux de Dieu un objet aimable; vous pouvez aspirer à sa faveur, vous trouverez infailliblement en lui un amant zélé et fidèle.

Secondement, quand les personnes que nous aimons auraient pour nous tout le retour qu'on peut souhaiter, toute notre bienveillance, toute notre fidélité, tous nos empressemens ne peuvent nous répondre un moment de leur constance : il ne faut qu'un soupçon pour détruire dans leur esprit tout ce que nous pouvons y avoir gagné par plusieurs années de l'amitié la plus sincère. Nous ne pouvons lire dans l'ame de nos amis, pour y combattre leurs défiances et les faux jugemens qu'ils font de nous; ils ne peuvent non plus eux-mêmes voir nos cœurs à découvert, on pour se détromper, ou pour nous tenir compte de nos plus tendres sentimens : mais quelle douceur pour une ame qui aime son Dieu ! elle est assurée qu'il est témoin de ses plus secrètes pensées, qu'il connaît toute l'ardeur et toute l'étendue de son amour, qu'elle ne pousse pas un soupir qui n'aille jusqu'à lui, et qu'elle ne se trompe jamais lorsqu'elle juge des sentimens que son bien-aimé a pour elle par les sentimens qu'elle a elle-même pour son bien-aimé.

Après cette assurance, il ne nous peut rester qu'un sujet d'inquiétude, c'est la crainte de perdre un ami si fidèle. Saint Jérôme dit qu'il faut chercher long-temps un vrai ami, qu'on le trouve difficilement, et qu'on a bien de la peine à le conserver : *Amicus diù quæritur, vix invenitur, difficile servatur.* Ce Dieu qui voit si bien notre cœur, n'y verra que trop souvent des choses qu'il serait à souhaiter qu'il n'y vît point : comme il mérite d'être aimé de la manière la plus parfaite, et que c'est pour

nous un avantage infini d'en être aimés, il y a apparence qu'il est d'une délicatesse extrême, et qu'il est impossible qu'il puisse souffrir nos faiblesses et nos lâchetés, qu'il puisse n'être pas rebuté par les infidélités continuelles que nous ne pouvons presque éviter de commettre. Non, non, Chrétiens auditeurs, l'excellence, la grandeur, la sainteté de notre Dieu ne le rend point plus impatient. Ceci paraît incroyable; il est vrai néanmoins qu'à ce sujet on a moins à craindre de la part du Seigneur, que de la part de la plus vile créature. Non encore une fois il ne faut point s'imaginer qu'il soit prêt de rompre avec nous pour la plus légère ingratitude, qu'il ne faille qu'un rien pour nous faire perdre ses bonnes grâces; il souffre avec une bonté surprenante toutes les misères de ceux qu'il aime, il les oublie, ces faiblesses, il feint en quelque sorte de ne les pas apercevoir, sa compassion va jusqu'à consoler lui-même les âmes qui en sont trop affligées, jusqu'à leur reprocher l'excès de leur douleur qui semble marquer quelque défiance; il ne veut point que la crainte qu'on a de lui déplaire aille jusqu'à nous troubler, jusqu'à nous gêner l'esprit; il souhaite qu'on évite les moindres fautes sans inquiétude, il ne faut pas qu'on s'inquiète trop même des grandes, il prétend que la liberté et la paix soient le partage éternel de ceux qui l'aiment véritablement. *Domine Deus virtutum, quis similis tibi?* O Seigneur, Dieu des vertus, qui est semblable à vous pour pouvoir vous disputer l'amour et le cœur des créatures? On dit dans le monde qu'on ne peut vivre sans aimer: maxime damnable dans le sens qu'on l'entend, mais que la Religion peut nous rendre si salutaire. S'il faut nécessairement que l'amour occupe notre cœur, est-il d'objet, ô mon Dieu, qui mérite mieux que vous d'occuper ce cœur qui n'a été fait que pour vous? Hélas! il faut si peu de chose pour nous attirer; un simple rayon de beauté, un peu de douceur, je ne sais quelle qualité ou de l'esprit ou

du corps, quoique mêlée de mille défauts énormes, est capable de nous enchanter, le dirai-je ? de nous affoler. On aime un tendre enfant qui n'est encore qu'un assemblage informe d'argile et d'humours mal digérées. Bien plus, on a de la tendresse pour des animaux, et cette tendresse si mal placée jusqu'où va-t-elle ? jusqu'à rendre inconsolable quand on les perd.

Nous donnons notre cœur, nous le prodiguons, nous l'abandonnons au premier qui se présente. Vous seul, ô mon Dieu, ne pouvez y avoir de part, vous qui seul êtes grand, bon, sage, fidèle, constant, saint, libéral, impeccable, vous qui êtes sans défauts, qui possédez toutes les perfections, qui les possédez toujours et pour toujours. Nos cœurs ont tant de pente à aimer, on consent plutôt de souffrir, de languir, de se fatiguer inutilement, d'être dans le trouble, dans l'inquiétude, de perdre la joie, le repos, les biens, la conscience et l'honneur, que de n'aimer rien ; et nous refusons, pour ainsi parler, d'entrer avec vous en commerce d'amour, ô mon divin Maître, de cet amour si doux, si pur, si satisfaisant, qui porte avec lui la gloire, la paix, qui rend heureux tous ceux qu'il enflamme !

Je sais que la raison qu'on a coutume d'apporter pour s'excuser de ce qu'on n'aime pas Dieu, c'est qu'on ne le voit point. Quelle raison, MM. ! Combien de Saints, combien de Saintes qui n'ont jamais vu Dieu non plus que nous, et qui cependant l'ont aimé avec une fidélité incroyable ! Combien vivent encore, les uns dans des langueurs, les autres dans des transports que les plus violentes passions n'ont jamais produits ? Si l'on ne pouvait aimer que ce que l'on voit, comment se sentirait-on quelquefois épris des qualités invisibles de certaines personnes, des talens de leur esprit, quoique leur visage, leur corps tout difforme ne puisse inspirer que de l'aversion et du dégoût ? Combien de fois avons-nous conçu une vraie tendresse pour

des inconnus sur le simple récit de ce qu'ils avaient d'aimable , ou de ce qu'ils avaient fait pour nous servir sans nous connaître ? Eh quoi ! MM. , on se sent du penchant pour un homme célèbre dont l'histoire ancienne nous fait une peinture avantageuse , le caractère d'un héros de roman nous intéresse jusqu'à nous faire verser des pleurs sur ses aventures fabuleuses ; et nous oserons dire que l'amour n'a d'accès dans nos cœurs que par les yeux , et qu'on n'aime point ce qu'on ne peut voir ? La raison pour laquelle nous n'aimons pas Dieu , c'est que nous ne le connaissons pas. Mais comment le connaîtrions-nous , vu que nous ne daignons jamais approcher de lui , jamais contempler ses perfections infinies , vu que nous fermons l'oreille à la voix de toutes les créatures qui nous parlent de sa grandeur , et qui nous disent que c'est sa main qui les a formées , que c'est sa beauté qui les pare , sa sagesse qui les arrange et qui les conduit , sa bonté qui les conserve pour notre utilité , ou pour notre plaisir ? Qui pourrait , ô mon Dieu , s'empêcher de vous aimer , si chaque jour on se fixait un temps pour vous étudier , pour voir combien vous êtes aimable , si du moins de temps en temps on faisait quelques réflexions sur cette puissance infinie , qui a tout créé de rien , et qui sans effort entretient tout ce qu'elle a créé dans un si bel ordre et dans une si constante régularité , sur cette Providence qui s'étend à tout l'univers , qui conduit chaque être à sa fin avec tant de douceur , qui fait servir les plus grands déréglemens à ses desseins , qui donne les soins les plus assidus aux créatures qui paraissent les moins dignes d'attention , qui pourvoit à tout , et que rien n'embarasse , sur cette libéralité qui n'exclut personne de vos bienfaits , non pas même vos plus mortels ennemis , sur ce zèle si désintéressé qui vous donne pour notre salut autant d'empressement que si votre bonheur dépendait du nôtre , sur cette patience à supporter l'ingratitude et l'impiété des

hommes, sur cette prudente douceur dont vous vous servez pour les ramener à leur devoir, sur cette facilité à leur pardonner après de si longs égaremens, sur cette joie que vous cause leur pénitence, sur ces récompenses éternelles que vous préparez à vos serviteurs, et dont vous leur donnez dès maintenant des gages et des avant-goûts supérieurs à tous leurs services? Entretienons-nous quelquefois de ces idées, Chrétiens auditeurs; et si nos cœurs ne sont plus durs que le bronze et le marbre, nous donnerons à notre divin Maître ce cœur ingrat que nous lui devons par tant de titres. Pour achever néanmoins de vous découvrir ma pensée, j'ose dire que rien ne paraît plus aimable en Dieu que l'amour même dont il nous a prévenus: il est juste que nous l'aimions, quand il ne serait pas infiniment aimable, parce qu'il nous aime infiniment. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

DANS tout ce qui prouve l'amour, la preuve à laquelle les hommes ont coutume d'être plus sensibles, ce sont les bienfaits, soit parce que rien ne marque mieux la grandeur de la passion de celui qui aime, soit parce que rien ne plaît tant à notre humeur naturellement intéressée qu'un amour bienfaisant. C'est aussi par cet attrait que Dieu a tâché de nous engager à l'aimer, il nous a prévenus par mille bienfaits dont le moins considérable mérite toute notre reconnaissance. Ces bienfaits s'offrent sans cesse à nos yeux dans deux points de vue, dans l'ordre de la nature, dans l'ordre de la grace.

A force d'entendre parler de la création et de la conservation, nous nous sommes accoutumés à ces mots et aux objets qu'ils signifient, de sorte que nous n'en sommes presque plus touchés; mais si nous voulions nous appliquer à sonder ces deux sources des bienfaits innombrables que nous recevons, nous y découvririons les motifs les plus pro-

pres à réveiller notre amour et notre gratitude. Il me suffit de dire que c'est Dieu qui vous a tiré du néant, et qui de son plein gré vous a fait tel que vous êtes. Il pouvait ne vous pas créer, il pouvait, en vous créant, ne vous pas donner les talens qu'il vous a prodigués, il pouvait vous faire naître dans une condition obscure, dans un état d'infirmité qui eût excité la compassion, dans une difformité qui eût fait horreur; cependant il vous a donné du sens et de la raison, il vous a formé un corps sain et robuste, il a voulu que vous naquissiez dans un palais, dans une maison où tout abonde, où mille personnes se sont d'abord présentées pour vous servir. Tous ces dons qui vous plaisent si fort à vous-même, et par où vous plaisez encore aux autres, c'est de sa main que vous les avez reçus. Si vous étiez né ou aveugle, ou muet, ou sourd, ou avec quelque défaut horrible sur le visage ou dans la taille, si vous aviez perdu un seul de vos membres, si une maladie vous avait entièrement flétri le teint, que ne donneriez-vous pas pour être affranchi de ces disgraces? et si un homme vous avait rendu la vue ou la parole, s'il avait redressé votre corps, si de difforme qu'il était, il en avait fait une beauté, quelle marque de bienveillance ne croiriez-vous pas en avoir reçu, et que ne feriez-vous pas pour la reconnaître?

Pensons, MM., que c'est de notre Dieu que nous tenons ces yeux qui nous sont si chers, cette langue qui nous sert à tant d'usages, ces oreilles, ces bras, et toutes les autres parties qui composent et qui ornent le corps; songeons qu'il n'en a pas ainsi usé à l'égard de tout le monde, et quelle peine ce serait pour nous d'être distingués par quelque défaut visible et remarquable. Si je pouvais entrer dans un détail plus circonstancié, vous verriez que la conservation est un bien encore plus digne de notre retour; c'est par elle que nous jouissons des présens du Créateur. S'il cessait un moment de nous soutenir, de veiller sur nous, sur tous

nos membres extérieurs, sur l'assortiment de toutes les parties qui composent notre corps, tout se démentirait, tout fondrait, ou tomberait dans une horrible confusion, l'usage des sens, l'usage des facultés de l'esprit, tout serait perdu pour nous, nous serions sans forces, nous serions accablés de maladies, nous serions privés de cette vie que nous aimons si éperdument. Un médecin habile qui par son art, par son assiduité, par des remèdes fâcheux et un régime incommode prolonge à un vieillard caduc une vie malheureuse et languissante, ce médecin non-seulement est récompensé, mais encore on l'aime, on l'honore, on le regarde comme une divinité; et à peine savons-nous quelque gré à notre Dieu, qui nous conserve une vie douce et agréable, une santé qui nous rend capables de toutes les fonctions et de tous les plaisirs de la vie.

Ce n'est pas encore tout. Jetez un coup-d'œil surtout l'univers, voyez le Ciel, l'air, la terre, toutes les eaux qui l'arrosent, tous les arbres qui la couvrent, tous les animaux dont elle est peuplée. Tout cela est à vous, et c'est Dieu qui l'a fait pour vous; il est dans tous ces êtres, et dans tous il se donne lui-même à vous. Non-seulement il est dans tous ces êtres, mais il y agit sans cesse pour vous servir: c'est Dieu, oui c'est Dieu lui-même qui vous éclaire dans le soleil, qui dans le feu vous communique une chaleur salutaire, qui dans l'air, dans les eaux vous ménage un doux rafraîchissement, qui vous réjouit dans les odeurs, qui vous enchante dans les sons, qui flatte votre goût, qui nourrit vos forces dans les viandes, qui vous charme dans les couleurs, qui vous sert dans tout ce qui vous est utile, et qui vous sert par amour, et par le désir qu'il a de vous plaire. Ce n'est point une illusion, ni simplement une pensée de contemplatif, c'est une vérité naturelle qu'on découvre sans autres lumières que les lumières de la raison. Mon Dieu, si je me souvenais quelquefois que

vous êtes sans cesse autour de moi, non-seulement occupé à me conserver la vie, mais encore appliqué, empressé, pour ainsi parler, à conserver tout ce qui m'environne, tout ce qui me peut être ou utile ou agréable, quel motif d'amour ne trouverais-je pas dans ce souvenir ?

Que dirai-je donc des biens surnaturels, du mystère de la Rédemption et de la sanctification de nos âmes, du bonheur que Dieu nous prépare dans le Ciel, et de ce qu'il fait sur la terre pour nous y conduire ? Le Créateur des hommes s'abaisse jusqu'à se rendre semblable aux hommes, il prend une chair, un corps pour vivre avec eux, pour souffrir comme eux et pour eux. Un Dieu veut naître dans une étable, vivre dans une condition obscure, et mourir sur une croix, pour sauver des misérables, et pour leur donner des marques de son amour. Le même Dieu revient encore tous les jours couvert des espèces du pain pour s'unir plus intimement à sa créature, pour lui servir un festin délicieux, et pour goûter lui-même en elle des délices ineffables. MM., j'abandonne à vos réflexions tous ces prodiges d'amour ; l'esprit humain n'a rien à y ajouter ; ce sont là de ces sujets qui confondent toutes les règles de l'éloquence, et qui effacent toutes ses couleurs.

Je ne dois pas omettre deux ou trois considérations qui me paraissent bien propres à exciter notre gratitude. La première, c'est que, quelque grands, quelque frappans que soient les miracles que le Seigneur a faits pour notre salut, l'amour qui l'a porté à faire tous ces miracles est encore plus grand que les miracles mêmes, parce que cet amour est infini ; c'est le même amour qu'il a pour lui-même, et qu'il aura éternellement : ainsi faites tout ce qui dépend de vous, aimez Dieu de tout votre cœur, de toutes vos forces, jamais vous ne pourrez reconnaître l'amour qu'il a eu pour vous ; cet amour est un amour divin, un amour infini, et votre reconnaissance sera toujours bornée.

Quand même nous pourrions aimer Dieu autant qu'il nous aime, notre amour ne répondrait pas à ses bienfaits, car enfin nous ne l'aimerions qu'autant qu'il le mérite : nous aimerions infiniment un Dieu qui est infiniment aimable ; mais toujours y aurait-il cette différence entre mon amour et le sien, c'est que dans l'amour qu'il a conçu pour moi, il s'est attaché à une créature indigne de cet amour, à une créature vile, imparfaite, sujette à mille faiblesses, à mille vices, à une créature odieuse, insupportable au reste des créatures, et qui souvent a assez de peine à se souffrir elle-même.

Je vais plus loin, et je dis que quand nous serions aussi parfaits que Dieu même, et que notre amour serait également infini, il aurait encore sur nous cet avantage qu'il nous a aimés le premier, et par conséquent qu'il nous a fait une grâce ; au lieu qu'en usant de retour envers lui, notre retour ne pourrait être qu'un tribut de justice. Ce qui signale extrêmement sa charité en ce point, c'est, comme le déclare saint Paul, qu'il nous a aimés non-seulement avant qu'il eût aucun sujet de nous aimer, mais encore dans le temps qu'il avait plus de raisons de nous haïr, dans le temps que nous l'offensions, que nous abusions de ses bienfaits, dans le temps que nous le rebutions le plus, et que nous n'avions que du mépris pour son amour. *Dilexit autem non existentes*, dit saint Bernard d'après l'Apôtre, *sed et resistentes* : Il nous a aimés malgré nous, il nous a fait des graces que nous ne voulions pas recevoir, auxquelles nous opposions toutes nos forces. C'est surtout à vous, ame pénitente, qu'il a témoigné cet amour incompréhensible. Quel contraste entre sa tendresse et vos résistances ! Oui, dans le temps que vous lui disiez : Retirez-vous de moi, mon Dieu, je ne veux ni de vos avis, ni de vos inspirations ; en vain vous voulez me sauver, vous voulez vaincre mon obstination ; je renonce à votre Paradis et à mon salut :

Et moi , disait-il en même temps , je ne puis consentir à ton malheur , je me rendrai si constant auprès de toi que tu céderas du moins à mon importunité ; il faut que je te rende heureux de gré ou de force. Je veux , repliquiez-vous , je veux jusqu'à la fin vivre dans mon péché : Et moi , plutôt que de souffrir que tu y meures , je suis résolu de te poursuivre jusqu'au bout. Pourquoi , ajoutiez-vous encore , m'avez-vous donné la liberté , si vous ne m'en vouliez pas laisser un libre usage ? Mais pourquoi , continuait votre Dieu invincible dans son amour , pourquoi aurais-je donné ma vie et mon sang pour toi , si avec cette rançon tu périssais éternellement ? *Dilexit autem non existentes , sed et resistentes.*

MM. , on assure que ceux qui portèrent les premiers les lumières de l'Évangile aux extrémités de l'Orient , ayant commencé d'expliquer publiquement les mystères de notre foi , et surtout le mystère de l'Incarnation et de la mort du Fils de Dieu , ces peuples barbares tout surpris d'une charité si prodigieuse , si opposée à l'orgueil et à la dureté de leurs divinités infernales , ne pouvaient s'empêcher de s'écrier : Quel Dieu , que le Dieu qu'adorent les Chrétiens ! qu'il est grand , qu'il est tendre , qu'il est bienfaisant , qu'il est aimable ! Qu'auraient donc dit ces Infidèles , si on leur avait fait entendre que ce Dieu si aimable que les Chrétiens adorent , n'est point aimé des Chrétiens ? quel serait leur étonnement si encore aujourd'hui on allait le leur dire ?

Oui , les Chrétiens ont le plus grand , le plus puissant , le plus sage , le plus juste , le plus libéral de tous les Dieux ; et cependant ils ne l'aiment point. C'est lui qui les a créés , qui leur a donné tous les biens dont ils jouissent , qui prend soin de les conserver eux-mêmes , et de leur conserver tous ses bienfaits ; il ne les perd jamais de vue , il ne fait rien que pour leur utilité , il leur rend par lui-même toutes sortes de services avec un cœur plein

d'un zèle et d'un amour infini ; et cependant ces ingrats ne l'aiment point. Il s'est chargé de la peine de leurs péchés, et tous les jours encore il souffre avec une patience inaltérable leurs rébellions et leurs outrages, il leur pardonne, il les recherche, il leur offre le premier son amitié, il ne peut avoir besoin d'eux, et il est en quelque sorte inconsolable quand il les perd, il triomphe quand il les recouvre, en un mot il les aime au-delà de tout ce qu'on peut dire ; et il ne peut en être aimé.

Quels sont les peuples si sauvages, si dépourvus d'humanité, à qui on pourrait tenir ce langage sans qu'ils nous regardassent nous-mêmes comme les plus durs, comme les plus inhumains de tous les peuples ? Que diraient-ils quand ils apprendraient que pour nous engager à cet amour on a été contraint de nous le commander sous peine de mort et d'une éternité de supplices, et que même ce commandement, cette peine n'a pu fléchir notre dureté ? Avec quel étonnement ne s'écrieraient-ils pas : O ames mortes, ames insensibles ! sous quel climat, sous quel ciel de fer et de bronze, sur quelle terre barbare et maudite habitent ces hommes sans cœur, ces hommes de marbre et de glace ? Seigneur, nous ne méritons que trop tous ces reproches ; mais si vous ne changez nos cœurs par votre grace, nous serons aussi insensibles à ces justes reproches, qu'à tous vos bienfaits. *Da quod jubes, et jube quod vis* : Il faut que vous-même, par un effet de votre libéralité, vous nous donniez cet amour que vous exigez avec tant de justice ; tout ce que nous pouvons faire de notre part, c'est de penser souvent combien vous méritez d'être aimé, combien vous nous avez aimés malgré notre indignité ; c'est de vous demander souvent cet amour que vous nous avez commandé, afin que par son impression nous commencions à faire sur la terre ce que nous devons faire dans le séjour de la félicité éternelle. Ainsi soit-il.



SERMON

SUR

L'HUMILITÉ CHRÉTIENNE.

Miserunt Judæi ad Hierosolymis Sacerdotes et Levitas ad Joannem, ut interrogarent eum : Tu quis es ?

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem des Prêtres et des Lévités à saint Jean pour lui faire cette demande : Qui êtes-vous ? (*Joan. 1.*)

Deux choses surtout doivent humilier les Chrétiens , le souvenir de leurs chutes passées , la vue du péril où ils sont de retomber. J'ai péché , je puis pécher : deux réflexions bien capables d'étouffer l'orgueil.

DE tous les vices de l'homme , le vice le plus naturel , le vice dont il est plus difficile de le guérir , c'est l'orgueil. Les précautions que Dieu a prises pour nous en défendre sont toutes devenues inutiles. L'argile dont nous sommes formés , le sépulcre où nous devons entrer , notre ressemblance presque entière avec les animaux les plus immondes , nos passions , nos faiblesses , nos erreurs , notre ignorance , tout cela ne peut nous humilier ; nous sommes mortels , terrestres , aveugles , impuissans , variables , ou plutôt nous ne sommes rien de notre fond ; et ce néant est orgueilleux. Qui pourra donc , ô mon Dieu , nous affranchir d'un mal si opiniâtre ? Comment pourrions-nous acquérir cette humilité si importante ;

si nécessaire à tous les Chrétiens , cette humilité sans laquelle il ne peut y avoir ni sainteté , ni piété , sans laquelle il n'y a pas même de salut pour nous ? Je ne sais si je me trompe , mais il me semble qu'un moyen efficace pour nous inspirer cette vertu , ce serait de nous faire souvent la demande qu'on fait aujourd'hui à saint Jean-Baptiste , cette demande d'où il prend occasion de pratiquer des actes d'une humilité si profonde : *Tu quis es ?* Qui êtes-vous ? Souffrez que je vous le demande aujourd'hui , Chrétiens auditeurs , que je vous oblige à rentrer en vous-mêmes , pour y voir ce que vous avez à me répondre.

Ce sujet de morale , qui nous est si utile dans tous les temps , me paraît encore plus propre pour le temps où nous sommes. Nous voulons tous nous préparer à sanctifier la fête qui nous rappelle la naissance du Rédempteur , cette fête si solennelle , et où le Ciel a coutume de verser des grâces si abondantes sur les âmes qu'il trouve disposées à les recevoir. J'espère que tous ceux qui forment cette assemblée s'y disposeront en multipliant leurs prières et leurs aumônes , en observant avec exactitude les jeûnes commandés par l'Église , en contemplant dans la retraite les admirables sentimens de Marie enceinte de Jésus-Christ , et les sentimens de Jésus-Christ enfermé dans le chaste sein de Marie. Mais il ne faut pas oublier que la disposition que les Prophètes , que le Précurseur de Jésus-Christ , que l'Église elle-même nous recommande le plus , c'est l'humilité : c'est à cette vertu qu'est promise la plénitude des bénédictions , que Jésus-Christ nous doit apporter en naissant . *Omnis vallis implebitur* : Toute vallée , c'est-à-dire toute âme humble , et intimement persuadée de sa bassesse et de son néant , sera remplie et comblée de faveurs célestes. Adressons-nous à Marie , à cette mère , à cette vierge qui se montra si humble dans la plus grande élévation , et qui mérita par son humilité de concevoir le divin

enfant dont nous attendons la naissance : *Ave, Maria.*

Quand je vous demande qui vous êtes , ame chrétienne , *tu quis es ?* je ne désire point savoir ni quels sont vos revenus , ni quel rang vous tenez à la Cour , ni quel emploi vous avez dans l'État : vos richesses , vos charges , vos qualités , tout cela est à vous , mais ce n'est pas vous-même : je ne prétens pas non plus m'informer de votre noblesse ; cette recherche me ferait connaître vos pères , vos aïeux , plutôt que vous , qui peut-être avez dégénéré de leurs vertus , avec déshonoré et corrompu leur sang : non-seulement je ne veux examiner que ce que vous êtes vous-même , mais encore que ce que vous êtes par vous-même. Je sais que Dieu vous a fait raisonnable en vous créant , et qu'en vous rachetant le fils de Dieu vous a fait Chrétien. Si à la raison et au Christianisme vous joignez l'espérance , la foi , l'amour de Dieu , ce sont là des dons surnaturels que vous tenez du Saint-Esprit. A l'égard des dons de la nature , tels que sont la force , la beauté du corps , les talens de l'esprit ; si vous aviez pu vous donner ces avantages , vous pourriez sans doute vous les conserver : vous avez reçu tous ces biens dans le sein de votre mère , et elle ignore elle-même comment ils vous sont venus.

Il est vrai , me direz-vous , que je ne suis que cendre et poussière , c'est tout ce que je puis m'attribuer ; mais cette cendre même , cette poussière dont vous êtes composé , ne la devez-vous pas au Créateur qui l'a tirée du néant ? Faites-moi voir quelque chose en vous , quelque qualité , que vous n'avez reçue de personne , qui ne soit point empruntée , qui vous appartienne véritablement. Hélas ! il n'y en a point d'autre en nous , Chrétiens auditeurs , que la qualité de pécheur : c'est pourquoi quand on nous demande ce que nous sommes , *tu quis es ?* qui êtes-vous en vous-même et de

vous même ? je suis pécheur ; c'est tout ce que nous pouvons répondre, et c'est ce que nous pouvons tous répondre. Il est peu de Saints qui n'aient péché, il n'en est aucun sur la terre qui ne soit capable de pécher : que faut-il de plus pour porter à juste titre le nom de pécheur, et par conséquent pour avoir un sujet continuel de nous anéantir devant Dieu ? Je tâcherai d'éclaircir cette vérité dans les deux parties de cet entretien. Je montrerai dans la première combien les chutes passées nous doivent causer de confusion ; dans la seconde, combien nous devons être humiliés à la vue du péril où nous sommes de retomber. J'ai péché, je puis pécher : voilà deux considérations bien propres à étouffer l'orgueil dans une ame qui conserve encore les lumières de la raison, et à qui il reste un peu de Christianisme. C'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

COMME l'humilité est une vertu qui appartient à la morale chrétienne, et que la Philosophie des Païens avait ignorée, les saints Pères semblent avoir pris un soin tout particulier de nous en découvrir la nature et les effets. Saint Anselme dit qu'il y a sept degrés d'humilité, saint Benoît en rapporte huit, et saint Grégoire le grand en compte jusqu'à douze : mais pour ne rien dire ici que ce qui concerne précisément notre sujet, il est certain que l'humilité dont nous parlons ne consiste pas seulement dans l'étude que nous faisons pour nous connaître, mais dans une certaine confusion, dans une certaine horreur qu'on a de soi-même, fruits nécessaires de cette connaissance. En effet, lorsque je me considère avec quelque attention, je découvre en mon ame je ne sais quoi de honteux, je ne sais quoi dont j'ai sujet de rougir ; cette rougeur est suivie du mépris et de la haine que je conçois contre moi-même, et je reconnais ensuite que je mérite d'être méprisé et d'être haï de tout

le monde ; dans cette idée je me cache le plus que je puis , je ne marche que les yeux baissés , je n'ose presque ouvrir la bouche pour dire mon sentiment ; si on me calomnie , si on me maltraite , je souffre en silence tous ces outrages , parce que je crois qu'ils me sont dus.

Telle est l'image que Jésus-Christ nous a lui-même tracé l'humilité dans la personne du Publicain. Il nous représente ce pécheur au fond du temple de Jérusalem , qui n'ose ni s'approcher de l'autel , ni même regarder le ciel. Un Pharisien orgueilleux l'envisage avec dédain , le met au nombre des scélérats et des voleurs ; l'humble Publicain , loin de s'en offenser et de s'en plaindre , convient qu'il est en effet un grand pécheur , et demande grace en frappant sa poitrine et en se prosternant contre terre : *Et Publicanus à tongè stans , nolebat nec oculos ad cælum levare , sed percutiebat pectus suum , dicens : Deus , propitius esto mihi peccatori.* O sainte humilité , vertu puissante qui désarmes le Seigneur , qui te fais aimer et des Anges et des hommes , qui effaces les péchés , qui répare , qui rétablis tout si facilement , qui donnes aux autres vertus un lustre et un éclat qu'elles n'ont point par elles-mêmes , vertu qui sais l'art de relever nos propres défauts , nos plus grandes misères , et de nous y faire trouver une source de mérites , vertu pleine de charmes , par quelle voie pouvons-nous t'acquérir et te conserver éternellement ? C'est , Chrétiens auditeurs , en ne perdant jamais de vue l'énormité des péchés que nous avons commis , l'horreur du supplice que nous avons mérité , l'incertitude où nous sommes d'avoir obtenu grace.

Rien de plus facile , MM. , que la pratique de l'humilité à quiconque a commis un péché mortel , et qui est assez heureux pour n'en avoir jamais commis , ou pour n'en avoir commis qu'un seul. En péchant nous avons fait l'action la plus honteuse , c'est-à-dire la plus opposée à la justice , à la raison , à la bienséance , et par conséquent

l'action la plus humiliante qu'il soit possible d'imaginer. J'ai offensé Dieu ; sa grandeur , sa majesté infinie devait me tenir dans le respect , si j'avais été raisonnable ; sa bonté , son excellence , ses divines perfections m'auraient sans doute forcé à l'aimer , si j'avais eu quelque sentiment humain. Peut-on porter plus loin l'audace , la brutalité , que d'outrager un maître de qui on n'a jamais reçu que du bien , et qui est le seul de qui on peut attendre sa félicité pour le temps et pour l'éternité ? MM. , de quelque côté qu'on envisage une offense de Dieu , il est impossible d'y rien trouver qui la justifie , qui en couvre ou qui en diminue la honte ; toutes les lumières , soit naturelles , soit surnaturelles , ne peuvent servir qu'à la mettre dans un plus grand jour.

Je dis plus : tout ce qu'il y a de honteux dans tout ce dont nous rougissons naturellement , tout ce que l'honneur , la raison , la vertu condamne dans les actions les plus noires , tout cela est rassemblé dans un seul péché mortel. Je ne parle point ici de la honte que produisent la difformité , l'indigence , l'obscurité de la naissance , certaines maladies , quoiqu'elles ne soient pas le fruit des désordres. Je le sais , on rougit de tout cela ; mais ce n'est pas là , à proprement parler , une honte naturelle , c'est l'effet de la corruption de notre esprit , qui abuse de tous les mouvemens de la nature , qui en confond l'usage , ou qui s'aveugle lui-même à l'égard de la gloire et de l'infamie. Les véritables sujets de confusion sont certaines actions qui mettent au jour notre imprudence , notre lâcheté , notre perfidie , qui marquent de l'emportement , de l'ingratitude , de l'injustice et de l'impiété. Un Ministre expérimenté dans les affaires , qui s'est endormi dans une occasion où il s'agissait de tout , qui s'est laissé surprendre , qui a donné dans le piège qu'on lui a tendu ; cet homme n'ose plus se montrer , il s'imagine que tout le monde lui reproche son inconsidération et sa

négligence. Un Général qui a fui devant un ennemi qu'il pouvait combattre et défaire aisément ; s'il se remontre à la Cour , ce n'est qu'avec une confusion dont seront touchés ses plus mortels ennemis. Un Magistrat qui se pique de modération , et qui s'est emporté avec indécence dans quelque occasion , un faux ami qui aura été surpris dans une lâche trahison , un homme qui veut passer pour avoir du sentiment , et qui est accusé et convaincu d'être un ingrat et de rendre le mal pour le bien , une femme qui par pure débauche a manqué de fidélité à un mari aimable en s'abandonnant à un misérable , un avare qui a commis une injustice manifeste , ou un meurtre , pour s'enrichir , un impie dont les sacrilèges sont venus à la connaissance du Public ; toutes ces personnes ont certainement sujet de rougir. Qui donc nous donnera des yeux , qui nous donnera les lumières des Saints pour voir comment dans un seul péché se trouvent ramassées toutes ces sortes d'infamies , combien le péché est encore plus infame , encore plus odieux que tout cela ? Que dis-je ? qui jamais pourra comprendre quel est l'aveuglement , la folie d'un pécheur , sa faiblesse , son peu de courage , la lâcheté de son procédé , sa brutalité , son humeur cruelle et intéressée , son insensibilité aux bienfaits qu'il a reçus , et l'horrible profanation qu'il fait des choses les plus sacrées ?

Adam n'eut pas plutôt mangé du fruit défendu , qu'il chercha les ténèbres pour couvrir sa honte , dit saint Ambroise. C'est parce qu'il fut éclairé d'une lumière qui lui fit voir la difformité du péché , c'est parce qu'après sa désobéissance il se trouva si indigne de vivre et de voir le jour , que quoiqu'il n'y eût que lui d'homme sur la terre , il eût voulu pouvoir s'enterrer pour se cacher à lui-même la confusion qu'il souffrait. Caïn , qui pécha le premier après son père , ne cessa depuis son crime d'errer dans les plus épaisses forêts ; il évitait partout la rencontre de ses frères , il crai-

gnait les yeux de ses propres enfans ; couvert d'ignominie comme il l'était, il ne croyait pas que personne le pût souffrir dans le monde.

On s'étonne quelquefois de voir la modestie et la profonde humilité des plus grands Saints. Pour moi, MM., quand ils auraient passé leur vie dans une parfaite innocence, je n'en serais pas surpris ; mais si dans leur vie ils ont commis un seul péché mortel, je trouverais extrêmement étrange, si avec les lumières qu'ils ont reçues, ils étaient moins confus, moins humiliés qu'ils ne le sont.

Quoi donc ! la pénitence ne les a-t-elle pas entièrement purifiés de cette tache honteuse ? Il y a bien de l'apparence ; mais quand ils en auraient une certitude entière, il n'est pas nécessaire, pour nous conserver dans l'humilité, que le péché subsiste en lui-même, il suffit qu'il soit encore dans notre souvenir. C'est assez d'avoir commis une fois dans la vie une action infamante, pour être infame toute la vie. Un homme qui a porté la fureur et l'ingratitude jusqu'à ôter la vie à celui qui la lui avait donnée, un traître qui a vendu sa patrie, et fait périr son Prince, un voleur, un faussaire, quelque grace qu'on lui fasse, quoiqu'il obtienne l'abolition de son crime, ou par la faveur de ses amis, ou par l'indulgence de ses Juges, cet ingrat, ce traître, ce voleur, ce faussaire ne laisse pas d'être noirci pour le reste de ses jours, il est forcé de se bannir de son pays, et d'aller chercher dans une province étrangère, et sous un nom emprunté un asile contre l'ignominie qui le suit partout.

Les Juifs qui vivent encore dans quelques contrées du monde, ne sont que les descendans de ceux qui firent mourir notre Rédempteur, ils n'ont eu aucune part à la trahison de leurs pères ; et cependant ce crime fut si noir que plus de seize cents ans n'en ont pu effacer la honte ; on regarde encore cette malheureuse nation comme la lie et le rebut de l'univers, elle est aujourd'hui, et elle

sera toujours un objet de mépris et de malédiction. Or un Chrétien qui a péché mortellement, si nous en croyons l'Apôtre saint Paul, a crucifié Jésus-Christ, il l'a fait mourir, pour ainsi dire, de ses propres mains; que faudrait-il de plus pour déshonorer sa postérité jusqu'à la dernière génération? Pour lui, ne faut-il pas qu'il soit, ou bien insensible, ou bien aveugle, s'il ne trouve pas dans son péché une raison de s'humilier jusqu'à son dernier soupir?

Je conviens néanmoins, Chrétiens auditeurs, qu'il y a des âmes assez lâches, assez brutales pour s'endurcir après un temps au souvenir des plus indignes actions; mais il me semble que c'est toujours une vue bien triste, bien humiliante, que la vue du supplice dont on s'était rendu digne. Tel qui aura l'impudence de se vanter de ses vols et de ses meurtres, sera confondu et accablé, si on lui reproche qu'il a mérité la peine due à ces sortes de crimes. Si cela est vrai, comment celui qui a péché mortellement peut-il se ressouvenir du supplice qui lui a été préparé, et avoir encore quelque sentiment d'orgueil? Quel bonheur pour la plupart de nous que notre Dieu soit infiniment miséricordieux! car si sa clémence n'avait arrêté sa colère, nous brûlerions aujourd'hui avec ces victimes désespérées sur qui il exerce une si terrible vengeance. Si maintenant nous ne sommes pas dans ce séjour d'horreur et de grincemens de dents, au milieu de ces feux épouvantables, on peut dire que ce n'est point pour avoir été trop peu criminels. Nos desordres ont demandé vengeance contre nous, nous avons été entre les mains de notre Juge, nous avons été chargés et convaincus de crimes, nous avons été jugés dignes d'un tourment éternel, nous avons été, pour ainsi parler, jusque sur l'échafaud; et dans le temps que nous avons été dans ce déplorable état, on a fait main basse sur mille autres qui n'étaient pas plus coupables que nous, qui l'étaient peut-être

beaucoup moins. On voit encore dans les Enfers la place qui nous était destinée , et peut-être que cent millions de damnés blasphèment Dieu , et le blasphèmeront éternellement de ce qu'il nous a épargnés , nous qui étions moins dignes qu'eux d'une pareille indulgence. Cette pensée a tenu les plus célèbres pénitens dans une profonde humilité ; quelque saints qu'ils aient été , ils se sont toujours regardés comme des criminels sauvés du supplice , ils se sont comparés aux réprouvés , et dans cette comparaison ils ont cru se faire justice.

Je parle , MM. , d'un saint Pierre , d'une sainte Magdelène , de ces Saints même qui ont été assurés de leur réconciliation , et qui ont été obligés de n'en pas plus douter que d'une vérité de foi. Pour nous qui ignorons encore si nos péchés nous ont été pardonnés , quels autres sujets n'avons-nous pas de nous humilier et de nous anéantir ? Il faut l'avouer , Chrétiens auditeurs , le comble de l'humiliation pour une ame qui a perdu la grace de Dieu , quand elle n'aurait péché qu'une fois , c'est qu'elle ignore si elle a recouvré cette grace précieuse. Je sais que des Théologiens prétendent qu'on peut avoir , ainsi qu'il s'expriment , une certitude théologique du pardon de ses fautes , c'est-à-dire la plus grande après la certitude de la foi ; quelques-uns même ont avancé qu'à la vue d'une pénitence faite avec soin , on pouvait croire qu'on a reçu la rémission du péché , et le croire aussi fermement que l'on croit que Jésus-Christ est dans une hostie sur laquelle on a vu prononcer les paroles sacramentelles. Mais sans m'arrêter à expliquer ces opinions , qui ont néanmoins besoin d'être expliquées , je dis que c'est une vérité catholique , qu'on ne peut sur ce point avoir de certitude qui exclue toute sorte de doute , et qui par conséquent m'empêche de trembler. Je sais , hélas ! je ne le sais que trop , que je me suis révolté contre Dieu , que je l'ai contraint de me haïr ; mais quelque effort que j'aie fait depuis pour rentrer en

grâce , je ne puis savoir si j'ai été assez heureux pour réussir.

Saint Augustin avait coutume de dire que les Prêtres qui avaient vécu le plus saintement ne devaient pas laisser de faire pénitence à la mort , dans l'incertitude où ils étaient que leur premier repentir eût été accepté de Dieu. C'était un spectacle terrible , dit saint Jean Climaque , de voir dans le désert des pécheurs , qui durant l'espace de trente années s'étaient punis eux - mêmes par toutes sortes de rigueurs , des hommes dont les pleurs avaient usé les yeux , des hommes dont les veines étaient épuisées de sang , des hommes à qui il ne restait plus qu'une peau desséchée et meurtrie par les chaînes dont ils étaient chargés , des hommes enfin à demi rongés par les vers , et qui d'une voix lamentable demandaient encore en mourant à ceux qui les exhortaient à la confiance : Eh quoi ! pensez-vous que Dieu nous ait fait miséricorde ? Chrétiens auditeurs , lorsque vous avez offensé Dieu , vous avez commis une faute que toutes les larmes des pénitens , tous les jeûnes des Anachorètes , tout le sang des Martyrs , que toutes les peines de cette vie et tous les tourmens de l'autre ne sont pas capables de réparer ; qui donc vous a assurés que vous l'avez expiée , cette faute , vous qui n'avez pas fait un jeûne pour cela , pas versé une larme , qui au contraire avez continué d'épargner votre corps et de lui procurer même toutes sortes de délices ? Vous avez demandé pardon à Dieu , comme David ; mais ne vous l'a-t-il point refusé , comme à Saül , comme à Balthazar , comme à Antiochus , comme à Judas , et à tant d'autres ? *Nihil mihi conscius sum* , disait saint Paul , *sed non in hoc justificatus sum ; qui autem me judicat Dominus est* : Je ne me sens coupable de rien , mais à quoi aboutit ce calme de ma conscience ? c'est le Seigneur qui me juge , et il se peut faire que son jugement soit tout opposé au témoignage que me rend ma conscience ; *qui autem me judicat Dominus est*.

Mais si depuis ma conversion , non-seulement je ne suis plus retombé , mais j'ai même embrassé les exercices de la charité et de la mortification chrétienne , si j'ai conçu un amour particulier pour la prière , si je vis dans un éloignement entier du monde et de tout ce que le monde estime ? Si telle est votre situation , Dieu en soit loué éternellement , vous avez lieu sans doute d'être tranquille. Heureuses marques d'une véritable réconciliation , que cette haine pour le monde , que cet amour pour la retraite et pour la prière ! Souvenez-vous cependant que ce ne sont pas là des marques absolument infaillibles , et que loin de vous dispenser de craindre , et d'avoir de bas sentimens de vous-même , ce ne sont que des signes équivoques , que des signes même suspects , s'ils ne sont fondés sur la crainte et sur l'humilité.

De là vient la défiance où j'ai toujours été à l'égard de ces personnes , qui dans la profession qu'elles font de la piété , sont si contentes d'elles-mêmes , et ne le sont presque que d'elles-mêmes ; de ces hommes qui ne sont pas plutôt sortis de leurs désordres qu'ils s'érigent en censeurs publics ; de ces hommes qui font parade de zèle , mais d'un zèle aveugle et inconsidéré , qui prétendent réformer tout l'univers ; de ces Saints et de ces Saintes qui cherchent à se distinguer des autres , qui se piquent de savoir les secrets de la vie spirituelle , qui croient qu'on ne peut s'éloigner de leur conduite sans s'égarer , qui se comparent , qui se préfèrent en secret à toute la terre. Quand ces personnes auraient le bonheur de converser avec les Anges , quand elles seraient parvenues au plus haut degré de la contemplation , rien de tout cela ne me persuadera de leur sainteté , je douterai toujours si ce n'est point le Démon qui se joue d'elles. Je ne veux point , dit Thomas à Kempis , je ne veux point de consolation qui ôte la componction , je ne veux point de ravissement qui fasse perdre l'humilité. D'ailleurs tout le monde

convient que la charité est le lien de la perfection, qu'elle en est le comble, qu'elle est la perfection même. Or cette vertu, selon la définition de saint Paul, diffère peu de l'humilité, ou du moins elle ne saurait être sans elle. *Charitas patiens est* : La charité, dit-il, est patiente, parce que les personnes qui en sont remplies se croient dignes de mépris, dignes même des derniers supplices ; de quelque dureté dont on use envers elles, elles trouvent toujours qu'on les épargne : *benigna est* : elle est douce et indulgente, parce qu'elle pense avoir besoin elle-même qu'on ait pour elle de l'indulgence : *non æmulatur, non inflatur* : un cœur que l'amour de Dieu possède ne s'enfle point de sa réputation, il n'est point jaloux de la réputation d'autrui : *non est ambitiosa* : il ne cherche point l'honneur, parce qu'il n'ose croire qu'il le mérite : *non cogitat malum* : la charité ne forme point de soupçons désavantageux, elle se persuade que tout le monde a des intentions droites, et que les plus méchants sont encore meilleurs qu'elle. De sorte, MM., que si la honte que doivent me causer mes péchés passés, si le souvenir du supplice que je n'ai pas subi, il est vrai, mais dont je ne m'étais rendu que trop digne, si l'incertitude où je suis d'être sorti d'un état si dangereux, si infamant, si rien de tout cela n'est capable de m'humilier, ce défaut d'humilité, si je m'en aperçois, doit enfin abattre mon orgueil, puisque je ne puis avoir de preuve plus convaincante que je n'ai nul amour pour Dieu, et par conséquent nulle vertu.

Non sans doute cette sainteté qui m'enfle, et qui me remplit d'estime pour moi-même, n'est pas la véritable sainteté, puisqu'on ne peut être saint qu'on ne soit humble. Que me sert-il de n'être plus colère, intempérant, impudique, si je suis esclave de l'orgueil, de ce vice encore pire que tous ceux que j'ai quittés ? Les Pharisiens étaient pleins de zèle pour l'observation de la loi, ils faisaient de grandes libéralités aux pauvres ; tout

cela , parce qu'ils n'étaient pas humbles , n'a pas empêché qu'ils n'aient été maudits par Jésus-Christ. Lucifer n'a aimé ni les richesses , ni les plaisirs , il n'était pas même susceptible de ces passions ; il est cependant le plus grand ennemi de Dieu , et le chef des reprobés , parce qu'il s'est trop aimé soi-même. Je ne suis pas semblable au reste des hommes qui s'enrichissent du bien d'autrui , et qui font gloire de leurs adultères : *Non sum sicut cæteri hominum , raptores , adulteri* ; mais je suis semblable au Démon , et peut-être que j'ajouterai bientôt à l'orgueil de cet esprit superbe l'avarice et l'incontinence : c'est un second motif d'humilité que nous fournit la qualité de pécheur , qui nous est propre. Je suis pécheur , non-seulement parce que j'ai péché , mais encore parce que je puis pécher. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

C'EST une vérité catholique , que la grace de la persévérance est essentiellement une grace ; c'est-à-dire qu'il n'est point d'action , quelque héroïque qu'elle puisse être , point de vie si pure et si sainte qui puisse la mériter. De cette proposition il est facile de conclure qu'il n'est point d'homme assez saint pour être incapable de commettre un péché mortel , point d'homme qui après avoir péché ne puisse mourir dans l'impénitence , et qui par conséquent ne puisse être damné. Ce malheur arrivera-t-il en effet , ou n'arrivera-t-il pas ? C'est un secret que Dieu s'est réservé à lui seul ; et cette réserve , qui nous tient dans l'incertitude , doit nourrir en nous l'humilité et la crainte. Car en premier lieu je dis que la sainteté , qui nous éloigne du mal , ne nous affranchit pas du péril de le commettre ; de même qu'un homme qui gravit sur une montagne s'éloigne à la vérité du fond du précipice à mesure qu'il avance vers le sommet ; mais en est-il moins en danger de tomber ? tout

ce qu'il gagne à cet égard en montant , n'est-ce pas d'être exposé à une chute plus funeste ? De là vient qu'un Saint , bien loin de vivre dans une plus grande sûreté , doit craindre au contraire encore plus qu'un homme d'une vertu médiocre , dit saint Jean Chrysostôme , parce que le péril de tomber étant égal pour l'un et pour l'autre , le premier tomberait de plus haut , et se ferait par sa chute de plus mortelles blessures. Ainsi , dit le même Saint , le recouvreur qui monte sur les toits d'un palais élevé sent redoubler sa frayeur à mesure qu'il approche du faite. Non-seulement il n'est point d'homme si saint qui ne puisse pécher à chaque moment ; il n'est pas même de péché si énorme , si honteux , dont il ne puisse se souiller : *Non est peccatum quod facit unus homo , quod non possit facere alter homo.* C'est la pensée de saint Augustin : pensée humiliante , Chrétiens auditeurs , pour quiconque veut l'approfondir. Peut-être vous applaudissez-vous lorsque vous apprenez qu'une personne de votre profession , de votre âge , est tombée dans le désordre ; il vous semble que vous avez lieu de vous préférer à elle , et d'admirer votre vertu et votre constance. Pour moi je vous avoue que rien n'est plus capable de rabattre mon orgueil qu'un accident de cette nature. Eh quoi ! si je marche avec plusieurs autres par un sentier étroit sur le bord d'un précipice , est-il rien qui puisse me donner plus de frayeur , que de voir tomber à mes yeux la plupart de ceux qui m'accompagnent ?

Depuis le péché du premier homme on peut dire que nous sommes tous frappés du même mal , la concupiscence déchaînée cause dans tous les mêmes ravages. Quand je vois que mon frère pèche , que par la violence de ses passions il est emporté dans le crime ; puis-je ne pas trembler , moi qui me sens le même penchant , la même faiblesse ? N'ai-je pas une nouvelle raison de craindre en le voyant mourir du mal dont je suis atteint ? Est-il possible ,

disait autrefois un saint Solitaire, lorsqu'il voyait commettre quelque faute considérable, est-il possible que je puisse être tenté de faire cette action scandaleuse, ce péché infame, ce sacrilège, que je puisse même succomber à cette tentation ? Peut-être que si je me fusse trouvé dans la même occasion, j'aurais commis la même faute ; je m'y trouverai peut-être un jour, et sur quel garant oserais-je me flatter que je serai plus invulnérable que ce malheureux qui s'est laissé vaincre ?

Je dis en troisième lieu que non - seulement il n'est point de péché si énorme que les plus grands Saints ne puissent commettre, j'ajoute qu'il en est peu que de très-grands Saints n'aient commis en effet. Je me sens saisi de crainte, quand je pense que c'est une vérité de foi, que même les gens de bien peuvent se précipiter dans les derniers dérèglements ; mais quand j'apprends que l'expérience a confirmé dans tous les siècles, et confirme encore tous les jours cette vérité, peu s'en faut que je ne me regarde déjà comme perdu, du moins n'ai-je plus de peine à me mettre au rang des plus grands pécheurs. Quoi ! David, l'homme selon le cœur de Dieu, est devenu adultère et parricide ? Salomon, le plus sage, le plus éclairé, le plus religieux de tous les Princes, a adoré des idoles d'or et d'argent ? Saint Pierre, le chef des Apôtres, la pierre fondamentale de l'Église, a renoncé Jésus - Christ ? Dans l'histoire des héros du Christianisme dans l'histoire des Martyrs, je trouve des corps brûlés à demi par les flammes, dévorés à demi par les bêtes féroces, des hommes qui sur le point de recevoir la couronne immortelle se sont laissés surprendre aux ruses de l'ennemi, des Anachorètes consumés de jeûnes qui n'ont pu résister aux attraits de la volupté. Hélas ! Seigneur, ne nous exposez pas aux tentations ; faibles roseaux, comment ne plierions-nous pas où les plus fermes colonnes, où vos plus fidèles serviteurs ont succombé ?

Ce n'est pas tout , Chrétiens auditeurs , les hommes les plus saints peuvent perdre la grace de Dieu , ils la peuvent perdre par les plus horribles péchés , ils la peuvent même perdre pour ne la recouvrer jamais ; quelque zélés qu'ils soient , ils ne savent point s'ils persévéreront. La prédestination des hommes est un mystère caché , un mystère dont il ne faut pas juger par notre disposition présente. Quelque fervent que vous soyez , vous pouvez changer sans retour ; quelque fervent que vous soyez , vous avez également à craindre , et d'être inconstant dans le bien , et d'être obstiné dans le mal après votre chute. C'est dans cette pensée que je trouve un admirable remède contre ces mouvemens d'orgueil qui nous portent à mépriser les pécheurs , ou à nous préférer à eux. Cet homme est vicieux , je me crois vertueux : peut-être que je me trompe dans l'un et dans l'autre de ces sentimens ; mais quand ces sentimens seraient véritables , il se peut faire néanmoins que cet homme soit prédestiné , et que je sois réprouvé. Il pèche aujourd'hui , peut-être pour se relever demain ; et peut-être que je pécherai demain pour ne me relever jamais. Qui m'a dit que ce pécheur ne sera pas un jour un second saint Augustin , tandis que je finirai peut-être aussi mal que ce Saint avait commencé ? Peut-être que Dieu l'a aussi destiné pour être une modèlè de pénitence , et moi pour être un exemple de terreur à tous les présomptueux.

Combien connais-je de personnes qui m'ont autrefois scandalisé , et dont les saints exemples m'édifient aujourd'hui , et me couvrent de confusion ? Lorsque le bon larron se faisait redouter par ses meurtres et par ses rapines , aurait-on pensé qu'il dût monter au Ciel avec Jésus-Christ ? Au contraire , lorsque Judas suivait le Sauveur , qu'il faisait des miracles en son nom , eût-on pu croire qu'il était sur le point de descendre dans les Enfers dans le temps même que le fils de Dieu mourait

pour en délivrer le genre humain ? Simon le lépreux jugeait Magdelène dans son cœur , et dans ce même moment Dieu la justifiait , et la comblait de mille graces ; on la traitait encore de pécheresse , et elle était déjà après Marie la plus fidèle épouse que le Saint-Esprit eût sur la terre. Enfin les Pharisiens ont condamné son luxe et ses dissolutions , et elle condamnera un jour leur incrédulité et la dureté de leur cœur.

Après toutes ces considérations , comment est-il possible , Chrétiens auditeurs , que nous ayons quelque sentiment de vaine gloire ? Quand Dieu nous révélerait que nous sommes parvenus à un haut degré de perfection , et qu'il nous répondrait de notre persévérance , nous n'aurions pas même alors sujet de nous élever. Une ame sainte est comme une femme de la lie du peuple à qui on a ôté ses haillons pour la revêtir de pourpre : sous cet habit nouveau qui ne lui appartient pas , la pudeur naturelle lui fait sentir combien il y a de distance entre cet éclat emprunté , et la bassesse où la réduit son indigence. Si nous étions assurés de persévérer dans le bien jusqu'à la mort , nous aurions lieu sans doute de goûter la plus douce joie , mais non pas de nous enfler d'orgueil ; puisque , même en ce cas , la persévérance ne serait pas le fruit de nos mérites , ce serait toujours un pur effet de la miséricorde de Dieu , une grace entièrement gratuite. Mais qu'il s'en faut que nous soyons dans une situation si avantageuse ! notre vie passée nous doit faire horreur , aujourd'hui même nos actions les plus saintes sont remplies de mille défauts : pour l'avenir , c'est un abîme impénétrable que Dieu seul peut découvrir. Je sais que je peux changer , rentrer dans le mal , m'y obstiner , y mourir ; je sais qu'on est d'autant plus près de ce malheur qu'on s'en défie moins ; qui m'a répondu que je ne suis point du nombre de ces réprouvés , dont parle saint Augustin , que Dieu relève pour un temps afin que leur conversion

encourage ses élus, et qu'il laisse retomber ensuite, afin que leur rechute retienne les mêmes élus dans une défiance salutaire ? Je marche au milieu de mille pièges, de mille embuscades, de mille ennemis ; je ne sais si je me sauverai de tant de périls : en tous cas, il est certain que si j'en sors, ce ne peut être que par le secours de l'humilité. Soyez donc humbles, nous dit saint Paul, ne cessez jamais de craindre : *Noli altum sapere, sed time.*

Craignez les péchés de votre jeunesse, qui subsistent peut-être encore dans la tache qu'ils ont imprimée à votre ame, et par conséquent dans la haine du Seigneur qu'ils ont méritée : craignez vos péchés présents ; quelque légers qu'ils vous paraissent, ils sont capables de détourner certaines grâces décisives d'où dépend votre salut : craignez vos péchés à venir, qui vous égaleront peut-être en peu de temps aux plus scélérats de tous les hommes ; *Noli altum sapere, sed time.*

Craignez Dieu, parce que sans son secours vous tomberiez dès à présent dans les plus horribles dérèglements : craignez le monde, dont le souffle est si contagieux : craignez le démon, dont les artifices sont si subtils : craignez-vous vous-mêmes qui êtes si faibles, si inconstans ; craignez vos yeux, vos oreilles, tous vos sens, ce sont autant de portes par où le péché peut entrer ; craignez vos passions, qui vous y portent, qui vous y entraînent malgré vous ; craignez jusqu'à vos bonnes œuvres, jusqu'aux victoires que vous remportez sur vous-mêmes et sur les tentations, puisque, selon saint Cyprien, le démon n'est jamais plus redoutable que lorsqu'il a été vaincu ; parce qu'alors il prend avantage de sa défaite pour nous porter à la vaine gloire ; encore plus que tout le reste craignez cet orgueil, que Dieu ne peut souffrir, cette fausse confiance qui vous conduirait à une perte assurée.

C'est dans cette vue que le Sage recommande avec tant de soin cette crainte si salutaire, cette

crainte qu'il regarde comme une source de bonheur, selon ces paroles : *Beatus homo qui semper est pavidus* : Que cette ame est heureuse, cette ame qui est toujours humble, toujours timide ! Je dis qu'elle est heureuse, Chrétiens auditeurs, parce que cette humilité n'est pas une humilité qui abatte le courage, parce que cette crainte n'est pas une crainte qui trouble, au contraire elle nourrit en nous cette magnanime confiance qui attend tout de Dieu, et qui espère avec d'autant plus de certitude qu'elle n'attend rien que de lui seul ; cette ame est heureuse, parce que cette crainte l'affranchit de toute autre crainte, parce que cette humilité met à couvert toutes ses autres vertus, et lui assure autant qu'il est possible sa persévérance. *In veritate didici nihil esse æquè efficace ad gratiam Dei promerendam, retinendam, recuperandam, quàm si omni tempore coram Deo inveniaris non altum sapere, sed timere.* Ce sont les paroles de saint Bonaventure. Oui, dit le saint Docteur, j'ai appris par l'expérience, que rien n'est plus efficace pour gagner l'amitié de Dieu, pour la conserver, pour la recouvrer quand on l'a perdue, que de s'humilier en la présence du Seigneur, que de craindre ses jugemens. Dieu résiste aux superbes, Chrétiens auditeurs ; mais il faut qu'il cède à l'humilité de ceux qui le craignent, il faut qu'il s'approche d'autant plus d'eux qu'ils tâchent de s'en éloigner par modestie, il faut qu'il ait soin de les relever à proportion qu'ils s'abaissent ; enfin il ne peut se défendre de les combler de grâces dans ce monde, et de gloire dans l'autre. Ainsi soit-il.



SERMON

SUR

LE JEUNE ET SUR L'ABSTINENCE DU CARÊME.

Cum jejunatis , nolite fieri , sicut hypocritas , tristes.

Lorsque vous jeûnez , ne soyez pas tristes , comme les hypocrites. (*Matth. 6.*)

Le Chrétien qui n'observe pas l'abstinence et les jeûnes de l'Église commet un péché grief, où , comme dans le péché d'Adam , il entre de la désobéissance et de l'infidélité ; il commet un péché contagieux , qui est , comme le péché d'Adam , la source de plusieurs péchés , et dans nous , et dans les autres.

MESSIEURS , il est bien difficile de voir revenir tous les ans le saint jeûne où nous entrons aujourd'hui , sans nous ressouvenir avec douleur que c'est un des sujets qui a porté une partie de l'Europe à se séparer de l'Église universelle , et qui retient encore aujourd'hui dans le schisme cette partie séparée. Il est étrange que des personnes qui font profession de la Loi de Jésus-Christ condamnent une observance que les premiers Fidèles ont embrassée avec tant de ferveur , une observance dont Jésus-Christ lui-même nous a donné le premier exemple. Il est étrange qu'on veuille faire passer pour nouveauté une coutume dont tous les saints Pères font mention , une coutume qui du temps

de saint Basile , il y a mille trois cents ans , était déjà vénérable , par son ancienneté. Ayez , dit ce Père , ayez de la vénération pour l'âge du jeûne. Comment peut-on nous reprocher comme un abus l'abstinence de certaines viandes , de ces viandes dont l'usage a été inconnu aux hommes jusqu'au déluge , et dont saint Jean-Baptiste s'est abstenu dans le désert , de ces viandes que la plupart des saints Anachorètes , qui ont vécu dès la fin du troisième siècle , s'étaient entièrement interdites ? Pourquoi traiter de coutume superstitieuse un exercice de pénitence et de mortification qui désarme la cupidité , et qui donne des forces à la vertu ? Pourquoi nous faire un crime de l'obéissance que nous rendons à notre mère dans une chose sainte par elle-même , et autorisée par la pratique de tous les Saints de l'un et de l'autre Testament ?

Mais quelque déplorable que soit ce mal , nous avons , MM. , des sujets de plaintes qui nous touchent encore plus ; ce n'est plus sur nos adversaires , c'est sur nous-mêmes que tombent ces plaintes. Bien des Catholiques , dit-on , jeûnent à peu près comme nos réformateurs ; les uns sur un prétexte , ceux-ci sur un autre , se font dispenser ou se dispensent eux-mêmes du précepte ecclésiastique : tandis qu'on est prêt à mourir pour soutenir la sainteté du Carême , on ne fait pas difficulté de le rompre pour les plus légères incommodités , pour de fausses raisons , et souvent même sans aucune raison. Quelle honte pour nous , Chrétiens auditeurs , quelle honte de déshonorer nous-mêmes la Religion que nous professons , de nous confondre avec ceux qui se sont séparés de nous , et de détruire notre croyance par notre propre conduite ! J'espère que vous me verrez sans peine m'élever aujourd'hui contre ce désordre , afin , s'il est possible , de l'arrêter dès le premier jour. Je ne parlerai point pour ceux qui pèchent par libertinage , et par un mépris formel de nos saintes lois ; je convertirais plutôt des hérétiques , que je ne ra-

menerais ces sortes de gens à leur devoir : je m'adresse particulièrement à ceux qui révèrent tous les préceptes de l'Église, mais qui manquent de courage et de ferveur pour les accomplir : je parle surtout à ces personnes qui ont un soin excessif de leur corps et de leur santé, qui demandent trop facilement des dispenses, et qui sous couleur de discrétion et de prudence succombent à la tentation du démon qui les presse de manger du fruit défendu. Je ne doute point que ces Chrétiens trop peu fervens ne se rendent à mes raisons, et que dès aujourd'hui ils ne commencent à observer la loi du jeûne, pour continuer jusqu'au dernier jour ce saint exercice. Vierge sainte, toute mon espérance est fondée sur votre protection : je vous la demande par la prière que nous croyons vous être la plus agréable : *Ave, Maria.*

Il est certain, MM., que l'intempérance qui perdit le premier homme dans le Paradis terrestre fut une faute assez légère en elle-même ; car enfin il ne mangea que du fruit, et l'Écriture ne dit pas qu'il en prit avec excès : son péché néanmoins fut énorme, premièrement à cause de ses circonstances, en second lieu à raison de ses conséquences. Il fut énorme dans ses circonstances, parce que Dieu lui ayant défendu ce fruit, et lui ayant prédit que la mort serait la peine de sa contravention, s'il y touchait, il méprisa ce précepte, et n'ajouta point foi à la prédiction du Seigneur : ainsi il se rendit par-là coupable en même temps d'un double crime, d'une désobéissance et d'une espèce d'infidélité. Ce péché fut encore énorme, si nous en jugeons par les suites ; parce qu'en révoltant la concupiscence, il fut la source de tous les péchés qu'Adam commit depuis, et de tous les péchés qu'ont commis après lui ceux de sa race.

Voilà, MM., l'image la plus naturelle que je pouvais souhaiter pour vous faire comprendre quel mal fait un Chrétien qui n'observe pas ou l'absti-

nence ou les jeûnes de l'Église. Quel grand péché peut-on commettre en mangeant un peu de viande pendant le Carême, et en faisant deux ou trois repas chaque jour ? Rien sans doute ne déroge en cela aux règles de la sobriété ; mais, pour d'autres raisons, cette liberté qu'on se donne est un grand péché ; il est grand par ses circonstances, il est grand encore dans ses conséquences : par ses circonstances ; il y entre, comme dans le péché d'Adam, et de la désobéissance et de l'infidélité : je le ferai voir dans mon premier point : par ses conséquences ; il est, comme le péché d'Adam, la source de plusieurs péchés, et dans nous, et dans les autres : ce sera le second point. Voilà tout le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

DE tout ce que l'on publie aujourd'hui contre l'Église romaine, il n'est rien de moins plausible que le reproche qu'on lui fait d'avoir introduit une nouveauté en établissant ce jeûne de quarante jours. Pour oser lui faire un pareil reproche, il faut n'avoir jamais lu de saint Père, ou les démentir tous sans exception, puisqu'il n'y en a pas un seul qui n'ait parlé de cette coutume, qui ne l'ait louée, qui ne l'ait recommandée comme une institution apostolique aussi ancienne que l'Église même. Clément le Romain, qui a fait un corps de toutes les Constitutions ecclésiastiques, en a une des Apôtres qui contient le précepte du Carême. Cette même constitution est rapportée par saint Jean de Damas, par saint Anastase qui était évêque d'Antioche il y a plus de mille ans, et de plus par saint Jean Chrysostôme. Saint Pierre Chrysologue dit en termes formels que le jeûne que nous faisons durant quarante jours n'est point une invention des hommes, mais un commandement de Dieu : *Quòd quadraginta diebus jejunamus, non humana inventio, sed auctoritas divina est.*

Oui, MM., on a observé le Carême dès le temps

des Apôtres , et la loi qui en fut faite dès lors n'a jamais été révoquée. Il est vrai qu'il y a une grande différence entre la rigueur dont on a usé à l'égard des Chrétiens durant l'espace de plusieurs siècles , et l'indulgence qu'on a pour les Fidèles d'aujourd'hui. Premièrement il ne leur était permis de prendre chaque jour qu'un seul repas , et seulement après le coucher du soleil , c'est-à-dire environ six heures après midi. Cette rigoureuse pénitence s'observait encore du temps de saint Bernard , il n'y a pas plus de cinq cents ans : c'est ce grand Saint qui nous l'apprend lui-même dans le troisième sermon qu'il a fait sur le Carême ; il prétend que cette coutume a encore toute sa vigueur , que les Rois et les Princes ne s'en exemptent pas plus que le peuple et les personnes retirées dans les cloîtres. En second lieu , l'usage du vin , l'usage de la chair , étaient également défendus ; les seuls mets permis , c'étaient des herbes , des légumes , dont l'eau ou un peu d'huile faisaient tout l'assaisonnement. L'Église a beaucoup relâché de cette sévérité : sans parler des dispenses qu'on accorde assez facilement en certains temps et en certains lieux , l'Église , en mère compatissante , souffre qu'on avance le repas de cinq ou six heures , qu'on en fasse même un second , quoique beaucoup plus léger que le premier ; qu'on serve sur les tables toutes sortes de poissons , et qu'à l'égard du vin on en prenne autant qu'il faut pour satisfaire la nécessité.

Ce qu'il y a dans ceci de surprenant , c'est que tant que le jeûne s'est pratiqué dans toute la rigueur que nous l'avons dit , la plupart des Chrétiens le portaient encore plus loin , et faisaient volontairement beaucoup plus que la loi n'exigeait d'eux ; au lieu que depuis qu'on l'a presque détruit à force de l'adoucir , on ne fait pas même ce qui est indispensablement prescrit. Saint Jean Chrysostôme , dans sa quatrième homélie sur la Genèse , dit que dans la ville de Constantinople , où il prêchait , les

Fidèles, par une sainte émulation, semblaient disputer à qui jeûnerait le plus austèrement. Les uns ne mangeaient que de deux en deux jours ; les autres se contentaient chaque jour d'une légère portion de pain, et passaient ainsi tout le Carême. Saint Augustin dans un traité qu'il fait des mœurs de l'Église témoigne que de son temps on voyait non-seulement des hommes, mais encore des femmes, de jeunes filles même, qui demeureraient souvent trois jours entiers, quelquefois plus longtemps, sans rien prendre pour soulager leur faim et même leur soif : *Totum triduum, et amplius sæpissime, sinè cibo et potu.*

Telle était la ferveur des Chrétiens de ce temps-là ; loin d'être rebutés par la sévérité des lois de l'Église, ils se prescrivait à eux-mêmes des règles incomparablement plus étroites. Et nous, MM., lorsque cette mère tendre a tant d'égard à notre faiblesse, à notre peu de courage, lorsqu'elle semble condescendre en quelque sorte à notre sensualité, nous refusons de lui obéir ! Si ces anciens Fidèles avaient osé se dispenser des obligations gênantes qu'elle leur imposait à l'égard du jeûne, on aurait traité cette faute de lâcheté, de désobéissance, de dépit ; mais aujourd'hui que le jeûne qu'elle nous ordonne est plutôt un régime de santé qu'un exercice de pénitence, le refus que nous faisons de lui obéir ne doit-il pas être regardé comme une rébellion ouverte, comme un mépris formel de l'autorité qu'elle a sur nous ? C'est un crime de désobéir à une mère, quelque sévère qu'elle soit, quelque rigoureux que soient ses commandemens, dès qu'elle n'exige rien ni de criminel, ni d'impossible : mais désobéir dans des choses faciles à une mère indulgente qui nous épargne, qui nous ménage en tout, c'est une impiété, c'est une brutalité qui mérite toutes les malédictions et du Ciel et de la terre.

Notre désobéissance est encore en ce point entièrement semblable à la désobéissance d'Adam.

Ce père rebelle ayant la liberté de manger de tous les fruits du Paradis terrestre , à la réserve d'un seul , refusa de s'abstenir de ce fruit qui lui était expressément et uniquement défendu. Si le précepte ecclésiastique nous réduisait au seul nécessaire , au pain , à l'eau , s'il ne permettait que les fruits et les herbes crues , les hommes voluptueux , les hommes sensuels auraient un prétexte pour le violer ; mais aujourd'hui qu'ils ont le choix de tant de mets , de tant d'assaisonnemens différens , mais dans ce siècle où le luxe des tables surpasse en Carême le luxe de toutes les autres saisons de l'année , maintenant que la sensualité , que la délicatesse préfère les viandes qu'on sert pour le jeûne à toutes les viandes dont l'usage nous est interdit , aujourd'hui que l'art va jusqu'à donner au goût le même plaisir qu'on aurait à manger les chairs les plus exquises , n'est-ce pas une fureur , une manie horrible , de ne vouloir pas s'en contenter ? pouvant se satisfaire innocemment , n'est-ce pas une manie d'aimer mieux des plaisirs auxquels nos lois attachent un crime ? Ce n'est pas , Chrétiens auditeurs , que j'approuve le relâchement de ceux qui recherchent toutes ces délices dans un temps destiné à la mortification : car ce n'est pas là embrasser l'abstinence , dit saint Augustin , c'est seulement passer d'un excès à un autre excès : *Non enim hoc suscipere abstinentiam , sed mutare luxuriam.* Mais je m'étonne qu'il y ait des Chrétiens qui ne peuvent pas même se borner à ces délices permises , et qui semblent chercher plutôt à offenser Dieu , qu'à contenter leurs appétits mal réglés. Jugez de là , MM , si le Seigneur , qui a prononcé tant d'anathèmes contre les enfans qui manquent de respect à ceux qui les ont mis au monde , si ce maître souverain de tous les hommes laissera impuni le mépris que nous faisons des volontés de l'Église ; de cette mère à qui nous devons notre naissance spirituelle , et le droit que nous avons au Ciel.

J'ai dit qu'on ne pouvait enfreindre le précepte

du jeûne sans se rendre coupable de désobéissance envers l'Église, j'ajoute que cette infraction renferme une espèce d'infidélité et d'apostasie. Pour comprendre cette vérité, il faut supposer que ce jeûne de quarante jours a été institué pour solenniser la mémoire des douleurs de Jésus-Christ, et nous faire faire comme un aveu public de la croyance où nous sommes qu'il est mort pour nous sauver. C'est ainsi qu'en parlent saint Jean Chrysostôme, saint Augustin, saint Grégoire le grand, Theodoret, et tous les autres Pères, qui ont traité cette matière. C'est pour cela que les hérétiques Montanistes, qui soutenaient que les trois personnes divines s'étaient incarnées, instituèrent trois Carêmes pour se distinguer de ceux qui étaient dans une croyance contraire : *Illi*, dit saint Jérôme, dans une lettre qu'il a écrite contre Montanus, *illi tres in anno faciunt Quadragesimas, quasi tres passi sint Salvatores*. Les Marcionites et les Manichéens, qui disaient que la résurrection de Jésus avait été une fausse résurrection par laquelle il avait plu à Dieu de tromper les hommes pour les punir, ces hérétiques voulaient qu'on jeûnât tous les dimanches, parce que tous ces jours sont consacrés à l'honneur de ce mystère. Les Conciles, qui condamnèrent les dogmes impies de ces hommes pervers, défendirent expressément l'observation de leurs jeûnes sacrilèges, comme si de les observer c'eût été se déclarer partisan de leurs erreurs. De là on conclut nécessairement que le jeûne n'a pas été établi pour la seule expiation des péchés, ou pour la mortification de la chair, mais encore pour être une marque de notre foi, pour être comme un témoignage public de la Religion qu'on professe. Voilà pourquoi saint Jean Chrysostôme ne fait pas difficulté de dire que quiconque ne jeûne pas le Carême ne croit ni en Jésus-Christ ni en sa croix; qu'il n'est pas seulement un ingrat, mais encore un infidèle; qu'il n'est pas seulement un mauvais Chrétien, mais qu'il n'est pas même Chrétien.

Ceci est d'autant plus vrai à notre égard, Chrétiens auditeurs, que nous vivons parmi des personnes qui, pour se distinguer de nous et pour faire remarquer leur prétendue réforme, nous reprochent notre pénitence comme un abus, et affectent de manger de la chair les jours que l'Église le défend. Nous ne pouvons donc prendre la liberté qu'ils prennent, sans nous confondre en quelque sorte avec eux, et sans nous rendre suspects aux véritables Catholiques. Hélas ! si nous aimions un peu notre Religion, que cette raison serait forte pour dissiper tous les vains prétextes dont notre lâcheté a coutume de se couvrir ! Quoi ! il s'agit ici de donner des marques de ma croyance, et de faire connaître ce que je suis ? Oui, dût-il m'en coûter la vie, on saura que je crois en Jésus-Christ crucifié, et que je suis un membre de son Eglise. Nicéphore au dix-septième livre de son Histoire ecclésiastique raconte un fait bien édifiant arrivé à Constantinople sous le règne de Justinien. Cette ville étant affligée de la famine, et le temps du Carême étant survenu avant que Dieu eût retiré ce terrible fléau, l'empereur fit ouvrir les boucheries et publier pour cette année-là une dispense générale de l'abstinence ordinaire. Mais comment croyez-vous que fut reçu un ordre si juste et si nécessaire ? O heureux siècle ! nous reste-t-il aujourd'hui une étincelle de cette ancienne ferveur ? MM., dans toute cette grande ville, dans une calamité si triste et si pressante, il ne se trouve pas un seul Chrétien, pas un seul qui consente à profiter de la grace qu'on veut faire. Ce n'est pas tout : la dispense ne fut pas plutôt promulguée, que tout le peuple courut assiéger le palais demandant avec larmes qu'il plût à l'empereur de la révoquer, et de faire observer les anciennes lois ; il disait, ce peuple fervent, qu'avant de les violer, il se laisserait consumer par la faim. Ne penserait-on pas qu'il s'agit ici des autels du Dieu vivant, et qu'on menace ces zélés citoyens de leur arracher du cœur leur Religion ?

L'historien des Juifs rapporte que ceux de sa nation ayant ouï l'ordre de Tibère qui leur commandait de placer sa statue dans le temple de Jérusalem, ils se jetèrent tous par terre, présentant la gorge nue aux soldats dont ils étaient assiégés, pour faire entendre qu'on pouvait bien les égorger, mais qu'ils ne pouvaient consentir à une si horrible profanation. Je ne m'en étonne pas, Chrétiens auditeurs, on attaquait la loi de Moïse dans un point essentiel : mais les Chrétiens de Constantinople n'auraient pas même péché en usant du pouvoir qu'on leur donnait de s'abstenir du jeûne ; il n'y avait plus d'obligation pour eux, il y avait même quelque nécessité de s'en exempter.

Ces Chrétiens dont vous parlez étaient des gens simples, dira quelqu'un ; pour moi, je ne me serais pas fait un scrupule d'agir autrement qu'eux. Je le crois aisément ; peut-être eussiez-vous même prévenu toute dispense pour vous gorger des viandes défendues par l'Église. Mais vous qui êtes dans des sentimens pareils, avez-vous de la religion ? *Homo inanis, ostende mihi fidem tuam* : Homme frivole, homme vide de bonnes œuvres, vain fantôme de Catholique, faites-moi voir votre foi, s'il vous en reste quelque trace. Vous conservez la foi dans le cœur, quoique vous ne jeûniez pas, et que vous vous nourrissiez même de viandes proscrites ; je le veux croire : mais pensez-vous que ce zèle suffise ? pensez-vous que ces malheureux Chrétiens, qui pour éviter les tourmens, mangeaient de la chair immolée à Jupiter, ne fussent pas persuadés dans le fond de leur ame de tout ce que vous croyez ? ils étaient apostats cependant, ils cessaient d'être Chrétiens dès qu'ils touchaient à ces viandes défendues.

De quoi s'agissait-il, MM., lorsque le saint vieillard Eléazar fut envoyé au supplice pour avoir résisté aux ordres d'Antiochus ? On demandait simplement qu'il mangeât de la chair de pourceau, espèce de mets interdite aux Juifs, comme toute

sorte de chair nous est défendue durant le Carême ; il se trouva même des gens , qui touchés d'une fausse compassion , s'offraient de lui faire apporter secrètement des viandes permises , pour l'aider à tromper le tyran en feignant de lui obéir. Le saint homme regarda ce conseil comme un piège qu'on tendait à sa constance , il n'hésita pas un seul moment , il répondit sur l'heure qu'il aimerait mieux être jeté dans l'Enfer que commettre cette lâcheté : *Respondit citò dicens , præmitti se velle in Infernum.* A Dieu ne plaise , ajouta-t-il , qu'Éléazar dans le déclin de l'âge donne lieu à la jeunesse juive de croire qu'il a renoncé à sa Religion ! Je sais que j'éviterais la mort par cet artifice ; mais , vif ou mort , je ne pourrais manquer de tomber entre les mains du Dieu vivant : il vaut mieux sacrifier le peu de vie qui me reste , et apprendre à toute ma nation le respect et l'amour qu'elle doit avoir pour ses saintes lois. Ce n'est donc pas assez , Chrétiens auditeurs , d'être ferme dans son ame sur tous les points de sa croyance , de soumettre aveuglément son esprit à tout ce que l'Église propose ; il faut encore , si nous voulons être reconnus pour ses véritables enfans , il faut obéir à tout ce qu'elle commande. En vain vous avez des sentimens orthodoxes , si vos actions rendent un témoignage contraire à vos sentimens. Cet extérieur qui vous paraît si peu important , cet extérieur que vous regardez comme l'écorce de la Religion , c'est ce que saint Jacques appelle l'ame et la vie de la foi. Sans cette vie , vous n'êtes qu'un Catholique en peinture , vous n'êtes qu'une ombre , qu'un cadavre de Catholique ; *homo inanis* ; vous êtes Catholique à peu près comme nos renégats de Turquie , comme ces malheureux apostats , qui ne laissent pas d'être Turcs , quoique pour la plupart ils n'aient rien de Turc que le turban ; ou , si vous aimez mieux la comparaison du grand Apôtre que j'ai cité , vous êtes Catholique comme les démons , qui tout démons qu'ils sont , croient néanmoins et tremblent

même en croyant : *Et daemones credunt, et contremiscunt.*

Voilà, MM., les circonstances qui d'une faute d'intempérance assez légère en elle-même, font un crime bien considérable. L'Église vous ordonne et l'abstinence et le jeûne ; et vous êtes d'autant plus coupables, lorsque vous négligez ce commandement, qu'elle a plus relâché de sa rigueur pour vous le faciliter. En second lieu, le Carême a été de tout temps comme une marque de religion, et c'est une de ces marques qui nous distinguent encore aujourd'hui des Calvinistes : de sorte que ne l'observer pas, c'est non-seulement désobéir à l'Église, c'est en quelque manière s'en séparer. Voyons maintenant quelles sont les conséquences de ce péché. Je dis qu'elles sont à peu près les mêmes que les conséquences du péché d'Adam, dont les suites furent si funestes à lui-même, et aux autres hommes. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

UNE des choses qui entretient le plus de relâchement des Chrétiens dans l'observation du Carême, c'est peut-être la confession de Pâques ; on s'imagine que quelque mal qu'il y ait à ne pas jeûner, ce manquement ne saurait aller fort loin, puisqu'à peine le péché sera commis qu'on s'en accusera et qu'on en sera absous. Mais voulez-vous, MM., que je vous dise franchement ma pensée ? je ne crois pas que de tous ceux qui se dispensent sans nécessité de faire le Carême, il y en ait un seul qui fasse chrétiennement son devoir pascal. Quoi ! libertin, durant l'espace de quarante jours vous avez, ou continué de pécher, ou multiplié le même péché mortel avec toute la délibération, avec tout le sang-froid qu'on ne peut manquer d'avoir dans une action d'une aussi longue durée, et vous voulez que je croie que tout d'un coup, du soir au lendemain, votre cœur a tellement changé qu'il déteste cette licence effrénée, qu'il en a autant

d'horreur que vous avez eue de plaisir à vous y livrer ? Quand vous seriez sur le point d'expirer, je douterais de la sincérité de votre repentir après un crime si récent, si volontaire, commis avec tant d'obstination, avec un mépris si visible des préceptes de l'Église ; et maintenant que vous êtes plein de santé, que vous seriez prêt à renouveler demain le même désordre si le Carême recommençait demain, vous voulez me persuader que votre pénitence est véritable ? Pour moi je la crois si fausse, si peu sincère, que je n'aurais jamais le courage de vous absoudre, à moins que je ne vous visse disposé à jeûner quarante jours après les fêtes, pour m'assurer du regret que vous avez de n'avoir pas jeûné avec le reste des Fidèles.

Mais quand on pourrait aisément obtenir la rémission d'un crime commis avec tant de malice, on n'en arrêterait pas pour cela les suites funestes. Le Seigneur se laissa fléchir par la pénitence d'Adam, cependant il ne lui rendit pas sur ses passions le domaine qu'il avait perdu par sa chute. Tout le monde sait que le jeûne est un remède naturel contre les révoltes de la chair ; les païens même s'en sont servis pour réprimer la cupidité, c'est-à-dire, comme s'exprime saint Augustin, pour dompter un cheval fougueux sur lequel ils ne laissaient pas de s'égarer. Mais outre cette vertu naturelle, il est certain que le jeûne du Carême en a une toute particulière pour produire le même effet : premièrement, du côté de la grace que Dieu y a attachée dès le commencement de son institution, selon ces paroles que l'Église lui adresse tous les jours : *Qui corporali jejuniò vitia comprimis, mentem elevas* : Jetez, Seigneur, un regard de miséricorde sur nous, vous qui vous servez du jeûne corporel pour étouffer les vices, et pour détacher l'esprit de la chair : de plus, à raison des prières continuelles de l'Église, qui dans ce saint temps ne cesse de demander à Dieu qu'il daigne donner à notre abstinence la vertu d'affaiblir nos

passions , et de nous fortifier nous-mêmes contre les ennemis de notre salut. Donc un Chrétien qui ne jeûne pas se prive soi-même d'un grand secours contre les tentations ; parce qu'il n'a aucune part à ces prières , ni aux faveurs que Dieu communique par le jeûne. Sur quoi je vous prie de remarquer en passant que quelque raison , quelque nécessité même qu'on ait de s'en dispenser , on est toujours frustré de ce discours , parce que le jeûne est une espèce de Sacrement dont la grace ne peut être donnée à ceux qui ne le reçoivent pas , quoiqu'il n'y ait pas de leur faute , quoiqu'ils soient dans une impuissance réelle de le recevoir. Voilà pourquoi saint Grégoire le grand se trouvant dans une faiblesse qui l'obligeait de prendre souvent de la nourriture , pria saint Éleuthère de faire un miracle pour le guérir de cette infirmité , sans rien retrancher néanmoins des douleurs aiguës dont elle était accompagnée : ce grand Saint voulait seulement pouvoir jeûner durant le Carême , et avoir part aux bénédictions que cette œuvre de pénitence attire sur tous ceux qui la pratiquent.

De plus, comme le jeûne du Carême a une vertu spéciale pour modérer la concupiscence , je ne doute point que les viandes défendues n'aient au contraire une malignité particulière pour la réveiller. Il en est de ces viandes à peu près comme de la pomme que mangea notre premier père. Il est certain que ce fruit n'était pas capable de causer par lui-même un grand désordre ; cependant il révolta la partie inférieure de l'ame , il déchaîna les appétits , qui jusqu'alors avaient été si dociles , si soumis à tous les mouvemens de la raison : c'est que Dieu avait attaché à l'obéissance d'Adam , et cette protection extérieure qui le défendait des ennemis du dehors , et ces secours intérieurs qui le rendaient maître de ses ennemis domestiques. Voilà pourquoi il n'ent pas plutôt désobéi , que tous ces avantages lui furent retranchés ; son cœur demeura en proie aux objets sen-

sibles et à ses propres passions, Et voilà justement ce qui arrive à ceux qui pour le plaisir du goût, violent les lois ecclésiastiques : non-seulement ils ne reçoivent point les forces extraordinaires que les autres puisent dans le jeûne, mais encore leur fragilité s'augmente par la soustraction de bien d'autres graces que Dieu leur avait préparées, et qu'il leur refuse pour punir leur rebellion. C'est de là, Chrétiens auditeurs, que prennent souvent leur source ces tentations importunes et violentes qui causent des chutes si fréquentes et si honteuses. Je ne m'étonne pas que l'ame devienne toute matérielle, et qu'elle ne puisse se dégager du limon et de la fange où elle s'est presque enseveli. On peut dire ce que saint Augustin dit du premier homme, que c'est un châtement dont le Chrétien lâche et voluptueux se rend digne par sa désobéissance. L'observation du précepte de l'Église aurait comme spiritualisé sa chair ; il est juste que par le mépris qu'il a fait de ce précepte, il devienne charnel jusque dans l'esprit : *Justa damnatio subsequuta est, talisque damnatio, ut homo qui custodiendo mandatum futurus fuerat etiam carne spiritualis, fieret etiam mente carnalis.*

Tel est le premier désordre que cause l'inobservation du Carême, et c'est dans nous-même qu'elle le cause. Elle en produit un autre dans nos frères, qu'il faudrait prévenir, s'il était nécessaire, par la perte de nos vies ; c'est le scandale, ce péché contagieux dont les auteurs sont si souvent maudits dans l'Évangile. Mais au temps où nous sommes la charité est tellement refroidie, que je crains extrêmement que cette considération ne frappe guères. On dispensait autrefois, comme on le fait encore aujourd'hui, ceux qui n'avaient pas assez de santé pour soutenir la rigueur du jeûne : mais quiconque avait obtenu cette dispense était obligé de ne point sortir de sa maison pour quelque raison que ce pût être, de peur, dit saint Augustin, qu'en se montrant, qu'en vaquant à quelque affaire,

il ne donnât lieu de penser que le jeûne ne lui était pas impossible. Que diraient les Fidèles de ce temps-là, Chrétiens auditeurs, s'ils voyaient les dérèglements de notre siècle ? Sans parler de ces peuples aveugles qui ne reconnaissent pas l'Église romaine, combien y a-t-il de maisons catholiques où le jeûne est négligé, où les pères et mères apprennent aux enfans et aux domestiques à mépriser une si sainte observance ? combien de personnes qui dans la force de l'âge, qui jouissant du tempérament le plus robuste, veulent, sans se priver d'aucun plaisir, se servir des privilèges des infirmes ? On doit croire, me direz-vous, que nous avons des raisons secrètes d'en user ainsi : il est vrai, on le devrait croire ; mais la plupart des gens ne le croient pas. Malheur à eux s'ils ne le croient pas : je l'avoue encore ; cependant combien d'ames périssent ? Outre que la nature est déjà portée à secouer le joug et à se donner une entière liberté, on se persuade insensiblement qu'on peut imiter ce qu'on voit faire à plusieurs ; un inférieur ne croit jamais mal faire quand il suit l'exemple de ceux qui ont de l'autorité sur lui ; un autre aura honte de paraître régulier devant des personnes qui ne songent pas même à l'abstinence : ainsi le mal s'étend peu à peu, il se glisse dans les esprits les plus réglés. Tel qui se sera fait un scrupule toute sa vie d'user de ces mets qu'une sage indulgence permet, comme de manger des œufs, n'aura pas demeuré quinze jours dans cette ville, qu'il commencera à manger de la chair, en voyant l'étonnante facilité qu'ont quelques Catholiques de se nourrir de viandes défendues. *Et peribit infirmus in tua scientia frater, propter quem Christus mortuus est* : Ainsi en manquant de courage, en suivant l'attrait de la fausse prudence que la chair inspire, vous aurez contribué à la perte de votre frère, et au relâchement de la discipline ecclésiastique.

Mon Dieu, que n'avons-nous un peu de ce zèle

qui brûlait saint Paul, quand il écrivait sa première épître aux Corinthiens ! *Si esca scandalizat fratrem meum , non manducabo carnem in æternum* : Si je ne puis manger de la chair , dit ce grand Apôtre , sans scandaliser mon frère , jamais je n'en mangerai. *Noli cibo tuo illum perdere , pro quo Christus mortuus est* , dit-il encore dans son épître aux Romains : Ne faites pas périr par votre délicatesse outrée celui pour qui Jésus-Christ est mort. *Noli propter escam destruere opus Dei* : Faut-il que pour une viande qui flatte votre appétit déréglé , vous travailliez de concert à la destruction de l'Église , de cet ouvrage du Seigneur ? *Omnia quidem sunt munda , sed malum est homini , qui per offendiculum manducat* : Il est vrai que toutes les viandes sont pures en elles-mêmes , mais malheur à celui qui donne du scandale en mangeant quelque viande que ce puisse être.

Je n'ignore pas , MM. , qu'il y a des personnes qui sont contraintes par des infirmités réelles de demander des exemptions , mais je suis sûr qu'il y a aussi bien des gens qui séduits par l'amour propre se forment dans l'esprit des maladies imaginaires , ou se persuadent faussement que l'abstinence et le jeûne sont contraires à leurs maux , quoique peut-être l'une et l'autre en soient les véritables et les uniques remèdes. Je connais et des hommes et des femmes qui après avoir passé plusieurs années sans observer le Carême , se sont enfin déterminés à éprouver leurs forces , et se sont par un jeûne exact guéris des infirmités qui les avaient portés à se soustraire à la loi de l'Église. Combien y a-t-il de gens qu'une pareille épreuve désabuserait de l'erreur où ils sont que le Carême leur est contraire ? D'ailleurs il ne faut pas douter qu'il n'y ait une protection particulière de Dieu pour tous ceux qui tâchent de s'acquitter en ce point de leur devoir de Catholique. Puisque le Seigneur a promis une longue vie à tous ceux qui honorent leur père et leur mère , peut-il permettre

que nos jours soient abrégés par l'obéissance que nous rendons à l'Église ; cette épouse chérie du Saint-Esprit ; cette mère sainte qui nous a engendrés à Jésus-Christ ? Ces quatre jeunes Hébreux qu'on élevait pour le service de Nabuchodonosor refusent constamment tout ce qu'on avait ordre de leur servir de la table même de leur maître , parce que leurs lois leur défendaient de toucher à ces sortes de mets : durant l'espace de trois ans , de l'eau , des légumes furent toute leur nourriture ; cependant un jeûne si long et si rigoureux , loin de les affaiblir , loin de les dessécher , augmenta et leur force et leur beauté. Craignez Dieu , et il aura soin de conserver non-seulement votre santé , mais encore , s'il est nécessaire , votre teint et les graces de votre visage. Comme il donnait à la manne le goût des viandes les plus délicieuses , il peut encore donner aux alimens les plus légers la vertu des viandes les plus solides. En un mot , le plus grand malheur qui nous puisse arriver , c'est de nous défier de sa Providence , et de croire qu'il y a une sagesse plus relevée et plus éclairée que l'humble sagesse qui s'aveugle elle-même pour s'abandonner à la conduite du Seigneur.

Je finis par ces paroles remarquables du saint Abbé Palemon. Un de ces disciples lui ayant servi le jour de Pâques quelques herbes assaisonnées avec de l'huile ; Quoi ! lui dit-il en fondant en larmes , *Dominus meus Jesus crucifixus est , et ego nunc oleum comedam ?* Quoi , mon fils ! Jésus notre maître a été crucifié , et je pourrais me résoudre à manger de l'huile ? De tout ce que je vous ai dit aujourd'hui , Chrétiens auditeurs , voilà l'unique point que je vous prie de ne pas oublier jusqu'à la fin du Carême : ce seul mot vous fera ressouvenir du reste , et vous inspirera un saint mépris pour tous les mets qui pourraient vous tenter. Le jeûne de quarante jours , comme je vous l'ai déjà dit , est comme une solennité continuelle de la Passion et de la Mort de notre Sauveur : opposez donc , je

vous en conjure , opposez ce généreux sentiment à tout ce que le démon , à tout ce que les hommes pourront dire pour vous ébranler : *Dominus meus Jesus crucifixus est , et ego nunc oleum comedam ?*

Eh quoi ! le péché que fit Adam en mangeant du fruit défendu a déjà donné la mort à mon Rédempteur , et j'oserais commettre une faute semblable en usant des viandes dont l'Église m'interdit l'usage dans ce saint temps ? Mon divin Maître est mort pour moi , et je n'aurai pas le courage de me priver pour lui de quelques douceurs ? Il est mort pour effacer mes péchés , ces péchés dont il ne fut jamais coupable ; et pour punir en moi ces péchés que j'ai commis , je ne pourrai m'abstenir de quelque repas ? Toute l'Église est maintenant dans le deuil , et moi qui fais gloire d'être de ses enfans , je ne prendrai aucune part à sa douleur ? Il n'y aura entre un hérétique et moi aucune différence ? je vivrai comme ceux qui ne croient pas en Jésus-Christ , ni en sa précieuse mort ? *Dominus meus Jesus crucifixus est , et ego nunc oleum comedam ?* Hélas ! je suis assiégé d'ennemis qui ne me donnent point de trêve , j'ai même des ennemis domestiques qui se fortifient tous les jours , qui me portent au mal et qui m'y entraînent presque malgré moi ! Jésus-Christ a permis qu'on déchirât sa chair innocente , pour réprimer les révoltes de la mienne ; et moi je ne cesserai de flatter cette chair rebelle , de donner des alimens à ce feu infernal qui me consume , tandis que pour l'éteindre , mon Sauveur verse son sang ? De plus , consentirai-je d'être un sujet de scandale à mes frères , à mes domestiques , à mes propres enfans ? consentirai-je que mon exemple porte quelqu'un à manquer de respect aux lois de la sainte Église ? Quoi ! je serais cause que le relâchement , qui n'est déjà que trop grand parmi les Chrétiens , croîtrait de plus en plus ? Mon Sauveur a été crucifié pour racheter les hommes , et j'aimerais mieux les voir périr que de résister à mon appétit désordonné , et à l'amour

excessif que j'ai pour la vie ? *Dominus meus Jesus crucifixus est , et ego nunc oleum comedam ?*

Non, mon aimable Sauveur, non, plutôt nous mourrons nous-mêmes avec vous que de vous causer cette douleur ; j'oserais presque vous répondre pour tous ceux qui sont ici, oui j'oserais vous répondre qu'il n'y en aura pas un seul qui ne passe le Carême en vrai Catholique. Fortifiez-les, Seigneur de votre grace toute-puissante, soutenez-les dans les occasions qui se présenteront de violer la promesse qu'ils font aujourd'hui, donnez votre bénédiction à ces viandes simples et grossières qu'ils préféreront par amour pour vous aux mets les plus délicats, communiquez à ces viandes permises tant de douceurs spirituelles, qu'ils n'aient que du dégoût pour toutes les autres, qu'ils apprennent par leur propre expérience que votre joug n'est pas si pesant qu'on se l'imagine, que vous savez même le rendre léger lorsqu'on s'y soumet de bonne grace. Ne vous contentez pas d'agréer leur pénitence, daignez la leur rendre agréable à eux-mêmes ; inspirez-leur un peu de cet amour dont vous avez rempli le cœur de tant de célèbres pénitens, qui se sont fait et qui se font encore aujourd'hui un doux plaisir de tout ce qui mortifie la chair. Cet amour donnera du courage aux plus timides, et de la force aux plus faibles ; il nous portera bien loin au-delà des préceptes de votre Église ; il nous fera trouver ses commandemens trop larges et trop faciles, il nous fera regretter la rigueur de l'ancienne discipline ; bien loin de fatiguer les Directeurs pour obtenir des dispenses, on pourra à peine modérer notre ferveur et nous retenir dans les bornes de la prudence chrétienne. Nous n'aurons tous plus à craindre que les excès de l'abstinence et de la mortification, parce que nous trouverons dans la pratique de cette vertu les mêmes douceurs que les autres trouvent dans les plaisirs terrestres ; nous y trouverons même une partie des délices que les Saints goûtent dans le Ciel. Ainsi soit-il.



SERMON

SUR

LES ADVERSITÉS.

Veritatem dico vobis , expedit vobis at ego vadam.

Je vous le dis avec vérité , il est de votre intérêt que je m'en aille. (*Joan. 16.*)

Les adversités nous sont utiles si nous sommes justes ,
elles nous sont nécessaires si nous sommes pécheurs.

JE ne m'étonne point que les Disciples du Sauveur du monde soient accablés de tristesse , dès qu'il leur fait entendre qu'il doit bientôt les quitter. Le posséder , c'était pour eux un avantage trop doux , pour qu'ils fussent insensibles à la pensée d'une si cruelle séparation : il est même assez difficile que dans cette occasion leur douleur ne soit pas excessive , puisque le bien qu'ils perdent est infini. Mais n'êtes-vous point surpris , Chrétiens auditeurs , des paroles que Jésus-Christ leur adresse pour les consoler ? Je vous le dis avec vérité , il vous est utile que je m'en aille : *Expedit vobis ut ego vadam.* Quoi ! maître trop aimable , peut-on faire quelque gain en vous perdant , vous qui renfermez tous les biens , vous dans qui et par qui tout nous avait été donné ? qu'est-ce donc qui pourra nous dédommager de cette présence si agréable , de ces entretiens si charmans , de ces paroles si vives et si pénétrantes , de ces exemples , de ces miracles ? *Veritatem dico vobis* : Oui je vous

parle sans énigme et sans équivoque , je vous annonce une vérité dont vous serez persuadés dans la suite , mais que vous devez croire dès à présent sur ma parole : il vous est utile que je me retire : *expedit vos ut ego vadam.*

Si c'est là en effet une vérité, MM. , s'il est vrai qu'il est de notre intérêt que Jésus-Christ s'éloigne , voilà un grand préjugé pour toutes les autres disgrâces , pour tous les malheurs dont notre vie pourrait être traversée ; après cela est-il quelque mal qui puisse tourner à notre désavantage ? Si l'absence même du fils de Dieu peut être un bien , et un bien très-avantageux pour les hommes , doit-on trouver étrange que je fasse aujourd'hui cette proposition , et que j'avance que tant que nous vivons sur la terre , toutes les adversités sont pour nous un sujet de joie , plutôt qu'une source de tristesse ? Non , MM. , et je m'engage à prouver que ces adversités nous sont utiles si nous sommes justes : je le montrerai dans le premier point ; qu'elles nous sont même nécessaires si nous sommes pécheurs : je le ferai voir dans le second point. Je vous avoue , Chrétiens auditeurs , que ce qui m'a déterminé à traiter cette matière , c'est la compassion que j'ai toujours eue pour les personnes affligées ; le nombre , hélas ! en est bien grand. Ce n'est pas que je croie l'homme malheureux quand il a des croix à porter ; mais je le plains de ce qu'il ne connaît pas alors son bonheur , et de ce qu'il ignore les moyens d'adoucir ses maux et d'en tirer avantage. Prions donc l'Esprit consolateur qu'il daigne nous découvrir les trésors cachés dans les misères qui nous environnent de toutes parts , et demandons-lui cette grâce par l'entremise de Marie : *Ave , Maria.*

PREMIER POINT.

Pour nous porter à souffrir patiemment tous les maux de cette vie , il suffirait de nous faire penser que c'est Dieu qui nous les envoie , soit qu'ils par-

tent immédiatement de sa main , soit qu'il se serve de la main des créatures pour nous frapper. Car en premier lieu cette considération nous adoucirait toute la peine que nous cause dans nos infortunes la malignité de ceux que nous croyons en être les auteurs , parce que nous serions persuadés que ce sont là les instrumens de la Providence qui nous afflige. En second lieu , la vue de notre innocence , et par conséquent de l'injustice dont on use envers nous , cesserait de nous contrister , parce que nous n'ignorons pas que Dieu est très-juste en soi , et que , quelque irréprochables que nous soyons , nous ne sommes toujours que trop criminels à son égard. Enfin , notre disgrâce elle-même changerait en quel façon de nature , nous commencerions à la regarder comme un bien , comme l'ouvrage de celui qui ne peut faire le mal. Mais les justes , je veux dire ceux qui craignent Dieu , qui tâchent d'observer ses commandemens , et qui désirent de lui plaire toujours de plus en plus , les justes pourraient-ils douter que les afflictions ne fussent extrêmement utiles pour eux , s'ils faisaient réflexion qu'elles leur viennent de la part d'un maître plein de bonté , d'un maître qui les aime avec tendresse , d'un maître qui non-seulement n'a jamais rien fait que de bien , mais qui n'a même jamais rien fait que pour eux ?

Si l'affliction était un mal pour les gens de bien , Dieu ne pourrait ni la leur envoyer par lui-même , ni permettre qu'elle leur vînt d'ailleurs , parce que dans cette conduite il ne pourrait avoir de fin raisonnable et digne de lui. Il peut bien tirer sa gloire du supplice des impies , parce que sa justice éclate dans leur châtement ; mais quel avantage trouverait-il à faire souffrir les bons , si les bons ne trouvaient eux-mêmes leur avantage à souffrir ? De plus , il est certain que Jésus-Christ , en qualité de chef de l'Église , souffre dans tous les véritables Chrétiens , de même qu'à l'égard des autres membres , la tête prend part aux maux qu'ils

ressentent : et par conséquent , dès qu'il est impossible qu'un homme se fasse à lui-même , ou permette qu'on lui fasse quelque douleur , s'il ne prévoit que cette douleur lui sera utile , autant serait-il impossible que le fils de Dieu laissât gémir ses serviteurs sous les croix qu'ils portent , s'il ne savait qu'il vaut mieux pour eux de suer sous le faix , que d'en être déchargés.

Nous avons un grand Prêtre , dit saint Paul , qui est susceptible de compassion , et qui pour se rendre sensible à nos maux , les a tous voulu éprouver dans sa personne. Un Tyran , ainsi qu'on le rapporte , ayant remarqué qu'un malheureux qui poussait de grands cris dans les supplices , avait une voix également douce et éclatante , ordonna qu'on le fit mourir lentement , afin de prolonger le plaisir barbare qu'il prenait à l'entendre crier. Notre divin maître est bien éloigné d'une dureté si brutale ; loin de se plaire à nous voir souffrir inutilement , il ne laisse pas , quelque fruit que nous devions tirer de nos peines , de les ressentir lui-même. Il eut pitié du peuple qui le suivait dans le désert , parce qu'il n'avait pas de quoi manger : *Misereor super turbam , quia ecce jam triduo sustinent me , nec habent quod manducent.* Il fut attendri par le deuil de la veuve de Naïm , qui avait perdu son fils unique : *Quam cum vidisset Dominus , misericordiâ motus super eam* : Le Seigneur l'ayant aperçue , il fut touché de son malheur. Tout le monde sait combien de larmes il versa sur le tombeau de Lazare , ou plutôt sur la désolation de Marthe et de Magdelène que la mort de leur frère avait plongées dans la plus amère douleur. Toutes ces preuves qu'il lui a plu de nous donner de la sensibilité de son cœur , toutes ces preuves n'ont eu pour fin que de nous persuader qu'il prend part à tous nos maux , et qu'il les souffre , pour ainsi dire , avec nous. Mais ces maux , s'ils ne devaient pas être les sources de mille biens inestimables , ne nous donneraient-ils pas occasion

de dire avec les Juifs qui le voyaient pleurer en Béthanie : Voilà sans doute un amour bien sensible, voilà un maître bien tendre : *Ecce quomodo amabat illum*. Mais s'il aimait cet homme autant qu'il le témoigne par ses larmes, que ne l'a-t-il empêché de mourir ? est-ce que celui qui a ouvert les yeux de l'aveugle né n'aurait pu guérir son ami d'une simple fièvre ? *Non poterat hic, qui aperuit oculos cæci nati, facere ut hic non moreretur* ? Quoi ! ce Dieu qui peut tout, et qui règle tout à son gré, ne pourrait-il prévenir ces accidens si tristes et si funestes qui nous accablent et qui nous attirent sa compassion ? N'est-ce pas lui qui forme la grêle et la pluie dans les nues, qui déchaîne les vents et qui les arrête, qui gouverne l'esprit des Rois, en un mot qui est le maître de tous les événemens ? D'où vient donc que nous aimant au point qu'il nous aime, il ne nous fait pas une fortune plus douce et plus calme ? D'où vient qu'il nous précipite lui-même dans les malheurs dont il paraît si touché ? Il faut qu'il y ait ici du mystère, il faut nécessairement que les calamités nous soient utiles ; sans cette utilité, il y aurait de la contradiction dans les sentimens de notre Dieu, il nous aimerait et il nous haïrait en même temps ; ou il nous tromperait par une fausse apparence de pitié, ou il manquerait de pouvoir pour nous secourir.

Voyez cette tendre mère qui par mille caresses tâche d'apaiser les cris de son fils, qui l'arrose de ses larmes, tandis qu'on lui applique et le fer et le feu : dès que cette douloureuse opération se fait sous les yeux et par son ordre, dès qu'elle en est elle-même si vivement affligée, qui peut douter que ce remède violent ne doive être extrêmement utile à cet enfant, et qu'il n'y doive trouver une ressource assurée, ou du moins le soulagement d'une douleur et plus vive et plus longue ?

Je fais le même raisonnement lorsque je vous vois dans l'adversité, Chrétiens auditeurs. Vous

vous plaignez qu'on vous maltraite , qu'on vous outrage , qu'on vous noircit par des calomnies , qu'on vous dépouille injustement de vos biens : votre Rédempteur , sous ce nom encore plus tendre que le nom de père et de mère , votre Rédempteur est témoin de tout ce que vous souffrez ; lui qui vous porte dans son sein , lui qui a déclaré si hautement que quiconque vous touche le touche lui-même à la prunelle de l'œil , lui-même néanmoins permet que vous soyez traversés , quoiqu'il pût facilement l'empêcher ; et vous doutez que cette épreuve passagère ne doive vous procurer les plus solides avantages ?

Ajoutez à cela ce que je me souviens de vous avoir dit d'autres fois en passant , ajoutez que quand il a été question de nous épargner des peines qui visiblement nous auraient été inutiles , il n'a rien oublié , il a forcé les lois de la nature pour nous en garantir. Tous les maux qui nous sont réservés après la mort soit dans les Enfers , soit dans les flammes du Purgatoire , tout cela est compté pour rien , on n'en peut espérer ni gloire , ni récompense ; on ne souffre alors que pour souffrir. Que n'a pas fait Jésus-Christ pour nous préserver de ces tourmens infructueux ? Il a tout mis en usage pour les attirer sur lui , pour en charger sa personne innocente. C'est dans cette vue qu'il a versé tout son sang , et qu'il a expiré sur la croix. Oui , Jésus-Christ s'est abandonné lui-même au courroux de son père , et à la fureur des Juifs , pour empêcher non-seulement que nous fussions livrés aux feux éternels , mais encore que nous fussions un seul moment arrêtés dans le Purgatoire ; il a satisfait pour nos fautes les plus légères , il n'a rien laissé à payer ; bien plus , il a laissé un trésor inépuisable de mérites à son Église pour les nouveaux crimes où nous retombons tous les jours. Cette raison seule me tient lieu de mille démonstrations. Quand le Saint-Esprit ne donnerait pas le nom d'heureux à ceux qui souffrent

ici-bas , quand toutes les pages de l'Écriture ne parleraient pas en faveur des adversités , quand nous ne verrions pas qu'elles sont le partage le plus ordinaire des amis de Dieu , je croirais également qu'elles nous sont infiniment avantageuses : pour me le persuader , il suffit que je sache qu'un Dieu même , qui a mieux aimé souffrir tout ce que la rage des hommes a pu inventer de plus horribles tortures que de me voir condamné aux plus légers supplices de l'autre vie , il me suffit , dis-je , que je sache que c'est ce Dieu qui me prépare , qui me présente le calice d'amertume que je dois boire dans ce monde. Quoi ! un Dieu qui s'est livré à tant de maux , afin de m'exempter de souffrir , me ferait souffrir aujourd'hui , pour se donner à lui-même un plaisir cruel et inutile ?

Pour moi , MM. , lorsque je vois un Chrétien s'abandonner à la douleur dans les peines que Dieu lui envoie , je dis d'abord : Voilà un homme qui s'afflige de son bonheur , il prie Dieu qu'il le délivre de l'indigence où il se trouve , et il devrait lui rendre grâces de l'y avoir réduit. Je suis sûr que rien ne lui pouvait arriver de plus avantageux que ce qui fait le sujet de sa désolation , j'ai pour le croire mille raisons sans réplique. Mais si je voyais tout ce que Dieu voit , si je pouvais lire dans l'avenir les suites heureuses dont il couronnera ces tristes aventures , combien plus encore me sentirais-je affermi dans ma pensée !

En effet , si nous pouvions découvrir quels sont les desseins de la Providence , il est certain que nous souhaiterions avec ardeur les maux que nous souffrons avec tant de répugnance. Tout le monde sait l'histoire célèbre de Joseph. Lorsque ses frères le dépouillèrent , lorsque pour se défaire de lui , ils le vendirent aux Ismaélites , qui pourrait dire combien il versa de larmes , combien il fit de supplications pour fléchir ces frères dénaturés , combien de fois il embrassa leurs genoux , avec quelle douleur il désavoua tout ce qui avait pu leur

déplaire dans sa conduite ? Peut-on douter qu'en même temps il ne fît mille vœux pour obtenir quelque secours du Ciel dans une extrémité si pressante ? Enfant de la Providence , innocente victime , que Dieu vous aimerait peu s'il vous exauçait ! que vous feriez bien d'autres vœux , s'il vous faisait connaître où doit vous conduire l'exil et la servitude que vous redoutez ! Allez , fils chéri , allez , Joseph , où le Seigneur vous envoie , vous ne savez ce que vous demandez. Résister dans cette rencontre , c'est refuser et la pourpre et la couronne , c'est refuser d'être le Roi de l'Égypte , d'être comme le Dieu de ce vaste État. L'événement fit voir , Chrétiens auditeurs , qu'il avait plus de sujet de se réjouir que de se plaindre de l'indigne traitement qu'il recevait. Vous savez que Dieu le portait sur le trône par cette voie , et que ces songes heureux qui lui promettaient tant d'élevation commencèrent à s'accomplir par cette disgrâce apparente. Mon Dieu , si nous avions un peu de foi , si nous savions combien vous nous aimez , combien vous avez à cœur nos intérêts , de quel œil envisagerions-nous les adversités ? nous irions au - devant d'elles avec empressement , nous bénirions mille fois la main qui nous frapperait.

Quel bien peut-il donc me revenir de cette maladie , qui m'oblige d'interrompre tous mes exercices de piété , dira peut-être quelqu'un ? quel avantage puis-je attendre de cette perte de tous mes biens , de cette indigence désespérante , de cette confusion qui m'abat le courage , et qui porte le trouble dans mon esprit ? Il est vrai que ces coups imprévus , dans le moment qu'ils frappent , accablent quelquefois ceux sur qui ils tombent , et les mettent hors d'état de profiter sur l'heure de leur disgrâce ; mais attendez , et bientôt vous verrez que c'est par-là que Dieu vous dispose à recevoir ses plus-insignes faveurs : sans cet accident , vous ne seriez peut-être pas devenu plus pervers , mais

vous n'auriez jamais été si saint. N'est-il pas vrai que depuis que vous vous étiez donné à Dieu, vous n'aviez encore pu vous résoudre à mépriser je ne sais quelle gloire fondée ou sur quelque agrément du corps, ou sur quelque talent de l'esprit, qui vous attirait l'estime des hommes ? n'est-il pas vrai qu'il vous restait encore quelque amour pour le jeu, pour la vanité, pour le luxe ? n'est-il pas vrai que le désir d'acquérir des richesses, d'élever vos enfans aux honneurs du monde, ne vous avait point encore entièrement abandonné ? peut-être même que quelque attachement, quelque amitié peu spirituelle disputait encore votre cœur à Dieu ? Il ne vous fallait plus que ce pas pour entrer dans une liberté parfaite : c'était peu, mais enfin vous n'aviez pu encore faire ce dernier sacrifice ; de combien de graces cependant cet obstacle arrêta-t-il le cours ? c'était peu, mais il n'est rien qui coûte tant à l'ame chrétienne que de rompre ce dernier lien qui l'attache au monde ou à elle-même : ce n'est pas que, dans cette situation, elle ne sente une partie de son infirmité ; mais la seule pensée du remède l'épouvante, parce que le mal est si près du cœur, que, sans le secours d'une opération violente et douloureuse, on ne le peut guérir : c'est pour cela qu'il a fallu vous surprendre, qu'il a fallu qu'une main habile, lorsque vous y pensiez le moins, ait porté le fer bien avant dans la chair vive, pour percer cet ulcère caché au fond des entrailles ; sans ce coup, votre langueur durerait encore. Cette maladie qui vous arrête, cette banqueroute qui vous ruine, cet affront qui vous couvre de honte, la mort de cette personne que vous pleurez, toutes ces disgraces feront bientôt ce que toutes vos méditations n'auraient pu faire, ce que tous vos Directeurs auraient tenté inutilement.

Ne me demandez pas si cette parfaite liberté, si ce détachement de toutes les choses créées est un bien si grand qu'il mérite d'être aussi chèrement acheté ; vous le comprendrez, Chrétiens auditeurs,

lorsque vous y serez parvenus. Si l'adversité où vous êtes peut avoir l'effet que Dieu prétend, si elle vous dégoûte entièrement des créatures, si elle vous engage à vous donner sans réserve à votre Créateur, je suis sûr que vous lui ferez plus de remerciemens de ce qu'il vous aura affligés, que vous ne lui avez offert de vœux pour détourner l'affliction; tous les autres bienfaits que vous avez reçus de lui, tous ces bienfaits comparés à cette disgrâce ne seront à vos yeux que des faveurs légères. Vous aviez toujours regardé les bénédictions temporelles qu'il a versées jusqu'ici sur votre famille, comme des effets de sa bonté pour vous; mais pour lors vous verrez clairement, vous sentirez au fond de votre ame qu'il ne vous a jamais tant aimé que lorsqu'il a renversé tout ce qu'il avait fait pour votre prospérité, et que s'il avait été libéral en vous donnant des richesses, de l'honneur, des enfans, de la santé, il a été prodigue en vous enlevant tous ces biens.

Je ne parle point des mérites qu'on acquiert par la patience : il est certain que pour l'ordinaire on gagne plus pour le Ciel dans un jour d'adversité, que durant plusieurs années passées dans la joie, quelque saint usage qu'on en fasse. Le mérite dans l'adversité vient en premier lieu de la peine qu'on a à se soumettre à la volonté divine dans des choses contraires à nos sens et à nos inclinations. Il vient en second lieu de l'intention, qu'il est plus facile de rectifier dans un état où la nature souffre, que dans un état où elle trouve de quoi se satisfaire. Pour achever de vous dire franchement ma pensée, Chrétiens auditeurs, je me défie extrêmement de tout le bien que nous faisons dans le temps de la prospérité, et je ne crois pas qu'on doive faire grand fond sur les vertus qu'on y pratique.

Je remarque que dans la doctrine de saint Paul l'espérance des Chrétiens est un fruit de l'affliction supportée avec patience : *Tribulatio patientiam*

operatur , patientia autem probationem , probatio verò spem. Voilà pourquoi ce grand Apôtre ne se glorifie que de ses chaînes , de ses naufrages , et des injustes supplices auxquels on l'a condamné. Il ne fait aucune mention ni de ses prières , ni de ses prédications apostoliques , parce que dans ces sortes d'œuvres saintes rarement on se défend des surprises de l'amour propre , sans le secours d'une longue étude , d'une extrême vigilance , d'une grâce extraordinaire. Ajoutez à cela que l'adversité est un temps où l'on mérite presque sans interruption , par l'attention continuelle qu'on donne au mal qu'on souffre , et par conséquent à Dieu même , auteur de ce mal.

· Tout le monde sait que la prospérité nous amolli-
lit , et que c'est beaucoup quand un homme heureux selon le monde se donne la peine de penser au Seigneur une ou deux fois le jour : les idées des biens sensibles qui l'environnent occupent si agréablement son esprit , qu'il oublie aisément tout le reste. L'adversité au contraire ne nous donnant par elle-même que des pensées tristes , nous porte comme naturellement à lever les yeux au Ciel , pour adoucir par cette vue l'impression amère de nos maux. Enfin , comme l'on procure beaucoup plus de gloire à Dieu en souffrant , on a lieu aussi d'en espérer une plus grande récompense. Je sais , MM. , qu'on peut glorifier Dieu dans toutes sortes d'états , et que la vue d'un Chrétien qui le sert dans une fortune riante ne laisse pas de lui faire honneur ; mais qu'il s'en faut que ce Chrétien l'honore autant que l'homme qui le bénit dans les souffrances ! On peut dire que le premier est semblable à un courtisan assidu et régulier , qui n'abandonne point son Prince , qui le suit au Conseil , qui est de tous ses plaisirs , qui fait honneur à toutes ses fêtes ; mais que le second est comme un vaillant Capitaine qui prend des villes pour son Roi , qui lui gagne des batailles à travers mille périls et au prix de son sang , qui porte bien

loin et la gloire des armes de son maître , et les bornes de son empire.

Toutes les créatures louent l'auteur de leur être , lors même que , selon l'ordre qu'il leur donna en les créant , elles agissent conformément à leur nature , et au mouvement qui les emporte vers leur centre : mais lorsqu'elles se font violence pour lui obéir , lorsqu'elles suspendent leurs mouvemens propres , ou qu'elles en suivent de contraires avec la même facilité que s'ils leur étaient naturels , c'est dans ce temps qu'elles parlent hautement de la divinité , et qu'elles forcent les plus opiniâtres à la reconnaître. Le Soleil glorifie le Seigneur par la régularité et par la rapidité de son cours ; mais qui peut nier que dans le peu de temps qu'il interrompit sa carrière , pour éclairer la victoire de Josué , que dans le moment qu'il recula de dix degrés en faveur du Roi Ezéchias , il ne donnât plus de gloire au Seigneur qu'il n'avait fait durant l'espace des trois mille deux cents ans antérieurs à ces événemens miraculeux ? Ainsi , MM. , un homme qui jouit d'une santé robuste , qui possède de grandes richesses , qui vit dans l'honneur , qui a l'estime du monde , cet homme , s'il use comme il doit de tous ces avantages , s'il les reçoit avec reconnaissance , s'il les rapporte à Dieu qui en est la source , certainement on ne peut douter qu'il ne glorifie son divin maître par une conduite si chrétienne : mais si la Providence le dépouille de tous ces biens , si elle l'accable de douleurs et de misères , et si au milieu de tant de maux il persévère dans les mêmes sentimens , dans les mêmes actions de grâces , s'il suit le Seigneur avec la même promptitude , avec la même docilité , par une voie si difficile , si opposée à ses inclinations , c'est alors qu'il publie la grandeur de Dieu et l'efficacité de sa grace , de la manière la plus généreuse et la plus éclatante.

De là , Chrétiens auditeurs , jugez quelle gloire doivent attendre de Jésus-Christ des personnes

qui l'auront glorifié dans une route si épineuse , jugez avec quels applaudissemens sera reçu dans le Ciel un Chrétien dont la vie n'aura été qu'une suite de malheurs , qu'un exercice continuel de patience , un Chrétien qui se présentera pour ainsi dire couvert de sang et de blessures , qui aura suivi son maître dans toutes ses pénibles entreprises , qui aura été le compagnon fidèle de ses souffrances. Ce sera pour lors , Chrétiens auditeurs , que nous reconnaitrons combien Dieu nous aura aimés en nous donnant les occasions de mériter une récompense si abondante , ce sera pour lors que nous nous reprocherons à nous-mêmes de nous être plaints de ce qui devait accroître notre félicité , d'avoir gémi , d'avoir soupiré lorsque nous avons lieu de nous réjouir , d'avoir douté de la bonté de Dieu lorsqu'il nous en donnait les plus solides marques. Si tels doivent être un jour nos sentimens , pourquoi ne pas entrer dès aujourd'hui dans une si heureuse disposition ? pourquoi dès cette vie ne pas bénir Dieu au milieu des maux dont je suis sûr que je lui rendrai dans le Ciel d'éternelles actions de grâces ? Pourquoi envierai-je le sort de ceux qui vivent dans la prospérité , puisqu'eux-mêmes m'envieront un jour les adversités que j'aurai souffertes ? Quand les afflictions nous devraient être inutiles , n'est-ce pas assez , ô mon Dieu , qu'elles nous viennent de votre main , afin d'être pour nous d'un prix inestimable ? Néanmoins elles me sont non-seulement avantageuses , aussi bien qu'aux justes ; mais encore étant pécheur , comme je le suis , et le plus criminel de tous les pécheurs , elles me sont nécessaires. C'est ma seconde partie.

SECOND POËTE.

Je ne vois point de conjonctures où le Seigneur fasse plus éclater sa miséricorde , que sous les coups dont il frappe les pécheurs pour les convertir. Saint Augustin ne peut assez admirer qu'un

maître aussi puissant que notre Dieu , aussi heureux , aussi indépendant de ses créatures , ait voulu les obliger par un commandement exprès d'avoir de l'amour pour lui , c'est-à-dire de se procurer à eux-mêmes l'avantage le plus grand dont ils puissent jouir : mais voici à mon sens un trait de bonté encore plus étonnant ; c'est qu'il ne se contente pas d'imposer à ses ennemis une obligation si avantageuse pour eux , il les force même en quelque sorte d'accomplir cette heureuse obligation.

C'est par l'adversité , Chrétiens auditeurs , qu'il contraint les hommes les plus pervers de rentrer dans ses bonnes grâces : et quelle autre voie plus efficace lui reste-t-il pour les y porter ? Le Seigneur , dit un Père de l'Église , est un Médecin charitable qui prend soin de notre santé ; pour l'entretenir il nous donne des règles assez douces , assez faciles : mais le peu d'attention qu'on a à les observer fait qu'on tombe dans des maladies mortelles qu'il ne peut plus guérir qu'en employant tout ce que son art a de plus fort et de plus douloureux. C'était assez , pour prévenir la maladie , d'être sobre , et de ne pas user indifféremment de toutes sortes de viandes ; mais depuis que votre intempérance a jeté dans vos entrailles le principe d'un fièvre ardente , le premier régime qu'on vous avait prescrit dans la santé ne suffit plus ; pour éteindre le feu qui vous brûle , ce n'est pas assez de vous interdire certains mets , il vous faut retrancher toute nourriture , il vous faut faire prendre les remèdes les plus amers.

Vous savez , MM. , que les richesses , la santé , la gloire , et les autres biens naturels , sont les instrumens des vices et de la débauche : pour empêcher que des personnes raisonnables ne se blessent elles-mêmes avec des armes si dangereuses , il semble qu'il ne faudrait que les avertir du péril ; mais à des furieux que la passion a aveuglés , et que l'habitude entraîne comme malgré eux dans

les plus horribles excès, si vous ne leur arrachez ces armes, si vous ne les dépouillez, si vous ne les humiliez, si vous ne les affaiblissez, si vous ne les accablez, il est impossible qu'ils ne se perdent.

Avec quelle force d'ailleurs la prospérité n'a-t-elle pas coutume d'attacher à ceux qui en jouissent une troupe de flatteurs et de libertins ? Ces hommes sans loi portent insensiblement les riches à toutes sortes de désordres, et après les avoir corrompus, est-il rien qu'ils oublient pour leur ôter toute pensée de sortir d'un état si déplorable ? Or quel moyen plus propre que l'adversité pour éloigner ces empoisonneurs ? Comme l'attachement qu'ils ont pour vous n'est qu'un lâche intérêt qu'ils colorent du nom d'amitié, dès que vous serez malheureux, vous les verrez se tourner ailleurs, et vous laisser la liberté de faire votre salut : sans ce coup frappé à propos, ils vous assiègeraient jusqu'au bout, ils demeureraient acharnés pour ainsi dire à votre perte, comme des bêtes féroces, jusqu'à ce qu'ils vous eussent entièrement dévoré. Et quand ce malheur n'arriverait pas, la prospérité elle-même est une barrière invincible qui ferme au Saint-Esprit toutes les avenues de votre cœur. La parole de Dieu, l'usage des Sacremens, les graces ordinaires peuvent maintenir dans la pratique du bien ceux qui y sont engagés ; mais un homme qui est surchargé du poids des affaires publiques et domestiques, une femme qui vit dans les plaisirs, qui est l'esclave de la vanité, un Chrétien en un mot qui a vieilli dans son impiété et dans ses désordres, il faut, MM. ; il faut qu'il souffre ou qu'il périsse.

Je sais combien la parole de Dieu est efficace, je sais qu'elle est plus pénétrante qu'une épée à deux tranchans ; mais tous les jours on ne voit que trop qu'on lui résiste, et qu'elle ne peut atteindre jusqu'aux cœurs endurcis. Que n'a-t-on point dit contre ce luxe affreux, qui dévore la substance et des pauvres et des riches ; contre ce jeu, qui

consume impitoyablement un bien dont on pourrait acheter le Ciel , ce jeu qui nous emporte un temps qu'on nous avait donné pour gagner l'éternité ? que ne dit-on point encore aujourd'hui contre ces dérèglemens ? Hélas ! que produisent nos discours sur l'esprit des joueurs de profession , et de ceux qui dépensent le plus en habits ? Les uns l'oublient un moment après , les autres ne s'en souviennent que pour faire des railleries , quelques-uns même s'en offensent , et croient avoir lieu de se plaindre du Prédicateur , parce qu'il a dit de la part de Dieu ce qu'il ne pouvait taire sans trahir sa conscience , et sans se rendre coupable de perfidie. Que faut-il donc que fasse le Seigneur pour faire rentrer ces personnes dans le devoir ? Il n'y a point d'autre moyen que l'indigence ; il faut les réduire à la nécessité de travailler pour faire subsister leur famille , et de revendre , pour vivre , ce qu'elles ont acheté pour se parer. Allez parler d'oraison et de retraite à cette femme qui est si éprise de sa beauté , si vaine des attentions qu'on a pour elle dans le monde ; croyez-vous qu'elle soit capable de goûter vos conseils , ou même de les entendre ? Pour la sauver , il faut qu'une maladie la défigure , ou que quelque accablante confusion la bannisse pour toujours des cercles.

Quel temps choisirez-vous pour exhorter ce riche , ce voluptueux , à se convertir ? il n'est point disposé à venir entendre la parole de Dieu , bien moins encore à vous appeler chez lui pour prendre auprès de vous des avis salutaires. Quand il le ferait , comment une pensée sainte trouverait-elle place dans cet esprit plein des images de ses plaisirs , plein de ses affaires temporelles , la grace elle-même , tout insinuante qu'elle est , ne trouve pas d'ouverture pour passer jusqu'à son cœur. Hé quoi ! faut-il donc , ô mon Dieu , désespérer de cette ame ? votre sagesse n'a-t-elle point de moyen pour la retirer du précipice ? Le Seigneur a un moyen , Chrétiens auditeurs , et ce moyen est

celui dont il se sert toujours pour ramener ceux de ses élus que la prospérité lui a enlevés ; ce moyen c'est l'adversité , c'est la perte de ce procès , la mort de ce mari , de ce fils unique , une paralysie , une goutte violente , une fièvre maligne , une langueur incurable , un affront insigne. Quel sera l'effet de cette disgrâce ? Elle disposera cet homme à la componction par une douleur mortelle , elle lui donnera du dégoût pour les plaisirs dont il était enchanté , elle lui fera faire des réflexions sur les déréglemens de sa vie qui lui ont attiré la colère de Dieu : il souffrira que les gens de bien l'abordent du moins pour le consoler. Comme il cherchera partout des remèdes à son mal , on lui en fera connaître la cause , on le préparera à recevoir les remèdes convenables à la maladie de son ame. Enfin il se verra heureusement forcé de changer de vie , ou par l'impuissance de persévérer dans le péché , ou par le désir d'arrêter le bras du Tout-puissant qui s'appesantit sur lui.

Tout cela , MM. , nous fait assez voir que de quelque manière que nous vivions , nous devrions toujours recevoir l'adversité avec joie. Si nous sommes bons , l'adversité nous purifie , elle nous rend meilleurs , elle nous remplit de vertus et de mérites ; si nous sommes mauvais , si nous sommes vicieux , elle nous corrige , elle nous contraint de devenir vertueux : *Gaudeat Christianus in adversis* , dit saint Augustin , *quia aut probatur , si justus est ; aut , si peccator est , emendatur*. Si dans quelqu'un de nous elle n'a pas cet heureux effet , s'il y a quelqu'un qu'elle ne change pas , ou qu'elle rende encore pire , c'est ce cœur endurci qui a raison de s'affliger : *Contristetur sanè , quem flagella divina corrigere non possunt*. Cette résistance inflexible est de toutes les marques de réprobation la plus certaine et la plus visible. Un Chrétien qui vit mal et que Dieu ne châtie point , doit trembler ; et s'il lui reste encore quelque sentiment , il devrait mourir de crainte :

mais un pécheur que Dieu châtie , et qui ne plie pas sous ses coups , on peut hardiment le mettre au nombre des réprouvés , et désespérer de son salut. Ce n'est qu'à l'extrémité qu'on a coutume de hasarder les remèdes violens ; et alors , s'ils ne réussissent pas , c'en est fait du malade , il ne faut plus songer qu'à l'ensevelir.

Mais hélas ! avec moi que ferez-vous , Seigneur ? avec moi qui suis peut-être dans une disposition différente , et de ceux qui se réforment dans l'affliction , et de ceux qui opposent une obstination invincible à vos châtimens paternels. Je vous avouerai , ô l'unique Sauveur de mon ame , je vous avouerai avec franchise l'excès de mon infirmité. Il est vrai que je connais mes fautes lorsque vous me punissez , mais à peine avez-vous cessé de me frapper , que j'oublie jusqu'aux larmes que j'ai répandues dans ma douleur. Quelles résolutions ne fais-je point , lorsque vous étendez votre main sur moi ! mais dès que vous la retirez , toutes ces résolutions s'évanouissent. Je rentre en moi-même lorsque vous m'humiliez ; aussitôt que vous me relevez , je recommence à céder à l'amour des créatures ; si vous me frappez , je vous supplie de me pardonner ; si vous me pardonnez , je vous force encore à me frapper : *Si ferias , clamamus ut parcas ; si peperceris , iterum provocamus ut ferias*. Comment donc devez-vous me traiter , et que dois-je vous demander ? Dois-je , ô mon Dieu , vous prier de ne point cesser de me punir , afin que je vous serve sans interruption ; de me laisser toujours attaché à la croix , afin que je ne me détache jamais de vous ; de ne pas vous laisser désarmer si facilement , puisque de votre facilité je prends occasion de vous irriter encore ? Non , j'en fais l'aveu , non , je ne me sens point assez de courage pour vous faire une demande si généreuse : mais voici quelle sera ma prière jusqu'au dernier de mes jours : Sauvez-moi , Seigneur , par quelque voie que ce soit , quand ce

devrait être par de continuelles afflictions ; sauvez-moi par le fer et par le feu , s'il est nécessaire , par la honte et par l'infamie , par la plus triste de toutes les vies , par la plus cruelle et la plus lente de toutes les morts ; sauvez-moi enfin à quelque prix que ce puisse être , je ne refuse ni peine , ni douleur , pourvu que je sois soutenu par votre grace dans cette vie , et couronné de votre gloire dans l'autre. Ainsi soit-il.



S E R M O N

S U R

L A P A R O L E D E D I E U .

Noli esse incredulus , sed fidelis.

Ne soyez pas incrédule , mais fidèle. (*Joan. 20.*)

La plupart des Chrétiens qui entendent la parole de Dieu n'en sont point touchés ; quelques-uns de ceux qui en sont touchés ne changent point de vie. D'où peut venir l'insensibilité des premiers , et la lâcheté des seconds ?

ON a raison de se plaindre du peu de foi qu'ont les Chrétiens pour la parole de Dieu , et par conséquent du peu de fruit qu'ils en tirent. Malgré ce désordre , je regarde comme une injustice de penser que cette divine parole est entièrement inutile. Comme ceux qui viennent l'entendre sont pour l'ordinaire des gens de bien , il est certain qu'ils s'y confirment dans leurs saintes résolutions , et qu'ils y puisent des forces pour persévérer. Pour les méchants , s'ils n'avaient ce secours , ils seraient encore pires ; quelques-uns même de ceux-ci y conçoivent le désir d'une parfaite conversion , et rendent le centuple de la précieuse semence qui leur a été confiée. Oui , dit le Seigneur par Isaïe , de même que la pluie qui tombe du Ciel arrose la terre , la pénètre , la rend féconde , et en fait sortir avec le salaire du laboureur une semence nouvelle , ainsi la parole que fera entendre

ma bouche ne retournera point vide vers moi , elle fera tout ce que j'ai prétendu , elle réussira selon mes desseins : *Non revertetur ad me vacuum , sed faciet quæcunque volui , et prosperabitur in his , ad quæ misi illud.*

Quoiqu'on n'ait pas lieu de dire que la prédication de l'Évangile est entièrement infructueuse , on a sujet néanmoins de s'étonner qu'elle ne fasse pas encore plus de fruit qu'elle n'en fait. Elle change les mœurs de quelques Chrétiens , elle réveille la ferveur de quelques autres ; mais d'où peut venir qu'elle ne produit pas les mêmes effets dans tous les Chrétiens ? Il me semble qu'à ce discours , qui doit être en quelque sorte la conclusion de tous ceux que nous avons faits durant le Carême , ne peut mieux être employé qu'à chercher les causes d'un si grand mal : quand on les connaîtra , ces causes funestes , peut-être s'efforcera-t-on de les retrancher , et de ce seul sermon peut-être recueillera-t-on le fruit qu'on aurait dû retirer de tous les autres. Quel bonheur , ô mon Dieu , si nous pouvions trouver enfin le moyen d'attirer à votre service tous ceux qui vous résistent avec le plus d'obstination ! Daignez seconder nos desirs , seconder les faibles efforts que nous ferons pour venir à bout d'une entreprise si importante ; ne nous refusez pas les graces dont nous avons besoin : c'est au nom de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie que nous vous les demandons : *Ave , Maria.*

Tous ceux qui assistent le plus constamment aux prédications du Carême se peuvent partager en trois différens ordres. Quelques-uns ne sont point touchés de ce qu'on dit ; quelques autres en sont touchés , et n'en deviennent pas meilleurs ; quelques autres s'y sentant portés à vivre plus régulièrement , commencent en effet une nouvelle vie , et y persévèrent. Pour ces derniers , à qui dans une autre occasion j'aurais mille paroles consolant-

tes à porter , je me contente aujourd'hui de leur appliquer en passant ce que saint Pierre disait autrefois à ceux qui avaient cru en Jésus-Christ sur le témoignage des Apôtres : *Vos autem genus electum , regale sacerdotium , gens sancta , populus acquisitionis , ut virtutes ejus annuntietis , qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum* : Vous êtes , mes frères , vous n'en devez pas douter , vous êtes la race choisie , l'héritage et comme le patrimoine de notre Roi , vous êtes la nation sainte , le peuple que Jésus-Christ a conquis par ses souffrances , le peuple en qui l'on verra éclater les grandeurs , les miséricordes , la toute-puissance de celui qui des ténèbres où vous étiez , vous a fait passer dans sa lumière admirable. Il a été un temps où Dieu ne vous connaissait presque pas ; mais vous voilà enfin au nombre de ses amis et de ses enfans , vous avez senti les effets d'une bonté que vous aviez long-temps ignorée : *Qui aliquandò non populus , nunc autem populus Dei ; qui non consecuti misericordiam , nunc autem misericordiam consecuti.*

A l'égard des deux autres sortes d'auditeurs , je vais en peu de mots vous dire pourquoi ils rendent inefficace la parole de Dieu. Pour le faire avec ordre , je divise cet entretien en deux parties. Dans la première je demande pourquoi quelques-uns de ceux qui viennent entendre la prédication n'en sont point touchés ; dans la seconde , pourquoi ceux qui en sont touchés ne changent pas de vie ? D'où peut venir l'insensibilité des premiers , et la lâcheté des seconds ? Voilà tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Je crains bien , Chrétiens auditeurs , qu'en cherchant avec moi d'où peut venir cette fatale stérilité de la parole de Dieu dans ceux qui n'en sont pas touchés , il ne nous vienne d'abord à l'esprit qu'on en doit rejeter la faute sur ceux qui la prêchent , parce qu'ils manquent ou de science

ou de vertu pour l'annoncer dignement. Il est vrai que ce ministère devrait être exercé par des Anges plutôt que par des hommes mortels, et je vous avoue, MM., que je n'oserais vous dire quelle idée je me forme d'un Ministre évangélique, parce que je ne puis moi-même réfléchir sur cette idée, que je ne me trouve accablé de confusion, que je ne sois prêt à perdre courage, que je ne me sente disposé à tout abandonner par désespoir. Mais quoiqu'en cela il y ait souvent de la faute du Prédicateur, on ne peut pas néanmoins dire qu'il soit la seule cause de ce malheur. Non, puisque malgré mon incapacité et mon peu de zèle, je vois des pécheurs qui se convertissent, j'ai lieu de croire que ceux qui sont insensibles à ce que je leur dis opposent à la force de l'Évangile quelque obstacle qui ne se trouve pas dans les autres.

Quoi donc ! est-ce qu'on ne vient point à la prédication avec les préparations qui sont nécessaires pour en profiter ? est-ce qu'on n'y apporte pas un esprit libre de tous soucis, un cœur dégagé de toutes les passions du monde ? est-ce qu'on n'a pas un véritable désir d'être converti ? est-ce qu'avant le sermon on ne demande pas à Dieu de tout son cœur la grace de se rendre utile ce qu'on va entendre ? Je conviens, MM., qu'avec de telles dispositions on ne pourrait manquer de tirer un grand fruit des discours les moins éloquens et les plus froids : mais indépendamment de cette préparation, je ne saurais croire que tout discours doive être entièrement inutile. On sait bien que le pécheur est mal disposé, et c'est pour cela qu'on le prêche. Dire que pour ne pas perdre son temps au sermon, il faut y venir avec une ame tranquille et détachée de toutes les choses de la terre, il me semble que c'est comme si l'on disait que la parole de Dieu ne peut guérir que ceux qui n'ont pas besoin de l'être, qu'elle ne peut vaincre que ceux qui se rendent à discrétion, que ceux qui veulent être vaincus. Non certainement je ne pense pas

que les Grecs , les Romains , les Perses , et les Barbares de l'Afrique aient entendu l'Évangile avec des dispositions si avantageuses ; cependant ils ont tous cédé à sa vertu et au zèle des Apôtres. Il faut donc qu'il y ait quelque'autre cause de l'insensibilité des Chrétiens qui ne sont point touchés de la parole de Dieu.

Or je trouve que cette insensibilité peut venir de trois sources différentes. La première , c'est un grand attachement au mal , un amour pour le vice qui va jusqu'à l'obstination , et qui aveugle de telle sorte le pécheur qu'il ne peut rien comprendre de tout ce qu'on dit pour décrier le péché et pour le faire haïr. Il en est de cette fatale disposition comme de la pernicieuse passion de ces mères a qui on ne peut persuader que leurs enfans aient pu mal faire , de ces mères qui trouvent aimables leurs enfans malgré mille défauts , et qui s'irritent contre quiconque ne pense pas comme elles.

Ainsi , MM. , voit-on quelquefois des personnes , d'ailleurs assez réglées , mais extrêmement attachées au monde et à la vanité , qui ne pourront souffrir qu'un Prédicateur prêche la solitude et la simplicité des habits , qui oseront blâmer sérieusement une Dame chrétienne , si elle renonce aux frivoles conversations , si elle s'engage dans les règles étroites d'une vie retirée , si elle s'interdit l'usage des modes et des vaines parures , qui se récrieront contre une si louable réforme , comme si c'était un vrai désordre , comme si les Saints ne nous en avaient pas donné l'exemple , comme si les lois du monde pouvaient abolir les maximes de l'Évangile. Voilà jusqu'ou nous porte la corruption de notre volonté ; non-seulement elle s'attache à ce qu'elle devrait fuir , mais elle suborne l'entendement , elle l'engage insensiblement dans son parti ; elle lui fait croire que le mal est un bien , que le bien est un mal , qu'il y a de la gloire et de la vertu jusque dans le vice , que la vertu donne

dans l'excès lorsqu'elle va jusqu'à la perfection. Si cette erreur séduit à l'égard d'une passion qui n'est pas la plus criminelle des passions, si elle séduit des personnes qui du reste ne sont pas perverties, que peut faire la parole de Dieu sur des personnes ainsi préoccupées de leurs faux jugemens ? Leur esprit ne peut convenir de rien, il combat les principes les plus évidens, il se révolte contre les preuves les plus solides, il demeure invinciblement attaché aux préjugés dont il a été prévenu, il se dresse une espèce de barrière aux avenues du cœur, il y établit une garde impénétrable qui empêche qu'une prédication touchante n'aille jusque-là.

Ce qui fait en second lieu qu'on est insensible à la parole de Dieu, ce n'est pas simplement qu'on la vient entendre sans avoir un véritable désir d'en profiter, mais c'est qu'on y apporte une volonté toute contraire à ce qu'on vient entendre; on craint d'être ému, et on prend des précautions contre tout ce qui pourrait produire cet effet salutaire. Les premiers dont j'ai parlé sont conduits dans l'erreur par leur passion, ils se trompent, et ils prennent la lumière pour les ténèbres; mais ceux dont je parle maintenant veulent se tromper, et ils craignent de découvrir la lumière qu'ils entrevoient. Ce sont des gens dont la conscience, pour peu qu'on la sollicite, est toute disposée à se révolter, des gens qui se sentent une ame trop susceptible à leur gré des bonnes impressions; souvent aussi au fond de cette ame se trouvent certaines semences de vertus toujours prêtes à germer pour peu qu'elles soient arrosées, certaines étincelles de piété qu'y a jeté l'éducation, et que le moindre souffle peut rallumer : cependant ces sortes de gens se trouvent engagés dans je ne sais quelle vie vaine et voluptueuse qu'ils ne veulent point quitter. C'est pourquoi si la bienséance ou la curiosité, ou quelque autre raison que ce puisse être, les oblige de venir entendre un Prédicateur, ils

Ils écoutent comme ils feraient un Sophiste , ou un Orateur profane , ils ne s'attachent qu'aux ornemens du discours , ils se distraient aux endroits qui leur conviennent , et qui seraient capables de les réveiller. L'auteur de l'Année sainte dit qu'il a connu une personne qui par des considérations humaines étant forcée d'assister au sermon , et qui sachant d'ailleurs que le Prédicateur avait le don de toucher les cœurs , se bouchait les oreilles de peur d'entendre des choses qui la portassent à changer de vie.

Ce sont ces ames que David compare à l'aspic , qui craint d'être charmé par la voix de l'enchanteur , ces ames qui , au livre de la Sagesse , disent nettement à Dieu : Seigneur , retirez-vous de nous , nous ne voulons point savoir ce que vous auriez dessein de nous apprendre : *Dixerunt Deo : Recede à nobis , scientiam viarum tuarum nolumus.* N'est-il pas étrange que nous nous efforcions d'étouffer ainsi nos propres lumières , et que nous refusions les secours qu'on nous présente pour nous retirer de nos désordres ? Qui croirait , Chrétiens auditeurs , qu'au lieu que les gens de bien évitent avec soin le commerce du monde , les entretiens , les lectures qui pourraient les corrompre , il se trouve des personnes assez déterminées à se perdre , pour fuir ce qui pourrait les remettre dans le droit chemin , parce qu'elles ne se sentent pas encore assez endurcies pour résister aux pieux mouvemens que le Saint-Esprit leur pourrait donner ?

Enfin , MM , la troisième source de l'insensibilité des auditeurs , c'est cette disposition funeste à laquelle Jésus-Christ attribuait l'incrédulité des Juifs. *Propterea vos non auditis , quia ex Deo non estis :* Ce qui fait que vous êtes sourds à mes paroles , c'est que vous n'êtes pas du nombre des enfans de Dieu : ce n'est pas simplement que vous fassiez des efforts pour vous aveugler et pour vous endurcir contre les vérités que je vous annonce ,

mais c'est que le Seigneur rebuté pas vos mépris , lassé par votre résistance si longue et si opiniâtre , vous a aveuglés lui-même , vous a endurcis , en retirant les graces qui vous rendaient autrefois si sensibles à sa parole. Quand on est dans cette damnable situation , il ne faut pas s'étonner si l'on sort de la prédication aussi froid qu'on y est entré , si l'on tourne en raillerie les choses les plus sérieuses , les plus pathétiques , si de l'église , où l'on a entendu les tonnerres dont la justice de Dieu menace les pécheurs , on se rend froidement aux mêmes lieux où l'on a coutume de pécher , si dans le temps même qu'on prêche on est assez hardi pour continuer de pécher. Quand Jésus-Christ reviendrait au monde , il ne gagnerait pas des cœurs que son père n'attire pas. Il a parlé aux Juifs , et de ce qu'il a dit pour fléchir leur dureté ils ont pris occasion de murmurer contre lui , de le calomnier , de le faire mourir injustement. Si nous n'avions que de pareils auditeurs , il nous serait inutile , MM. , de monter en chaire ; bien loin de les exhorter à changer de vie , je ne sais si on ne devrait point les exhorter à ne plus se trouver à la prédication , vu qu'il est certain qu'elle les rend toujours plus coupables , et que jamais elle ne les rend meilleurs.

Voilà , MM. , d'où vient qu'il y a des gens en qui la parole de Dieu n'a rien opéré , des gens qui durant tout le Carême n'ont pas conçu un seul bon désir. Ou ils ont été aveuglés par leurs passions , ou ils ont fermé les yeux pour ne pas voir ce qu'ils ne voyaient déjà que trop ; ou Dieu lui-même les avait endurcis , afin qu'en voyant ils ne vissent pas , et qu'en entendant ils ne comprissent pas les vérités éternelles : *Ut videntes non videant , et intelligentes non intelligant*. Le premier de ces trois maux ne peut être guéri que par une grace extraordinaire , le second peut l'être par un effort que la volonté peut faire sur elle-même d'autant plus facilement que ce n'est pas sans peine qu'elle

se défend contre Dieu qui la presse de se convertir. Le troisième mal est à mon sens au-dessus des remèdes ; et je ne crains pas en le disant de porter personne au désespoir, parce que ceux qui sont atteints de ce mal funeste ne seront point frappés d'une vérité si terrible, ils n'en seront pas même légèrement émus.

Si j'avais à traiter des gens réduits à des extrémités si déplorables, je tâcherais de procurer aux premiers beaucoup de prières, car ce n'est que du Ciel que leur peut venir la lumière qui leur manque ; je voudrais faire entrer les autres, s'il était possible, dans un commerce intime avec quelque ami vertueux qui pût ménager leur esprit rebelle, qui sut prendre son temps, le temps où ils songent moins à se défendre, pour leur insinuer avec douceur les vérités qu'ils craignent de trop approfondir. Pour les derniers, je n'y voudrais perdre qu'autant de temps qu'il en faudrait pour reconnaître qu'ils sont vraiment endurcis. Je sais qu'il n'y a point de signe infallible de cet endurcissement : mais quand une ame insensible à la parole de Dieu est avertie de craindre qu'il ne l'ait abandonnée, et que cet avertissement ne l'effraie point, il n'est que trop probable qu'elle est en effet abandonnée, selon ces paroles de saint Bernard : *Noli ex me quærerere quid sit cor durum ; si non expavisti, tuum hoc est* : Ne me demandez point ce que c'est qu'un cœur endurci ; si vous n'avez pas été saisi d'horreur lorsque vous m'en avez entendu parler, vous êtes dans ce déplorable état. En voilà assez pour des gens qui selon les apparences ne sont pas ici, et qui ne profiteraient pas d'un plus long discours quand ils seraient présents ; passons à la seconde partie, et voyons pourquoi ceux qui sont touchés de la parole de Dieu rendent inutile ce sentiment salutaire, et ne changent point de vie.

SECOND POINT.

QUELQUE grand que soit le nombre de ceux sur qui la parole de Dieu fait peu d'impression, j'ose dire néanmoins que si tous ceux à qui elle se fait sentir suivaient les bons mouvemens qu'elle leur donne, il y aurait peu de Prédicateurs zélés qui ne recueillissent une riche et abondante moisson. *Vivus est enim sermo Dei et efficax*, dit saint Paul, *et penetrabilior omni gladio ancipiti, pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritûs, compagum quoque ac medullarum* : Car la parole de Dieu est vive et efficace, elle est plus pénétrante qu'une épée à deux tranchans, elle entre jusque dans les plus sombres replis de l'ame, jusqu'aux jointures et à la moëlle des os. D'où vient donc que cette parole, après avoir non-seulement touché, mais percé même et brisé les cœurs, n'a pas le bonheur de les changer ? En voici, si je ne me trompe, les véritables raisons.

La première, c'est que quelques-uns s'imaginent que tout est fait quand on a été touché au sermon ; et cependant on peut dire qu'il ne reste jamais tant à faire. Tout est fait du côté de Dieu qui vous a appelé, qui vous a tendu la main, qui vous a offert sa grace ; mais de votre part rien n'est fait : c'est à vous maintenant à suivre le pasteur qui vous a fait entendre sa voix, c'est à vous à faire valoir le talent qu'un maître charitable a mis entre vos mains. Il faudrait après la prédication recueillir cette étincelle de feu, l'embraser par la méditation, lui donner de l'aliment en faisant quelque bonne œuvre, en lisant quelque livre de piété ; et non pas dissiper aussitôt votre esprit dans le tumulte du monde, dans l'embarras des affaires. Il faudrait faire réflexion que c'est là une grace du Ciel qui ne vous est pas donnée en vain, une grace dont un jour on doit vous demander compte ; après ces réflexions il faudrait examiner ce que le Seigneur exige de vous, et quels

sont les moyens que vous pouvez prendre pour faire sa volonté.

La seconde raison pour laquelle ces saints mouvemens ne produisent rien , c'est la raison que Jésus-Christ lui-même en a rendue dans la parabole de la semence. Cette divine semence porte quelque fruit parmi les épines , quoique ce fruit soit ensuite étouffé , avant qu'il ait eu le temps de mûrir ; sur le roc cette semence germe , lève même , quoique peu de temps après elle sèche parce qu'elle manque d'humidité ; mais ce qui tombe sur le grand chemin , ou on le foule aux pieds , ou les oiseaux du Ciel l'enlèvent d'abord. Ce grand chemin , Chrétiens auditeurs , nous représente cette vie mondaine et tumultueuse qui expose à tant de périls , et qui , pour ainsi dire , ouvre cent portes à l'ennemi qui médite la ruine de notre ame. Les personnes engagées dans ce genre de vie n'ont pas plutôt été émues par la parole de Dieu , qu'elles se trouvent environnées de mille objets qui produisent en elles des mouvemens tout contraires , et qui effacent dans un instant jusqu'au souvenir de l'impression sainte que leur cœur avait reçue. A peine sera-t-on sorti de l'église qu'on entrera dans une conversation , où pour un mot qui vous aura édifié dans le discours du Prédicateur , vous verrez , vous entendrez cent choses qui vous scandaliseront , c'est-à-dire qui inspireront la vanité , l'amour de la terre , le mépris , le dégoût des biens célestes. Je crois vous avoir déjà dit quelquefois que si le premier mouvement que vous donne la parole de Dieu n'est pas de vous retirer du monde , c'est-à-dire , d'éviter la foule , de fuir , autant que votre état le permet , la familiarité et le commerce des personnes vicieuses et adonnées à la vanité , vous ne tirerez jamais aucun avantage des bontés que le Seigneur aura pour vous , vous rendrez inutiles tous les efforts qu'il fera pour vous convertir.

En troisième lieu , il y a des ames qui durant

un sermon se sentant remplies de ferveur, et extrêmement encouragées à faire le bien, ne font rien cependant, parce que ces sortes d'inspirations ne les portant à rien de particulier, elles ignorent ce que Dieu demande d'elles. Dans cette situation, il faut consulter un père spirituel pour apprendre de sa bouche la volonté du Seigneur; on peut encore avoir recours à certains livres qui enseignent plus exactement le chemin de la piété, qui en marquent pour ainsi dire tous les sentiers; l'Introduction à la vie dévote par saint François de Sales, le Combat spirituel, et bien d'autres écrits semblables, seront d'un grand secours. C'est ainsi que saint Paul terrassé par la parole de Jésus-Christ, et disposé à lui obéir, sans savoir néanmoins quelle était sa volonté, fut renvoyé à Ananie auprès de qui il apprit ce qu'il désirait savoir. C'est ainsi que saint Augustin pressé intérieurement par la grace qui l'invitait à une meilleure vie, entendit une voix qui lui ordonnait d'ouvrir les Épîtres du grand Apôtre, où il lut tous les conseils qui lui étaient nécessaires dans l'état où il se trouvait.

D'autres personnes en entendant la parole de Dieu ne doutent point de ce qu'elles ont à faire pour répondre aux graces qu'elles reçoivent, mais cette démarche leur paraît entièrement impossible à cause de l'inclination perverse fortifiée par une longue habitude. De toutes les tentations c'est ici la plus dangereuse, parce qu'elle porte au désespoir; mais c'est aussi la moins plausible, vu qu'il n'est rien de plus chimérique que cette prétendue impossibilité. Je ne veux pas répéter ici ce que je vous dis il y a quelques jours à ce sujet, j'ajoute seulement que c'est se former de la conduite de Dieu une idée bien bizarre, de penser que ces instances intérieures, ces tendres sollicitations qu'il vous fait sentir lorsque la voix du Prédicateur se fait entendre: que cette onction si douce du Saint-Esprit, que toutes ces graces vous portent à

quelque chose d'impossible, que le Seigneur vous presse avec tant d'amour d'entreprendre ce qu'il sait que vous ne pouvez faire en aucune manière. Croyez-moi, MM., le Seigneur connaît vos forces beaucoup mieux que vous ne les connaissez vous-mêmes ; de plus il vous prépare des secours surnaturels, qui non-seulement vous rendront possible, mais encore facile, la défaite de vos habitudes les plus invétérées.

Ily a un cinquième obstacle qui arrête quelquefois certaines ames prêtes à se rendre à la force de l'Évangile. Elles se sentent portées à réformer leur vie, à être plus réglées dans leurs exercices de piété, dans leurs occupations même temporelles, à se recueillir un peu plus, à user plus souvent des Sacremens de Pénitence et d'Eucharistie ; elles ne trouvent rien d'impossible dans cette réforme, mais elles craignent que cette démarche ne les mène encore plus loin, et que si une fois elles s'engagent dans un commerce plus particulier avec Dieu, il ne leur fasse faire beaucoup plus de chemin qu'elles ne voudraient. Il faut l'avouer franchement, Chrétiens auditeurs, notre Dieu met rarement des bornes dans ses bienfaits ; à peine avons-nous reçu une de ses graces, qu'il nous en offre une autre encore plus précieuse ; si vous faites aujourd'hui ce qu'il vous inspire, demain il vous inspirera quelque chose de plus parfait : mais le premier pas sera pour vous le plus difficile ; à mesure que vous avancerez sur les traces de Jesus-Christ, vous verrez s'aplanir tout ce qui vous étonne, tout ce qui vous épouvante dans la vie austère des plus grands Saints. C'est ainsi qu'après s'être essayé sur ce qu'il y a de plus rebutant dans un art, un commençant se trouve insensiblement capable de recevoir des leçons plus relevées ; à proportion des progrès qu'il fait en travaillant, il aperçoit que les choses se facilitent, et qu'il n'est rien dont on ne vienne à bout avec le temps sans se donner beaucoup de peine.

Commencez donc, Chrétiens auditeurs, commencez avec courage. Quel bonheur ne serait-ce point pour vous, si Dieu vous élevait ainsi par degrés jusqu'à la vertu de ses amis les plus intimes, jusqu'aux premiers rangs de son royaume; si peu à peu, par des démarches presque insensibles, vous vous trouviez enfin au comble de cette perfection chrétienne qui dès ce monde est suivie d'un calme si doux, qui dans le Ciel est couronnée des plus abondantes récompenses ?

Quoi ! serait-il possible que vous craignissiez de devenir saints, comme si c'était un mal qu'on dût fuir, ou bien qu'on pût vous donner malgré vous - mêmes ? Non, non, vous ne ferez rien qu'avec une liberté pleine et entière, vous vous arrêterez quand il vous plaira; et si notre Seigneur vous donne la volonté d'aller toujours plus avant, il accomplira lui-même en vous un désir si héroïque : *Deus enim est, qui operatur et velle et perficere.*

Enfin je trouve des âmes que la parole évangélique a persuadées, et qui bien loin d'appréhender de devenir saintes, n'abandonnent au contraire cette entreprise que par la crainte qu'elles ont de ne pouvoir parvenir à la sainteté; elles sentent une si grande faiblesse, qu'elles désespèrent presque de persévérer. Ne vaut-il pas mieux, disent-elles, demeurer comme l'on est, que de changer pour changer encore ? quelle confusion ne me causerait pas mon inconstance devant les hommes ? et devant Dieu ne me rendrait-elle pas encore plus coupable que la vie tiède où je languis aujourd'hui ? O Dieu ! que ce faux raisonnement vous a fait perdre d'âmes rachetées de votre sang, qu'il en a arrêtées sur le point de commencer une vie évangélique sur la terre, qu'il a fait avorter de saints désirs, qu'il a paru propre au démon pour ruiner les desseins de votre miséricorde ! Que ferons-nous contre une illusion si dangereuse ?

Je réponds en premier lieu que la persévérance

est un don du Ciel , que les plus inconstans le peuvent espérer ; que Dieu le donne à qui, il lui plaît , mais que ce don inestimable est ordinairement la récompense de ceux qui commencent avec le plus de courage et de confiance. Ainsi lorsque j'embrasse une vie vraiment chrétienne , je dois peu me mettre en peine quel en sera le succès ; je sais que quiconque entre généreusement dans la lice , doit se regarder comme étant déjà au milieu de la carrière , et que si Dieu me fait tant de graces aujourd'hui que je me rends rebelle à sa volonté , il ne m'abandonnera pas lorsque je lui aurai sacrifié la mienne.

En second lieu , vous craignez la confusion que vous causerait votre inconstance ; et moi je crains peu l'inconstance d'une personne qui ne pourrait supporter une confusion pareille : combien cette crainte n'est-elle pas propre à retenir dans le devoir , quand une fois on se sera déclaré pour la piété ? De plus , croyez-vous que Dieu serait insensible à cette sorte de déshonneur , auquel il serait lui-même exposé s'il se laissait ravir votre cœur , après avoir fait dans le Ciel un si grand triomphe de sa conquête ?

En troisième lieu , quels efforts ne fera-t-il point pour s'épargner cette honte ? et vous-même pourquoi seriez-vous plus coupable , si après quelques pas vous retourniez en arrière , que si vous n'aviez jamais commencé à marcher ? Pensez-vous qu'il y ait plus de crime à reculer par faiblesse , qu'à demeurer immobile par obstination , ou par défiance de la bonté de Dieu ? Si vous aviez quelquefois obéi à ses graces , il aurait du moins cette preuve de votre bonne volonté et de votre aveugle soumission ; quand vous ne vous seriez soumis que pour quelques jours , ce serait toujours autant de service que vous lui auriez rendu , autant de temps que vous auriez utilement employé. Enfin sur quel fondement jugez-vous que vous aurez besoin d'une longue persévérance , vous qui n'êtes pas assuré de

trois jours de vie ? Considérez, mes chrétiennes, considérez que si c'était là un motif raisonnable pour vous éloigner de la réforme qu'on vous a prêchée, tous les Saints, lorsqu'ils se sont engagés dans ce genre de vie, auraient été des imprudens ; considérez que s'ils avaient tous été aussi sages que vous croyez l'être, Jésus-Christ n'aurait jamais eu d'imitateur ni de véritable disciple.

Ce n'est pas que je veuille nier qu'il y ait des ames qui après avoir embrassé une vie assez réformée, reviennent à leurs premiers dérèglements ; mais comme leur changement est un effet de leur propre faiblesse, et non de la faiblesse de la grace qu'ils ont méprisée, leur exemple ne doit point m'effrayer, dès que je mets toute ma confiance dans le Seigneur, qui est tout-puissant. Voulez-vous que je vous dise, Chrétiens auditeurs, qui sont ceux dont la persévérance me paraît incertaine ? Ce sont ceux qui ne se défient de rien, ceux qui n'ont pas plutôt commencé à vivre un peu régulièrement, qu'ils se croient au-dessus des vents et des tempêtes, et s'exposent témérairement à toutes sortes de périls. Mais ceux qui craignent tout de leur fragilité, qui ne croient jamais avoir pris assez de précautions, qui tiennent sans cesse les armes à la main de peur de donner aucun avantage à l'ennemi, ce sont ceux-là qui persévéreront infailliblement ; le Ciel tombera plutôt qu'ils ne reviendront à la vie qu'ils ont quittée.

Je compte aussi assez peu sur certaines personnes qu'un premier mouvement de je ne sais quelle ferveur fait passer aussi aisément qu'inconsidérément du désordre dans une grande réforme ; mais de tous ceux qui ont beaucoup craint ce changement avant de s'y pouvoir résoudre, de tous ceux qui ont eu de grands combats à soutenir, qui ont trouvé eux-mêmes une extrême résistance qu'ils ont néanmoins surmontée, de toutes ces ames généreuses je dis que je n'en ai encore vu aucune qui ait

démenti par son inconstance les sentimens qu'elle avait eus au commencement de sa conversion. La source de cette fermeté, c'est qu'une victoire si difficile est d'un si grand prix aux yeux de Dieu, qu'elle l'oblige de nous chérir tendrement, et de verser sur nous ses plus grandes graces. De plus, ceux qui changent tout d'un coup et sans beaucoup de délibération, trouvent dans la suite des difficultés imprévues, qui les ébranlent; les autres, au contraire, qui se sont figuré le chemin de la vertu mille fois plus rude qu'il n'est en effet, ne peuvent être rebutés par des travaux incomparablement plus doux que tout ce à quoi ils s'étaient préparés en commençant. Enfin il est difficile qu'aucune tentation puisse jamais arracher à Dieu une ame qui s'est donnée à lui malgré les plus fortes tentations. Ainsi un soldat, après avoir gagné par bien des efforts le sommet d'une montagne, malgré la résistance de ceux qui la défendaient, est-il peu en danger de céder à ces mêmes ennemis lorsqu'il sera sur le rempart, et qu'il combattra avec un égal avantage.

On ne peut pas non plus faire un grand fond sur la fidélité de ceux qui se ménagent beaucoup avec Dieu, qui se donnent à lui de telle sorte qu'ils ne rompent point entièrement avec ses plus mortels ennemis, qui se déclarent faiblement pour la piété, semblent laisser derrière eux un passage ouvert pour retourner au monde quand il leur plaira, qui se réservent encore quelque attache, qui ne donnent pas tout le cœur, qui n'ôtent pas au démon toute l'espérance qu'il peut avoir d'y rentrer. Une parfaite conversion n'est point sujette à ces funestes revers; elle se fait pour toujours quand elle part du cœur, et elle part du cœur quand on veut changer sérieusement, quand on s'ôte à soi-même, autant qu'on le peut, tous les moyens de changer encore.

Voilà, MM., voilà tout ce qui a coutume de

rendre stérile la parole de Dieu dans les âmes qui en sont touchées. J'espère que la cause du mal étant connue, on aura peu de peine à le guérir, et que ce discours nous aidera à recueillir le fruit de tant de grâces que nous avons reçues durant le saint temps d'où nous sortons. Il faut, MM., faire au plutôt ce dernier effort, tandis qu'il nous reste encore quelque sentiment pour ce qui concerne notre salut : car je dois vous dire que quoique cette facilité à être ému par la voix de Dieu soit un heureux signe, c'en est un très-mauvais de ne point profiter de ces divins mouvemens. *Terra enim, dit saint Paul dans son épître aux Hébreux, sæpè venientem super se bibens imbrem, et generans herbam opportunam illis à quibus colitur, accipit benedictionem à Deo; proferens autem spinas ac tribulos, reprobata est, ac maledicto proxima* : La terre, qui est souvent arrosée par la pluie, qui on est pénétrée, c'est-à-dire une âme qui n'entend pas seulement la parole de Dieu, mais à qui Dieu fait la grâce d'en être touchée, cette âme, si elle rend le fruit de la culture qu'elle reçoit, est toujours bénie du Ciel ; mais si, comme un fonds ingrat, elle continue de ne produire que des ronces et des épines, elle n'est pas loin du dernier malheur, elle a sujet de craindre que sa stérilité ne soit un effet de sa réprobation : *reprobata est, et maledicto proxima.*

Voilà pourquoi je vous conjure au nom de Jésus-Christ, que si la grâce se fait encore sentir à vous, comme elle a fait jusqu'ici, vous ne lui résistiez pas plus long-temps, de peur qu'elle ne se retire, et qu'elle ne vous laisse dans l'insensibilité : *Hodiè si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* Je pardonne à ces malheureux, qui, quoique assez assidus à la prédication, n'y entendent jamais que la voix de l'homme qui frappe leurs oreilles ; mais quelle excuse pouvez-vous avoir, vous qui entendez la voix de Dieu, qui touche vo-

tre cœur, ce cœur auquel toute autre voix ne saurait se faire entendre ? S'il est vrai, Chrétiens auditeurs, que c'est Dieu qui vous appelle par ces mouvemens intérieurs, comme vous n'en sauriez douter, comment se peut-il faire que vous soyez retenus par les faibles prétextes que vous alléguez ? comment ne franchissez-vous point tous les obstacles qui vous arrêtent ? Je ne trouve point étrange que vous vous opposiez à moi, que vous opposiez à tous nos raisonnemens votre faiblesse et vos vaines craintes ; mais croyez-vous que Dieu, qui vous invite, n'ait pas prévu ces difficultés, ou qu'il ne soit pas capable de vous les faire surmonter ? est-ce que vous vous défiez de lui, et que vous craignez qu'il ne vous engage imprudemment dans une entreprise dont le succès ne vous serait pas avantageux ? Le monde vous attire, je n'en doute pas, il vous retient par mille considérations ; mais si vous voulez considérer quel est celui qui se rend sensible au fond de votre ame, quelle impression pourront faire sur votre esprit le monde et les vains motifs qu'il vous propose ?

Sainte Magdelène était environnée de plusieurs Juifs distingués par le rang qu'ils tenaient, ils étaient venus exprès pour joindre leurs larmes aux siennes sur la mort de son frère unique ; cette prévenance de leur part demandait qu'elle les entretînt, ou du moins qu'elle ne les quittât pas brusquement, et sans justifier sa fuite par quelques raisons ; cependant, dès qu'elle fut appelée de la part de Jésus-Christ, elle se crut dispensée de toutes les lois de la bienséance humaine, elle oublia ce qu'elle devait à des hommes qui prenaient part à sa douleur, elle partit sans prendre congé et courut à son divin maître. Si je vous disais, MM. , que je vous ai porté la parole au nom de Dieu toutes les fois que je suis monté dans cette chaire, que c'est sa volonté que je vous ai déclarée, que lui-même vous a invités par ma bouche

à sortir de cet embarras d'affaires temporelles , de cette vicissitude de visites inutiles qui vous empêchent de songer à votre salut , de ces retours de conversations vaines qui vous tiennent comme enchaînés , de cette tiédeur qui vous expose à tant de périls ; vous douteriez de la vérité de mes paroles , et vous refuseriez de vous rendre à mon témoignage. Mais je m'adresse aujourd'hui à ceux qui sont touchés intérieurement des vérités qu'on leur prêche , c'est-à-dire ceux à qui le Seigneur se fait entendre immédiatement , et d'une manière que les hommes les plus éloquens et les plus saints , que les Anges même ne sauraient jamais imiter , puisque c'est une doctrine certaine et universelle , que Dieu se réserve à lui seul le pouvoir de faire passer sa voix jusqu'au fond du cœur. *Magister adest , et vocat te* : Cette voix qui vous sollicite , qui vous reproche votre lâcheté , qui vous effraie par ses menaces , qui vous inspire une nouvelle ardeur pour le bien , qui vous représente le périlleux état où vous êtes , qui vous donne la pensée d'en sortir , gardez-vous de croire que ce soit la voix du Prédicateur ; si ce l'était , elle serait entendue également de tout le monde , elle aurait le même effet dans tous les cœurs : *Magister adest , et vocat te* : Ecoutez-le donc , ce maître , puisqu'il est votre Dieu , et ne refusez pas de lui obéir , quelque spécieuses que soient les raisons qui vous en détournent ; car tout doit céder à l'obéissance que toute créature est obligée de rendre au Créateur de l'univers. Souvenez-vous que dans les autres qui nous méprisent , leur mépris ne tombe que sur les serviteurs du Dieu vivant , que sur ses Lieutenans , ses Ambassadeurs ; mais que , pour vous , c'est le Seigneur lui-même que vous méprisez , si vous refusez de suivre les secrets mouvemens qui vous portent à la piété. Écoutez-le , de peur qu'il ne se rebute , qu'il ne se taise , ou du moins qu'il ne vous parle plus que par la bou-

che d'autrui ; écoutez-le , puisqu'il ne peut vous donner que des conseils salutaires , puisqu'il ne vous demande rien que vous ne dussiez , pour votre intérêt , désirer vous-mêmes ; enfin , écoutez aujourd'hui les paroles par lesquelles il daigne vous inviter à son service , écoutez ces paroles de salut , afin que vous puissiez un jour entendre la voix qui appellera les serviteurs à la récompense. Ainsi soit-il.



S E R M O N

SUR

LE RESPECT HUMAIN.

Cum fores essent clausæ ubi erant Discipuli congregati propter metum Judæorum , venit Jesus , et stetit in medio eorum.

Jésus vint et parut au milieu de ses Disciples, qui avaient déjà fermé les portes du lieu où ils s'étaient rassemblés, parce qu'ils appréhendaient les Juifs. (*Joan. 20.*)

On ne hasarde rien en méprisant le respect humain , on risque beaucoup quand on l'écoute.

QUELQUE sujet que nous ayons eu d'être scandalisés de la faiblesse des Apôtres à la Passion du Fils de Dieu , la crainte qu'ils témoignent encore après sa Résurrection me paraît bien plus lâche ; car si dans la première conjoncture ils manquèrent de courage , c'est que la foi s'évanouit de leur esprit ; et s'ils doutèrent que Jésus fût Dieu, c'est qu'ils le virent dans un état où l'on pouvait même douter s'il était homme. Mais aujourd'hui que la nouvelle vie du Sauveur doit avoir ranimé leur espérance, et rendu leur foi inébranlable, aujourd'hui que la gloire de son tombeau a entièrement effacé l'ignominie de sa croix, je me sens autorisé à leur demander de quel prétexte ils peuvent colorer cette timidité, qui les tient tous enfermés dans une même maison, sans qu'ils osent ni se déclarer, ni paraître même devant les Juifs. S'il

y avait quelque honte à confesser un Dieu souffrant, comment après le triomphe de ce Dieu ne s'empressent-ils point d'aller publier sa gloire ? Peuvent-ils encore craindre la mort, depuis qu'il l'a vaincue, et qu'en ressuscitant il leur a donné des gages si sûrs de leur résurrection ?

Mais il vaut mieux que je m'adresse à vous, Chrétiens auditeurs, puisqu'un pareil désordre, qu'une crainte en tout semblable à la crainte de ces disciples règne peut-être dans nos cœurs, et y étouffe la précieuse semence que Dieu y a répandue par sa parole. Parmi les personnes qui durant le Carême, ou à ces dernières fêtes, ont été éclairées ou touchées de Dieu, combien s'en trouvera-t-il qui, par je ne sais quel respect humain, par une vaine appréhension des discours et des jugemens du monde, rendront peut-être inutiles toutes ces lumières ? O monde impie ! malheureux monde, ne cesseras-tu jamais de faire la guerre à Jésus-Christ ? sera-ce toujours en vain qu'il t'aura vaincu, qu'il t'aura méprisé, qu'il t'aura confondu par sa doctrine et par ses exemples ? Monde faible et impuisant, jusqu'à quand paraîtras-tu si redoutable aux serviteurs du Dieu des armées, jusqu'à quand seras-tu l'effroi et la terreur de ceux qui se peuvent rendre tes accusateurs et tes juges ? C'est contre ce monde que je veux aujourd'hui vous rassurer et vous donner d'invincibles armes. Mais il n'appartient qu'à l'Esprit de Dieu de vous donner des forces et du courage ; sans son secours les meilleures armes sont inutiles : adressons-nous donc à lui par l'entremise de la Sainte Vierge : *Ave, Maria.*

Saint Augustin, dans le premier sermon qu'il a fait sur le quatre-vingt-dixième psaume, en parlant de ceux qui ont quelque honte de faire le bien devant les hommes, dit qu'ils sont semblables à ces timides oiseaux, qui épouvantés par le bruit qu'on fait exprès pour les tirer de leur fort, abandonnent le buisson où ils étaient en sûreté, et

vont donner dans le piège que le chasseur leur a tendu. Il veut dire que les Chrétiens qui abandonnent la piété parce qu'ils craignent les discours et les jugemens des hommes, sont tout à la fois et trop timides, et fort imprudens; trop timides, parce que ce qui les effraie n'a rien que de frivole; imprudens, parce qu'en pensant fuir ce péril, ils se jettent dans un plus grand. Ils se riraient de leur propre crainte, s'ils savaient combien elle est vaine dans sa cause; mais ils la redouteraient elle-même étrangement, s'ils savaient combien elle est funeste dans ses effets.

Si ce que j'avance est vrai, Chrétiens auditeurs; pour encourager tous ceux qui n'osent pas se déclarer pour Dieu, ni faire une profession ouverte de la vertu, il ne faut que leur faire voir deux choses; d'abord ce qu'ils craignent, ensuite ce qu'ils ont à craindre quand ils cèdent au respect humain: et c'est ce que j'ai dessein de faire dans les deux parties de cet entretien. Dans la première je découvrirai les maux imaginaires que nous fait voir cette vaine crainte, et dans la seconde je parlerai des maux réels que nous peut causer cette même crainte. Vous verrez qu'on ne hasarde rien en la méprisant, qu'on risque beaucoup au contraire quand on l'écoute. C'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

IL y a bien de la différence entre l'objet d'une vaine crainte, quand on le regarde en lui-même, et ce même objet, quand on le considère dans l'idée que s'en forme un esprit faible, qui a coutume de multiplier les maux et les périls, de les approcher quoiqu'ils soient encore fort éloignés, de les grossir non-seulement contre toute vérité, mais encore contre toute vraisemblance. Vous rappelez-vous ce qu'était la terre promise, au jugement de ces lâches espions envoyés par Moïse pour la reconnaître? C'était une terre stérile et maudite

un monstre, disaient-ils, qui dévorait ses habitans ; les Cananéens, qu'il en fallait chasser par la force des armes, c'étaient tous des géans devant qui les enfans de Dieu ne devaient paraître que comme des moucherons. Mais dans le vrai c'était une région fertile et délicieuse, où coulaient le lait et le miel, selon le langage de l'Écriture. Pour les gens du pays, c'étaient des hommes comme les autres, des hommes dont la défaite ne coûta que peu de sang au peuple d'Israël. A entendre parler un soldat qu'une terreur panique a privé du jugement, et qui vient communiquer sa crainte à tout un camp, à toute une ville ; à l'entendre parler, ce qui cause sa frayeur, c'est l'ennemi lui-même qu'il a vu ; cet ennemi s'avance à grands pas, il couvre toute la campagne : et cependant on trouve, comme il est souvent arrivé, qu'il a pris des troupeaux de brebis pour des escadrons, et un champ semé de ronces et de chardons pour un gros de gens armés de piques et de mousquets. Pour savoir donc au vrai si la crainte humaine, qui étouffe peut-être vos bons desirs, pour savoir si cette crainte est raisonnable et bien fondée, au lieu d'écouter ceux qui s'en sont laissés prévenir, il faudrait en examiner la cause en elle-même, et n'avoir aucun égard à ce qu'ils en pensent. Cependant, quelque persuadé que je sois qu'ils s'effraient d'un rien, d'une chimère, je veux bien attaquer ce fantôme tel qu'il est dans leur pensée, avant que de le dépouiller, pour leur faire voir combien leur terreur est vaine.

Vous m'avouez donc, MM., que vous avez été intimement persuadés que tout n'est que vanité sur la terre, que les plus sages sont ceux qui renoncent pour Dieu à tout ce qu'il faudra nécessairement quitter à la mort. Vous vous êtes sentis détachés de bien des choses dont autrefois vous croyiez qu'il vous serait éternellement impossible de vous sevrer. L'image de la pénitence ne vous paraît plus si affreuse, ce ne sont plus les plaisirs du

monde qui vous arrêteront dans le monde , vous n'y trouvez plus le même goût qu'autrefois ; si vous ne vous donnez pas sérieusement à la piété , ce ne sera pas la crainte de mener une vie triste qui vous en empêchera. Oui , dites-vous , je comprends combien on est heureux , quand une fois on s'est donné à Dieu sans réserve , j'entrevois je ne sais quelle douceur , je ne sais quel charme dans la véritable dévotion. Au reste , je vois peu d'actions dans la vie des plus grands Saints qui fussent capables de m'arrêter ; après tout ils ont été hommes comme nous , et je vois bien qu'il ne faut avoir qu'un peu de résolution et de confiance en Dieu. Le jeûne , la retraite , l'amour du silence et de la prière , une assiduité constante à visiter , à servir les pauvres , cette guerre continuelle contre les sens , ces combats généreux contre les passions , il me semble que je me résoudrais aisément à tous ces nobles efforts par le seul désir de devenir ami de Dieu , de calmer ma conscience , de me préparer une mort tranquille et une heureuse éternité. Voilà de grandes graces , voilà des sentimens bien héroïques. Mais si tout s'applanit ainsi , qu'est-ce donc qui vous fait encore de la peine ? quel obstacle peut rendre inutile une si sainte disposition ? Hélas ! il ne vous reste plus qu'un pas à faire , et vous voilà un Chrétien parfait. Qu'est-ce encore une fois qui peut vous retenir sur le point d'entrer dans le cœur de Dieu , ce cœur dont il semble que toutes les avenues vous sont ouvertes ?

Je crains le monde , dites-vous , le monde porte la malignité au-delà de tout ce qu'on peut penser ; on ne peut éviter ses discours et ses railleries ; il faut qu'il blâme tout , qu'il empoisonne tout. Que ne dira-t-on pas de moi , si tout d'un coup je renonce au jeu , si je me bannis des assemblées , si je commence sérieusement à faire ce qu'il faudrait faire , et ce que je voudrais faire pour me rendre agréable aux yeux de Dieu ? On me fera passer tantôt pour un hypocrite , tantôt pour un esprit faible : on

m'accusera de légèreté, de bizarrerie, de folie ; on rendra cent fausses raisons de cette réforme, on s'en rira partout où je suis connu, on me montrera au doigt à ceux qui ne me connaissent pas, on comparera cette seconde vie à la conduite que j'ai tenue jusqu'ici ; enfin tout le monde parlera de moi, sans qu'il se trouve peut-être une seule personne qui veuille me faire justice, et envisager mon changement du bon côté. C'est là toute votre crainte ? Si j'en ai bien compris toute la force, tout se réduit aux discours des hommes. On parlera de vous ; cela peut être : mais est-il possible que ces discours soient capables de balancer dans votre esprit tous les motifs d'intérêt, de justice, de reconnaissance, d'amour, qui vous portent à servir Dieu ? Si nous avons un peu de foi, que de simples paroles feraient peu d'impression sur notre esprit, et qu'il faudrait bien que le monde, que l'Enfer employât d'autres armes pour nous ébranler ! Savons-nous bien, ô mon Dieu, ce que c'est que votre amour, quand nous y renonçons pour si peu de chose ? Quel regret n'aurons-nous pas dans l'autre vie, Chrétiens auditeurs, d'avoir méprisé un si grand bien, pour quelque raison que ce puisse être ! mais pour des paroles qui ne frappent que l'air et que le vent emporte, avoir négligé l'amitié, la faveur de Dieu, avoir renoncé à tous les avantages qu'il y a dans son service, quel sujet de douleur et de repentir !

Mais voyons de plus quelles sont les personnes dont vous redoutez si fort les discours. Certainement ce ne sont pas les hommes les plus sages, les plus vertueux ; ceux-ci, bien loin de vous blâmer du changement qui se sera fait en vous, en loueront Dieu, et lui en rendront mille et mille actions de grâces. Non-seulement ceux qui vivent dans la pratique de la vertu la plus exacte, ceux dont le jugement devrait être préféré au jugement de tous les autres, parleront de vous avantageusement ; mais encore il n'est personne à

qui il reste un peu de foi et de raison , qui ne doit donner des éloges à votre conduite. Car quel est l'homme , pour peu raisonnable qu'il soit , qui puisse trouver étrange que vous pensiez sérieusement à votre salut , à cette affaire où il s'agit de tout , où il s'agit de votre ame , où il s'agit d'une éternité de biens et de maux ? Quoi de plus judicieux que d'appréhender d'être surpris par la mort , vu les périls dont notre vie est comme affligée ? Si notre esprit n'est pas affaibli , n'est pas perdu , peut-on se mettre au-dessus d'une pareille crainte ? Qui peut vous accuser de légèreté ou de faiblesse , lorsqu'on vous verra mépriser tout ce qui est vil et méprisable , tout ce que la sagesse païenne a jugé digne de mépris , quand on vous verra chercher dans vous-mêmes ce que les ames du commun cherchent inutilement dans tout ce qui est et hors d'elles et au-dessous d'elles ? S'il est vrai qu'il y a un Dieu infiniment bon et infiniment aimable , quelle raison peut-on avoir de condamner ceux qui s'attachent à lui plutôt qu'à ses créatures ? Si les plus grands monarques ne sont en sa présence que comme des riens , que comme une vaine argile , n'ai-je pas sujet de le craindre ? et si je ne veux dépendre que de lui , si je veux m'affranchir de toute autre servitude , qui peut m'accuser d'imprudence ou de lâcheté ?

Qui seront donc ceux qui parleront mal de votre conversion ? Quelques libertins , qui font profession de ne rien croire , ou du moins de ne rien faire de ce qu'ils croient ; c'est-à-dire , des insensés , des gens que ne guide plus le sens commun. Serait-il possible que vous préférassiez le jugement d'un homme aveuglé à votre propre jugement , au jugement de la plus saine partie du monde ? Quelle lâcheté , dit saint Jean Chrysostôme , qu'un Chrétien , élevé par son caractère au-dessus des Anges , se rende esclave de la volonté des hommes , qu'il cherche à leur plaire , et que par cette bassesse il se mette au rang des gladiateurs , des comédiens ,

des bouffons ! Ce grand Saint parle des hypocrites ; mais n'ai-je pas autant de raison de faire ce reproche aux timides Chrétiens à qui je parle aujourd'hui ? car si ceux-là sont dignes de répréhension , parce qu'ils font le bien pour plaire aux hommes , que doit-on penser de ceux-ci , qui pour plaire aux hommes négligent de faire le bien , et font même quelquefois le mal ? Quel aveuglement dans les hypocrites d'aimer mieux plaire au monde que de plaire à Dieu ! Mais nous , ne sommes-nous pas plus malheureux encore d'aimer mieux déplaire à Dieu que de déplaire au monde ? Du moins les premiers ont un avantage , c'est l'estime des gens de bien qu'ils recherchent ; au lieu que les autres veulent être approuvés des méchans , dont l'approbation ne peut que les déshonorer , dont les louanges sont de vrais reproches.

De plus , MM. , ces personnes dont vous craignez si fort la censure , sont celles-là même qui doivent un jour confesser en présence de toute la terre que c'est une véritable folie qui les a portées à censurer la réformation de vos mœurs : *Nos insensati* , s'écrieront-ils à la vue des prédestinés , *vitam illorum æstimabamus insaniam et finem illorum sinè honore !* Hélas ! nous trahissons ces hommes d'insensés , nous croyions que c'était en eux une faiblesse d'esprit de se livrer ainsi tout entiers aux exercices de la piété chrétienne : mais que nous étions insensés nous-mêmes , de ne pas voir que c'était le meilleur parti , et que nous nous égarions par des routes perdues et difficiles ! Lorsque ces malheureux feront cette confession publique , lorsqu'ils avoueront le tort qu'ils ont eu de trouver à redire à la conduite sainte et réglée des véritables Chrétiens , quelle sera notre confusion , si nous avons abandonné le dessein de nous réformer et de nous sanctifier , de peur qu'ils ne tournassent contre nous leur censure ?

Enfin , après avoir opposé aux idées des libertins les sentimens des gens de bien , après les avoir

opposés eux-mêmes à eux-mêmes, je pourrais encore leur opposer le jugement que Dieu fait de toutes nos actions. Quand toute la terre condamnerait ma conduite, si je suis assuré que Dieu en juge autrement, quelle estime dois-je faire du sentiment de toute la terre ? *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?* Si Dieu est pour nous, qui est-ce qui sera contre nous ? c'est-à-dire, si Dieu est pour nous, de quel œil devons-nous regarder tout ce qui peut nous être contraire ? *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?*

Je vais plus loin encore, et en supposant toujours qu'on parlera de vous dans le monde, non-seulement je dis que vous devez mépriser ses discours, mais que ce devraient être pour vous des motifs propres à vous confirmer dans vos saintes résolutions. C'est une grande douceur pour une ame qui sert Dieu, et qui l'aime, de savoir que ses services sont agréables, et qu'à son tour elle est aimée. Or de toutes les preuves qu'on en peut avoir, la plus sûre à mon sens, c'est d'être en butte aux discours et à la censure des mauvais Chrétiens. Ame innocente, ame pénitente, que je vois remplie de saints désirs, mais troublée en même temps par la crainte que tout ce que vous faites ne soit pas agréable à celui que vous servez, ame dévote, tandis qu'on vous déchirera dans le monde, tandis qu'on vous y fera passer pour un esprit faible, pour un hypocrite, tandis qu'on y parlera de votre piété comme d'une piété ou forcée, ou indiscreète, comme d'une dévotion ridicule, peu judicieuse, peu conforme à votre état, tandis qu'on tiendra ces discours, ne doutez point que vous ne soyez dans les bonnes grâces de votre Dieu : si vous étiez de ses ennemis, le monde, qui est son plus mortel ennemi, le monde vous aimerait infailliblement, il vous serait favorable : *Si de mundo essetis, mundus quod suum esset diligeret*. La voulez-vous donc savoir la véritable raison de la haine que le monde vous porte ? c'est que vous n'êtes

pas des siens, c'est-à-dire du nombre des réprouvés : *Quia de mundo non estis , propterea odit vos mundus.*

Voilà pourquoi Tertullien sur la fin de son Apologie rend grâces aux Infidèles au nom de tous les Chrétiens , de ce qu'ils les condamnent dans tous leurs tribunaux comme des gens impies d'un côté, et de l'autre comme des gens attachés à de vaines superstitions. Nous vous en témoignons notre juste reconnaissance , dit ce Père , parce que , comme les jugemens de Dieu et les jugemens des hommes ne s'accordent pas , votre condamnation est une marque infallible que Dieu nous absout , et nous donne son amitié : *Ut enim æmulatio divinæ rei et humanæ ; cum damnamur à vobis , à Deo absolvimur.* Quand donc il serait vrai qu'on devrait parler de notre nouvelle vie , ce ne serait pas un si grand mal que nous l'avions imaginé. Mais savez-vous bien , MM. , qu'il s'en faudra beaucoup qu'on ne parle autant et d'une manière aussi fâcheuse que nous le pensons ? Je conviens que le nombre des mauvais Chrétiens est bien grand , mais il ne faut pas croire que tous se doivent déchaîner contre un Chrétien qui commencera à vivre régulièrement. Premièrement je suis connu de peu de personnes ; en second lieu , parmi ceux qui me connaissent , il en est peu qui pensent à moi , peu qui s'informent de ma manière de vivre , très-peu qui en étant informés y prennent encore quelque intérêt , presque point qui se mettent en peine si je fais bien ou mal. La plupart des hommes laissent les autres se conduire comme ils l'entendent ; pourvu qu'on ne les incommode point , ils ne trouvent pas mauvais que chacun vive à sa mode.

En troisième lieu , et ceci mérite d'être observé , la plupart des personnes les plus mondaines n'ont point l'esprit entièrement gâté ; je veux dire que quoiqu'elles soient engagées dans la vanité , et si vous voulez dans le désordre , elles conservent encore de l'estime pour la vertu ; souvent même

elles l'aiment , quoiqu'elles ne la pratiquent pas à cause de l'empire qu'ont sur elles et les passions et les habitudes perverses. Toutes ces personnes , quelque dérégées qu'elles soient dans leurs mœurs , jugeront favorablement de vous , et vous feront justice. De plus , ceux qui vous blâmeront , le feront plutôt par une secrète envie , que par aucun autre sentiment , que parce qu'ils penseront en effet que vous soyez reprehensible. Ces envieux , dit saint Jean Chrysostôme , vous admireront dans l'ame , lors même qu'ils tâcheront de vous décrier ; tout différens en ce point des flatteurs , qui condamnent dans leur cœur ceux à qui ils donnent de fausses louanges.

Enfin , si l'on vous blâme au commencement , parce qu'on croira , ou qu'on feindra de croire que votre réforme est un effet de votre légèreté , que vous n'avez pas changé pour devenir vertueux , mais que vous n'avez fait les premiers pas que pour retourner en arrière , que faudra-t-il pour leur fermer la bouche ? Persévérer : votre persévérance les fera taire , les confondra. On parle durant quelques jours , on a coutume de le faire de tout ce qui est nouveau ; on n'y pense plus bientôt après , on laisse vivre une personne à son gré ; mais si elle est constante dans le bien , on commence à l'admirer , à concevoir de la vénération pour sa vertu. Vous remarquerez , MM. , que cette vicissitude dans les pensées des hommes arrive ordinairement , surtout quand la personne qui revient au bon chemin est une personne d'un mérite reconnu , une personne qui d'ailleurs a de quoi se soutenir et par les talens de son esprit , et par les autres avantages , soit de la nature , soit de la fortune , lorsqu'elle ne quitte point le monde par le désespoir d'y réussir , et qu'on ne peut l'accuser d'embrasser la dévotion comme une dernière ressource dans ses malheurs. Je dis , MM. , que ces sortes de personnes , bien loin d'être exposées aux railleries du monde , ne peuvent manquer de s'attirer l'admi-

ration et le respect des plus libertins, si elles peuvent persévérer assez de temps pour faire comprendre que leur sacrifice part du cœur, et que ce n'est point une démarche faite légèrement. On ne s'en tient point au respect, à l'admiration; on passe plus loin, on conçoit le désir de les imiter. Nous voyons tous les jours que ces exemples font des impressions incroyables sur les esprits. *Probata virtus corripit insipientem*, dit le Sage : Ce libertin, cette femme mondaine ne peut s'empêcher de faire des réflexions sur votre changement; c'est contre son obstination un reproche qu'elle ne pourra supporter.

Pourquoi, se dira-t-elle à elle-même, pourquoi ne ferai-je pas ce que cette personne a pu faire? est-elle plus obligée, plus intéressée que moi à vivre chrétiennement? Elle veut se sauver, elle a raison; et moi ai-je renoncé à mon salut? Elle craint la mort; la mort ne peut-elle pas me surprendre aussi bien qu'elle? N'avons-nous pas été créées toutes deux pour aimer Dieu? ne sommes-nous pas toutes deux chrétiennes? Jésus-Christ n'a-t-il pas versé son sang pour toutes deux? Le Ciel où elle aspire n'est-il pas ma patrie et mon héritage? J'aurais cru jusqu'ici que la pratique de la piété était impossible à quiconque vivait dans le monde; mais puis-je encore me couvrir de ce prétexte? ce que cette personne a fait sans y être portée par aucun exemple, ne le puis-je faire après qu'elle m'a montré, qu'elle m'a aplani le chemin? Elle vivait il n'y a pas long-temps comme je vis aujourd'hui, maintenant elle est heureusement changée; et bien loin de s'en repentir, elle loue Dieu, elle s'applaudit elle-même de son changement: il faut donc qu'elle ait trouvé des charmes secrets dans ce nouveau genre de vie, puisqu'elle n'en a pas été rebutée. Allons sur les traces qu'elle nous marque, allons commencer à vivre chrétiennement, ne différons plus ce que je n'ai que trop

différé , et ce que le temps lui a donné d'avantage sur moi , regagnons-le par notre ferveur.

Voilà , MM. , ce que pensera à l'occasion de votre retraite cette personne dont vous appréhendez les railleries ; vous aurez le plaisir de la voir entrer elle-même dans les voies de la piété , parvenir peut-être à la perfection la plus sublime. Pouvant porter jusque-là notre espérance ; si nous sommes assez lâches pour reculer , quel regret n'aurons-nous pas ! Lorsque nous paraîtrons devant Dieu , et qu'il nous fera sentir qu'il avait fait dépendre en quelque sorte de notre courage la conversion de ceux mêmes dont nous aurons craint les jugemens , quel sujet de douleur d'avoir mieux aimé vous perdre avec eux que de les sauver avec vous ! Quel sujet de joie , au contraire , si vous êtes assez généreux pour vous mettre au-dessus de tout respect humain ! quel sujet de joie lorsque ces âmes , que vous aurez attirées par votre exemple , vous reconnaîtront pour leur libérateur , vous témoigneront le repentir qu'elles ont de vous avoir rendu le chemin du Ciel plus difficile par leur liberté à parler de vous , vous rendront mille actions de grâces pour le mépris que vous aurez fait de leurs railleries et de leurs vains jugemens , loueront votre fermeté , conjureront le Seigneur de vous en récompenser ! Pour lors vous verrez si vous aurez tant de sujet de craindre les hommes , vous verrez quel tort vous auriez fait à Dieu , à votre prochain , et à vous-mêmes , si vous vous étiez rendus à cette tentation. En voilà assez , Chrétiens auditeurs , pour dissiper une crainte aussi vaine que la frayeur dont nous parlons : il est temps que je travaille à vous inspirer une peur raisonnable , une peur salutaire ; il est temps que , après vous avoir montré quels sont les maux que nous craignons , je vous fasse voir quels sont les maux que cette crainte nous peut causer. C'est le second point.

SECOND POINT.

POUR être court, je réduis tous ces maux à deux : je dis, premièrement, que cette crainte nous conduira bientôt jusqu'à mépriser Dieu ; secondement, qu'elle obligera Dieu à nous mépriser. Que ne puis-je, Chrétiens auditeurs, vous convaincre aussi sensiblement de ces vérités, que j'en ai été moi-même persuadé par l'expérience ! que ne puis-je vous découvrir par quels degrés une ame timide et sensible aux discours des mauvais Chrétiens, tombe peu à peu de la plus grande ferveur dans une tiédeur extrême, et de la tiédeur jusque dans l'endurcissement ! Comme la crainte de déplaire aux hommes la conduit au désir de leur plaire, comme ce désir étouffe en elle tout saint désir, comment, après s'être ménagée quelque temps entre Dieu et le monde, n'en viendrait-elle pas à aimer le monde, et enfin à ne faire plus aucun cas de Dieu ?

Mais pourquoi, me dira quelqu'un, pourquoi me menacer d'un mal dont je me sens si éloigné ? Plutôt que d'offenser Dieu mortellement, je mourrais mille fois. Il est vrai que je ne veux point passer pour dévot, c'est une chose trop ridicule dans le monde que le caractère de dévot de profession ; mais je veux être vertueux, sans faire connaître que je le suis, je veux être plus vertueux que les autres, et néanmoins vivre, s'il est possible, comme les autres. Je vous entends, Chrétiens auditeurs, voilà quelle est la maxime sur laquelle vous prétendez vous régler. Il ne faut point se faire une réputation de dévot, il faut vivre chrétiennement, sans cependant s'éloigner de la manière de vivre que suivent les gens du monde. Mais si Dieu, qui vous aime peut-être plus qu'il n'aime le commun des hommes, si Dieu demande à votre cœur quelque chose de plus que ce qu'il exige du reste des hommes ; s'il vous presse intérieurement de

lui faire certains sacrifices que le monde n'approuve pas, que le monde condamne et qu'il traite de folie; vous mépriserez l'inspiration de Dieu et toutes les marques de son amour, pour ne pas vous départir de votre maxime.

En second lieu, je veux que la vie du monde ne soit pas absolument opposée aux commandemens de Dieu, du moins ne pouvez-vous nier qu'elle ne soit entièrement contraire aux conseils et aux maximes de Jésus-Christ : vous ne pouvez donc former le dessein de vivre comme l'on vit dans le monde, sans renoncer une fois pour toutes aux maximes et aux conseils de l'Évangile; et n'est-ce pas là témoigner à la Sagesse incarnée le plus grand mépris? De plus, combien d'usages approuvés et reçus dans le monde, qui, quoiqu'indifférens par eux-mêmes, sont pour plusieurs des occasions d'offenser Dieu, occasions ou prochaines ou éloignées? J'appelle occasion éloignée tout ce qui dissipe l'esprit, tout ce qui amollit l'ame, tout ce qui nourrit la passion, tout ce qui sèche le cœur, et le rend moins sensible aux vérités éternelles; car il est certain que tout cela prépare la voie au péché, et qu'il ne tarde pas long-temps à l'introduire dans nous. Si vous prétendez vous éloigner de ces sortes d'occasions, il y aura toujours quelques libertins qui s'en formaliseront. Vous mépriserez donc le péril où vous êtes d'offenser Dieu : ce mépris renferme un mépris visible de Dieu même.

Enfin, si vous voulez à quelque prix que ce soit éviter la censure et les railleries des gens du monde, vous irez encore plus loin; il y a mille devoirs essentiels qu'il faudra nécessairement abandonner. Refuser de parler dans les lieux saints, imposer silence aux médisans, se rétracter quand on a médit, condamner les juremens et les discours peu décens, refuser d'enfreindre l'abstinence ordonnée, à quelque table qu'on se trouve, refuser de manger hors du repas les jours que l'Église

commande le jeûne, refuser de manger et de boire plus que la nécessité ne l'exige, dans quelque temps que ce puisse être; ce qui demande encore un effort plus héroïque, rechercher son ennemi pour l'engager à une véritable réconciliation, refuser un appel, un duel : ce sont là autant d'obligations indispensables. Si vous voulez vous acquitter fidèlement et constamment de tous ces devoirs, vous vous exposerez à passer pour dévot, ce que vous ne pouvez goûter en aucune manière : toutes les fois donc que vous vous trouverez dans de pareilles conjonctures, vous serez violemment tenté de franchir le pas, d'aller contre le commandement de Dieu; et sans le secours d'une grâce extraordinaire, le secours d'un miracle, vous succomberez à la tentation, vous agirez selon votre grand principe, vous aimerez mieux mépriser Dieu que d'être méprisé des hommes.

Voilà, MM., ce que Jésus-Christ nous a voulu faire entendre quand il a dit que de deux maîtres qu'on se proposera de servir, on en aimera un nécessairement, et qu'on méprisera l'autre : *Unum diliget, et alterum contemnet*. Il n'est que trop visible que tant que vous serez dans les sentimens où vous êtes, ce ne sera pas le monde que vous mépriserez, puisque vous avez pour lui de si grands égards, puisque vous voulez à toute force qu'il soit content; ce sera donc Dieu qui sera infailliblement l'objet de vos mépris : vous étoufferez peu à peu dans votre cœur tous les sentimens de respect et d'amour que vous avez encore pour lui; non-seulement vous lui désobéirez, mais vous le ferez un jour sans hésiter, vous le ferez même sans remords. Dans la disposition où vous êtes maintenant vous ne pouvez vous persuader que vous puissiez jamais en venir à une si grande extrémité; cependant c'est une vérité évangélique, c'est une prophétie du Sauveur qui ne peut manquer de s'accomplir, quelque incroyable que vous paraisse cette suite funeste : *Unum diliget, et alterum contemnet*.

Mais qu'est-il nécessaire de chercher des preuves pour montrer que le respect humain nous portera enfin à mépriser Dieu , puisqu'il est certain qu'il portera Dieu à nous mépriser , et à se séparer de nous ? *Væ qui spernis* , dit le Prophète ; *nonne et sperneris ?* Malheur à vous qui méprisez Dieu ; pensez-vous qu'à son tour Dieu ne vous méprisera pas ? Oui , MM. , cette honte damnable , cette honte de faire le bien devant les hommes , est elle-même un mépris du Seigneur et de sa grandeur infinie. Quiconque redoute si fort de déplaire au monde en vivant chrétiennement , ne peut se sauver de l'un de ces trois reproches , ou de préférer le monde à Dieu , ou de mettre le monde de pair avec Dieu , ou du moins de ne se contenter pas de Dieu seul , de le considérer comme s'il ne pouvait nous suffire , comme si avec sa faveur , la faveur du monde nous était encore nécessaire. Or tout cela lui fait une injure sanglante , et il ne peut dissimuler l'indignation qu'il en conçoit. *Cui similem me fecisti ?* nous dit-il par Isaïe : Insensé que vous êtes , à qui m'avez-vous égalé ? Vous prétendez donc que je condescende aux vaines prétentions du monde , que je pactise en quelque sorte avec ce monde , que je souffre qu'il règne avec moi , ou , pour mieux dire , car c'est en effet ce que vous voulez , qu'il règne sur moi ? Je voulais vous faire et le juge et le maître de ce monde , je voulais que votre bouche prononçât sa condamnation , je voulais l'abattre à vos pieds , et vous élever au-dessus de tout ce qu'il a de plus redoutable et de plus grand ; et vous êtes assez lâche pour vous soumettre à lui , assez insensé pour croire que je m'assujettirai moi-même à sa tyrannie ? Allez , ame servile , allez , ame basse , allez servir ce monde dont vous faites tant de cas : mais sachez que tant que vous serez attaché à lui , vos services seront à mes yeux une abomination , et que si vous avez honte d'être tout à moi , je rougirai de partager votre cœur avec quelque autre.

Ce mépris que Dieu fait dans ce monde des ames timides ne peut être bien connu que d'elles-mêmes : ce mépris secret consiste en la soustraction des graces qu'il leur avait préparées. Le Seigneur dans son indignation cesse de les éclairer , de les attirer à soi , il les néglige comme n'étant plus dignes de son amour , il ne parle plus à leur cœur , il ne les écoute plus , il ne s'intéresse plus à ce qui les touche , il se dégoûte , il s'éloigne d'elles , il les oublie , il les abandonne à elles-mêmes ; mais un jour viendra qu'il fera éclater ses mépris à la vue de toute la terre , et qu'il se vengera hautement des mépris qu'il aura essuyés. *Qui me confusus fuerit , et verba mea in generatione ista adultera et peccatrice , et filius hominis confundetur eum , cum venerit in gloria patris sui cum Angelis sanctis : Si quelqu'un rougit de moi et de mes maximes parmi ce peuple infidèle et corrompu , à mon tour je rougirai de cet esclave du respect humain , lorsque je viendrai dans la gloire de mon père avec les saints Anges , je méconnaîtrai ce lâche pécheur en présence de tout l'univers , je ne daignerai pas le regarder , je me comporterai à son égard comme si je ne l'avais jamais connu , j'aurai honte de me souvenir qu'il ait été de mes disciples , qu'il ait été des enfans de mon Église ; et filius hominis confundetur eum , cum venerit in gloria patris sui cum Angelis sanctis.*

Se peut-il faire que nous voulions nous exposer à un si terrible anathème , et cela pour plaire au monde , pour éviter je ne sais quels discours dont il nous menace ? *Disrumpamus vincula eorum , et projiciamus à nobis jugum ipsorum. Qui habitat in Cælis irridebit eos , Dominus subsannabit eos : Brissons ces liens , ces faibles liens par lesquels le démon prétend nous tenir attachés à lui , secouons un joug qui nous déshonore , un joug incompatible avec le joug du Sauveur : Disrumpamus vincula eorum , et projiciamus à nobis jugum ipsorum. Que le monde en pense ce qu'il voudra , Dieu voit le*

fond de mon cœur, et c'est à Dieu seul que je veux plaire. On parlera, si je me déclare pour la vertu ; est-ce qu'on se taira, si je dissimule ? Si le monde est assez malin pour censurer la piété même, que ne dira-t-il point tandis que ma vanité donnera quelque occasion à la médisance ? On parle de ceux qui se retirent des compagnies, mais ignore-t-on les bruits qu'on sème partout contre ceux qui y sont les plus engagés ? Quelle obligation ai-je de régler ma vie sur les discours de ces libertins, qui n'ont eux-mêmes d'autres règles de leurs sentimens que leurs passions dérégées ? S'il s'agissait d'une affaire indifférente, ou de peu de conséquence, on pourrait alors avoir quelque complaisance pour des gens qui d'ailleurs n'en méritent aucune ; mais que je renonce au plus grand de tous les biens, à l'amitié de Dieu, à ses bonnes grâces, à sa faveur, que je m'expose même à sa haine, que je m'expose à le perdre sans ressource, pour fermer la bouche à un libertin, à un homme frivole, dont le blâme ne peut que me faire honneur, pourrait-on imaginer une plus grande folie ?

Le monde me blâmera, je le veux ; mais quand il devrait me couvrir d'ignominie, me dépouiller de tous mes biens, me crucifier, quand il devrait me traiter comme il a traité les Martyrs, comme il a traité Jésus-Christ même, il faudrait, sans balancer, m'exposer à tous ces traitemens, plutôt que d'abandonner le dessein de marcher sur les traces de ce Dieu Sauveur. Et moi pour un rien, pour quelques paroles inconsidérées qui ne peuvent me blesser, et qu'un homme n'aura peut-être dites que par légèreté, pour moins que cela encore je reculerai, je quitterai tout ? Non, mes frères, non : *Disrumpamus vincula eorum, et projiciamus à nobis jugum ipsorum.* Si je suis condamné par le monde, c'est-à-dire, par les Chrétiens qui vivent dans le désordre, j'aurai l'approbation de tous les gens de bien et de quiconque est raison-

nable ; le monde me condamnera , mais tous les Saints qui sont dans le Ciel , tous les Anges qui environnent le trône de Dieu , Dieu même m'honorera de son amitié et de son estime. Mais d'où le sais-je , que le monde me condamnera ? peut-être même ne s'apercevra-t-il pas de mon changement ; et quand aujourd'hui il oserait me condamner , un jour viendra qu'il me fera justice en présence de tout l'univers , et que pour m'avoir traité d'insensé , il s'accusera lui-même de folie. Il me condamnera d'abord , cela pourrait arriver ; mais ma constance fera changer de langage à ceux qui auront été les moins réservés à parler de moi ; peut-être fera-t-elle plus encore , peut-être les fera-t-elle même changer de vie.

Enfin , le plus grand mal que j'aie à craindre du monde , c'est qu'il raillera de ma nouvelle résolution. Mon Dieu , votre colère , votre indifférence est encore plus redoutable que ces railleries. On rira de ma réforme ; mais les démons feraient bien d'autres risées de ma faiblesse , de la honte puérile qui me réduirait à mieux aimer me damner , que de donner à rire aux impies. Ils se riront de moi , ces impies ; mais Dieu me vengera de cette insulte , il la fera retomber sur eux , ils seront raillés à leur tour d'une manière bien plus cruelle : *Qui habitat in Cælis iridebit eos , et Dominus subsannabit eos.* Daignez , Seigneur , daignez nous fortifier contre de si faibles ennemis , ne permettez pas qu'une vaine crainte rende inutiles tant de saints désirs , tant de graces précieuses.

Salvus sum , si non confundor de Domino meo. Ce sont des paroles de Tertullien , paroles qui nous conviennent parfaitement dans la disposition où nous sommes. C'en est fait , je suis hors de tout péril , je suis à Dieu sans retour , si je ne rougis point de faire le bien que je connais : si j'ai le courage de mettre en pratique les désirs que j'ai conçus , tous les difficultés sont aplanies , je n'ai plus qu'un obstacle à vaincre : si le respect

humain ne m'arrête point , j'avance à grands pas dans la voie de la sainteté : *Salvus sum, si non confundor de Domino meo.* Mon Dieu , ne permettez pas que pour un mal qui est plutôt à souhaiter , qu'il n'est à craindre , nous perdions le plus grand de tous les biens de cette vie , le précieux trésor de votre grace , nous perdions les biens de l'éternité , qui sont tous rassemblés dans la gloire , que je vous souhaite , au nom du Père , et du Fils , et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.



SERMON

SUR

LA MÉDISANCE.

Quæ procedunt de ore , de corde exeunt , et ea coinquant hominem.

Ce qui sort de la bouche part du cœur , et c'est ce qui rend l'homme impur. (*Matth. 15.*)

De tous les péchés dont l'homme est capable , il n'en est aucun qu'il soit si facile de commettre que la médisance , il n'en est aucun qu'il soit si difficile de réparer.

JE ne sais si les péchés de la langue sont les péchés qui nous souillent le plus ; mais , sans craindre de se tromper , on peut dire que ce sont les péchés dont on se souille le plus souvent. Le Saint-Esprit nous assure qu'il est difficile de parler beaucoup sans pécher , on peut même dire qu'il est rare qu'on ne pèche pas pour peu qu'on parle. Une personne qui règle si bien tous ses discours , qu'il ne lui échappe jamais rien dont elle ait sujet de se repentir , avec cette circonspection cette personne doit nécessairement être irréprochable dans tout le reste. Ce pouvoir qu'elle a sur sa langue ne peut être que l'effet de l'empire qu'elle exerce sur toutes ses passions ; car il n'y en a pas une seule qui ne se produise par les paroles , et qui ne passe incessamment du cœur à la bouche. De sorte que pour arrêter les désordres de la langue , il faudrait détruire tous les mouvemens

dérégles de l'ame , arracher toutes les affections vicieuses , et jusqu'aux moindres attaches que nous pouvons avoir à la créature. Ce n'est pas là l'ouvrage d'un jour , Chrétiens auditeurs ; de ce grand nombre de défauts où nous tombons en parlant , ce sera beaucoup d'en corriger un seul aujourd'hui. Le vice dans ce genre que j'ai dessein de combattre est , je crois , le plus important ; et parmi les vices sujets à des suites funestes , il est certainement le plus commun. C'est la médisance , cette semence de tant de maux , cette peste de la société civile et de la charité chrétienne , ce venin si vif et si prompt , qui donne la mort dans un instant à tous ceux qu'il atteint , qui porte une mort plus fatale encore à ceux mêmes qui le répandent. Tel est le vice que j'attaquerai dans ce discours , où je montrerai que de tous les vices il n'en est aucun qui demande de nous une plus grande vigilance , aucun contre lequel il soit plus nécessaire d'être , pour ainsi dire , toujours en garde. Adressons-nous à la Vierge , en qui nous avons mis toute notre confiance ; disons-lui avec l'Église : *Ave , Maria.*

Pour faire voir que la détraction est le vice qui demande de nous une plus grande vigilance , il n'est pas nécessaire de prouver qu'il n'est point de plus grand péché que de médire. Je sais qu'il y a des actions plus noires et plus criminelles , telles que sont toutes les actions qui offensent Dieu immédiatement , telles que quelques autres encore qui ne blessent directement que nos frères : je ne prétends pas même vous présenter aujourd'hui ce que ce vice a de plus horrible ; je ne produirai point ces portraits si odieux que les saints Pères , et en particulier saint Basile , saint Jean Chrysostôme , saint Jérôme , et saint Bernard , en ont tracés dans leurs écrits. On sait assez quel mal c'est de ravir à un homme ou à une femme cette réputation dont on fait tant de cas dans le monde .

et qu'on rachète souvent au prix même de la vie ; on n'ignore pas que le médisant d'un seul coup de langue fait mourir en quelque sorte et les absens qu'il noircit , et les présens qu'il scandalise , qu'il se donne la mort à soi-même en commettant un péché qui est mortel de sa nature ; on sait qu'il se rend coupable de tous les désordres que font naître ses discours empoisonnés , des haines , des querelles , des vengeances , des meurtres , fruits trop ordinaires de la médisance : tout cela suffirait pour vous inspirer une grande horreur de ce péché , mais ce ne serait pas assez pour vous persuader que vous devez pour l'éviter prendre plus de soin que pour éviter un autre péché qui serait aussi grief que celui-ci. Je dis donc qu'il faut veiller sur soi-même , pour se défendre de la détraction , aussi bien que pour éviter tout autre péché considérable. Mais outre ce motif général , il y a deux raisons particulières qui doivent vous engager à une extrême vigilance : ces deux raisons feront les deux parties de ce discours. La première , c'est que de tous les péchés dont l'homme est capable , il n'en est aucun qu'il soit si facile de commettre ; la seconde , c'est qu'il n'en est aucun qu'il soit si difficile de réparer. Je prouverai que la médisance se commet aisément : sujet du premier point ; qu'elle se répare difficilement : sujet du second point. Voilà tout le fond de cet entretien.

PREMIER POINT.

JE ne doute point que vous n'ayez souvent fait réflexion aux divers moyens que les hommes ont inventés pour se détruire les uns les autres avec plus de facilité. On n'eut d'abord pour toutes armes que les pierres , que des bâtons noueux , que des massues , instrumens qui pour donner la mort devaient être entre les mains d'un homme robuste , et poussés avec une extrême vigueur. On trouva ensuite le secret d'aiguiser le fer , et bientôt on le rendit si perçant , que les plus faibles mains furent

capables de donner des coups mortels. L'art enfin a joint au fer le secours du feu, et par cette invention on en est venu au point qu'il est aussi aisé de faire un homicide, qu'il est facile de remuer la main pour lâcher le ressort qui fait jouer ces machines meurtrières. Mais quelque facilité qu'un art assassin nous ait donnée pour arracher la vie du corps, la nature nous a pourvus d'un instrument plus meurtrier encore, plus propre à ôter la réputation, ce bien plus précieux que la vie, ou plutôt la vie de la vie même. Cet instrument, Chrétiens auditeurs, c'est la langue, cette langue qui est si légère et si souple, cette langue dont les mouvemens sont si libres et si prompts, cette langue qui nous perd, qui nous détruit aussi promptement qu'elle se meut.

Pour faire un meurtre, dit saint Jean Chrysostôme, outre qu'on n'a pas toujours la personne en son pouvoir, il y a mille mesures, mille précautions à prendre, il y a des temps peu favorables, il y a des lieux peu propres pour exécuter de si damnables desseins; de plus, toutes les armes ne sont pas sûres, tous les coups ne portent pas, toutes les plaies ne sont pas mortelles: mais pour ravir l'honneur, il n'y a qu'à dire un mot; quelque part que se rencontre celui dont vous détractez, vous trouvez sa réputation partout où il y a des gens qui le connaissent; ainsi il n'y a presque point de lieu où vous ne puissiez le déchirer. Au reste, pour le faire, il ne faut pas beaucoup de temps, un moment suffit; à peine avez-vous conçu la volonté de médire, que le coup est porté; la langue n'attend point de commandement, et fait pour l'ordinaire plus qu'on ne veut. On a beau dire que pour la réprimer, et pour modérer ses emportemens, la nature a pris soin de l'enchaîner dans la bouche; comme un lion dans une caverne; qu'outre qu'elle a fermé par un double rang de dents l'entrée de cette espèce d'ancre, elle y a encore ajouté les lèvres, comme une seconde branière:

tout cela loin de l'embarrasser , facilite ses mouvemens , et par conséquent ses meurtres et ses ravages.

Cette mobilité de notre langue , quand il n'y aurait pas d'autres raisons , ferait voir qu'on détruit facilement , puisqu'on le fait aussi aisément que l'on parle ; il est même plus aisé de médire que de parler. On médit quelquefois par le silence , surtout lorsqu'il paraît affecté , qu'il paraît mystérieux ; un mouvement de la tête , un geste de main , un sourire , un clin d'œil est capable de ternir la réputation la mieux établie , le moindre de ces signes vaut souvent seul les satires les plus longues et les plus cruelles. Mais outre cette facilité à déclarer dans un moment ce que nous pensons , ou ce que nous voulons qu'on pense des autres , combien de choses contribuent encore à rendre la médiance aisée , ou font plutôt qu'il est difficile de ne pas médire !

La première , c'est le plaisir que nous trouvons naturellement à détracter , soit que ce plaisir malin et cruel ait sa source dans notre orgueil , qui nous persuade fausement que nous nous élevons en rabaissant nos égaux ; soit que ce soit un effet de l'envie , qui se plaît à médire sans autre dessein que de troubler le bonheur d'autrui. Quoi qu'il en soit , on ne peut disconvenir que nous n'ayons tous une pente secrète à parler mal du prochain ; et comme il faut de grands efforts pour résister à la nature , de là vient que notre nature perverse nous engage aisément à médire. Tantôt elle nous y porte avec impétuosité ; dans la chaleur du discours , elle fait dire cent choses dont on n'aperçoit la malignité qu'après qu'elles ont causé des dommages irréparables ; quelquefois elle y conduit avec douceur , et par des détours ; de sorte que dans le même entretien qui avait commencé par l'éloge d'une personne , on vient insensiblement à ses mauvaises qualités : avec ceux qui sont un peu plus retenus , cette nature portée à nuire use d'artifice , et colore de prétextes spécieux

les médisances qu'elle leur veut mettre à la bouche. Ce qui nous fait parler, c'est zèle, c'est amour de l'équité, c'est compassion pour les fautes de nos frères, c'est une violente et juste douleur causée par l'outrage fait à Dieu : on ne manque jamais de fausses raisons ; et si l'on manque d'ennemis, ou d'autres personnes dignes de censure, on s'attache à la vertu la plus épurée, plutôt que de se priver du plaisir de médire.

En second lieu, ce penchant que nous avons à la médisance est entretenu par l'attention qu'on donne pour l'ordinaire au médisant ; nous nous plaisons à médire, et de plus nous sommes sûrs de plaire par cette voie. Un ancien a dit que la détraction était la félicité des oreilles : il n'est rien en effet qu'on écoute plus volontiers ; les gens vertueux croient qu'ils y trouvent l'éloge de leur probité, et les méchans des exemples qui autorisent leurs dérèglemens, ou du moins qui en diminuent la honte. Ainsi l'envie qu'on a de se faire écouter, et de se rendre agréable, fait qu'on se porte aisément à répandre les nouvelles les plus scandaleuses, à révéler les crimes les plus secrets : c'est la raison qu'en rend saint Paulin dans l'une de ses épîtres : *Hoc ideo malum celebre, idcirco in multis fervet hoc vitium, quia penè ab omnibus libenter auditur* : On entend volontiers les médisans, et c'est cette damnable facilité qui leur donne la pensée de médire, et qui les enhardit à le faire. Nous sommes obligés de corriger charitablement nos frères, lorsqu'ils oublient leur devoir : l'Évangile le dit expressément. Peu de Chrétiens cependant s'acquittent de cette obligation. Pourquoi ? Ce n'est pas que d'ailleurs on y ait moins d'inclination qu'à la médisance, mais c'est que la correction offense presque toujours ceux à qui elle s'adresse. On ne se hâte guères de parler si on nous écoute avec chagrin, dit saint Jérôme ; on ne jette point un trait contre une pierre, parce qu'elle le repousserait contre la main qui l'aurait lancé : de sorte

que si on était aussi assuré de nous déplaire , en nous rapportant les fautes d'autrui , qu'on est sûr de nous mortifier en nous mettant devant les yeux nos propres fautes , il se ferait aussi peu de médisances que de corrections fraternelles. Mais on sait au contraire que dès qu'on entamera une histoire médisante , tout le monde se réveillera , que la compagnie applaudira aux endroits les plus malins ; on nous en saura d'autant plus de gré que la chose sera plus récente , et par conséquent moins publique. Pour résister à cette tentation , il faut avoir de la force d'esprit , il faut avoir une vertu mûre et solide ; mais outre cette maturité , outre cette solidité , il faut être attentif sur soi-même , être toujours en garde contre ce désir de plaire , contre ce désir qui séduit souvent les plus réservés.

Que si à la fragilité de notre langue , au plaisir que nous avons de détracter , au plaisir qu'y prennent ceux qui nous entendent , vous ajoutez encore l'exemple de ceux que nous entendons nous-mêmes tous les jours , vous m'avouerez que de tous les vices la détraction est celui dont il est plus difficile de se défendre. Tout le monde sait combien le mauvais exemple a de force pour nous corrompre ; quelque horreur qu'on ait du péché , on se familiarise enfin avec lui à force de le voir commettre , surtout lorsqu'il s'est rendu si commun , qu'il semble être permis. On rougit d'abord des désordres des hommes vicieux , et ensuite on a honte de ne les pas imiter , si on ne prévient cette honte fatale par une vigilance extrême. Comment peut-on aujourd'hui s'empêcher de détracter ? est-il encore quelqu'un qui ne soit pas infecté de ce vice ? est-il quelque compagnie d'où il soit banni ? que dis-je , banni ? en est-il quelque une où il ne règne , où il n'exerce une cruelle tyrannie ? Il faut se condamner au silence , ou parler de ce dont tout le monde parle : or presque tout le monde parle des défauts d'autrui , les villes sont remplies de personnes oisives , qui se font non-seulement

un plaisir, mais encore une occupation de la médisance, qui ne font autre chose qu'aller de quartier en quartier, ou pour recueillir, ou pour répandre les mauvais bruits; de gens qui ont toujours quelque nouvelle aventure à divulguer. Un conte en attire un autre; on en fait, on en dit sur toutes sortes de personnes: voilà sur quoi roulent la plupart des entretiens. On n'est spirituel, on n'est agréable que sur ces matières; on a tellement perdu l'usage de parler de toute autre chose, que si par hasard ou par l'adresse d'un homme vertueux la conversation tourne sur un sujet plus innocent, dès lors on n'a plus rien à dire, il semble qu'on ait lié toutes les langues, et émoussé tous les esprits.

Vous me direz qu'on peut s'éloigner de ces compagnies, et ne fréquenter que des gens de bien; c'est le plus sûr sans doute, et je ne crois pas qu'on puisse autrement se garantir de la contagion: mais quoique par cette retraite on se sauve d'un grand nombre de périls, on n'est pas cependant encore entièrement hors de tout danger. Ce que je vais dire paraîtra étrange, mais la chose n'est que trop vraie: la médisance ne règne pas seulement dans le monde le plus corrompu, il est peu de personnes, même de celles qui font profession de piété, sur qui ce vice n'ait quelque empire. A cette occasion le grand Évêque de Nole l'appelle, ce vice si contagieux, le dernier piège de Lucifer, *Extremum Diaboli laqueum*; parce qu'après avoir évité presque tous les autres, on donne encore souvent dans celui-ci. On se gardera peut-être de publier une infamie secrète, et beaucoup plus d'imposer une calomnie; mais il est des médisances de plus d'une sorte. On médit en imputant faussement un crime à une personne innocente, on médit en rapportant comme une chose sûre ce que l'on n'a appris que par un bruit confus et incertain, on médit en révélant un péché secret, on médit encore en communiquant à d'autres ce qu'on nous a

déjà révélé. C'est une détraction que de rendre publique une histoire qui n'est encore sue que de très-peu de personnes , c'est une détraction que d'en faire confidence à un seul homme , sans nécessité ou sans quelque forte raison. S'il s'agit d'une faute qui ait éclaté , on pêche encore en la racontant avec exagération , en y ajoutant des particularités qui étaient inconnues , et qui la rendent plus criminelle , en retranchant des circonstances qui l'adoucieraient , et qui en diminueraient la honte. De plus , on peut quelquefois donner un mauvais jour à des actions qui au-dehors paraissent bonnes ; et pour lors , soit que nos soupçons soient téméraires , ou qu'ils aient quelque fondement , c'est détracter que d'en faire part aux autres. C'est détracter de nier qu'un autre ait les bonnes qualités qu'on lui attribue , de parler de ces qualités avec moins d'estime qu'on n'en a communément , de les taire dans de certaines circonstances , de les louer froidement , et d'une manière qui fasse connaître qu'on est peu persuadé de ce qu'on dit. Dites-moi , Chrétiens auditeurs , est-il beaucoup de personnes , je dis même de personnes qui se piquent de vivre chrétiennement , et qui ne tombent pas quelquefois , qui ne tombent pas même souvent dans quelqu'un de ces défauts ?

Je ne parle point ici des illusions des faux dévots , qui trompés par leur amour propre , déchirent sans pitié tout ce qui s'oppose à leurs desseins , croient sacrifier à Dieu tout ce qu'ils immolent tantôt à leur vengeance , tantôt à leur jalousie. Je ne parle pas non plus de ces hypocrites , qui sont d'autant plus à craindre qu'ils détractent avec plus d'art et de circonspection. Vous verrez des gens , dit saint Bernard , qui après avoir poussé de profonds soupirs , baissant les yeux , et voilant leur visage d'une tristesse apparente , commencent d'une voix lamentable et comme à regret un discours médisant et empoisonné. Ma douleur va jusqu'au désespoir , dira l'un ; car c'est une per-

sonne pour qui j'ai de l'amitié ; je n'ai rien oublié pour la porter à prendre une autre conduite , mais c'est un temps , c'est une peine perdue. Depuis long-temps , dit un autre , je suis averti de ce que je vais vous apprendre : il n'a pas tenu à moi que la chose ne fût ensevelie dans un éternel oubli ; mais puisqu'un autre a parlé , je me tairais en vain : je l'avoue avec le dernier chagrin , il est vrai qu'il a commis cette faute : rien de plus affligeant , poursuit-il encore , car d'ailleurs il a d'excellentes qualités : mais que sert-il de feindre ? il est sans excuse sur ce point.

Est-il rien de plus déplorable, MM. , que de voir des personnes vertueuses d'ailleurs et bien intentionnées se laisser ainsi prendre à l'attrait de la nature , et aux artifices du démon ? Que nous sert-il d'être innocens , d'être réglés dans notre conduite , si par la manie , si par la fureur de médire nous nous rendons propres en quelque sorte les pechés et les déréglemens des autres ? Vous êtes si réservés à l'égard du bien d'autrui , vous ne voudriez pas qu'il en entrât une obole dans votre maison ; mais en vain aurez-vous épargné l'or et l'argent si vous avez ravi l'honneur , la réputation , trésor plus précieux que tous les biens. Quel sera le fruit de vos veilles et de vos jeûnes , dit saint Jean Chrysostôme , si votre langue est ivre du sang de vos frères , si vous vous repaissez de leur chair , comme vous le faites par la médisance ? Je ne dis point que c'est une faiblesse extrêmement honteuse de ne pouvoir supporter l'éclat du mérite et de la vertu , que c'est une lâcheté et une cruauté indigne d'un homme , de se plaire à percer les autres hommes , ou à verser le poison dans les plaies qu'on leur a faites ; je ne parle point du défaut d'humilité , dont ce vice est une preuve infaillible : mais où est votre charité , ame chrétienne , où est cette vertu si chère à Jésus-Christ , cette vertu si recommandée dans l'Évangile , pratiquée avec tant de soin par les Apôtres , et par

les premiers Fidèles , cette vertu qui a toujours été le véritable et l'unique caractère des enfans de Dieu ?

Tandis que vous vous ferez un jeu , un plaisir de la détraction , pouvez-vous dire que vous ayez l'ombre de cette aimable vertu ? *Universa delicta operit charitas* , dit le Sage : La charité tâche de couvrir les péchés de ceux qu'elle aime ; et comme elle aime tout le monde , elle voudrait pouvoir abolir la mémoire de tous les péchés. On ne saurait parler du plus méchant homme , sans qu'elle prenne son parti , sans qu'elle ait toujours quelque chose à dire pour le défendre ; elle exagère la mauvaise foi des médisans , elle s'étend sur leur malignité , qui les porte souvent à noircir les vertus les plus parfaites ; elle cite les exemples des innocens accablés par la calomnie ; elle trouve de la contradiction dans ce qu'on publie de la personne qu'on veut diffamer , elle y trouve de l'impossibilité , elle en appelle à ses actions passées , elle oppose au mal qu'on en dit tout le bien qu'elle sait d'ailleurs ; si la faute est trop évidente pour être niée , elle tâche au moins de sauver les intentions , elle tâche d'excuser , en faisant connaître qu'il y a eu de l'ignorance et de la surprise , quelquefois en disant que la tentation a été pressante , que c'est peut-être la première fois que la personne a failli , que les plus grands Saints sont tombés , que tout autre aurait été extrêmement embarrassé dans une pareille conjoncture : *Universa delicta operit charitas*. Cependant on voit qu'elle sent une douleur vive , qu'elle est blessée jusqu'au cœur , qu'elle souffre extrêmement de ne pouvoir vaincre la médiance ; de sorte que si l'on n'est pas entièrement persuadé par les raisons que porte cette ame charitable , on est du moins touché de sa peine , on feint par pitié qu'on entre dans ses sentimens , on se tait du moins pour ne l'affliger pas davantage.

Voilà ce que fait la charité , cette incomparable

vertu , sans laquelle toute autre vertu est inutile. Mais comment l'imiter dans un siècle où l'on en voit si peu d'exemples , dans un siècle où tous les mauvais Chrétiens , et quelquefois même ceux qui paraissent assez vertueux , nous donnent des exemples contraires ? Cela se peut-il faire sans un grand soin , sans beaucoup d'application ? Cependant il faut en venir à bout avec le secours du Ciel ; parce que si nous ne surmontons pas les difficultés qu'on a pour éviter la détraction , nous en trouvons de beaucoup plus grandes pour la réparer. C'est la seconde partie , où je dois vous prouver qu'il est aussi difficile de réparer la médisance , que je vous ai montré qu'il est aisé de commettre ce péché.

SECOND POINT.

IL n'est point de Chrétien si peu instruit de ses devoirs qui ne sache que la médisance demande une réparation entière du mal qu'on a fait en détractant. Ce n'est pas assez d'avoir dit au Confesseur qu'on a fait passer ce marchand pour un fourbe , cette fille , cette femme pour une coquette , il faut leur rendre l'honneur que vous leur avez ravi. De plus , si la détraction leur a attiré quelque perte temporelle , comme il se peut faire à l'égard du marchand dans son commerce , à l'égard de la fille dans son établissement , vous êtes obligé de réparer ce dommage. Enfin , comme il arrive souvent que la médisance vient jusqu'aux oreilles de la personne intéressée , et qu'elle en est offensée à un point que rien ne paraît capable de la satisfaire , Dieu vous commande sous peine de ne rentrer jamais dans sa grace , d'aller chercher votre frère , de n'oublier rien pour l'apaiser , et pour vous réconcilier avec lui. Que d'embaras , que d'inquiétudes vous va causer cette parole qui a été sitôt prononcée ! que vous aurez de peine à bien rétablir ce qu'elle a ruiné ! que de difficultés à vaincre , et hors de vous-même , et dans vous-

même , avant que vous ayez remis les choses dans le même état !

Hors de vous-même , comment dans l'esprit de ceux qui vous ont ouï détruirez-vous la persuasion où ils sont que vous avez dit vrai ? Quand vous en viendriez à bout , vous n'êtes pas encore hors d'affaire. Votre médisance a bien fait du chemin , depuis qu'elle est sortie de votre bouche , elle a passé de vos amis à des gens que vous ne connaissez pas , et de ceux-ci à d'autres : il faut s'informer quelles sont ces personnes , il faut les chercher , et faire en sorte en vous rétractant qu'ils cessent tous de croire ce qu'ils ont cru sur votre rapport. Il est difficile de parler à tant de personnes , il est encore plus difficile de les détromper. Bien plus , quand on ferait une rétractation publique , quand on serait assez heureux pour détruire entièrement la mauvaise opinion qu'on avait conçue de votre frère , je dis qu'alors vous ne répareriez pas encore tout le mal que vous avez fait. La réputation de ceux de qui on n'a jamais médit a une certaine fleur que la médisance lui ôte , et que la rétractation ne saurait lui rendre. Dès qu'une personne a été soupçonnée d'être ou infidèle ou peu réservée ; quelque soin qu'on preane de la justifier , quoiqu'on vienne à bout de persuader tout le monde de son innocence , il reste toujours dans les esprits je ne sais quelle impression qui fait qu'on la considère moins qu'auparavant ; sa vertu ne brille plus avec tout son éclat : il en est comme de ces tableaux qu'on peut laver après qu'ils ont été salis ; on leur redonne à la vérité leur première beauté , mais non pas leur premier lustre , leur premier prix. C'est pour cette raison que dans le monde on met une grande différence entre une personne de qui on n'a jamais médit , et une personne de qui on a mal parlé quelquefois , quoique toujours fausement : il semble que dès qu'on a eu le malheur d'être accusé , on ne peut être exempt de tout reproche.

D'ailleurs il arrive souvent qu'on a si bien marqué toutes les circonstances des actions, qu'on en a donné de si bonnes preuves, qu'on a pour son malheur tant de crédit, tant d'autorité sur les esprits, que ce serait un jeu de vouloir se rétracter; cette rétraction n'est plus en quelque sorte en notre pouvoir. Je sais que lorsque l'impossibilité est réelle, on est dispensé de se rétracter : mais les Docteurs disent qu'on est obligé, en louant la personne dans d'autres rencontres, de lui rendre à peu près autant d'honneur qu'on lui en avait ravi : si même cette espèce de compensation ne se peut faire, d'autres Théologiens veulent qu'on tâche de remplacer par quelque autre sorte de bien le bien qu'on leur a ôté, veulent que l'on donne de l'argent, ou qu'on rende des services selon la condition des personnes, selon la nature des torts qu'on a faits à la réputation. Cela vous paraît-il facile, MM. ? par quelles louanges ; par quelle somme d'argent, ou par quels services réparez-vous la réputation de femme vertueuse que vous avez enlevée à votre ennemie, la réputation de Juge désintéressé dont vous avez dépouillé ce Magistrat, la réputation de serviteur zélé et fidèle que vous avez fait perdre à ce domestique ?

En second lieu, est-il aisé de guérir la plaie que vous avez faite au cœur de la personne flétrie ? Vous l'avez frappée dans l'endroit le plus sensible : quelle peine n'aura-t-elle pas à revenir de l'aversion qu'elle a conçue pour vous depuis cette injure ! Il me semble qu'on pardonne plus volontiers tout le reste. Une parole est bientôt prononcée, il n'est rien de plus léger, dit saint Bernard ; mais elle ne fait pas des blessures légères : elle entre dans l'esprit sans peine, mais elle n'en sort pas avec la même facilité : *Levis quidem res sermo, quia leviter volat, sed graviter vulnerat; transit, sed non leviter urit; leviter penetrat animum, non leviter exit.* Que ferez-vous pour fléchir cette infortunée victime de votre langue

envenimée , pour la porter à oublier l'injustice que vous lui avez faite ? Vous devez en quelque sorte tomber à ses pieds , vous devez lui faire toutes les soumissions que vous jugerez les plus propres à désarmer sa colère.

Quand , pour en venir là , vous trouveriez au-dehors toutes les facilités imaginables , le pourriez-vous faire sans rendre mille et mille combats intérieurs contre toutes vos passions , contre tous les sentimens de la nature ? car enfin je ne saurais rétablir l'honneur de cet homme , que je n'expose le mien ; il faut aller avouer que je suis un menteur , un malin , un envieux , ou tout au moins un imprudent. Vous direz peut-être que cet aveu , loin de décrir celui qui le fait , lui attire au contraire beaucoup de gloire , qu'on louera cette action eomme une action héroïque dans le Christianisme. Il est vrai , mais je craindrais que cette vue n'en rebutât plusieurs au lieu de les encourager. Ce sera peut-être pour cela même qu'on aura honte de se dédire ; on appréhendera de passer pour dévot et pour scrupuleux , de s'exposer à la risée des libertins. Mais une preuve bien convaincante qu'il est difficile de se rétracter quand on a médit , c'est que quoiqu'il n'y ait rien au monde de plus fréquent que les médisances , il n'y a cependant rien de plus rare que les rétractations. Qui de nous , MM. , n'a ouï mille fois détracter de son prochain ? combien de fois est-on venu à nous pour se rétracter ? Si cette démarche était facile , l'obligation de la faire étant indispensable , ne s'en acquitterait-on point plus souvent qu'on ne fait ? D'où vient qu'on aime mieux demeurer dans la disgrâce de Dieu , et s'exposer à perdre le Ciel , que de regagner par cette voie l'amitié du Créateur ? Je veux croire que quand vous seriez tombé dans une faute semblable , vous prendriez un parti plus sage ; je ne doute point que plutôt que de hasarder votre salut , vous ne surmontassiez toutes les difficultés qui s'opposent à la

rétractation, je crois qu'il n'y aurait point de confusion à souffrir que vous ne fussiez prêt à essayer : mais vous m'avouerez que médire dans cette espérance, ce serait s'exposer à une tentation que nul homme ne peut s'assurer de vaincre, ce serait se préparer pour toute la vie, et surtout pour l'heure de la mort, une matière de trouble et d'inquiétude.

Qu'il serait bien plus sûr de veiller sur sa langue, de telle sorte qu'il ne nous échappât jamais de médisance ! Cet effort n'est pas impossible ; mais pour vous y résoudre il faut nécessairement suivre le conseil que je vais vous donner. Ce n'est pas assez d'éviter les discours qui blessent visiblement la justice, et qui font des plaies mortelles à la réputation, il faut s'interdire absolument toutes sortes d'entretiens, toutes sortes de paroles dont la charité peut être tant soit peu offensée, quand d'ailleurs ces paroles n'engageraient à aucune réparation. Quiconque se donne la liberté de dire le mal qu'il sait de quelqu'autre, quoique ce ne soit qu'un mal assez léger ; quiconque parle volontiers des défauts d'autrui, quoique connus de tout le monde ; ce téméraire tombera infailliblement dans de véritables médisances. Il a beau dire qu'il ne permettra jamais à sa langue d'aller plus loin ; il ne connaît ni la force, ni la corruption de la nature, il se joue avec un lion dont il ne sera pas toujours le maître, un lion qu'il ne pourra empêcher de donner de temps en temps quelque coup dangereux, et qui après avoir été d'abord assez paisible, se déchaînera enfin, et remplira tout de meurtres et de carnages. Je veux dire, MM., que les petites fautes qu'on se pardonne en cette matière fortifient toujours l'inclination perverse, forme une habitude de médisance qu'il est comme impossible de retenir dans les bornes qu'on s'était d'abord prescrites.

Ajoutez à cela que parmi les détractions même légères, il est difficile que, soit par ignorance, soit

par inconsideration , il n'en échappe de très-importantes : elles ne seront pas mortelles , parce qu'elles ne seront pas assez réfléchies ; mais le tort qu'elles auront fait , il faudra toujours le réparer ; de même qu'on est obligé de restituer le bien d'autrui , quand on reconnaît qu'il ne nous appartient pas , quoique d'abord on l'eût pris de bonne foi , et qu'on n'eût pas péché en le retenant.

Si donc vous voulez entretenir un calme parfait dans votre cœur , si vous voulez le conserver dans une pureté , dans un éloignement entier de tout ce qui peut vous séparer de votre Dieu , je vous conseille , MM. , que sans examiner si la chose est légère ou importante , si le péché sera mortel ou seulement véniel , si même il y aura du péché , ou s'il n'y en aura pas , vous fassiez une résolution ferme et inviolable de ne parler jamais mal de qui que ce soit. Je ne le fais , me direz-vous , ni par haine , ni par jalousie. Hé , que m'importe quel motif vous engage à détracter , si votre médisance m'ôte l'honneur et la réputation ? Je n'en ai parlé qu'à une seule personne. C'est toujours autant de perdu pour moi : quel droit avez-vous de me décrier auprès de cette personne ? Mais c'est un homme sage et discret. Le mal est pire encore : j'aimerais mieux avoir perdu l'estime de cent autres que l'estime d'un homme de ce caractère. Je n'ai pas entièrement assuré la chose. On ne laissera pas de la tenir pour certaine ; vous savez que le monde est étrangement porté à croire le mal : en tout cas , vous m'avez rendu suspect , et l'on sait assez qu'il n'en faut pas davantage pour nuire beaucoup. Mais si je n'ai nommé personne ? Si vous n'avez nommé personne , on aura fait cent jugemens téméraires , et combien de personnes innocentes n'aura-t-on point soupçonnées ? Vous avez dit en général que c'était un Prêtre , un Religieux : on en fera moins de cas de tous les Religieux , de tous les Prêtres. C'est un crime public que je vous apprend. Je le crois , mais enfin

le scandale n'était pas encore venu jusqu'à moi : pourquoi faut-il que ce soit vous qui me communiquez cette peste ? elle n'avait déjà fait que trop de ravages. Vous le saviez déjà , me dites-vous. Cela peut être ; mais pourquoi m'en faire ressouvenir ? S'il y a du mérite à rappeler à la mémoire des hommes les mystères de Jésus-Christ , et les autres vérités qui les édifient , croyez-vous qu'il n'y ait point de péché à leur remettre devant les yeux ce qui les a déjà scandalisés ?

Pone , Domine , custodiam ori meo , et ostium circumstantiæ labiis meis , et non declines cor meum in verba malitiæ : Mettez donc , ô mon Dieu , mettez sur mes lèvres comme un corps de garde pour arrêter tout ce que vous m'ordonnez de retenir dans le cœur. Que la prudence et la circonspection servent de porte à ma bouche pour la fermer à tous les propos où la médisance aurait quelque part. Vous ne m'avez donné une langue que pour vous louer , et pour porter les autres à vous bénir avec moi ; faites , s'il est possible , qu'elle ne se délie jamais que pour un si saint usage. Quoi ! cette langue que vous consacrez si souvent par les attouchemens mystérieux de votre corps adorable , par le Sacrement de votre amour , serait-elle encore profanée par des discours contraires à la charité ? Non , Seigneur , vous ne le permettrez pas , et de mon côté je n'oublierai rien pour me garantir de ce désordre. Je ne vous offense que trop par mes pensées , dont je ne suis pas toujours le maître ; mais puisque je puis prendre sur ma langue un pouvoir entier et absolu , ou elle gardera un perpétuel silence , ou je veillerai sur tous ses mouvemens avec tant de soin , que jamais elle ne proférera de paroles qui ne tendent à votre gloire. Soit qu'il faille compatir aux peines des affligés , réunir les esprits où règne la division , instruire ceux qui ne vous connaissent pas assez , ô mon Dieu , entretenir tout le monde de votre puissance infinie , et de votre miséricorde sans

bornes , soit qu'il faille enfin allumer votre amour dans tous les cœurs , vous louer , vous bénir , vous glorifier ; voilà désormais à quoi je consacre ma langue et toutes mes paroles. Oui , ou je parlerai à vous , ô mon Dieu , ou je parlerai de vous , ou je me tairai par amour pour vous , afin que je puisse un jour mêler aux louanges que vous donnent vos élus les louanges que je vous donnerai à mon tour dans la gloire , où nous conduisent le Père , le Fils , et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.



ORAISON FUNÈBRE

De très-noble et très-vertueuse Dame
FRANÇOISE MAGDELÈNE DE NERESTANG,
Abbesse du monastère royal de la Bé-
nissou-Dieu, décédée le 21 Mai 1675.

Nolite flere super me , sed super vos ipsas flete.

Ne pleurez pas sur moi , mais pleurez sur vous. (*Luc. 23.*)

VOICI, MM. , le quarantième jour que nous ne cessons de pleurer la vertueuse et l'incomparable Dame FRANÇOISE MAGDELÈNE DE NERESTANG , la plus illustre , la plus sage , j'ose même dire la plus sainte Abbesse qui ait gouverné cette maison royale. On n'a jamais rien vu de si triste que la fatale nuit qui nous l'enleva : à ce moment peu s'en fallut que la douleur n'étouffât ceux qui furent témoins de ses derniers combats ; à peine elle eut expiré que tout le monastère fut baigné de pleurs , que tout y sembla se changer en une affreuse solitude ; les sons lugubres qui rendirent publique un moment après la nouvelle de sa mort , portèrent la même désolation dans tous les lieux où ils purent être entendus.

Je ne parlerais pas de ses funérailles , si la plupart de ceux qui sont ici n'avaient été présents à cette cérémonie ; car quelle éloquence pourrait exprimer un deuil et si sensible et si universel ? On ne pouvait distinguer ni ses vassaux de ceux qui ne l'étaient pas , ni ses domestiques des étrangers , ni ses parens de ceux qui ne lui appartenaient en rien , tous pleuraient , tous s'affligeaient ,

comme si chacun d'eux eût perdu sa sœur ou sa mère. Les pauvres, qui s'y trouvèrent en grand nombre, remplissaient cette église de cris lamentables; on ne put durant l'office divin presque ouïr d'autre voix que la voix de ces malheureux. Ces illustres Vierges, en chantant les psaumes, presque étouffées par la douleur dont elles avaient le cœur serré, ne pouvaient faire entendre que des tons sourds, que des paroles à demi formées, encore furent-elles contraintes plusieurs fois d'interrompre leur chant pour donner passage à des sanglots qu'elles ne pouvaient plus retenir. Les Prêtres mouillèrent de leurs larmes les vêtemens, les linges sacrés qui servent à la célébration des saints mystères; ceux de qui l'on pouvait attendre quelque consolation étaient eux-mêmes inconsolables; il n'y eut personne qui ne crut à cette mort avoir fait une perte irréparable, personne qui ne crût avoir perdu plus que tous les autres.

Cette douleur si amère et si générale n'est pas encore apaisée, et je ne viens pas ici pour la combattre; elle est une sorte de panégyrique bien plus glorieux à la mémoire de Madame de Nerestang que l'éloge que vous attendez de moi: d'ailleurs cette douleur me paraît si juste, que je ne pourrais la condamner sans démentir mes propres sentimens. Pleurez donc, Mesdames, pleurez, vous ne pouvez en avoir plus de sujet; le Seigneur vous a ôté une grande Supérieure, une Supérieure éclairée, vigilante, remplie de zèle, de modération, et de tendresse pour vous, une Supérieure que vous aviez d'autant plus de raison d'aimer, que, selon les apparences, elle était extrêmement chérie de Dieu. Pleurez, MM., vous qui perdez dans sa personne non-seulement une vertueuse parente, mais encore un des plus beaux ornemens de votre illustre maison. Tristes victimes de l'indigence, pauvres inconsolables, pauvres malades, je vous pardonne jusqu'à votre désespoir, votre mère charitable est dans le tombeau; les

trésors de la Providence venaient à vous par ses mains , vous voilà privés de cette ressource infail-
 lible dans vos pressantes nécessités. Et vous tous
 ses sujets fidèles , où trouverez-vous une maî-
 tresse plus équitable , et qui ait plus à cœur vos
 véritables intérêts ? Nous-mêmes , Chrétiens au-
 diteurs , tous les membres de notre Compagnie ,
 peut-être avons-nous encore plus de raison de
 nous affliger. La plupart du monde sait quels étaient
 à notre égard les sentimens de cette illustre Ab-
 besse ; elle n'avait que trop d'estime et trop de
 bonté pour nous ; du moins devons-nous recon-
 naître que nous n'eûmes jamais ni une protectrice
 plus zélée , ni une plus généreuse bienfaitrice.
 Pleurons donc , Chrétiens auditeurs , puisque nos
 pleurs sont un tribut dû à ses vertus ; mais souve-
 nons-nous que c'est sur nous qu'il faut pleurer
 plutôt que sur cette illustre défunte : il me semble
 l'entendre elle-même rejeter nos larmes : Non ,
 nous dit-elle , réservez-les pour vous-mêmes , ces
 larmes amères , je ne veux point avoir part à vo-
 tre deuil : *Nolite flere super me , sed super vos ipsas*
flete. En effet , MM. , peut-on être plaint quand
 après de longues et de pénibles recherches on a
 enfin trouvé tout ce qu'on cherchait ! Or je veux
 vous faire voir aujourd'hui que la mort a procuré
 cet avantage à celle dont nous honorons ici la
 mémoire , que la mort l'a mise en possession du
 Ciel : loin d'avoir lieu d'en douter , j'en rappor-
 terai dans peu des témoignages qui passeront peut-
 être pour divins , et par conséquent pour incon-
 testables. La mort l'a mise en possession de Dieu ,
 et je vais vous montrer dans les deux parties de ce
 discours que c'est ce qu'elle a cherché durant tout
 le cours de sa vie , que c'est ce qu'elle a cherché
 uniquement. Elle a cherché Dieu , elle n'a cher-
 ché que Dieu : voilà tout le sujet de son éloge.
 Saintes ames , c'est à vous principalement à juger
 s'il est possible d'en imaginer de plus magnifique
 pour une Dame chrétienne et religieuse : vous

verrez dans ce que je vais dire que jamais personne ne l'a mieux mérité que notre Abbesse.

PREMIÈRE PARTIE.

QUELQUE autorisée que soit la coutume de commencer l'éloge des personnes de condition par la noblesse de leurs ancêtres , ayant néanmoins à parler d'une fille consacrée à Dieu , d'une fille aussi sainte que l'a été Madame de Nerestang , je n'ai pas cru qu'il fût de la bienséance de me rendre à cet usage. S'il y a quelque gloire dans cette noble Vierge d'être née dans une famille des plus illustres du royaume , c'est parce qu'elle a compté pour rien cet honneur , c'est parce qu'elle l'a même considéré comme une disgrâce , et qu'elle a souvent témoigné à ses confidentes qu'elle se serait estimée heureuse si Dieu l'avait fait naître dans une condition commune.

Je ne crains pas même que ceux d'entre vous , MM. , qui auraient plus d'intérêt à voir publier les avantages de la maison de Nerestang , soient offensés de mon silence sur ce point ; au contraire , comme j'ai beaucoup de choses à dire , je serais injuste si je perdais une partie du temps à raconter les actions de vos pères , ces actions si connus , au lieu de mettre au jour des vertus qu'une sainte parente a pris tant de soin de cacher à tout le monde.

Oui , votre nom , MM. , est assez célèbre dans l'Europe. La France a peu de sujets , elle a même peu d'ennemis qui ignorent la valeur de vos aïeux ; chacun sait et les grands services qu'ils ont rendus à l'État , et les récompenses honorables qu'ils en ont reçues. Les livres parleront toujours des Mestres-de-camp , des Maréchaux de camp , des Capitaines des Gardes , des Gouverneurs de provinces , des Grands-Maîtres de saint Lazare que vous comptez dans votre famille. Les grandes preuves de fidélité , de courage et de conduite qu'ils ont données dans tant de rencontres , font

un trop bel ornement pour nos annales, pour n'y être pas insérées; et quand l'Histoire serait muette sur leur piété, les monastères qu'ils ont bâtis, cette maison royale qui ne leur doit guères moins qu'aux Rois mêmes qui l'ont fondée, rendront un témoignage éternel du zèle qu'ils ont eu pour l'honneur de Dieu.

Il n'en est pas de même des vertus de l'illustre Vierge que nous pleurons; si je n'en instruais le Public, elles demeureraient ensevelies dans la solitude où elle a passé ses jours. On sait à quel prix elle a chéri le cloître: hélas! vous vivriez peut-être encore, sainte Abbessse; vous seriez encore l'appui, l'ornement, la joie de cette maison, si vous n'aviez mieux aimé mourir que d'en sortir pour respirer pendant un temps un autre air. Par ce refus généreux, vous le savez, Mesdames, sa vertu a été toute renfermée dans l'enceinte de vos murailles: je dis plus; comme elle avait pour la vie intérieure un attrait particulier, elle n'a pas même été connue des personnes avec qui elle vivait. Ma plus grande peine, dans l'occasion où je me trouve, a été de percer les voiles dont son humilité avait pris soin de couvrir les dons de Dieu; il a fallu consulter les Directeurs, il a fallu recourir aux conjectures; il a fallu, pour ainsi dire, deviner le caractère de sa sainteté: mais enfin je me suis convaincu si parfaitement qu'elle a toujours cherché Dieu, qu'elle n'a jamais cherché que Dieu, que j'espère pouvoir même vous en convaincre. Elle a cherché Dieu, Mesdames; et ce qui me fait croire qu'infailiblement elle l'a trouvé, c'est qu'elle a commencé dès l'enfance à le chercher, qu'elle l'a cherché avec ardeur, qu'elle l'a cherché avec constance.

Je ne prétends pas faire passer pour l'effet d'une vertu avancée la retraite qu'elle fit en ce monastère dans un âge où elle ne pouvait encore connaître ni la Religion, ni le monde; j'attribue uniquement cette généreuse démarche à la providence

de Dieu , qui préparait dès lors cette grande ame à une pureté angélique. Le Seigneur se hâta de la retirer de ce monde corrompu , où il est si difficile de se conserver dans l'innocence , il voulut qu'elle apprît les premiers élémens de la sainteté parmi des personnes qui pussent également lui en donner des leçons et des exemples , parmi des personnes qui la portassent à lui consacrer son cœur avant qu'aucune créature le lui pût ravir. En effet , elle conçut d'abord un si grand désir d'imiter ces vierges sages , qu'il fallut user d'artifices pour l'empêcher de pratiquer les plus rigoureuses observances de la règle , encore sa vigilance , sa ferveur , rendaient-elles inutiles tous ces artifices.

Ce saint livre , ce livre qui a été le livre de tant de Saints , le livre de l'Imitation de Jésus-Christ a été l'oracle de Madame de Nerestang jusqu'à sa mort. On peut dire que l'amour de la prière , cet amour inséparable de l'amour de Dieu , a toujours été sa plus forte passion ; mais pourrez-vous bien croire que de si pieux exercices aient fait les délices de ses premières années , qu'elle ait goûté les maximes de ce livre d'or presque aussitôt qu'elle l'a pu lire , qu'elle ait commencé à méditer dans un temps où les autres savent à peine prier des lèvres ? Dans sa plus tendre jeunesse on ne la trouvait presque jamais qu'elle n'eût ce livre de vie d'une main , une horloge de sable de l'autre pour mesurer le temps de ses prières mentales ; ces deux soins partageaient déjà tellement son cœur et ses occupations , qu'il semble que dès ce temps elle avait compris tout le sens de ces paroles de saint Bernard : *Cherchez Dieu , et vous le trouverez ; cherchez-le par la lecture , et vous le trouverez par la méditation : Quærite lectione , et invenietis meditatione.*

Lorsque sa ferveur impatiente l'eut conduite dans le cloître , et qu'elle y eût obtenu une place parmi les novices , non-seulement elle continua de chercher Dieu , mais encore elle crut l'avoir trouvé

dans la personne de sa maîtresse. On ne peut imaginer de soumission ni plus aveugle ni plus prompte que la sienne ; jamais on ne l'entendit se plaindre du joug de l'obéissance , elle qui depuis étant devenue Abbesse , trouvait le faix de sa charge si accablant. J'ai appris de celles qui vivaient avec elle dans les premières années de sa retraite , que jamais on n'avait rien aperçu dans sa personne qui fût digne de repréhension. Vous m'avez bien dit davantage , Mesdames , vous m'avez assuré qu'elle-même ne voyait jamais rien de reprehensible dans les autres , parce que toute jeune , toute novice qu'elle était , on s'observait en sa présence , on craignait de commettre à ses yeux les plus légères irrégularités ; on avait dès lors pour sa vertu le même respect qu'on eut pour son caractère lorsqu'elle fut Supérieure : de sorte que , si l'on peut user de cette comparaison profane , elle était comme ces chênes si célèbres dans l'antiquité païenne , ces chênes qu'on adorait dans les forêts long-temps avant qu'on eût pris l'idée d'en faire les statues des Dieux , et de les placer sur les autels.

J'ai dit que ses sœurs n'avaient rien trouvé à redire sur sa conduite , dans le temps même de sa plus grande jeunesse. Comme les yeux des Supérieurs sont plus perçans , combien de fois ses tantes crurent-elles avoir des sujets de se plaindre d'elle ? mais du reste se ressouvient-on qu'elles aient jamais rien eu à lui reprocher que des excès de ferveur ? Elle ne se ménageait en rien , elle n'avait égard ni à son âge , ni à sa complexion , elle avait eu dès ce temps-là de cruelles maladies , sa santé était déjà presque ruinée , elle continuait de faire ce que faisaient les plus robustes ; c'est-à-dire que non-seulement elle a commencé dans le premier âge à chercher Dieu , mais qu'elle a commencé dès lors à le chercher avec ardeur. Il ne faut donc pas s'étonner que dans la suite de sa vie , lorsqu'elle eut acquis plus de lumières ,

elle ait été si empressée , si ardente dans ses recherches.

Notre Dieu est partout, Chrétiens auditeurs : aussi cette digne épouse le cherchait-elle en tous lieux et en toutes choses , par les réflexions continuelles qu'elle faisait sur sa présence , et sur ses opérations dans les créatures. Mais l'Évangile nous apprend que sur la terre il est plus particulièrement dans l'Eucharistie , dans les pauvres , et au milieu de ceux qui sont assemblés en son nom : c'est là que votre Abbesse l'a toujours cherché avec plus d'assiduité. Pardonnez-moi , Mesdames , si je représente si mal cette ardeur singulière , ou si vous voulez , cette langueur amoureuse qui accompagnait les actions et les paroles de cette mère chérie : quoique vous en ayez été témoins, vous m'avez avoué que vous-mêmes ne pouviez assez exprimer de si tendres mouvemens.

Vous savez peut-être , MM. , que ces saintes épouses passent presque toute leur vie devant le saint Sacrement de l'autel ; elles y sont quelquefois depuis deux heures du matin jusqu'à midi, sans cesse occupées à chanter les louanges du Créateur , ou à répandre leur cœur en la présence de leur bien-aimé ; après midi elles s'y rassemblent jusqu'à trois fois ; outre l'office du soir , elles font une seconde méditation : de si longs exercices seraient capables de rebuter , d'accabler des âmes dans qui il resterait encore quelque chose de l'esprit du monde. Pour chacun de ces exercices votre pieuse Abbesse était la première au chœur , elle n'en sortait qu'après les autres ; encore l'office allait-il toujours trop vite à son gré , elle ne cessait d'exhorter ses inférieures à le chanter lentement , comme pour prolonger le plaisir qu'elle goûtait à s'entretenir avec son divin maître. Tout cela ne pouvait encore la satisfaire ; dans les heures qui restaient entre les prières de l'après midi , elle venait jusqu'à six fois adorer Jésus-Christ cachée dans ce tabernacle. Avant d'aller recevoir

une visite , elle ne manquait jamais d'en venir rendre une au fils de Dieu , soit pour lui demander la grace de sortir du parloir aussi pure qu'elle y était entrée , soit pour se remplir auprès de ce saint époux de ce feu sacré qu'elle répandait ensuite dans ses discours.

Que dirai-je de sa dévotion au saint sacrifice de nos autels ? Je ne sais si l'on en vit jamais une plus grande dans aucun Saint. Depuis long-temps elle assistait à toutes les messes qui se disaient dans cette église , et il s'y en est dit quelquefois jusqu'à vingt. Rien n'était capable de lui faire interrompre une si sainte pratique ; les jours que ses infirmités croissaient , si elle n'avait point assez de force pour s'y transporter , il fallait qu'on l'y portât. Les Médecins ont souvent craint que dans les excès de sa ferveur , elle ne restât morte entre les bras de ses filles ; mais la mort était pour elle un mal moins terrible que la privation d'un si grand bien : Quoi ! leur disait-elle , voulez-vous m'ôter l'unique plaisir qui me reste dans la vie ? voudriez-vous refuser ce soulagement aux maux extrêmes que je souffre ? Que dites-vous de ces sensentimens , ames tièdes ? Vous qu'une messe de demi-heure a si souvent lassées ; se peut-il faire qu'à l'égard de ce mystère vous ayez la même foi qu'avait cette vertueuse Supérieure ?

Plût à Dieu , MM. , que la plupart des Chrétiens se disposassent à la communion , que la plupart même des Prêtres se préparassent à offrir le saint sacrifice avec autant de soin qu'elle se préparait à y assister ! Elle avait pour cette préparation une pratique particulière qui ne durait guère moins de demi-heure , elle s'en acquittait quelquefois à son oratoire ; avant de sortir de sa cellule , elle avait recueilli son esprit , elle en avait banni toutes les pensées de la terre , elle s'était purifiée par mille actes intérieurs ; elle venait avec cette disposition si pure unir ses intentions aux intentions de l'Église , aux intentions de Jésus-Christ qui dans

ce mystère s'immole lui-même. Peut-on chercher Dieu avec plus d'empressement ? peut-on le chercher avec plus de soin ? peut-on ne le pas trouver quand on le cherche avec cette ardeur ?

MM., Jésus-Christ n'est pas seulement caché sous les faibles espèces du pain et du vin, il l'est dans la personne des pauvres : mais hélas ! bien loin de l'y chercher, combien de fois l'y rebute-t-on lorsqu'il se présente ? Parlez donc, pauvres malades ; rendez gloire à Dieu, pauvres veuves, pauvres orphelins, pauvres vieillards, de quelque pays que vous soyez, dans quelque temps que vous vous soyez montrés, de quelques pressans besoins que vous ayez été accablés, en est-il un seul parmi vous qui puisse dire que cette mère tendre l'ait refusé une seule fois ? Et vous, Mesdames, qui avez été chargées de la distribution de ses aumônes, l'avez-vous trouvée quelquefois peu disposée à vous écouter, lorsque vous lui avez représenté les nécessités des misérables ?

Combien de fois vous a-t-elle commandé, et ce qui me paraît encore mieux marquer le désir qu'elle avait d'être obéie, combien de fois vous a-t-elle priées tendrement et au nom de Dieu de ne renvoyer personne, de donner non-seulement les choses grossières, mais encore ce qu'il y avait de plus délicat, de plus précieux, plutôt que de souffrir que quelqu'un se retirât mécontent ? Comme elle cherchait son Dieu dans ces malheureux, il semble qu'elle appréhendait que Jésus-Christ ne lui échappât dans celui qui aurait été rejeté : *Date omnibus, ne cui non dederitis, ipse sit Christus.* Ce mot est de saint Augustin, mais nous pouvons bien le mettre à la bouche de notre charitable Abbessé, puisqu'elle l'avait dans le cœur : Donnez à tous, mes chères Sœurs, de peur que celui à qui vous ne donneriez pas ne soit Jésus-Christ même.

Ce noble motif donnait encore plus d'étendue à ses pieuses libéralités ; non-seulement elle voulait

qu'on donnât à tous ceux qui demandaient , mais elle n'oublait rien pour que ses largesses passassent jusqu'à ceux qui ne pouvaient ou qui n'osaient demander. Jamais Seigneur , jamais Dame , ne furent plus soigneux , plus vigilans pour faire reconnaître et pour faire exiger leurs droits , que l'était Madame de Nerestang pour découvrir et pour soulager les misères de ses vassaux ; elle avait des personnes qui l'en informaient exactement : elle s'informait elle-même de son Médecin s'il y avait des malades dans le pays , elle l'obligeait à les aller voir , à lui rapporter ensuite dans quel état il les avait trouvés , s'ils avaient de quoi se faire servir dans leurs maladies , de quels secours ils pouvaient avoir besoin ; elle n'avait pas plutôt appris leurs nécessités , que touchée en même temps de deux mouvemens bien contraires , de compassion pour leurs maux , et de joie pour l'occasion qu'elle avait de pratiquer la charité , elle envoyait sur l'heure tout ce qu'elle jugeait propre à leur donner du soulagement.

Ce qui fit voir encore plus que c'était en effet Jésus-Christ qu'elle cherchait dans les pauvres , c'est qu'elle n'oublait rien pour faire que Jésus-Christ fût en eux , et avec eux : lorsque sa santé lui permettait de faire l'aumône par elle-même , elle l'accompagnait toujours d'une instruction ou d'une exhortation courte et fervente ; quand elle la donnait par d'autres mains , ceux qu'elle employait pour une œuvre si sainte étaient toujours chargés de quelque parole édifiante , de quelque conseil salutaire qu'elle voulait qu'on donnât de sa part à tous ceux qu'elle assistait. Allez , disait-elle , faites bien comprendre à ces tristes victimes de l'indigence , que c'est Dieu qui les frappe , dites-leur qu'elles se soumettent à la volonté du Seigneur , et que par leur patience elles fassent de leurs maux un sacrifice méritoire ; dites à ceux-ci qu'ils apaisent la colère de Dieu , que par un aveu sincère , que par un repentir amer de leurs péchés

ils tâchent de regagner l'amitié de leur maître ; dites à ces pauvres familles de vivre dans une intelligence , dans une union constante , de se secourir les unes les autres. Qui peut dire combien ont coutume d'être efficaces des paroles semblables portées dans de pareilles conjonctures ? le don qu'on y joint ouvre l'entrée du cœur , fait un passage jusqu'au fond de l'ame. Oui , riches , vous devez être les pères des pauvres , et vous en pouvez être comme les Sauveurs et les Apôtres ; Dieu vous a donné de quoi les rendre heureux , de quoi même les rendre saints sans beaucoup de peine ; ils ont une docilité entière lorsqu'une légère portion de vos biens passe jusqu'à eux ; cet exemple de charité chrétienne qu'ils reçoivent de vous , cette preuve réelle que vous leur donnez de la Providence qui se sert de vous pour les tirer de la dernière nécessité ; tout cela les dispose à craindre Dieu , à espérer en lui , à faire quelque chose pour lui. Que vous êtes aveugles , et que votre Religion , votre humanité même , me paraît suspecte , si vous aimez mieux vous rendre vos richesses inutiles ou par votre avarice , ou par votre luxe , que de répandre partout , comme vous le pouvez faire , la joie et la sainteté , que de vous servir de vos trésors pour vous ouvrir le Ciel à vous-mêmes , et pour l'ouvrir à vos frères !

Le zèle de notre charitable Abbessse ne s'est pas néanmoins borné à des œuvres si saintes , il s'est étendu bien plus loin que sa libéralité ; la mort même n'en a pas arrêté les salutaires effets. Vous avez entendu parler de ces missions qu'on a renouvelées de nos jours , et avec tant de succès , surtout dans ce royaume. Plusieurs Prédicateurs apostoliques s'assemblent dans une ville , ou même dans un village , pour en bannir tous les désordres , pour y rallumer la ferveur ; ils y viennent pourvus des plus amples pouvoirs d'absoudre de toutes sortes de péchés : les trésors de l'Église s'ouvrent , on publie des indulgences pour quicon-

que voudra recourir aux envoyés du Seigneur ; ils se livrent ensuite au plus rude travail , pendant l'espace d'environ un mois ils font trois ou quatre fois le jour des peintures vives de tout ce qu'il y a de plus terrible , de tout ce qu'il y a de plus touchant dans les vérités du Christiauíme ; durant tout ce temps le saint Sacrement est exposé ; outre les prédications , on fait chaque jour divers exercices publics , tous également utiles ; la prière du matin , la prière du soir se fait à haute voix dans l'église ; durant la célébration de la Messe on suggère des actes conformes aux mystères qu'elle opère , qu'elle représente ; combien d'instructions ne fait-on pas sur le Sacrement de pénitence , sur la sainte Communion , sur la préparation à la mort , sur tous les commandemens , sur toutes les obligations générales et particulières ? C'est comme une longue retraite qu'on fait faire en même temps à tout un peuple , pour le disposer à recevoir la plénitude de l'esprit de Dieu. Les fruits de ces pénibles exercices ne peuvent être compris que par ceux qui les recueillent ; ce sont comme des torrens de feu qui consomment tous les vices , qui changent , qui purifient , qui renouvellent tout. On voit des bourgades entières passer dans quinze jours d'une ignorance grossière à une parfaite connaissance de Dieu ; dans des villages qui n'ont pas plus de mille communians , on compte jusqu'à huit ou neuf cents confessions générales ; des villes entières toutes divisées par des factions , par des inimitiés cruelles , rentrent dans la paix , font les réconciliations les plus sincères ; on n'y parle plus de spectacles , plus d'assemblées profanes : au lieu des blasphèmes , des juremens , des chansons lascives , on n'entend partout que des cantiques sacrés ; l'usage des Sacremens , de la méditation , de la mortification intérieure et extérieure y devient commun. Si je rapportais tout ce que j'ai vu dans ce genre , je suis sûr qu'on ne m'en croirait pas ; j'ai eu de la peine moi-même à en croire mes oreilles et mes yeux.

Notre Abbessè zélée entendit parler de ces sortes de missions il y a quelques années ; dès lors, non contente qu'on en fasse dans les terres dépendantes de l'Abbaye , elle forme le dessein d'en fonder une pour toujours , qui se renouvelât tous les deux ans, tantôt dans un quartier , tantôt dans un autre. Le dessein a été exécuté , MM. , on a parcouru divers villages ; et je ne doute point qu'à son entrée dans le Ciel il ne soit déjà venu au-devant d'elle plusieurs personnes bienheureuses , qui avaient appris à mourir chrétiennement par les Missionnaires qu'elle leur avait envoyés. Combien de fois une joie si pure sera-t-elle renouvelée en elle durant plusieurs siècles ? combien de temps aura-t-elle le plaisir de voir que son zèle fructifie encore après sa mort , qu'il arrache mille proies aux démons : de voir le Ciel se peupler insensiblement de citoyens qui la reconnaîtront après Dieu pour leur libératrice ? Dès cette vie , quand on a un peu de véritable amour , on s'estime heureux de pouvoir procurer quelque gloire à Dieu : jugez quel surcroît de félicité ce doit être dans l'autre vie , où l'amour est si pur et si ardent , de voir que l'on continue de glorifier un maître qu'on aime , qu'on continue de le faire aimer des autres hommes. Voilà sans doute un des plus beaux traits de la vie de Madame de Nerestang. Il est vrai néanmoins que je ne m'y suis arrêté qu'avec peine , par l'impatience où j'étais de passer à ce que je vais dire.

Jésus-Christ nous assure dans l'Évangile qu'il ne manque jamais de se trouver au milieu de nous , lorsque nous sommes assemblés en son nom , c'est-à-dire lorsqu'il est le sujet de nos conversations. C'est dans cette vue que cette vertueuse fille , qui cherchait Dieu partout avec un empressement incroyable , ne parlait jamais que de lui ; tout autre entretien lui était devenu insupportable ; le plus sûr moyen de lui plaire en l'approchant , c'était , pour ainsi parler , d'avoir fait pro-

vision de quelques saintes pensées dont on pût lui faire part : ouvrait-on un discours de piété ? on voyait son cœur s'épanouir , comme une terre altérée qui se sent rafraîchie par une pluie abondante. Elle n'était jamais satisfaite sur ce point : après les sentimens de l'oraison , elle voulait encore qu'on lui dit ce qu'on avait retenu de la lecture : s'était-on épuisé ? avait-on dit tout ce qu'on savait ? elle demandait encore au nom de Dieu qu'on continuât ; mais elle le demandait d'une manière si touchante , avec un air si passionné , qu'on ne doutait pas que ce ne fût son cœur qui parlât , qui brûlât d'une soif insatiable. Retraçons plus naïvement ses saints empressements. Parlez-moi de Dieu , disait-elle , parlez-moi de Dieu. Quand on avait fini : Dites-moi encore quelque chose , continuait-elle. J'ai tout dit , lui répond-on , je ne sais plus rien. Hé quoi ! réplique-t-elle , se peut-il qu'on finisse sur un si riche sujet ? Dites-moi encore quelque chose.

Il me semble, Chrétiens auditeurs , entendre l'épouse du cantique , qui cherche son bien-aimé , qui s'adresse à toutes ses compagnes , qui les fatigue à force de leur en demander des nouvelles : *Num quem diligit anima mea vidistis ?* Filles de Jérusalem , n'avez-vous point vu celui que j'aime ? je vous prie , dites-moi où je le pourrai trouver ? quelle route faut-il que je tiennne pour aller à lui ! Je ne sais si pour se sanctifier il est une voie plus efficace que de parler des choses saintes ; mais quand on en parle avec goût , quand on est venu jusqu'à ne pouvoir entendre parler d'autre chose , jusqu'à ne pouvoir se sevrer du plaisir qu'on trouve à ces sortes d'entretiens , je ne pense pas qu'il y ait une marque de sainteté plus sûre : c'est pour moi quelque chose de plus qu'un miracle. Il faut pour cela que non-seulement l'ame soit toute pénétrée de l'amour de Dieu , mais encore que l'imagination en soit remplie , que cet amour soit répandu , pour ainsi dire , jusque dans les

sens , que Dieu soit devenu l'objet de tous les désirs , de toutes les passions , en un mot que le cœur brûle d'une charité parfaite , vrai caractère de la sainteté consommée. Mais l'auriez-vous cru , mes chers auditeurs , que des âmes terrestres , serviles comme les nôtres , connaissant si peu le Seigneur , ne le voyant que dans des énigmes , ne voyant que les voiles qui le couvrent , pussent néanmoins trouver de si grandes délices à s'entretenir simplement de lui ? Voilà qui me fait concevoir quelque chose du bonheur des Saints ; car si dès cette vie ils n'ont point senti de charme pareil au plaisir d'entendre parler de vous , ô mon Dieu , que sera-ce de vous parler à vous-même , de vous entendre parler , de vous voir , de vous posséder éternellement ? Oui , Chrétiens auditeurs , c'est là un bien qui mérite d'être cherché avec ardeur : mais ce n'est pas assez pour l'acquérir , il faut le chercher avec constance.

Quand pour persévérer dans la pratique de toutes sortes de vertus , Madame de Nerestang n'aurait eu à se défendre que contre la légèreté naturelle à tous les hommes , ce serait pour elle un vrai sujet d'éloge d'avoir résisté à cette instabilité , de ne s'être jamais lassée de chercher Dieu , de l'avoir au contraire toujours cherché avec une nouvelle ardeur jusqu'au dernier soupir. Mais lorsque je fais réflexion qu'outre cette pente que nous avons au changement , surtout quand nous sommes dans un état où la nature est gênée , que même , outre cette gêne , la ferveur de notre Abbesse a eu à combattre des maladies continuelles , n'a jamais été soutenue par une santé stable , j'avoue , MM. , que sa vertu me donne une admiration que je ne saurais assez vous exprimer.

Il est vrai que cette sainte fille a été infirme autant de temps qu'elle a vécu ; dès l'âge de cinq à six ans elle a éprouvé les cruelles douleurs de la pierre , il s'en formait chaque mois une dans ses reins. Lorsque Dieu l'a retirée de ce monde , il y

avait plus de vingt ans qu'on avait désespéré de sa vie , qu'on avait commencé à ne compter plus sur elle. Ce n'était pas un mal unique qu'elle souffrait , elle ressentait souvent des atteintes de plusieurs maux à la fois , et tous étaient extrêmement douloureux ; maux de reins , maux de tête , douleurs de côté , épuisemens , langueurs , défaillances. C'est un prodige que des maux si violens , si multipliés , ne l'aient pas plutôt consumée : mais n'est-ce pas une merveille plus grande encore , qu'ils n'aient jamais pu ébranler sa patience , que son esprit n'en ait jamais été troublé , qu'elle ne se soit point ennuyée de souffrir , qu'on ne l'ait jamais ouïe former une plainte , ni témoigner qu'elle se soumit avec peine aux ordres de la Providence ? Dieu est le maître , disait-elle , mon corps est l'ouvrage de ses mains , il est juste qu'il en dispose comme il lui plaira. Quand je n'aurais jamais appris autre chose de la vie de cette illustre Abbesse , je serais persuadé qu'elle est dans le Ciel , et qu'elle y très-élevée. Quarante ans d'excessives douleurs supportées avec une extrême patience , n'est-ce pas assez pour purifier une ame aussi innocente que la sienne ? Mais à quoi m'arrêté-je , Chrétiens ? tout cela n'est rien si vous le comparez à ce qui suit. Quand Dieu nous envoie des afflictions , il semble que dans la nécessité où nous sommes d'accepter tout ce qui lui plaît , il ne faut qu'un peu de raison pour aimer mieux se faire un mérite auprès de lui d'une obéissance indispensable , que de s'attirer sa colère par une résistance inutile : mais quand on peut trouver du soulagement à ses maux , quand on croit même pouvoir s'en guérir par des voies faciles et permises ; négliger de les suivre , ces voies , aimer mieux souffrir , aimer mieux mourir à la fleur de l'âge que de s'exposer à donner quelque légère atteinte à la plus sévère régularité , est-il de renoncement à soi-même plus héroïque ? Elle l'a porté jusque-là , ce renoncement généreux. Combien

est-il dans la France de bains dont l'usage aurait pu lui être utile ? elle ne doutait pas elle-même que changer seulement d'air , ce n'eût été pour elle un remède souverain ; je ne sais sur quoi était fondée cette persuasion , mais elle était fortement imprimée dans l'esprit de cette vertueuse Supérieure. Maîtresse de ses actions , avec quelle facilité n'aurait-elle pas pu se permettre ce qu'on accorde tous les jours dans les maisons religieuses au besoin des particulières ? Mille fois elle fut sollicitée par son illustre famille de prendre ce léger soulagement , les plus célèbres Médecins qu'on avait consultés sur son indisposition lui avaient tous ordonné de quitter l'Abbaye pour quelque temps. Toute autre aurait non-seulement cru que l'obligation de la clôture cessait pour elle , mais encore que dans ces circonstances elle était même obligée de sortir. Non , dit cette grande ame , non , il ne faut pas que l'amour de la vie , de cette vie courte , de cette vie misérable , ait plus de pouvoir sur moi que le zèle de ma règle et de mes vœux : non , jamais mon exemple ne servira de prétexte aux Religieuses lâches et inquiètes pour sortir du monastère ; il ne tiendra pas à moi qu'elles ne demandent jamais de dispense sur ce point. Comment osons-nous dire que nous aimons Dieu de tout notre cœur , si nous craignons de mourir pour son amour ? Mourons , s'il le faut , mourons plutôt que de rien faire qui soit contraire à la perfection de notre état ; mourons plutôt que de donner aux faibles le moindre sujet de scandale , et ne refusons pas de donner cet exemple de constance aux ames généreuses.

Qu'en pensez-vous , MM. ? Peut-on porter plus loin la générosité chrétienne ? Ce que je vais dire vous paraîtra moins frappant , mais c'est quelque chose de plus admirable encore. J'ai dit qu'elle avait souffert sans se plaindre de ses maux , et sans y chercher de remède ; j'ajoute qu'elle a toujours agi comme si elle n'avait pas souffert. Tout le

monde sait combien la vie régulière est pénible , lorsqu'elle est bien observée ; mais à quiconque n'a pas une santé robuste , si d'ailleurs il n'a pas une vertu et une constance de Martyr , rien n'est plus insupportable que cette régularité : aussi dès que dans la Religion une personne est infirme , elle est par-là exempte de toutes les observances extérieures , les règles même dispensent alors de vivre régulièrement. Il n'y a peut-être jamais eu que notre illustre Abbessé qui n'ait pas usé de ces privilèges ; elle avait coutume de dire qu'il n'y avait que Dieu seul qui sût ce qu'elle souffrait. Comment en effet , épouse trop généreuse , les hommes auraient-ils eu quelque connaissance de vos infirmités ? on vous voit la première à tous les exercices publics , vous passez tous les matins six heures , sept heures à prier avec vos inférieures , vous ne sortez du chœur que quand il n'y a plus personne ; les plus robustes ont de la peine à vous suivre dans votre ferveur : qui penserait que presque chacun de vos membres est un tourment pour vous , qu'outre que votre tête est comme percée de douleurs aiguës , tout votre corps éprouve encore mille maux secrets ? Il est vrai , MM. , que de temps en temps ces maux avaient des accroissemens qu'elle ne pouvait dissimuler. Dans ces occasions on a vu quelquefois ses chères filles se jeter à ses genoux pour la supplier de prendre quelque relâche , de s'absenter de l'office du moins pour un temps : mais en vain elles réitéraient leurs prières ; lorsque les forces lui manquaient pour aller au chœur , elle s'y traînait , ou elle s'y faisait porter ; elle ne pouvait être arrêtée par la crainte d'abrégé ses jours , et de se mettre en danger de mourir soudainement toutes les fois qu'elle faisait de pareils efforts.

Que n'aurais-je point à vous dire sur tous ces pieux excès , si le temps me permettait de vous communiquer mes réflexions ? Qu'il y a peu de gens au monde qui cherchent Dieu sincèrement !

au contraire combien y en a-t-il qui fuient Dieu qui les poursuit par ses inspirations ! Malheureux que vous êtes , il viendra un jour , ce sera le jour de la mort , ce jour qui viendra peut-être dans peu , ce jour où vous chercherez Dieu , et où Dieu vous fuira à son tour : *Quæretis me , et non inuenietis , et in peccato vestro moriemini.*

Mais s'il y a peu de personnes qui cherchent Dieu , le nombre de ceux qui ne cherchent que Dieu est moindre encore. Non , Chrétiens auditeurs , il n'est rien de si rare au monde qu'une personne qui ne cherche purement que Dieu ; la plupart de ceux même qui font profession de piété , en cherchant Dieu , se cherchent encore eux-mêmes. On se cherche dans les emplois les plus saints , où l'intérêt du Seigneur n'est pas toujours le seul que l'on considère , si ce n'est peut-être que lorsqu'il se rapporte à notre propre intérêt. On se cherche dans les personnes avec qui on converse , on les flatte , on les aime , parce qu'elles sont utiles ou agréables. Enfin on se cherche même dans la dévotion , dans l'exercice des bonnes œuvres ; on se cherche jusque dans la mortification et dans les croix ; l'amour propre , qui semble être consumé par le feu de l'amour divin , trouve le moyen de se nourrir de ce feu , ou du moins de renaître de ses cendres. Quel sujet d'éloge n'est-ce donc pas pour Madame de Nerestang , de pouvoir dire d'elle que non-seulement elle a cherché Dieu , mais qu'elle n'a cherché que Dieu. C'est la seconde partie de ce discours , où je vais vous montrer en peu de mots que cette sainte fille n'a jamais cherché que Dieu dans ses emplois , qu'elle n'a cherché que Dieu dans les hommes , qu'elle n'a cherché que Dieu dans Dieu même.

SECONDE PARTIE.

CE n'est pas sans raison que les personnes les plus vertueuses , les plus dignes des grandes charges , craignent le plus d'y être élevées : quelle

solidité d'esprit ne faut-il point avoir pour n'être pas ébloui par l'honneur qu'on y reçoit ! Le respect et la complaisance des inférieurs corrompent l'esprit insensiblement , on s'aveugle soi-même , on ne voit plus ses défauts ; et comme on n'est plus exposé à la repréhension , on vient peu à peu jusqu'à se persuader qu'on est irrépréhensible. Mais c'est un prodige surtout , si dans la facilité de faire tout ce qu'on veut , on n'est pas quelquefois tenté de vouloir ce que la nature désire , si du moins on est constant à ne chercher que Dieu seul , dans un état où l'on se considère soi-même comme une espèce de divinité.

Ce péril a tenu notre sainte Abbessse dans une continuelle crainte , il lui a fait regarder sa dignité comme une disgrâce qui lui devait attirer la compassion de tout le monde ; souvent il lui a fait prendre la résolution de se déposer : dans une occasion entre autres elle avait pris toutes ses mesures pour l'exécution de ce dessein : c'en était fait , si son Directeur ne lui eût fait concevoir qu'elle était obligée de porter le fardeau jusqu'au bout : cette raison de devoir , d'obligation , était si puissante sur son esprit , qu'elle n'avait jamais rien à y repliquer : Il faut tout souffrir , disait-elle , il faut tout perdre , pour ne pas déplaire à Dieu. Mais ne craignez rien , généreuse Vierge ; quand on redoute le danger autant que vous le redoutez , on est bien éloigné d'y périr. En effet, MM. , je dois rendre ce témoignage à la vérité. Je me suis informé soigneusement , et sans faire connaître mes vues , je me suis informé de la conduite particulière de cette illustre Supérieure ; j'ai voulu savoir si elle ne s'était point prévaluée de son autorité , et des grands biens dont elle avait l'administration , pour se procurer quelque plaisir , quelque amusement qui lui adoucît la vie , que ses douleurs lui devaient rendre si écumoyeuse : non-seulement j'ai trouvé que pour cela elle ne tirait aucun avantage de sa charge , mais encore qu'elle

ne se permettait aucun plaisir , aucun délassement. Je ne prétends point ici condamner ces saints personnages qui n'ont rien vu de contraire à la haute vertu dont ils faisaient profession , dans certains amusemens innocens qu'ils se procuraient pour relâcher leur esprit. Que quelques-uns d'eux se soient fait un plaisir de cultiver des fleurs , que d'autres se soient plu à manier le pinceau , que la musique ait eu des attraits pour ceux-ci , la poésie pour ceux-là , pour d'autres enfin la lecture des auteurs les plus polis de l'antiquité , je ne les en estime pas moins ; mais j'en admire davantage une fille qui a eu assez de courage , assez de force d'esprit pour se passer de tout , pour ne s'occuper que de son devoir , que de Dieu seul ; une Abbesse qui n'a point cherché à se désennuyer dans sa solitude , ni à charmer les maux dont elle était accablée , qui s'est au contraire fait un plaisir de se priver de toute sorte de plaisir.

Il y a dans la charge de Supérieur un autre écueil encore plus caché que l'écueil dont je viens de vous parler , c'est le désir de plaire et de se faire aimer de ceux qu'on gouverne. Je sais que pour bien réussir dans la conduite des autres , c'est un mauvais moyen que de se faire haïr ; mais vous n'ignorez pas aussi , MM. , que le bon Supérieur n'a d'autre fin que de faire aimer Dieu , et que celui qui , outre cette vue , songe encore à se ménager l'estime et l'amitié des inférieurs , s'engage insensiblement à de lâches condescendances , à des égards qui ruinent la discipline , ou qui en altèrent la pureté. Jamais Supérieure n'aima ses filles plus tendrement que votre sage Abbesse , cent fois elle a témoigné que rien ne lui serait cher , qu'elle n'épargnerait jamais rien pour leur procurer du soulagement dans leurs moindres peines. Elle disait qu'elle ne pourrait jamais se résoudre à donner le voile à une personne qui n'aurait pas pour elle quelque sympathie , de peur qu'elle n'eût trop à souffrir sous sa conduite. Durant vingt ans qu'elle

a été maîtresse dans cette maison, elle n'a pas donné un seul exemple de sévérité : cependant, lorsqu'il s'agissait de son devoir, on n'a jamais vu de Supérieure plus zélée, plus ferme dans ses résolutions, moins susceptible de crainte humaine, de ce qu'on appelle respect humain ; elle voulait que Dieu fût servi, que la règle fût observée, quoi qu'on en pût dire. Pour être persuadé de cette vérité, il ne faut que considérer l'état où elle a laissé ce monastère. J'ose dire qu'il n'en est point en France de plus florissant ; nulle part l'office divin ne se célèbre avec plus de respect et d'édification. Les grilles, si l'on n'y prend garde, sont des brèches par où l'ennemi fait irruption dans les cloîtres, des ouvertures par où l'esprit de Dieu s'évapore ; mais ici les parloirs sont si réglés, on y prend tant de précautions contre les maux qu'ils causent ordinairement, qu'on n'a aucun sujet de rien craindre de semblable. La charité chrétienne, que votre vertueuse Abbesse recommandait si souvent, cette inestimable vertu qui est l'ame des communautés et la douceur de la vie religieuse, cette vertu fait la principale étude de ces saintes filles, ou plutôt elles n'ont plus besoin de s'étudier à la cultiver, elles l'entretiennent sans soin, elle leur est devenue comme naturelle. Je ne parle point de la dévotion intérieure, du silence, de la mortification, de l'union avec Dieu, et de tant d'autres vertus qui se font voir ici dans un degré si éminent ; j'en pourrais parler néanmoins, j'en suis assez instruit pour en rapporter des particularités admirables. Ce que je ne saurais taire, c'est que lorsque j'entre dans cette maison, il me semble que je reconnais d'abord, et que je sens en quelque sorte que Dieu y habite, et qu'il y prend ses délices au milieu de ses épouses. Pardonnez-moi, Mesdames, si j'ose tenir ce discours en votre présence : non, en parlant de vos autres vertus je n'ai point oublié votre modestie ; mais j'ai cru que je devais moins considérer la peine que je vous ferais en publiant ces

vérités, que la gloire qui en reviendra à votre Abbesse. Car, il faut l'avouer, ce monastère est un grand fonds d'éloge pour elle ; elle ne l'aurait pas sanctifié, si elle n'avait été sainte elle-même ; elle n'y aurait pas fait régner Dieu, comme il y règne uniquement, si dans son administration elle avait cherché quelque autre chose que Dieu seul. Dieu seul est encore tout ce qu'elle a cherché dans les hommes.

Si elle fait l'aumône, elle ne considère ni si les pauvres sont de ses sujets, ni même s'ils sont du pays, ou de quelque province étrangère ; c'est assez pour elle qu'ils soient dans le besoin, et, comme elle le disait elle-même, qu'ils lui représentent Jésus-Christ. Elle en avait entretenu pendant plusieurs années qui étaient des pays les plus éloignés, et que sa seule libéralité arrêta dans ces lieux. Il y a divers temps dans l'année auxquels l'Abbaye nourrit pendant quelques jours un certain nombre d'indigens ; parmi ceux qu'on lui nommait pour recevoir cette charité, voulut-elle jamais qu'on préférât quelques personnes qu'elle aimait particulièrement, parce que, quoiqu'elles fussent dans la misère, il y en avait de plus misérables ? Dans ses conversations la vit-on jamais faire plus de cas de l'esprit et des autres dons naturels que de la vertu ? plus on avait de piété, plus on avait de part à sa confiance : témoin cette pauvre bergère qu'elle faisait venir tous les jours, et qu'elle recevait avec tant d'accueil, parce qu'elle trouvait en elle une grande connaissance de Dieu jointe à une grande simplicité.

Mais rien ne m'a fait mieux connaître la pureté et la droiture de ses intentions, que le choix des filles qu'elle admettait. Elle parut toujours éloignée de l'aveugle empressement de ces pasteurs dont parle saint Augustin, qui ne cherchent qu'à grossir leur troupeau, ou pour se glorifier dans le nombre de leurs brebis, ou pour satisfaire l'ambition qu'ils ont de commander à plusieurs, ou pour contenter

leur avarice par l'utilité qui leur en revient : *Vel gloriandi, vel dominandi, vel acquirendi cupiditate.* Il est certain qu'elle avait ce triple intérêt à remplir sa maison de sujets : l'heureux état de son Abbaye faisait qu'on lui en présentait de toutes parts ; cependant cinq Religieuses dans vingt ans qu'elle a gouverné, c'est tout ce qu'elle a donné à cette illustre communauté. Elle en refusa pour qui on offrait presque de tripler la dot : ce n'était pas ce qu'elle cherchait dans les prétendantes, elle voulait trouver en elles une véritable vocation, un esprit docile, une humeur douce et accommodante, une humeur qui ne les rendit fâcheuses à personne, qui ne leur rendit pas à elles-mêmes le joug de la Religion trop pénible. Pour n'y être pas trompée, combien de précautions ne prenait-elle pas ? combien, avant de faire les premiers pas, ne fallait-il pas subir d'examens ? elle ne s'en tenait pas à ce qu'elle en pensait elle-même, elle voulait encore avoir le témoignage des personnes les plus éclairées, de personnes dont la probité et le désintéressement lui fussent connus.

Seigneur, quelle sera votre libéralité envers cette servante fidèle ? de quelles douceurs ne comblerez-vous pas un cœur si pur, une ame qui pour vous plaire a renoncé à toutes les douceurs de la vie, une ame qui ne connaît plus d'autre intérêt que l'intérêt de votre gloire ? MM., toute la récompense qu'a reçu sur la terre cette généreuse Vierge, ce sont des peines de corps, des peines d'esprit. Non, ce n'est point par les goûts intérieurs, ni par les délices de l'amour divin qu'elle a été attirée au service de son céleste époux ; elle n'y a trouvé au contraire que des amertumes : les troubles, les frayeurs, les désolations, les sécheresses de cœur ont été les voies par où il a plu à Dieu de la conduire ; c'est-à-dire qu'il l'a conduite par le chemin des héroïnes, qu'il l'a traitée en femme forte. Il est facile de persévérer lorsque Dieu nous fait sentir combien il est doux d'être à lui, il y a pour lors

une satisfaction sensible à le servir : mais être constant malgré ses rebuts , suivre un époux qui vous dédaigne , qui semble vous mépriser , et rejeter vos empressemens ; agréer même ce procédé , et protester qu'on est content qu'il en use toujours avec cette rigueur ; c'est ce qu'a fait cette sainte fille durant tout le temps qu'elle a vécu , et c'est ce que j'appelle ne chercher que Dieu dans Dieu même.

Cette fermeté est rare, Chrétiens auditeurs. La plupart des amantes de Jésus-Christ courent après l'odeur de ses parfums ; on en voit peu qui soient à l'épreuve de ses rigueurs : et c'est pour cette raison que les maîtres de la vie spirituelle regardent l'état d'une conscience scrupuleuse comme un état extrêmement dangereux , parce qu'il arrive ordinairement que quand on ne trouve aucune satisfaction dans la pratique de la vertu , on en va chercher jusques dans les sources empoisonnées du vice. La généreuse fille dont nous parlons a souffert au sujet de sa conscience des inquiétudes qu'on n'a jamais pu calmer parfaitement ; mais loin de perdre courage , elle s'est toujours soutenue par cette pensée si digne d'une vertu parvenue à son comble. Ne pouvant être martyre de la foi , disait-elle , je la serai de la soumission à la volonté divine. Quand on cherche Dieu , qu'importe qu'il se fasse sentir par des coups , ou par des caresses ? pourvu qu'il soit avec nous , que nous manque-t-il pour être contens ?

Voilà , MM. , quelle a été la vie de l'illustre morte que nous pleurons. Son trépas a été subit ; quoiqu'on s'y attendit tous les jours depuis vingt ans , on peut dire qu'il est arrivé lorsqu'on s'y attendait le moins. C'est une nouvelle preuve de cette parole infallible du Sauveur du monde : Vous mourrez à l'heure que vous n'y songerez pas , *quâ horâ non putatis*. Cette vérité est aussi constante à l'égard des gens de bien qu'à l'égard des pécheurs ; mais elle n'est pas également terrible pour les uns

et pour les autres. Était-il en effet nécessaire que notre sainte Abbessse éprouvât une longue agonie, elle qui portait son ame entre ses mains, toujours disposée à suivre les ordres de son Créateur ; elle qui prenait trois jours, souvent même dix jours entiers chaque mois pour se préparer à mourir, pour s'essayer à ce dangereux passage, et faire par avance tout ce que nous souhaitons de faire à la dernière heure ; elle qui quatre jours avant sa mort avait fait la revue la plus exacte de toute sa vie, qui ce jour-là même avait entendu deux messes, qui avant de se séparer de ses chères filles avait fait sa prière avec elles, et s'était examinée comme pour paraître devant Dieu ? Après toutes ces préparations, que lui restait-il à faire, si ce n'est à recevoir la dernière bénédiction du Prêtre, à recevoir les derniers secours des mourans, à prendre congé d'une Communauté chérie ? Elle eut du temps pour toutes ces actions, elles les fit toutes, MM., mais avec tant de courage, avec un accroissement si sensible de ferveur, qu'on ne doutait pas qu'elle n'approchât de l'heureux terme de ses désirs.

Il y aurait une sorte de cruauté à répéter les dernières paroles qu'elle prononça ; je ne le pourrais faire sans renouveler dans tous ceux qui y furent présens la plus vive douleur qu'ils aient jamais ressentie. Il suffit de dire que se sentant près du dernier moment, elle se tourna du côté de son Confesseur et de toutes les Religieuses qui étaient accourues au premier bruit, qu'en s'adressant d'abord à celui-là et ensuite à ses chères filles, elle les conjura de lui accorder le pardon de ses fautes : mais ce dernier effort de sa vertu, qui achevait de se perfectionner dans l'infirmité, ce dernier effort se fit avec une action si touchante et si animée, avec une voix si forte et si douce en même temps, dans des termes si humbles et si tendres, qu'il n'y eut personne dont le cœur ne se sentit percé ; aucun des assistans n'eut plus la force de retenir sa douleur, il s'éleva dans ce lieu de

deuil un cri lamentable accompagné de pleurs intarissables ; personne ne put plus parler , on ne put plus entendre parler personne. Cependant la sainte Abbessse reprit la posture d'où elle était sortie pour faire cet adieu si édifiant ; son visage bien loin de devenir affreux , comme il arrive quand on est sur le point de rendre l'esprit , son visage parut si serein , et avec des couleurs si vives , qu'on ne douta pas qu'elles ne fussent surnaturelles. N'est-ce pas là un signe bien sensible qu'elle mourait dans le baiser de paix , dans les saints embrassemens de son céleste Époux ?

On eût dit qu'elle voulait faire entendre par cette tranquillité , par cette joie , qui se produisaient dans ses yeux et sur son front , qu'elle avait déjà trouvé ce qu'elle cherchait , et qu'elle ne le pouvait plus perdre : *Inveni quem diligit anima mea , tenui eum , nec dimittam*. En effet , le lendemain une personne en réputation de sainteté priant Dieu pour le repos de cette sainte ame , crut la voir dans le Ciel ravie et abîmée dans la contemplation de la bonté infinie de Dieu. Cette personne m'a raconté elle-même cette révélation avec des circonstances qui la rendent bien plausible. Mais ce qui ne me permet pas de douter du bonheur de votre illustre et tendre mère , c'est ce que j'ai fait voir dans tout ce discours : elle a cherché Dieu , elle n'a cherché que Dieu ; et l'Évangile nous assure qu'on ne le cherche point inutilement : *Omnia qui quærit , invenit*

Ce n'est donc pas sans raison , ame bienheureuse , que j'ai dit en commençant que nous ne devons pas pleurer sur vous. Si parmi les délices dont nous croyons que vous jouissez , vous étiez encore susceptible de quelque douleur , quel sujet n'auriez-vous pas de verser des pleurs sur nous-mêmes , qui dans cet exil demeurons environnés de mille périls ; et éloignés , non-seulement du terme où vous êtes heureusement parvenue , mais encore de la route que vous avez tenue pour y

arriver ? Vous êtes enfin au bout de toutes vos douleurs , de toutes vos peines , vous êtes rendue au port ; et nous , nous ne savons si nous y parviendrons jamais : nous habitons un séjour étranger , séjour que nous aimons à la vérité ; mais outre qu'il nous le faudra quitter un jour , et le quitter pour toujours , nous ignorons si ce sera pour passer à notre patrie. Je ne doute point qu'à la vue de tant de misères , de tant de dangers , vous n'ayez aujourd'hui pour les vivans les mêmes sentimens que vous aviez il y a peu de temps pour vous-même , et que vous ne fassiez auprès de Dieu les plus vives instances pour nous obtenir les grâces qui nous doivent disposer à la gloire. Ainsi soit-il.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

SERMONS

CONTENUS

DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

Sur l'Habitude vicieuse. Quiconque s'engage dans une habitude vicieuse n'en sortira pas quand il le voudra ; quiconque cependant y est engagé en sortirait, s'il le voulait de bonne foi. Page 1

Sur la Confession. Ce qui rend la plupart de nos confessions inutiles. 20

Sur la Miséricorde de Dieu envers le pécheur. Dieu n'est point rebuté par la perfidie du pécheur, et il ne le rebute point dans sa pénitence. 44

Sur la Soumission à la volonté de Dieu. La volonté de Dieu ne tend qu'à nous rendre éternellement heureux dans le Ciel, et notre soumission à cette volonté suprême nous rend heureux dès cette vie. 65

Sur la Confiance en Dieu. Dieu s'est étroitement engagé à secourir ceux qui mettent en lui leur confiance ; rien d'ailleurs

n'est plus propre à l'y engager que cette confiance. 85

Sur la Prière. Nous obtenons peu par nos prières , parce que nous demandons trop peu , parce que le peu que nous demandons nous ne le demandons pas assez. 102

Sur l'Aumône. Dieu commande de donner l'aumône , et promet de la rendre. 120

Sur la Charité chrétienne. Pourquoi et comment devons-nous aimer le prochain ? 139

Sur l'Amour de Dieu. Nous devons aimer Dieu , et parce qu'il est infiniment aimable , et parce qu'il nous aime infiniment. 160

Sur l'Humilité chrétienne. Nous devons nous humilier au souvenir de nos chutes passées , et à la vue du péril où nous sommes de retomber. 178

Sur le Jeûne et sur l'Abstinence du Carême. Le Chrétien qui n'observe pas l'abstinence et les jeûnes de l'Église commet un péché grief, où, comme dans le péché d'Adam, il entre de la désobéissance et de l'infidélité ; il commet un péché contagieux qui est , comme le péché d'Adam, la source de plusieurs

péchés et dans nous et dans les autres.

198

Sur les Adversités. Les adversités nous sont utiles si nous sommes justes, elles nous sont nécessaires si nous sommes pécheurs.

218

Sur la Parole de Dieu. D'où vient l'insensibilité de ceux qui entendent la parole de Dieu, et n'en sont point touchés; et la lâcheté de ceux qui en sont touchés et ne changent pas de vie?

237

Sur le Respect humain. On ne hasarde rien en méprisant le respect humain, on risque beaucoup quand on l'écoute.

258

Sur la Médisance. La médisance se commet aisément, et se répare difficilement.

279

Oraison funèbre de Madame de Neres-tang. Elle a cherché Dieu, et n'a cherché que Dieu.

298

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

Series of ...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...











